3 1761 07035248 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/paulierderussiea00mora

G. Allix
578
64

PAUL Ier DE RUSSIE

AVANT L'AVÈNEMENT

1754-1796

Helio§ Braun Clément et Cie Plon Nourrit & Cie Edit. Imp. Maire

Paul Ier.

d'après un tableau de Tischbein

PIERRE MORANE

PAUL Ier DE RUSSIE

AVANT L'AVÈNEMENT

1754-1796

Avec un portrait en héliogravure

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907
Tous droits réservés

LIBRARY
JUN 15 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

DK
186
A6

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published 2 October 1907.
Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March 3d 1905 by Plon-Nourrit et Cie.

AVANT-PROPOS

Peu de princes ont fait dans la vie d'aussi douloureux débuts que le fils de Catherine II, Paul Pétrovitch. Il grandit dans une famille dévorée de haine, parmi un tumulte de passions vulgaires et de querelles avilissantes, dans une atmosphère d'espionnage et de délation. Point de tendresse autour de l'enfant. Tout jeune encore, il assiste à un spectacle hideux et sanglant : le meurtre de son père. Sa mère, l'usurpatrice du trône, le châtie de ce que les mécontents du nouveau règne se rallient sur son nom; elle lutte contre ce rival avec des habiletés sournoises de femme rusée; elle le méprise et s'applique à le déconsidérer. Il se déconsidère lui-même par ses bizarreries. « Il y eut longtemps dans son existence, dit Golovkin, son contemporain, quelque chose d'incertain, de précaire qui fit d'une inquiétude perpétuelle le fond de son caractère. L'éducation morale qu'il reçut de la politique y ajouta quelque chose de servile et de comprimé qui tendait sans cesse à éclater. » Obsédé par un amour-propre ombrageux, jaloux de la supériorité de son âme éprise de justice et de beauté morale, il s'irrite contre les hommes, contre les méchancetés de la vie. « Il avait consumé la première moitié de sa vie à déplorer de ne pas régner assez tôt et le reste fut empoisonné par la crainte de ne pas

régner assez longtemps pour regagner le temps perdu. » Le voilà, à quarante-deux ans, maître du trône! Sa manie soupçonneuse le ronge. L'idée d'un vaste complot tramé pour sa perte s'empare de lui, égare sa raison et ne lui laisse qu'à de rares intervalles la libre possession de lui-même. Il tremble et fait trembler son peuple. Ses quatre années de règne ne sont qu'un long drame. Il finit misérablement, égorgé dans son lit.

L'histoire de sa jeunesse n'est en quelque sorte que le prologue du drame; mais ce prologue en est la clef. Pendant ses longues années d'oisiveté s'assemblent les nuages d'où partira son tonnerre.

Nous allons essayer de nous insinuer dans l'intimité de ce prince peu accessible, méfiant et renfrogné. Nous allons considérer à loisir cet homme au caractère énigmatique, si diversement et parfois si injustement apprécié. Nous le suivrons dans sa vie depuis son enfance âpre et torturée jusqu'au jour où la mort de Catherine le met en possession de son rêve d'omnipotence. Nous l'accompagnerons à Pétersbourg, à Moscou, à Pavlovsk, à Gatchina, comme dans ses visites aux cours étrangères, partout où il promène ses amères pensées. Nous tenterons de pénétrer le secret de ses épreuves et de ses faiblesses, de comprendre le tour de son imagination et de dégager les traits les plus saillants de sa figure si étrangement tourmentée.

L'intérêt de cette étude n'est pas seulement d'éclairer un curieux problème de psychologie historique. Le milieu où s'est écoulée la jeunesse de l'empereur Paul nous promet d'attachants spectacles. C'est la Russie de la fin du dix-huitième siècle, qui se remet en mouvement après une somnolence de plus de quarante ans. C'est la cour de Pétersbourg, foyer d'intrigues politiques et galantes,

où le grandiose côtoie le ridicule, où la licence sceptique de l'Occident s'unit à un reste de grossièreté moscovite. C'est le palais impérial où Catherine II, cette femme extraordinaire, déploie les plus hautes qualités de l'homme d'État et donne tout leur jeu à ses violentes passions. Parmi les personnages qui se sont trouvés mêlés à l'existence de notre héros, précepteurs et gouverneurs, amis princiers et confidents obscurs, beaucoup ont de quoi séduire notre curiosité. Nos regards se tourneront avec complaisance vers les deux fils de Paul, Alexandre et Constantin, ces futurs manieurs d'hommes qui, dès leur enfance turbulente, livrent le secret de leurs natures opposées. Nous aurons plaisir à évoquer les physionomies des deux femmes qui ont essayé d'embellir l'existence de Paul : l'épouse, la noble et généreuse Marie Féodorovna, si résignée, si prompte à se saisir des joies que la vie peut offrir ; l'amie de cœur, la romanesque Catherine Nélidof, âme vibrante et toute d'élan. Elles exercent l'une et l'autre un singulier attrait de grâce, de douceur et de tendresse.

Je me suis efforcé de rassembler sur le fils de Catherine tous les détails qui se trouvent épars soit dans la correspondance politique des agents français et prussiens accrédités à Pétersbourg, soit dans les vastes publications de documents où la Russie verse les trésors de ses archives. J'ai consulté avec profit, comme quiconque abordera le dix-huitième siècle russe, les substantielles études de M. K. Waliszewski. Je suis souvent redevable aux écrivains russes qui m'ont précédé : sans négliger les sources auxquelles ils ont pu puiser, j'en ai cherché et trouvé de nouvelles. Le désir de rencontrer la vérité soutient la patience dans les recherches.

Avril 1907.

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS CONSULTÉS

INÉDITS

1° Archives du ministère des Affaires étrangères de France :

Correspondance politique. — Fonds de Russie (années 1756 à 1796, vol. LI à CXXXIX). — Fonds de Prusse (année 1776, vol. CXCIV). — Fonds d'Autriche (année 1781, vol. CCCXLII et CCCXLIII). — Fonds de Naples (année 1781, vol. CV).

Mémoires et Documents. — Russie (vol. IX à XII, XX à XXV).

2° Archives secrètes de Berlin :

Fonds de Russie (années 1754 à 1796.)

PUBLIÉS

Sbornik rousskavo istoritcheskavo obschestva (Recueil de la Société d'histoire de Russie). Saint-Pétersbourg. — 123 volumes publiés depuis 1867. (Notamment, t. I, V, IX, XIII, XVIII, XIX, XX, XXIII, XXVII, XXXVII, XLIV, LXXII, XCVIII et CIX.)

Rousski Archiv (les Archives russes). — Fondé en 1862 à Moscou, ce recueil périodique publie sur toutes les époques de l'histoire russe quantité de correspondances publiques ou privées, de mémoires et de papiers divers. La dispersion des documents à consulter pour un sujet déterminé complique singulièrement les recherches dans cette collection qui comprend aujourd'hui plus de cent volumes. Table des quinze premières années dans le dernier volume de 1877 ; table des quinze années suivantes dans le dernier volume de 1892.

Rousskaia Starina (l'Antiquité russe). — Ce recueil mensuel paraît à Moscou depuis 1870 et publie, lui aussi, des documents avec quelques articles de seconde main.

Osmnadstati Viek (le Dix-huitième siècle). 4 vol. de documents sur le dix-huitième siècle, publiés par Barténief. Moscou, 1869.

Archives Vorontsof. Moscou, 1870-1894. 40 vol. (Notamment, t. V, VIII, XII, XV, XXI et XXVI.)

Archives Kourakin. Saratof, 1896, 6 vol.

ALLONVILLE (comte D'), *Mémoires secrets de 1770 à 1830*. Paris, 1838-65, 6 vol.

ARNETH (A. VON), *Maria-Theresia und Marie-Antoinette. Ihr Briefwechsel*. Leipzig, 1866.

— *Maria-Theresia und Joseph II. Ihre correspondenz*. Vienne, 1867-68, 3 vol.

— *Joseph II und Katharina von Russland. Ihr Briefwechsel*. Vienne, 1869.

— *Joseph II und Leopold von Toscana. Ihr Briefwechsel*. Vienne, 1872, 2 vol.

— *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*. Paris, 1874, 3 vol.

ASSEBURG (VON DER), *Denkwürdigkeiten*. Berlin, 1842.

BACHAUMONT, *Mémoires secrets*. Paris, 1877, 6 vol.

BONNET (S.), *Comte Fédor Golovkine. La Cour et le Règne de Paul Ier, portraits, souvenirs et anecdotes*. Paris, 1905.

CATHERINE II, *Mémoires*. Londres, 1859.

CHANTEREAU, *Voyage en Russie pendant les années 1788 et 1789*. Paris, 1794.

La Cour de Russie il y a cent ans, 1725-1783, extraits des dépêches des ambassadeurs anglais et français. Berlin, 1858.

CZARTORYSKI (prince Adam), *Mémoires et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier*. Paris, 1887, 2 vol.

EDLING (Roxandra), *Mémoires de la comtesse Édling* (née Stourdza). Moscou, 1888.

FRÉDÉRIC LE GRAND, *Œuvres*. Berlin, 1846. (Notamment, t. VI et XXVI.)

FRIEDRICH DER GROSSE, *Politische Correspondenz*. Berlin, 1893-... (s'arrête à l'année 1772).

GRIMM et DIDEROT, *Correspondance littéraire*. Paris, 1813, 17 vol.

HARRIS (John), *Diaries*. Londres, 1844.

HELBIG, *les Favoris russes*, traduit par Bilbassof. Berlin, 1900.

KHRAPOVITSKI, *Dnièvnik* (Journal). Pétersbourg, 1874.

KRAUEL, *Briefwechsel zwischen Heinrich von Preussen und Katharina von Russland*. Berlin, 1903.

LABANDE (L.-H.), *Un Diplomate français à la cour de Catherine II* (1775-1780). *Journal intime du chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie*. Paris, 1901, 2 vol.

LAHARPE (Frédéric-César DE), *Mémoires*, publiés par Vogel. Paris et Genève, 1864.

LIGNE (prince DE), *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*. Vienne, 1865, 35 vol.

MASSON, *Mémoires secrets sur la Russie*. Amsterdam, 1802, 3 vol.

OBERKIRCH (baronne D'), *Mémoires*. Paris, 1853, 2 vol.

POROCHIN (Simon), *Zapiski* (Mémoires). Pétersbourg, 1844.

Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Russie, publié par A. RAMBAUD. Paris, 1890, 2 vol.

Rulhière, *Histoire ou Anecdotes sur la révolution de Russie en 1762*. Paris, 1797.

Sabatier de Cabres, *Catherine II, sa cour et la Russie*. Berlin, 1861.

Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier*, dans la *Revue moderne* de décembre 1865.

Ségur, *Mémoires*. Paris, 1827, 3 vol.

Thiébaut (Dieudonné), *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*. Paris, 1804, 5 vol.

Troubetzkoi (princesse Lise), *Correspondance de S. M. l'impératrice Marie Féodorovna avec Mlle de Nelidoff, suivie des lettres de Mlle de Nelidoff au prince A. Kourakine*. Paris, 1896.

Wassiltchikof, *les Razoumovski*, édition française par A. Brückner. Halle, 1893-95, 5 vol.

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

Abrantès (duchesse d'), *Catherine II*. Paris, 1834.

Allen, *Histoire de Danemark*. Copenhague, 1878.

Bain, *The Daughter of Peter the great*. Londres, 1899.

Benckendorff (Dim. de), *la Jeunesse d'un tsar* (traduction partielle de l'ouvrage de Kobeko ci-dessous mentionné). Paris, 1896.

Benckendorff (Dim. de), *la Favorite d'un tsar, Catherine Nélidoff* (traduction de l'ouvrage de Choumigorski ci-dessous mentionné. Paris, 1902.

Bilbassof, *Istoriia Ekatiérini vtoroï* (Histoire de Catherine II). 2 vol. seulement ont paru, par suite d'une interdiction de la censure. Pétersbourg et Berlin, 1890-92.

Bilbassof, *Katharina II im Urtheile der Weltlitteratur*. Berlin, 1897, 2 vol.

Brückner (A.), *Katharina die zweite*. Berlin, 1883.

— *Zelmire*, dans *Istoritchevski Viestnik* (Messager historique) de 1890.

— *la Russie et le Danemark pendant le règne de Catherine II*, dans *Rousskaia Mysl* (Pensée russe) de 1895.

Castéra, *Histoire de Catherine II*. Paris, an VIII.

Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*. Pétersbourg, 1892.

— *Ekatiérina Ivanovna Nélidova*. Pétersbourg, 1898.

R. P. Deschamps, *les Sociétés secrètes et la Société*. Paris, 1883, 3 vol.

Duvernoy, *Éphémérides du comté de Montbéliard*. Besançon, 1832.

Geffroy (A.), *Des intérêts du Nord scandinave dans la guerre d'Orient*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1855.

Haumant (Émile), *la Russie au dix-huitième siècle*. Paris, 1905.

Kobeko (Dimitri), *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch* (le Tsarévitch Paul Pétrovitch). Pétersbourg, 1882.

Korsakof (A.), *Votsarénié imperatora Pavla* (l'Avènement de Paul Ier), dans *Istoritcheski Viestnik* de 1896.

LARIVIÈRE (Ch. DE), *Zelmire*, dans la *Revue hebdomadaire*, 16 et 23 novembre 1901.

LÉBÉDEF, *Grafi N. et P. Panini*. Pétersbourg, 1863.

LONGUINOF, *Novikof i Moskovskié Martinisti*. Moscou, 1867.

PINGAUD (Léonce), *les Français en Russie et les Russes en France*. Paris, 1886.

RAMBAUD (Alfred), *Histoire de la Russie*, 5e édit. Paris, 1900.

— *Catherine II dans sa famille*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874.

— *Paris et Saint-Pétersbourg à la veille de la Révolution*, dans la *Revue politique et littéraire*, 29 juin 1878.

— *L'Opinion russe pendant la Révolution française*, dans la *Revue politique et littéraire*, 14 septembre 1878.

— *Rostoptchine*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1876.

SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. II et III.

SCHÉRER (E.), *Melchior Grimm*. Paris, 1887.

SCHILDER (général N.), *Imperator Alexandre I*. Pétersbourg, 1897-98, 4 vol. (t. Ier).

— *Imperator Pavel I*. Pétersbourg, 1901.

SCHNITZLER, *la Jeunesse de l'impératrice Marie Féodorovna jusqu'à son mariage*. Colmar, 1864.

SÉGUR (marquis DE), *Vie du comte Rostoptchine*. Paris, 1871.

SNÉGUIREF, *Jizn Platona, mitropolita Moskovskavo* (Vie du métropolite de Moscou, Platon). Moscou, 1856.

SOLOVIEF, *Istoriia Rossii*. Moscou, 1864-78, 29 vol.

SOREL (Alb.), *l'Europe et la Révolution française*. Paris, 1885-1904, 8 vol.

— *La Question d'Orient au dix-huitième siècle*, 2e édit. Paris, 1889.

SOUKHOMLINOF, *Izsliédovania i stati po rousskoï litératourié* (Recherches et études sur la littérature russe). Pétersbourg, 1889, 2 vol.

TRATCHEVSKI (A.), *Rousskaia Istoriia*, 2e édit. Pétersbourg, 1895, 2 vol.

VANDAL (Albert), *Louis XV et Élisabeth de Russie*. Paris, 1882.

VITZTHUM (comte), *Catherine II d'après des mémoires inédits*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1890.

VOGÜÉ (E.-M. DE), *le Fils de Pierre le Grand. Un changement de règne*. Paris, 1889.

WALISZEWSKI (K.), *le Roman d'une impératrice. Catherine II de Russie*. Paris, 1893.

— *Autour d'un trône. Catherine II de Russie*. Paris, 1894.

— *La Dernière des Romanof, Élisabeth Ire*. Paris, 1902.

PAUL Ier DE RUSSIE

AVANT L'AVÈNEMENT

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT ET LES DRAMES DE LA COUR

(1754-1762)

I

La mort de Pierre le Grand ouvrit l'une des crises les plus graves qu'ait subies la Russie. Les changements de règne, les coups de force, les révolutions de caserne se succédèrent avec une brusque rapidité. L'instabilité du trône, l'affaissement du pouvoir, le débordement des plus brutales passions mirent en péril l'œuvre du grand homme qui avait tiré du chaos un monde. L'ordre de succession n'était point régle; de puissantes familles, appelant les soldats à leur aide, disposaient de la couronne au gré de leurs convoitises. Elle échut à des femmes ou à des enfants. Après Catherine Ire, l'humble Livonienne que Pierre avait prise pour compagne, ce fut un prince de douze ans, Pierre II, qui parvint au rang suprême; puis une femme ignorante et sensuelle, entourée d'Allemands, Anna Ivanovna; puis, derechef, un enfant, celui-là dans les langes,

Ivan VI. Les favoris dirigeaient en leur nom la machine impériale et en faisaient crier tous les ressorts (1).

Une nouvelle révolution à laquelle mit la main le ministre de France, La Chétardie, éclata le 6 décembre 1741. Une fille de Pierre le Grand qui s'était par d'étranges complaisances créé des amis parmi les grenadiers de la garde, Élisabeth Pétrovna, s'ouvrit les portes du palais et balaya la cour caduque du petit tsar Ivan et de la régente Anna Léopoldovna. Grande et belle femme avec une énergie presque sauvage dans les yeux et une grâce voluptueuse dans toute la personne; poussant le soin de sa beauté et le goût de la parure jusqu'à la manie; vive, agitée, étourdie de plaisir, « toujours un pied en l'air et ne songeant à rien de solide » ; paresseuse d'esprit, incapable de faire une heure de suite son métier d'impératrice; capricieuse, désordonnée, « soupant à deux heures du matin et se couchant à sept » ; l'âme et les mœurs d'une vivandière sous des dehors imposants et nobles; aussi à l'aise pour discuter avec un Français élégant, délicat et beau parleur que pour plaisanter avec les rustres de son entourage, habilleuses et masseuses, laquais et chauffeurs de poêle, l'impératrice Élisabeth portait en elle un mélange bizarre de civilisation et de barbarie. Elle alliait la dévotion à la débauche. « Elle passait, dit le chevalier d'Éon, des heures entières à genoux devant une image de la Vierge, parlant avec elle, l'interrogeant avec ardeur et lui demandant en grâce dans quelle compagnie des gardes elle devait prendre l'amant du jour. » Elle eut deux favoris en titre, Razoumovski, puis Chouvalof, et beaucoup de caprices. Avec son besoin continuel de plaisirs et sa nonchalance pour les affaires, elle gar-

(1) Voir Waliszewski, *l'Héritage de Pierre le Grand.*

dait une conscience obscure de ses devoirs; elle aimait son pays et n'avait pas oublié toutes les leçons politiques de son père. Sous le règne de cette femme frivole, la Russie poursuivit le cours mystérieux de ses destinées, s'éveilla aux lettres, aux arts et aux sciences, fit un nouvel effort pour se mettre au ton de l'Europe. Ses armées, « ses hordes indisciplinées », comme les appelait Frédéric II, traversèrent l'Allemagne, campèrent à Berlin et tinrent en échec la fortune de la Prusse (1).

Élisabeth, dont le jeune Louis XV avait en 1725 refusé la main, s'était promis, en s'installant dans sa toute-puissance, de ne point se marier. Pour assurer sa succession, elle avait fait venir de Holstein le fils de sa sœur, Anna Pétrovna, et du duc Charles-Frédéric. Ce petit-fils de Pierre le Grand abjura le luthéranisme, prit au baptême orthodoxe le nom de Pierre Féodorovitch et fut proclamé héritier du trône. Il avait un extérieur vulgaire, des manières contraintes et empruntées, une humeur défiante, un caractère obstiné, violent, brutal. Il avait été rudoyé au foyer paternel et sa jeunesse avait été livrée à toutes les influences pernicieuses, à l'ignorance, à la débauche précoce. Ce qui inquiétait les Russes, obsédés par l'odieux souvenir du règne des Allemands, c'est que cet héritier des tsars, venu de Kiel, avait trop de sang allemand dans les veines, trop de sentiments allemands enracinés dans le cœur et se faisait gloire à tout propos de rester étranger à son pays d'adoption.

En 1745, le neveu d'Élisabeth épousa une protégée de Frédéric II, Sophie d'Anhalt. Cette princesse, destinée à devenir Catherine II, avait passé ses premières années à Stettin, entre une mère remuante, inconsidérée, mesquine

(1) Voir Waliszewski, *la Dernière des Romanof, Élisabeth Ire*; Nisbet Bain, *The daughter of Peter the great.*

et un père, « bonhomme en soi, mais d'une imbécillité peu ordinaire ». L'horizon restreint et un peu pâle de sa jeunesse s'était soudain élargi, illuminé, et c'est le cœur frémissant d'espérances et d'ambitieux désirs qu'elle était arrivée à la cour de son fiancé. Mais, au bout de quelques années, que de déceptions accumulées! La brillante épousée était en proie à mille gênes comme à mille soucis. Pleins de préventions et de petitesses, l'impératrice et son chancelier, Bestoujef, la tenaient en lisières et trouvaient plaisir à l'humilier. On lui imposait des précepteurs, des surveillants, dont les méchancetés, les indiscrétions, les faux rapports l'exaspéraient; on traitait de cas pendables ses fautes les plus légères; on la persécutait. Alors qu'elle s'était promis d'entrer de plain-pied dans la politique, on lui interdisait de s'immiscer dans les moindres affaires de la cour. La jeune ambitieuse souffrait de n'avoir point encore essayé ses forces et courbait rageusement la tête. Si elle avait rencontré un époux digne de tendresse, peut-être se fût-elle attachée à lui. Mais que faire avec un mari qui la négligeait, qui se répandait en extravagances et s'avilissait; qui, la tête troublée de vin la plupart du temps, ne rentrait au foyer conjugal après ses bordées orageuses que pour l'injurier ou l'entretenir de ses honteuses liaisons avec les femmes les plus vulgaires? Excédée de dégoût, impatiente de liberté et d'amour, la grande-duchesse, comme un cheval au piquet, tendait en tous sens son attache. En dépit d'une étroite surveillance, elle trouvait moyen d'entamer des amourettes, à droite et à gauche, avec de jeunes seigneurs qu'elle touchait par sa beauté, comme aussi par l'espèce de disgrâce où elle vivait; elle péchait, mais avec moins d'insouciance du scandale qu'elle ne devait plus tard en montrer. Les choses sérieuses avaient leur tour.

Pendant ses heures de solitude elle apprenait la langue russe, lisait les philosophes, se nourrissait de Montesquieu et de Voltaire, et s'instruisait. Elle savait que ses épreuves ne dureraient pas toujours et elle voulait en sortir forte et fière (1).

C'est dans ce milieu tourmenté, dans cette famille détruite par les soupçons, les jalousies et les colères que naquit le grand-duc Paul. Catherine, qui n'avait pas eu d'enfants jusque-là, le mit au monde le 20 septembre 1754 (vieux style).

La légitimité de sa naissance est douteuse. Les mœurs de Catherine étaient si corrompues déjà à l'époque où elle devint mère, que nous pouvons nous demander si la paternité du grand-duc Paul doit être attribuée à Pierre de Holstein ou à un amant de la grande-duchesse. Mais nous ne sommes pas en mesure de trancher une question qui peut-être eût mis Catherine elle-même dans l'embarras. Les contemporains d'Élisabeth se sont laissé tenter par cette énigme et se sont imprudemment vantés de l'avoir résolue. Les secrets d'une cour où se tramait dans l'ombre un réseau d'intrigues politiques et galantes excitaient au plus haut point leur curiosité. Volontiers incrédules pour ce qui se racontait ouvertement, ils acceptaient sans discuter ce qui se murmurait à l'oreille, surtout s'ils y trouvaient une certaine saveur de scandale. Chacun se piquait d'être bien renseigné, de connaître les dessous de tous les événements. Bien qu'il y ait des choses qui échappent aisément aux investigations indiscrètes, tout le monde à la cour déclara, avec une belle intrépidité d'affirmation, que ce n'était pas le mari de Catherine qui l'avait rendue mère. Les diplomates en rési-

(1) Voir Waliszewski, *le Roman d'une imperatrice.*

dence à Pétersbourg n'hésitèrent pas une minute à informer leur cour que le véritable père du grand-duc était un certain Soltikof (1).

Serge Soltikof passait à bon droit pour avoir fixé l'attention de Catherine. Sa famille, une des plus nobles de la Russie, avait autrefois fourni une femme au frère de Pierre le Grand, le tsar Ivan (2). « Petit-maître russe, écrivait M. de Champeaux, il était fait pour s'attirer tous les regards dans une cour où les dehors séduisants et aimables ont un si grand empire. Il parle avec beaucoup de délicatesse, affecte de la noblesse dans toutes ses actions et fait souvent même le comédien pour prendre des airs de grandeur (3). » Ce beau garçon feignit de ne pas s'apercevoir qu'il plaisait à l'impératrice Élisabeth : c'était courir de grands risques. « Vos impératrices ont toujours de la gorge, disait à un jeune Russe Frédéric II ; c'est comme un attribut de l'empire, comme le sceptre, la couronne et le globe. Or, il importe que vous sachiez qu'il est aussi dangereux d'y regarder lorsqu'elles ne l'ordonnent pas que de n'y pas regarder lorsqu'elles l'ordonnent (4). » Mais « Soltikof eût risqué la Sibérie pour ses intrigues ». Il était amoureux de Catherine qui, après avoir « tenu bon pendant le printemps et une partie de l'été » de 1753, finit par lui céder. « J'avais cru, avoue Catherine, pouvoir gouverner et morigéner sa tête à lui

(1) *La Cour de Russie il y a cent ans*, p. 192. — On alla jusqu'à prétendre un moment que l'enfant était de l'impératrice elle-même, « ayant fait changer le fils de la grande-duchesse contre le sien. » (Archives des Affaires étrangères, Russie, vol. LIII, fol. 180, le marquis de L'Hôpital, 27 juillet 1757.)

(2) La tsarine Prascovie.

(3) Archives des Affaires étrangères, Russie, vol. LVII, fol. 238 ; mémoire de Champeaux du 8 septembre 1758.

(4) Comte Fédor Golovkine, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs,* publiés par S. Bonnet, p. 197.

et la mienne, et je compris que l'un et l'autre étaient difficiles, sinon impossibles (1). » Suivant certains récits, l'impératrice et Bestoujef l'auraient poussée dans les bras de Soltikof, par crainte qu'en restant fidèle à Pierre elle ne donnât jamais d'héritier à l'empire (2). « De l'âge du grand-duc, Soltikof eut bientôt toute sa faveur. Il lui devint entièrement nécessaire et fut le directeur des plaisirs de la cour. Le grand-duc ne pouvait s'en passer; souvent il couchait avec lui (3). » C'est ainsi que Pierre de Holstein prenait en amitié ceux qui le suppléaient dans ses droits.

A l'époque où fut conçu le grand-duc Paul, Catherine entretenait des relations coupables avec Serge Soltikof. Mais, en prenant des amants, avait-elle interdit à son mari d'user des droits de l'intimité conjugale? On a prétendu que Pierre n'était pas véritablement l'époux de Catherine, qu'un vice de conformation l'empêchait d'avoir jamais des héritiers (4); des médecins, amenés par Soltikof, auraient porté remède à cette infirmité secrète, suffisamment tôt pour donner au grand-duc l'illusion qu'il pouvait être le père de l'enfant attendu (5). Sans se piquer d'un puritanisme trop rigoureux, on se résigne difficilement à écouter jusqu'au bout les choquantes révélations des chroniqueurs, et l'on n'est pas payé de sa peine. Elles n'apportent, en effet, comme il était aisé de le prévoir, aucune certitude. L'histoire n'a

(1) Catherine II, *Mémoires*, p. 176.

(2) Duchesse d'Abrantès, *Catherine II*, p. 25; Gaillardet, *Mémoires du chevalier d'Éon*, p. 127, etc.

(3) Affaires étrangères, vol. LVII, fol. 240, mémoire cité.

(4) *Id.*, mémoire cité; Rulhière, *Histoire ou Anecdotes*, p. 9, etc.

(5) Ce « roman tragi-comique », pour parler comme le marquis de L'Hôpital, se trouve raconté tout au long dans le mémoire de Champeaux qui a été publié en grande partie par M. Bilbassof *(Istoriia Ekatierini Vtoroï)* et par M. Waliszewski (*le Roman d'une impératrice*, p. 83 et suiv.).

pas le droit de prononcer que Paul était un enfant adultérin; elle ne peut davantage affirmer que sa naissance était légitime. Il est des problèmes insolubles qu'elle doit laisser retomber dans l'ombre du passé.

Au début de l'*Odyssée,* Télémaque dit à la déesse Minerve qui l'interroge sur son origine : « Étranger, je vous répondrai sans détour; ma mère m'a dit que j'étais le fils d'Ulysse; pour moi, je l'ignore; nul en effet ne connaît son père. » Plus d'un prince pourrait méditer ces mélancoliques paroles. Si Paul de Russie eut des doutes sur sa naissance et sur son droit, il prit soin de n'en faire part à personne. Je croirais volontiers qu'il en eut, et que ce fut précisément pour les mieux dissimuler que tout le long de sa vie il fit étalage d'une piété théâtrale envers la mémoire de l'indigne Pierre Féodorovitch.

Reste à consulter l'opinion du grand-duc Pierre. Instruit des écarts de sa femme pour laquelle il avait l'indulgence dont il avait besoin lui-même, il la soupçonna de lui faire endosser la paternité d'un enfant qui n'était pas à lui. Mais ses soupçons ne paraissent pas avoir beaucoup agité ses veilles. « Dieu sait où ma femme prend ses grossesses », disait cet étrange mari en 1757, alors que Catherine était sur le point de mettre au monde Anna Pétrovna qui passa pour la fille de Stanislas Poniatovski. Il ne savait pas bien, cette fois encore, « si l'enfant était à lui et s'il fallait qu'il le prît sur son compte. » Au milieu des rires, un familier de Catherine lui demanda de jurer « qu'il n'avait pas couché avec sa femme » ; il répondit furieux : « Allez au diable et ne me parlez plus de cela (1). » Le problème qui se posait à

(1) Catherine II, *Mémoires*, p. 300.

propos de Paul ne l'occupa sérieusement qu'en 1762, lorsque, devenu empereur pour quelques mois, il s'avisa qu'il aurait intérêt à désavouer l'enfant et à l'évincer de son héritage. Il ouvrit une enquête ; mais Catherine, impatiente de régner, ne lui laissa pas le temps de la mener jusqu'au bout.

On a souvent dit, à la décharge de Catherine, que Paul ressemblait physiquement et moralement à Pierre de Holstein. Il eut, comme son père putatif, une mauvaise constitution, une tête fragile, un tempérament agité, des bizarreries, des manies. Mais l'hérédité maternelle, l'état névropathique de Catherine révélé par les excès génésiques de son âge mûr et de sa vieillesse, suffirait à expliquer les tares nerveuses que l'on rencontre chez Paul. Quand on y regarde de près, on observe beaucoup de différences de caractère entre le père et le fils. Pierre de Holstein n'avait que des instincts et des appétits ; il était grossier, bas et brutal. Paul Pétrovitch avait l'âme généreuse et délicate, le goût de la morale, le sentiment de la religion. Il a senti l'attrait, il a éprouvé l'inquiétude des problèmes métaphysiques que Pierre ne soupçonnait même pas. Honnête et droit, plein de velléités pour le bien, il aurait pu devenir tout le contraire de ce qu'il a été : un prince d'idylle et de conte moral. Si son caractère s'aigrit, si les côtés violents de sa nature prirent le dessus, c'est qu'il fut très refoulé et meurtri dans sa jeunesse malheureuse. Des accès de haine et de colère secouèrent jusqu'à la briser sa frêle machine. Il eut conscience de son indignité. Il s'accusa de ses défauts ; il en souffrit, sans que sa faiblesse lui permît de s'en délivrer. On est porté à le plaindre : son père, ce charretier en habit brodé, n'inspire que mépris et dégoût.

La maternité de Catherine fut sans joie, comme celle d'une fille abandonnée. Les appartements qu'on avait préparés pour ses couches faisaient suite à ceux d'Élisabeth Pétrovna. La chambre où le grand-duc Paul vint au monde, une des plus tristes du Palais d'été, avait vue sur la Fontanka, qui était alors une mare de boue. Aucun luxe de décoration; point de tentures ni de glaces; quelques meubles recouverts en damas cramoisi. Les fenêtres ne fermaient point; les portes laissaient passer un courant d'air glacial (1). Les palais de Saint-Pétersbourg offraient à cette époque bigarrée un mélange de magnificence et de misère. Les habitués de Versailles pouvaient y venir : ils y trouvaient des salons parés, des plafonds dorés et embellis de peintures, des lambris rehaussés d'arabesques, des argenteries ciselées, des glaces resplendissantes; ils y trouvaient, les jours de grand apparat, des illuminations, des ballets, l'étalage du velours, le chatoiement de la soie et des diamants. On s'entendait merveilleusement à éblouir les étrangers. Mais on ignorait ce que c'est que la possession tranquille du confortable. On logeait dans des chambres étroites, nues, froides, mal odorantes. On soupait entre quatre chandelles au fond d'un corridor dont Pierre de Holstein avait fait un chenil pour sa meute. La vie domestique semblait un campement avec tous ses hasards et tout son désordre.

Dès que l'enfant de Catherine fut emmailloté, la tsarine le fit ondoyer par son confesseur; tout de suite elle ordonna de l'emporter et disparut avec lui. Elle le prit dans sa chambre, et, quand il criait, elle courait elle-même au berceau. De crainte qu'il n'eût froid, elle

(1) Catherine II, *Mémoires*, p. 215.

l'étouffait sous les couvertures. Elle le tenait enveloppé de flanelle, couché dans un berceau garni de peaux de renard noir; par-dessus une couverture de satin piqué et ouaté elle en mettait une autre de velours rose, doublée de fourrure. L'enfant faillit mourir à force de soins mal entendus (1).

Catherine resta quarante jours sans revoir son fils. Elle ne pouvait s'enquérir de lui qu'à la dérobée : on eût attribué ses questions à un manque de confiance dans la sollicitude de la tsarine. Elle subit alors l'assaut de bien des misères, de celles même qu'on aurait le moins attendues pour une future impératrice. On l'abandonna sans secours, quoiqu'elle eût « la fièvre et des douleurs rhumatismales violentes ». Il n'y avait personne pour la changer de lit, personne pour lui donner à boire. Élisabeth s'occupait de l'enfant. Pierre s'enivrait dans une pièce voisine avec des amis et faisait du tapage. Soltikof, à demi disgracié, avait reçu l'ordre de se rendre à la cour de Suède pour y annoncer la naissance de Paul, et de là à Hambourg pour y représenter la Russie (2). Catherine, accablée sous le poids du désœuvrement et de la solitude, « ne faisait que pleurer et gémir dans son lit ». Son orgueil souffrait : « Elle n'aimait ni à se plaindre ni à être plainte (3). »

Le baptême solennel eut lieu le 25 septembre et fut l'occasion de grandes réjouissances (4) ; Ivan Chouvalof, le nouveau favori d'Élisabeth, donna un bal masqué qui dura deux jours et deux nuits. On avait demandé

(1) Catherine II, *Mémoires*, p. 221.

(2) « Soltikof ne s'attendait à rien moins qu'à être récompensé par un exil honorable du service qu'il venait de rendre à la famille impériale. » (*La Cour de Russie*, p. 217.)

(3) Catherine II, *Mémoires*, p. 217 et suiv.

(4) *Rousskaia Starina*, 1881, t. XXXII, p. 597-601.

à l'impératrice Marie-Thérèse de servir de marraine à l'enfant. L'Autrichienne, si attachée qu'elle fût à son Église, ne montra pas les mêmes scrupules que le jeune roi Louis XV qui avait refusé sous la Régence de tenir sur les fonts une fille de Pierre le Grand, Natalie, en alléguant la question de religion. Elle fut représentée à la cérémonie par le comte Esterhazy : l'ambassadeur ne fit aucun cadeau et mécontenta la cour (1). Pendant que le palais était en fête, Catherine dévorait ses humiliations. Elle eut la surprise de recevoir la visite de l'impératrice qui lui remit sur un plateau d'or quelques bijoux sans valeur avec un bon de 100,000 roubles à tirer sur sa caisse. Catherine ne porta jamais les bijoux, et l'argent ne fit que passer par ses mains. Le lendemain en effet Tcherkassof, « secrétaire de cabinet » d'Élisabeth, pria Catherine, au nom de Dieu, de lui prêter cette somme. N'ayant rien reçu, Pierre s'était fâché : ne devait-il pas participer lui aussi aux largesses impériales? Il avait arraché à sa tante un ordre de payement pour 100,000 roubles. Le malheur voulait que la caisse fût vide et Tcherkassof avait dû recourir à la grande-duchesse (2).

On célébra sans pompe les relevailles de Catherine et à cette occasion on daigna lui apporter l'enfant dans sa chambre. Elle s'était levée du lit pour recevoir l'impératrice; mais ses forces la trahirent et elle dut s'asseoir pendant les prières. La vue de son fils la réjouit un peu. Mais, dès que les prières furent finies, la tsarine le fit

(1) Affaires étrangères, vol. LIV, fol. 367, L'Hôpital, 10 décembre 1757. — L'ambassadeur français cite l'exemple de Marie-Thérèse pour engager Louis XV à accepter le parrainage de la petite sœur de Paul, Anna Pétrovna; mais les scrupules religieux du roi l'emportent, cette fois encore.

(2) Catherine II, *Mémoires*, p. 222.

emporter et disparut elle-même. Catherine ne devait revoir Paul que six mois après (1).

La maison natale fut pour Paul sombre et rude. Les premières années de la vie, celles qui laissent de la lumière et de la joie dans le souvenir de la plupart des hommes, le jeune prince les passa sans connaître aucune douceur. Il grandit dans une famille déchirée, pressentant les drames qui se préparaient autour de lui. L'impératrice le tint à l'écart de son père et de sa mère sous une surveillance jalouse, prête à faire de lui quelque jour l'instrument de ses rancunes. Dès l'âge le plus tendre on le mit au régime de la crainte et jamais une caresse ne réchauffa l'âme transie de l'enfant. Lorsque la tsarine résidait à Péterhof, Catherine avait la permission d'y venir une fois par semaine voir son fils; mais elle n'en profitait pas toujours (2). Elle se désintéressait de Paul peu à peu. C'est que, dès l'heure où elle avait été mère, il lui avait manqué ce qui entretient et avive le sentiment maternel, les soins donnés, les caresses reçues. C'est aussi que cette ardente princesse s'abandonnait tout entière à ses désirs de jouissance et de domination. Soltikof était remplacé par Stanislas Poniatovski, le sémillant Polonais qui était allé apprendre à Paris la débauche élégante et qui, promis à de hautes destinées, avait fait déjà quelque bruit dans le monde. « Elle n'a que son Poniatovski dans le cœur et dans l'esprit », écrivait M. de L'Hôpital (3). Se ménager des entrevues secrètes avec le Polonais, le défendre contre ses ennemis qui voulaient l'éloigner de Saint-Pétersbourg, voilà ce qui occupait avant tout Catherine. Les intrigues d'ambition se

(1) Catherine II, *Mémoires*, p. 223 et suiv.
(2) *Id., ibid.*
(3) Affaires étrangères, vol. LVIII, fol. 31, le 5 octobre 1758.

greffaient sur les intrigues de cœur. Lasse de cette vie recluse qu'on avait prétendu lui imposer, elle aspirait à jouer un rôle politique et se posait en rivale d'Élisabeth. Pour tenir en échec les volontés de l'impératrice, elle avait à se faire une faction; il lui fallait détruire les préventions des uns, flatter les passions des autres, se réconcilier avec les ministres qui, comme Bestoujef, avaient aidé à la persécuter, retenir par le charme ou la crainte ceux qui s'étaient groupés autour d'elle. Elle sacrifiait ses devoirs de mère aux exigences de son orgueil.

Quant au grand-duc Pierre, il ne se souciait aucunement de son fils et n'allait pas le voir. La tête « remplie de misères et d'extravagances », il se proposait de vastes desseins et se consumait dans des caprices inférieurs. Il ne s'occupait pas plus de la santé ou de l'éducation de Paul qu'il ne portait attention aux désordres de sa femme. Ce qui lui tenait à cœur, c'est qu'on ne dérangeât pas sa vie, qu'on le laissât libre de faire parader des soldats de bois ou de plomb, d'élever des forteresses de carton, de boire avec ses officiers holsteinois ou d'installer au palais Élisabeth Vorontsof, sa maîtresse, qui « ressemblait de tous points à une servante d'auberge de mauvais aloi (1) ». En acceptant docilement la paternité de Paul il avait, pensait-il, assez fait pour lui.

L'impératrice affectait dans ses propos d'aimer l'enfant passionnément et jamais, comme nous le verrons, elle ne faisait éclater ce sentiment avec plus de force que quand elle avait à se plaindre de Pierre et de Catherine. Les témoignages expansifs de sa tendresse ne méritaient

(1) Affaires étrangères, vol. LXVIII, fol. 39, le baron de Breteuil, 11 janvier 1762.

pas une confiance sans réserve. En proie à toutes les amertumes, à tous les aigrissements de l'âge et de la maladie, Élisabeth n'était pas capable de dévouement. Elle ne tarda pas à se soustraire aux devoirs qu'elle avait contractés à l'égard du jeune grand-duc en l'arrachant des bras de sa mère. Elle cessa de veiller elle-même sur lui et l'abandonna aux soins de quelques matrones. Ses visites s'espacèrent. L'enfant, du reste, ne les désirait pas : ses nourrices lui peignaient l'impératrice sous de si noires couleurs qu'il tremblait devant elle (1).

Si l'impératrice avait séparé le jeune grand-duc de son père et de sa mère dès sa naissance, si elle le tenait pour ainsi dire sous séquestre, c'est que, mécontente de Pierre et de Catherine au point de songer à les bannir de son empire, elle voulait se réserver la faculté de frapper les parents, sans que l'enfant fût enveloppé dans leur disgrâce. Il fallait qu'à défaut de Pierre Féodorovitch son fils pût devenir l'héritier du trône. Le projet de faire passer directement la couronne sur la tête du grand-duc Paul vint à l'esprit d'Élisabeth dès 1754 ; elle l'abandonna et elle le reprit, selon les occasions. Les cours étrangères et les chancelleries suivaient les fluctuations de ses désirs avec une égale curiosité, mais avec des sentiments très divers, les unes espérant en Pierre, les autres se défiant de lui : personne, du reste, ne pouvait dire quelle serait la détermination suprême d'Élisabeth.

La tsarine voyait avec douleur combien son neveu était indigne des bienfaits dont elle l'avait comblé. « Elle connaissait le peu que valait » ce bouffon inquiétant, déplorable, répugnant. Ce qu'elle ne pouvait lui par-

(1) Catherine II, *Mémoires;* Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch,* p. 5-6.

donner, c'était sa fanatique admiration pour Frédéric II, « l'outrecuidant voisin », l'ennemi public. « Prussien jusqu'au bout des ongles », Pierre regrettait tout haut le succès des armes russes à la bataille de Gross-Jaegerndorf. On le soupçonnait à bon droit de livrer à son royal ami le secret des délibérations, les plans de campagne d'Apraxin et de Fermor (1). Il trahissait la Russie sur laquelle il devait régner un jour. Élisabeth se rendait compte qu'il n'avait ni l'estime ni la confiance de la nation, qu'il était abhorré des prêtres et des courtisans sur qui il déchargeait volontiers sa bile, et elle ne mettait pas en doute que, si elle ne changeait rien aux dispositions qui appelaient Pierre à régner, son successeur ne soulevât contre lui des révolutions ni qu'aimant ce qu'elle haïssait, prenant par bravade le contre-pied de sa politique, il ne détruisît son œuvre. Elle inclinait d'autant plus à sévir contre son neveu que la haine mortelle qui l'animait contre la grande-duchesse y eût trouvé son compte. Catherine, sa rivale en beauté, sa rivale en amour, usurpait sa place et ses droits. Catherine, par ses intrigues avec des ministres étrangers, l'inquiétait, l'exaspérait (2).

Au dire des ambassadeurs français, tout le monde pensait et tout le monde espérait « qu'Élisabeth établirait sur le trône le petit grand-duc (3) ». Cette opinion s'était accréditée dans l'entourage de l'impératrice sans qu'elle eût fait confidence à personne de ses projets. Élisabeth « cachait en son âme ses passions les plus secrètes et savait parfaitement dissimuler (4) ». Quelquefois pourtant un mot échappé de ses lèvres trahissait l'intention

(1) Waliszewski, *la Dernière des Romanof*, p. 523.

(2) Affaires étrangères, dépêches de L'Hôpital, *passim*.

(3) Rambaud, *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, Russie*, t. II, p. 74.

(4) Affaires étrangères, vol. LVI, fol. 209; L'Hôpital, 23 mai 1758.

de déshériter le grand-duc Pierre. « Ah! monsieur l'ambassadeur, que n'a-t-il un frère? » disait-elle au comte Esterhazy, un jour que Pierre avait bravé ouvertement son pouvoir et déclaré qu'il n'entendait plus « faire le chien couchant (1) ». On attribuait à la faiblesse, à l'irrésolution de la tsarine les retards qu'elle apportait à frapper la jeune cour, à déclarer Paul héritier. On comprenait d'autant moins ses hésitations qu'elle pouvait, suivant L'Hôpital, changer à son gré ses héritiers, comme elle avait fait son premier ministre, Bestoujef, sans que cela fit plus de sensation dans l'empire (2). L'esprit de la souveraine était incertain, toujours prêt aux revirements. Les idées les plus étranges le traversaient. Des rapports conservés aux archives de Berlin nous apprennent qu'elle songea un moment à léguer au jeune Ivan VI la couronne dont elle l'avait dépouillé en 1741. Ce projet avait à ses yeux le mérite de donner satisfaction aux scrupules tardivement réveillés de sa conscience. Traîné de prison en prison après sa déchéance, le malheureux enfant était enfermé en 1757 dans une casemate de Schlüsselbourg où devait tragiquement s'achever quelques années plus tard sa vie, noire et glacée comme une nuit d'hiver en Russie. Une cruauté ingénue, une curiosité malsaine de femme détraquée poussa l'impératrice à regarder sur le visage de sa victime la trace d'une longue souffrance. Elle vit le fils d'Anna Léopoldovna (3), « et l'on sut de bon lieu qu'étant un jour fort en colère contre son neveu, elle lui fit dire qu'il devait se souvenir qu'un czarévitch (Alexis, fils de Pierre le Grand) avait été mis à la forteresse et y était mort, et qu'il avait un successeur

(1) Affaires étrangères, vol. LIV, fol. 345; L'Hôpital, 30 novembre 1757.
(2) *Id.*, vol. LVI, fol. 175; L'Hôpital, 14 mai 1758.
(3) *Id.*, vol. LIV, fol. 92; L'Hôpital, 27 juillet 1757.

dans la personne du jeune Ivan qui pourrait prendre sa place s'il ne changeait pas de conduite (1) ».

Reculant toujours devant les partis extrêmes, Élisabeth Pétrovna se bornait contre ses héritiers présomptifs à une lutte sourde, les poursuivait de mesquines tracasseries et leur refusait de l'argent. Elle ne permettait à personne d'aller leur faire la cour chez eux. Catherine n'avait pour compagnie que ses quatre demoiselles d'honneur « choisies parmi les plus bêtes de l'empire ». Les dimanches où il y avait cour chez l'impératrice, cent espions entouraient le grand-duc. Pierre avait des accès de mauvaise humeur (2). L'envie le prenait parfois d'enlever la tsarine avec les troupes holsteinoises qu'il exerçait dans les environs de la capitale et d'usurper la couronne (3). A plusieurs reprises, il demanda la permission de se retirer dans son duché de Holstein qu'il affectionnait par-dessus tout. Il pensait avec raison que plus il paraîtrait se résigner d'avance aux mesures de rigueur dont il se sentait menacé, moins l'impératrice serait pressée de le déshériter et de le renvoyer en Allemagne.

Lorsqu'au cours de l'année 1761 la tsarine, épuisée par la maladie, vit la mort s'avancer à grands pas, la mort « qui l'effrayait au delà du naturel » et dont elle cherchait vainement à s'épargner l'angoisse en buvant tous les jours jusqu'à s'enivrer (4), on put croire que le sentiment de sa fin prochaine allait lui inspirer une

(1) Archives secrètes de Berlin, *Varia Russica*; reposit. XI, conv. 62. — C'est en français que correspondaient avec leur cour les ambassadeurs de Prusse dont nous aurons à citer les rapports.

(2) Affaires étrangères, dépêches du baron de Breteuil, *passim*.

(3) Un soir, après boire, Pierre, alors empereur, raconta qu'une fois « il avait été avec son aide de camp reconnaître les chemins et faire des dispositions relatives à l'enlèvement d'Élisabeth Pétrovna. » (Affaires étrangères, vol. LXIX, fol. 208; le baron de Breteuil, 28 mai 1762.)

(4) Affaires étrangères, vol. LXIII, fol. 288; Breteuil, 7 novembre 1760.

énergique résolution en faveur de Paul. Un soir, oubliant ses souffrances, elle se rend au théâtre de la cour ; elle n'emmène avec elle que le fils de Catherine. Pierre Féodorovitch est à la campagne pour une partie de chasse; les ministres étrangers et les chambellans, contrairement à l'usage, n'ont pas été invités au spectacle. L'impératrice demande qu'on lui joue une pièce russe, sans doute quelque drame de Soumarokof. Le théâtre étant à peu près vide, elle ordonne brusquement d'ouvrir les portes à toute la garde. Les soldats font irruption dans la salle : il s'en trouve plusieurs, parmi les plus vieux, qui ont pris part au coup de main de 1741 et marché avec Élisabeth contre le palais d'Anna Léopoldovna. Elle les reconnaît, les appelle par leur nom, le sourire aux lèvres; puis, prenant le jeune prince sur ses genoux, raconte le baron de Breteuil, « elle le caresse extrêmement et le présente pour ainsi dire aux soldats ». Elle leur parle de la gentillesse de l'enfant, des qualités naissantes de son cœur, et reçoit leurs « compliments militaires », sans s'offenser de leur familiarité que le dévouement excuse. Le feu de ses regards, la chaleur de son langage répandent dans tous les rangs comme une commotion électrique. Que le cri d'enthousiasme qu'elle cherche à provoquer et qu'elle attend parte du milieu des gardes, et elle cède à l'entraînement : Pétersbourg, à son réveil, saluera en Paul l'héritier direct de l'empire. Mais personne, dans cette foule de soldats, ne veut donner le signal des acclamations; il faudrait qu'il vînt de l'impératrice, et l'impératrice n'osa pas (1).

A ce que la dernière volonté d'Élisabeth se fixât sur le grand-duc Paul, la France et l'Autriche étaient alors plus

(1) Dépêche de Breteuil, citée par Albert Vandal, *Louis XV et Élisabeth de Russie*, p. 406, et Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 148.

que jamais intéressées. La campagne de 1761 s'achevait à la honte de leur ennemi commun, Frédéric II. Accablé sous les coups des Autrichiens et des Russes que la prise de Schweidnitz, la victoire de Kolberg avaient rendus maitres de la Silésie et de la Poméranie, abandonné par l'Angleterre qui lui refusait des subsides, le roi de Prusse était à deux doigts de sa perte. Mais il suffisait pour rétablir ses affaires que la tsarine mourût, laissant le pouvoir à Pierre de Holstein : nul ne doutait, en effet, que le nouvel empereur, cédant à ses inclinations prussiennes, ne faussât compagnie à la France et à l'Autriche et ne passât dans le camp de Frédéric. Si, au contraire, le grand-duc Paul recueillait la succession d'Élisabeth, il était à prévoir que la Russie continuerait la guerre avec toutes ses forces et consommerait la ruine du roi de Prusse.

Avec insistance le baron de Breteuil conseillait à Louis XV d'user une fois de plus de l'ascendant qu'il s'était acquis sur l'esprit d'Élisabeth. Il appartenait au roi de porter le coup de grâce aux dernières hésitations de l'impératrice. En la poussant à déshériter son neveu, on n'avait pas à craindre de déplaire à Catherine. Des confidences avaient appris à notre ambassadeur, fort étonné, « que la grande-duchesse aimerait mieux se trouver la mère de l'empereur de Russie que sa femme, et que le plus beau jour de sa vie serait celui où l'impératrice pourrait prendre la résolution d'éloigner son mari du trône pour y établir son fils ». La grande-duchesse se flattait que dans ce cas elle aurait plus d'autorité et de part au gouvernement qu'avec le titre d'impératrice. « Catherine, ajoutait Breteuil, prêterait son concours à qui préparerait l'avènement de Paul (1). » Par négligence,

(1) Affaires étrangères, vol. LXVI, fol. 182-186 ; le baron de Breteuil, 15 février 1761. — Voir Vandal, *Louis XV et Élisabeth de Russie*, p. 407.

Louis XV attendit huit mois pour répondre au pressant appel de son ministre. Le 16 novembre 1761 partit de Versailles une instruction secrète qui donnait satisfaction aux désirs impatients de Breteuil. Mais il n'était plus temps d'agir. L'impératrice, atteinte d'une maladie sans espoir, perdait rapidement le peu de forces qui lui restait : elle n'était plus occupée que de la grande affaire de la mort.

Depuis Pierre le Grand, chaque fois que le pouvoir avait changé de mains, les passions étaient entrées en branle et il avait surgi des tempêtes. Allait-on cette fois éviter les troubles de succession? La longue patience d'Élisabeth à l'égard de son héritier avait déçu la partie la plus éclairée de la noblesse. « Quand j'examine, disait un diplomate, la haine de la nation pour le grand-duc, les écarts de ce prince, je suis tenté de voir la révolution la plus entière. Mais, quand je fais attention à la tournure pusillanime et basse des gens à portée de lever le masque, je vois la crainte et l'obéissance servile prendre le dessus (1). » Pendant l'agonie de la souveraine mille intrigues se nouèrent. Tandis que les Vorontsof défendaient les droits de Pierre et, par hostilité contre Catherine, réclamaient son divorce, les Chouvalof méditaient le renvoi de Pierre en Allemagne et l'exaltation du petit Paul à l'empire avec Catherine pour régente. La grande-duchesse marquait ses inquiétudes, allait voir son fils, pleurait, cherchait à émouvoir (2). Un homme dont le nom se retrouvera souvent dans ces pages, le comte Nikita Panin, persuadé que le parti du grand-duc Pierre allait triompher, songeait aux moyens de mettre Catherine et Paul, son élève, à l'abri des dangers auxquels

(1) Affaires étrangères, vol. LXVII, fol. 405; Breteuil, 7 décembre 1761.
(2) *Id.*, vol. LXVII, fol. 451; Breteuil, 31 décembre 1761.

allait les exposer la toute-puissance d'un prince à moitié fou. Il croyait avoir charge d'âmes et charge d'État. Il fallait, selon lui, fixer des limites à l'autorité souveraine du futur empereur, donner au Sénat une part du pouvoir et à la noblesse une sorte de charte constitutionnelle. Panin, qui avait habité la Suède, en goûtait fort les institutions et voulait profiter des circonstances pour importer en Russie ces anciennes libertés dans lesquelles les Suédois cherchaient une garantie contre les caprices de leurs princes (1). C'eût été renouveler l'essai de constitution libérale qui avait été tenté trente années auparavant, lorsqu'Anna Ivanovna avait succédé à son cousin Pierre II. Le baron de Breteuil avait prédit que, si la tsarine mourait brusquement, « le parti du grand-duc avec un peu de conduite serait le seul prépondérant (2). » L'événement prouva qu'il raisonnait bien. Le 22 décembre 1761, à la suite d'une violente hémorragie, l'état d'Élisabeth s'aggrava subitement. Quand les médecins eurent déclaré qu'elle allait passer, Pierre parut à son chevet et « esquissa un semblant de réconciliation ». Des menaces grondèrent autour du grand-duc ; mais personne n'osa rien attenter contre lui. Le 25, les soldats, sans murmurer, défilèrent, enseignes déployées, pour saluer leur nouvel empereur (3).

Le grand-duc Paul venait d'entrer dans sa huitième année. C'était un enfant assez mal tourné, disgracieux et d'une santé peu robuste (4). A la cour d'Élisabeth son nom était dans toutes les bouches, on intriguait en sa faveur ; mais on ne le connaissait pas, on ne le voyait pas.

(1) Note sur ce qui s'est passé au moment de la mort de l'impératrice de Russie. Affaires étrangères, vol. LXVIII, fol. 6 à 17.

(2) Affaires étrangères, vol. LXVII, fol. 443 ; Breteuil, 31 décembre 1761.

(3) Vandal, *Louis XV et Élisabeth de Russie*, p. 409.

(4) Affaires étrangères, vol. LXV, fol. 61 ; L'Hôpital, 26 septembre 1760.

L'impératrice se tenait dans les derniers temps « assise derrière cent portes, assise derrière cent serrures », comme faisaient les princesses de Moscou avant Pierre le Grand; elle enfermait dans un appartement voisin du sien Ivan Chouvalof « à peu près, dit un mémoire du temps, comme l'on tient en cage un bel oiseau apprivoisé qu'on a peur de perdre (1) ». Elle imposait la même vie recluse à son petit-neveu, Paul Pétrovitch. L'enfant vivait au fond d'un appartement dont il ne sortait presque jamais. Quantité de bonnes, de nourrices, de petits garçons y entretenaient une joie bruyante. Point d'heures réglées pour les repas. On se couchait tantôt à huit heures du soir, tantôt à une heure du matin, selon les caprices des matrones. Les enfants pleuraient, criaient famine, tombaient de leur berceau sans que personne y prît garde, et Paul n'était pas mieux soigné que les autres (2). Sa petite sœur, Anna Pétrovna, que Catherine mit au monde le 9 décembre 1757, fut soumise par Élisabeth au même régime; elle n'y résista point et mourut à peine âgée de quinze mois. Il faut bien reconnaître que chez nous aussi, au dix-septième et au dix-huitième siècle, les enfants étaient quelque peu négligés; on ne leur accordait pas beaucoup d'importance, on ne les surveillait pas de près; l'attention était ailleurs. Le duc de Saint-Aignan confiait son fils, Beauvilliers, au suisse de son hôtel. M. de Talleyrand disait qu'il n'avait jamais couché sous le même toit que ses père et mère.

Un certain Bekhtiéef fut chargé par Élisabeth de donner à Paul quelques leçons de grammaire et d'arithmétique. Il s'aperçut bientôt que, sous des dehors un peu rudes, son élève cachait l'âme la plus fière, la plus sen-

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, t. IX, fol. 390.
(2) Porochin, *Zapiski*, passim.

sible à l'humiliation. Pour amender son caractère il usa d'un singulier moyen. Il faisait imprimer chaque jour une gazette où, sous la rubrique « Pétersbourg », étaient relatées les moindres actions, les moindres fautes de Paul, et il la mettait sous les yeux de son élève en lui faisant accroire qu'elle circulait dans toutes les cours d'Europe (1). Mieux peut-être eût valu faire appel aux généreux instincts de l'enfant que l'humilier. Il exagéra ses défauts et s'en enveloppa comme d'une cuirasse. Sa rudesse devint de la défiance et de la sauvagerie.

Vers la fin de 1751, Élisabeth s'occupa de choisir un gouverneur. A défaut du prince Galitsin qui refusa la place pour raisons de santé (2), elle nomma le comte Nikita Panin. Elle fixa son traitement à quatre mille roubles et lui fit la grâce de payer ses dettes (3). Ce choix étonna la cour. Panin était en effet mal vu des Chouvalof et des Vorontsof, alors tout-puissants. Il avait servi dans la garde et attiré, dit-on, les regards de l'amoureuse Élisabeth (4). Éloigné de Pétersbourg par ses ennemis, il avait pendant douze années représenté la Russie à Stockholm où, partisan convaincu de la politique de Bestoujef, il avait ardemment lutté contre l'influence autrichienne et française. Élisabeth s'étant rapprochée de l'Autriche en 1757, il avait dû abandonner son poste. De retour à Pétersbourg, on l'avait vu attentif à toutes les nouvelles de la cour et à l'affût de tous les changements de favoris comme s'il attendait à chaque instant qu'une porte s'ouvrît par où il pourrait passer lui-même. Quand il se chargea de diriger l'éducation de

(1) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch*, p. 7.
(2) Affaires étrangères, vol. LXI, fol. 43; L'Hôpital, 18 septembre 1759.
(3) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 45; lettre de Diéef.
(4) Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 349; M. Durand, 25 août 1773.

Paul, il comptait quarante-deux ans ; il se distinguait des ministres et des chambellans d'Élisabeth par plus de noblesse et d'aisance dans les manières, par plus de tenue, par plus d'allure. Il avait de l'intelligence et du jugement, une philosophie clairvoyante, mais, comme il arrive souvent chez les Russes, toute spéculative et ennemie de l'action. Il manquait de vigueur et de courage d'esprit ; il aimait beaucoup la table, le jeu et les femmes. C'était un indolent et un paresseux.

On raconte que la nomination de Panin mit en émoi les femmes qui avaient jusqu'alors entouré le jeune prince. Un jour que le comte dînait chez l'impératrice, Paul Pétrovitch, qui ne le connaissait pas encore, envoya quelqu'un le regarder à travers la porte. On lui représenta que c'était un petit vieux tout cassé, un bonhomme à perruque, très morose. Et quelques jours après Paul, ayant rencontré dans les jardins du palais un vieillard qui portait perruque, crut reconnaître en lui son gouverneur; il recula épouvanté. La pensée lui vint que ses bonnes allaient être écartées, que son avenir était clos, qu'il n'y avait plus rien devant lui, hors des années lugubres, sans plaisirs et sans jeux; elle le poursuivit et l'accabla. Et, quand Panin se présenta devant lui pour la première fois, l'enfant ne remarqua pas qu'on l'avait trompé; il se mit à pleurer et s'enfuit (1). Il devait peu à peu s'attacher à son maître et lui témoigner une affection solide.

(1) *Rousski Viestnik*, 1866, t. VIII, p. 438.

II

Le règne du triste personnage qu'Élisabeth n'avait pas eu l'énergie de déshériter et de renvoyer dans son Holstein, ne dura que quelques mois : ce fut une période toute d'anxiété, d'angoisse et d'amertume pour la Russie. Maître de l'empire, Pierre III fit éclater toute la violence de son caractère et redoubla d'extravagances ; jamais on ne vit despote plus bizarre, plus brouillon et plus stérile. Il ne cessait de « brailler, boire et déraisonner ». Il inquiétait par de brutales disgrâces la cour qu'il scandalisait par ses mœurs. Il étalait son mépris pour la religion nationale qu'il avait dû embrasser en abjurant le luthéranisme. Dans la chambre mortuaire de sa tante, il avait criblé de railleries les prêtres qui lisaient l'Évangile ; il ne venait à la chapelle de la cour que quand la messe était à la fin et il s'y livrait « à des grimaces et à des bouffonneries ». Le clergé, dépouillé de ses biens, marquait son mécontentement et, dans l'intérieur de l'empire, faisait des processions pour demander à Dieu qu'il daignât toucher le cœur du souverain et sauver la religion de la ruine dont elle était menacée (1). L'armée prenait en mauvaise part les réformes puériles que le tsar lui imposait ; elle s'irritait de manœuvrer à la prussienne, habillée d'uniformes prussiens. Pierre, fanfaron d'autorité, querellait les officiers sur leurs boucles et leurs cravates. Les Russes voyaient leurs affaires aussi compromises au dehors qu'au

(1) Affaires étrangères, vol. LXIX, fol. 296 ; M. Bérenger, 29 juin 1762 ; *Archives Vorontsof*, t. XXI. p. 28-42.

dedans. A peine parvenu au pouvoir, Pierre arrêtait ses armées, lâchait la France et l'Autriche et restituait à son « vieil ami » Frédéric, sans compensation, toutes les parties du territoire prussien qu'avaient conquises les généraux d'Élisabeth. Il se mettait aux pieds de l'implacable adversaire de sa tante et demandait en grâce un grade dans l'armée prussienne. L'ambassadeur de Frédéric prenait rang de favori attitré, gouvernait l'empereur, exploitait les faiblesses de son esprit. Ce régime devenait insupportable. La Russie avait hâte d'échapper à la férule du neveu d'Élisabeth.

Pierre III redoublait de cruauté à l'égard de Catherine et lui infligeait les plus injurieux traitements. « A une ou deux politesses près, que ses complaisances à avaler la fumée des pipes lui avaient attirées, il était impossible, écrivait Breteuil, d'être plus sec avec elle quand par hasard il la voyait. » Aux affronts il ajoutait les menaces. Il parlait de faire tondre sa femme et de l'enfermer dans un cloître, comme son aïeul, Pierre le Grand, avait fait pour l'impératrice Eudoxie. Catherine s'abandonnait si fort au chagrin et à ses réflexions noires « que le petit nombre des gens qui la voyaient disaient qu'elle n'était pas reconnaissable et que sa santé dépérissait au point de la mener bientôt au tombeau (1) ». Mais elle n'était pas femme à attendre l'effet des menaces qui pesaient sur elle et depuis 1757, comme ses *Mémoires* en font foi, sa résolution était prise de se délivrer de son mari s'il la poussait à bout (2).

Élisabeth avait demandé en mourant au duc de Holstein de témoigner à son fils un peu plus de tendresse (3).

(1) Affaires étrangères, vol. LXIX, fol. 47 et 53; Breteuil, 14 avril 1762.
(2) *Mémoires*, p. 301.
(3) *La Cour de Russie*, p. 178. — Que l'enfant fût appelé prince impé-

Empereur, il ne s'occupa pas plus de Paul qu'avant son avènement. La seule fois qu'il vit son fils dans les trois premiers mois de son règne, ce fut pour assister à un examen sur ses études. L'examen terminé, il dit au prince Georges de Holstein-Gottorp : « Je crois, ma foi, que ce polisson en sait plus long que nous. » Pour témoigner sa satisfaction il voulait le nommer bas-officier des gardes. Panin obtint que cet honneur fût différé sous prétexte que l'enfant en prendrait vanité (1). Pierre III détestait Panin, le conseiller de Catherine et le gouverneur de Paul. Il n'osait cependant pas l'éloigner; il se contentait d'en parler avec mépris.

On était persuadé à la cour que si l'empereur parvenait à avoir quelque enfant mâle de sa maîtresse, Élisabeth Vorontsof, il le désignerait comme héritier à l'exclusion de Paul. Ce qui rassurait les esprits à cet égard, c'est qu'un soir Pierre, s'étant querellé avec sa maîtresse et lui ayant jeté à la tête « des injures que nos halles, disait Breteuil, fournissent rarement », la Vorontsof, un peu prise de vin comme à son ordinaire, avait, dans un accès de fureur, reproché publiquement au tsar son impuissance (2). L'empereur qui, d'après les commérages de la cour, « ne se sentait pas les facultés requises pour faire souche », reprit un projet qui avait autrefois agité sa tante et songea à déshériter Paul au profit d'Ivan VI. Le 5 avril 1762, il se met en voiture avec trois de ses favoris et va visiter

rial au lieu de grand-duc, c'était la seule chose qui parût importer au nouveau tsar. (Affaires étrangères, vol. LXII, fol. 188; Breteuil, 15 février 1762.) Sur cette question de titre, cf. Vandal, *Louis XV et Élisabeth de Russie*, p. 414.

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 42.

(2) Affaires étrangères, vol. LXVIII, fol. 178 et 188; Breteuil, 15 février 1762.

secrètement le jeune prince dans sa prison de Schlüsselbourg. La forteresse élève ses hautes et blanches murailles dans une petite île de la Néva et laisse voir à travers ses grilles la nappe lumineuse du Ladoga. Pierre III fait dîner le prisonnier avec lui à la table du commandant de la citadelle. Il l'observe, l'interroge avec curiosité, puis sympathie; il lui trouve « l'air militaire ». De retour dans son palais il annonce à grand fracas qu'il veut rendre la liberté au prince Ivan, le marier à une princesse de Holstein-Beck et lui léguer son empire (1).

Il se rappelle à propos les accusations portées contre Catherine au moment de la naissance de Paul. Il mande Serge Soltikof à Pétersbourg, le reçoit avec des égards inattendus, le fait venir plusieurs fois dans son cabinet et tente de lui arracher le secret de la naissance du jeune prince. Soltikof laisse dire, écoute, se dérobe. Reconnaîtra-t-il que Catherine a eu des bontés pour lui? Le baron de Breteuil « croit M. de Soltikof assez Russe pour faire un pareil aveu, dans l'espoir de grandes récompenses ou la crainte de grandes peines, si la probité la plus commune l'engageait à se taire ». Pierre n'attend que la déclaration de Soltikof pour faire casser son mariage par le Synode et désavouer publiquement son fils. Mais l'ancien amant de Catherine ne répond pas aux espérances de l'empereur, et il finit par être envoyé en exil dans ses terres (2). « Il se pourrait, ajoutait Breteuil, que si le tsar désire autant qu'on le soupçonne d'être débarrassé du jeune grand-duc, il n'eût besoin

(1) Affaires étrangères, vol. LXIX, fol. 45 à 50; Breteuil, 14 avril 1762; Chantereau, *Voyage en Russie*, t. II, p. 202.

(2) Affaires étrangères, même dépêche. — Cf. une dépêche du comte Brühl, envoyé de Saxe (Bilbassof, *Istoriia Ekatierini vtoroï*, t. II, p. 611).

d'aucune violence. » Paul était en effet toujours malade. Il souffrait « de vilaines écrouelles sous le menton ». On le soignait fort mal et il avait chaque jour des accès de fièvre (1).

Cependant le complot couvait. L'épouse humiliée agissait et préparait en toute hâte le coup de main militaire qui devait assurer son salut et celui de son fils. Le tsar avait, dit-on, épousé déjà en secret la Vorontsof et signé le manifeste qui l'élevait sur le trône, lorsque, le 28 juin 1762, éclata la révolution qui mit fin au règne et bientôt après à la vie de Pierre III.

Cette révolution, les cours étrangères et les chancelleries l'avaient prévue. Qui porterait-elle au pouvoir? A Berlin, on opinait pour le jeune Ivan; à Versailles, pour le grand-duc Paul (2). Le comte Panin, Tchernichef et les principaux meneurs de la révolution n'entendaient point placer Catherine sur le trône; ils voulaient seulement qu'elle fût régente pendant la minorité de son fils (3). Panin souhaitait ardemment la déchéance de Pierre III et il y travaillait. Mais, s'il prêtait les mains au complot, c'était avec le dessein bien arrêté de remplacer l'empereur régnant par son pupille. Hanté d'idées libérales, il n'eût pas été fâché qu'à la faveur d'une longue minorité on pût fixer des limites à l'autorité tsarienne. Ambitieux, il était séduit par l'espérance d'employer pour lui seul le crédit dont il jouirait, en sa qualité de gouverneur, sur l'esprit du jeune souverain. Il se défiait de Catherine : il la connaissait assez pour se rendre compte que sous son règne il ne pourrait prétendre

(1) Affaires étrangères, même dépêche.

(2) *Id.*, vol. LXVIII, fol. 362; Choiseul au baron de Breteuil, 21 mars 1762.

(3) *La Cour de Russie*, p. 197.

qu'à un rôle de premier commis. On assure que Panin ne persévéra point dans sa résolution et qu'au dernier moment il embrassa la cause de Catherine. « Ce que la raison n'avait pu faire, l'amour le fit, racontait notre ambassadeur à Pétersbourg. Panin était amoureux fou de la princesse Dachkof. Cette jeune dame qui ne s'affiche point pour vestale, mais en qui l'ambition affaiblit tout autre sentiment, n'avait aucun goût pour Panin. Elle le traitait fort cavalièrement sur cet article et fortifiait ainsi la passion de M. le gouverneur. Enfin le sieur Odart, voyant que l'opposition de Panin était le seul obstacle à l'exécution du projet commun, conseilla à la princesse Dachkof d'être un peu moins sévère, et c'est la sagesse de ce conseil qui a fait une impératrice au lieu d'une régente (1). »

Que Panin, cédant à l'influence de cette remuante et bourdonnante personne, ait renoncé formellement à réclamer pour Paul la couronne impériale et que l'avènement de Catherine soit son œuvre, nous avons quelque peine à le croire. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que Panin, sous l'empire d'un nouvel amour ou plutôt par l'effet de son indolence naturelle, se retira sous sa tente, abandonnant à d'autres le soin de conduire les événements. Sa prudence lui conseillait d'ailleurs de ne point s'engager à fond dans une aventure qui pouvait tourner mal. Catherine trouva des partisans plus résolus et dévoués uniquement à sa personne, des hommes à poigne, les frères Orlof, Potemkin, Passek. L'inertie de Panin (dont la charge de premier ministre allait être la récompense) favorisa leurs desseins ; ils eurent leurs coudées franches et purent, sans tenir compte des droits du

(1) Affaires étrangères, vol. LXX, fol. 20 ; M. Bérenger, 16 juillet 1762. — Cf. Rulhière, *Histoire ou Anecdotes*, p. 66.

grand-duc Paul, proclamer Catherine impératrice (1).

Les archives de Berlin que nous avons consultées ne contiennent aucun document de nature à éclairer d'un jour nouveau la révolution de 1762 qui a été bien des fois racontée (2). Un des conjurés, Passek, est arrêté; les autres, pour sauver leur tête, risquent la partie. Catherine s'échappe un matin du château d'Oranienbaum et, conduite par Alexis Orlof, va soulever la capitale. Elle arrive devant les casernes qui s'ouvrent à sa voix. Les soldats de la garde, à peine vêtus et encore endormis, se précipitent, l'entourent et lui jurent obéissance devant leurs prêtres accourus la croix à la main. « Il y en eut bien, dit Rulhière, qui voulaient proclamer l'impératrice régente ». Orlof vint à eux et leur dit « qu'il ne fallait pas faire l'ouvrage à demi, risquer des supplices, pour avoir un jour à recommencer, et que le premier qui prononcerait le mot de régence, il le poignarderait de sa main. » L'armée tout entière se groupe autour de la souveraine; la cour, le peuple se résignent à changer de maître et Catherine reçoit dans l'église Notre-Dame-de-Kazan le serment de fidélité de ses nouveaux sujets.

Le grand-duc Paul n'avait pas suivi sa mère à Oranienbaum; il était resté, sous la garde de Panin, au Palais d'été. Au moment d'entrer dans l'église de Kazan, l'impératrice se souvient de lui et l'envoie quérir. Des gardes à cheval, suivis de quelques chariots de munitions, courent au palais, « sans être ni peignés, ni ayant chapeau. » Un officier, avec une escorte nombreuse,

(1) Sur la préparation du complot et le rôle de Panin, voir Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 159 et suiv.

(2) Les documents contemporains sont fort importants. (Voir la bibliographie de Rambaud dans son *Recueil des Instructions aux ambassadeurs*, t. II, p. 195.) — Parmi les travaux modernes, il faut citer surtout ceux de MM. Siémievski, Bilbassof et Waliszewski.

pénètre dans l'appartement de Paul. L'enfant, vaguement instruit des périls dont Pierre III menaçait ses jours, s'éveille, environné de soldats; il a peur. Panin, sans parvenir à le rassurer, le prend dans ses bras et l'emporte. Bientôt on voit sortir du palais, par la porte du jardin, « un vieux carrosse à quatre chevaux mal en ordre, avec deux cochers et un laquais en livrée »; cinq cents gardes, commandés par le colonel Mélessino, l'accompagnent. Le carrosse transporte à l'église l'enfant « en bonnet de nuit et déshabillé », son gouverneur Panin et le chambellan Tiéplof. Pendant que les prêtres posent solennellement sur la tête de Catherine la couronne impériale, Paul récite une formule de serment. A l'issue de la cérémonie, on le fait monter dans une voiture tirée par deux pauvres chevaux blancs. Il arrive au « palais neuf de pierre » où l'impératrice le rejoint. Elle le présente sur un balcon aux soldats et au peuple. Les acclamations redoublent de vigueur, et tous les bonnets de la foule sont à la fois jetés en l'air (1).

Tiéplof improvise un manifeste. A ce moment, s'il faut en croire certains bruits, Panin aurait eu le courage d'élever la voix pour défendre les droits de son pupille. Contre toute attente, il aurait eu gain de cause et Catherine se serait résignée à prendre l'engagement de ne régner que jusqu'à la majorité de son fils. L'acte, déposé aux archives du Sénat, aurait été dans la suite retiré par les Orlof et détruit. En l'absence de documents dignes de foi, on a peine à croire à cette tardive intervention de Panin : il avait assez de clairvoyance pour juger la partie perdue, et trop de bon sens pour se méprendre sur la valeur des

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXV, p. 256-260; Rulhière, p. 95.

engagements que Catherine aurait contractés en plein triomphe (1).

On connaît le mot de Frédéric II : « Pierre III s'est laissé détrôner comme un enfant qu'on envoie se coucher. » Pierre pénètre dans l'appartement d'où sa femme s'est évadée au petit jour. « Il ne trouve que les bijoux et l'habit de gala pour le lendemain. Il demande où elle est; le valet de chambre lui dit qu'il la croit au jardin (2). » Le malheureux empereur fouille anxieusement le parc d'Oranienbaum, pendant que l'orage gronde à Pétersbourg. Il a conscience du péril. Il veut se réfugier derrière les remparts de Kronstadt et s'embarque à la nuit tombante sur une galère avec la Vorontsof tout en larmes. La garnison ne reconnaît plus son empereur et menace de couler la galère. Pierre rebrousse chemin, revient à Oranienbaum et, pris à la gorge par la terreur, signe son abdication. Il demande en grâce à Catherine qu'elle lui laisse « sa bible, sa belle et deux favoris ». Elle ne l'écoute pas. On le traîne à Pétersbourg et de là au château de Ropcha, sous le commandement d'Alexis Orlof et de « quatre officiers choisis ». Douloureux voyage! « Sur la route, écrivait un témoin, il n'y a sorte d'infamies que le peuple ne lui ait dit, et, sans la forte escorte, on l'aurait maltraité (3). »

On ne peut se défendre d'un sentiment de pitié devant la sinistre aventure de ce monarque, disparaissant mystérieusement dans le décor d'une tragédie barbare. Sa déchéance n'a pas contenté la colère de ses ennemis. Il meurt, empoisonné ou étranglé, qui saura jamais par

(1) Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 179.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 64, extrait d'une lettre de Saint-Pétersbourg du 13 juillet 1762.

(3) Archives de Berlin, même lettre.

quelle main? Les murs de Ropcha n'ont point dévoilé leur secret. Si mal édifiée qu'elle soit sur le fait matériel, l'histoire est assez instruite pour accuser Catherine; elle n'est dupe ni des larmes de l'impératrice, ni du manifeste qui annonçait au peuple que Pierre III avait succombé à « un accident hémorroïdal » compliqué « d'un transport au cerveau » et que, « pour ne point manquer à son devoir de chrétienne et au saint commandement par lequel nous sommes obligés à la conservation de la vie de notre prochain », son auguste épouse lui avait envoyé un médecin (1). Catherine a voulu et préparé la mort de Pierre III.

Quel trouble de tels spectacles ne devaient-ils pas jeter dans l'âme de Paul enfant, et quelle fermeté précoce il lui aurait fallu pour en supporter l'angoisse sans fléchir! Les rumeurs sinistres que l'on colportait dans la capitale arrivaient jusqu'à lui, au fond du palais plein d'ombres où s'était écoulée son enfance comprimée, menacée. Une lumière se faisait dans sa petite âme : il devinait qu'à la place de ce qu'on lui avait raconté de la mort de son père, il fallait mettre autre chose qu'il pressentait et qu'il ignorait. Au dedans de lui-même il accusait sa mère, et le soupçon commençait à faire sur Paul son travail meurtrier. Le drame de Ropcha sera le fond ténébreux de sa vie. Dans ses longues années de solitude et de désœuvrement, la douloureuse énigme reparaîtra sur sa pensée; et souvent, sur les lugubres steppes de neige qui étreignent en hiver les environs de Pétersbourg, il verra se lever l'ombre de Pierre III, comme le spectre d'un père assassiné apparaissait à Hamlet sur la terrasse d'Elseneur (2).

(1) *Archives Vorontsof*, t. XIX, p. 165.

(2) Entre la destinée de Paul et celle du prince de Danemark il y a des rapports que saisissaient, il y a plus d'un siècle, les contemporains de

CHAPITRE II

LE RIVAL DE CATHERINE II

(1762-1773)

I

Lorsque la mer a été remuée par la tempête jusque dans ses profondeurs, il faut du temps pour que la vague tombe sous le calme. La crise de 1762 ne s'apaisa qu'à la longue. Des émeutes éclatèrent encore, produit de l'éternelle misère, de l'inquiétude humaine, de la convoitise brutale. L'opposition fut moins profonde et moins radicale que tracassière et bruyante. Jamais, avant la révolte de Pougatchef, Catherine II ne vit son trône sérieusement menacé; mais le murmure incessant du peuple l'irrita, l'exaspéra. Les factieux se firent les champions des droits de Paul; et, quand ils opposaient l'arrière-petit-fils de Pierre le Grand à l'Allemande Catherine, ils trouvaient dans le peuple des oreilles facilement ouvertes. Tous les mécontentements se ralliaient sur le nom du jeune prince. Catherine apprit à considérer son fils comme un rival.

Moins de six semaines après la mort de Pierre III, on

Catherine II. — En 1781, comme on préparait à la cour de Vienne une représentation d'*Hamlet* en l'honneur du grand-duc Paul, un comédien fit observer que le drame de Shakespeare prêterait à des allusions blessantes; on le récompensa de sa clairvoyance et de son tact, et la représentation fut contremandée. (Wolf, *Oesterreich und Preussen, 1780-1790*, p. 70.)

fomentait des séditions à Pétersbourg. On conspirait, tantôt en faveur de Paul, tantôt en faveur d'Ivan. « Aujourd'hui que la première fougue et ivresse est passée, écrivait le baron de Goltz, le peuple convient que l'empereur défunt était le seul qui avait droit à la couronne et qu'il n'avait fait de mal à personne. La licence des gardes est inconcevable. Ils font tous les excès impunément, et les officiers, bien loin de les réprimer, se félicitent de ne pas être insultés par les soldats (1). » Les gardes se repentaient tout haut d'avoir placé sur le trône une étrangère, « une païenne *(paganitsa)* ». Parmi eux, « l'injure la plus familière était le reproche d'avoir vendu la dernière goutte de sang de Pierre Ier pour un tonneau de bière (2) ». Le nom de Paul était acclamé dans les casernes. Ce n'était pas seulement en Russie qu'on s'attendait à une nouvelle révolution. Voltaire écrivait à son ami d'Argenthal le 28 septembre 1762 : « Je suis un peu en peine de mon impératrice Catherine; je crains bien qu'Ivan ne détrône notre bienfaitrice (3) ! »

Lorsque la tsarine se rendit à Moscou pour le couronnement, elle n'eut garde de laisser Paul dans la capitale en effervescence. La santé de l'enfant faisait pitié : il avait la fièvre et ses jambes enflaient. Les médecins n'osaient se prononcer sur la nature du mal : les uns parlaient de rhumatismes, d'autres, invoquant les lois de l'hérédité, disaient tout bas que les troubles provenaient « d'un sang fort suspect », d'une infection que Soltikof aurait transmise à son enfant (4). Les complaisants docteurs furent unanimes à déclarer solennellement qu'un voyage

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 64; Goltz, 3 août 1762.
(2) Affaires étrangères, vol. LXX, fol. 163; M. Bérenger, 17 août 1762.
(3) *Œuvres*, t. LXXXVIII, p. 92.
(4) Affaires étrangères, vol. LXXI, fol. 32; Breteuil, 9 octobre 1762.

ferait du bien au malade, et Catherine traîna son fils d'étape en étape jusqu'à Moscou. Quand Panin la suppliait de s'arrêter en route pour laisser reposer le grand-duc exténué de fatigue, elle ne voulait rien entendre : elle avait hâte d'arriver (1). Paul ne fut pas en état d'assister à la cérémonie du couronnement. Le peuple s'inquiéta de ne pas le voir. Plusieurs fois, au lieu d'acclamer la tsarine, les soldats se mirent à crier dans l'enceinte même du palais : « Vive l'empereur Paul Pétrovitch ! » Les officiers parvenaient difficilement à leur imposer silence.

Ces acclamations résonnaient douloureusement aux oreilles de Catherine. Des courriers venus de Pétersbourg lui apprenaient qu'en son absence vingt-sept officiers avaient ourdi un complot en faveur de Paul et que, mis à la question, ils avaient fait des aveux et subi le knout (2). Elle sentait que quelques têtes prises au hasard ne signifiaient rien. Les agents des cours étrangères excitaient sous main les mécontents pour lui faire échec. Fomenter des séditions contre un gouvernement qu'on avait intérêt à affaiblir, c'était, on le sait, une des ressources classiques de la diplomatie au dix-huitième siècle. Louis XV pressait son ambassadeur de connaître exactement les dispositions de la nation pour Paul et pour Ivan et de « former des liaisons » avec le prétendant qui lui paraîtrait avoir le plus de partisans (3).

Autant pour éviter une révolution possible que pour se ménager un successeur dans le cas où Paul, toujours souffrant, viendrait à mourir, Catherine parlait d'épouser

(1) *Sbornik rousskavo istoritcheskavo obschestva* (*Recueil de la Société d'histoire de Russie*), t. VII, p. 154.

(2) Affaires étrangères, vol. LXXI, fol. 99; Breteuil, 28 octobre 1762.

(3) *Id.*, vol. LXXII de supplément; lettre à Breteuil du 10 septembre 1762.

le prince Ivan, alors âgé de vingt-trois ans, et de l'associer à l'empire (1). Elle eût été désolée qu'on la prît au mot. Ce n'était qu'une ruse dont, à vrai dire, personne n'était dupe. Elle entendait montrer qu'elle était libre de se marier à sa guise; elle voulait préparer la nation à une autre union qui, celle-là, lui tenait à cœur, à son mariage avec Grégoire Orlof. Orlof! c'était le compagnon d'aventures, le complice qui, pour l'élever au trône, avait risqué sa vie; c'était l'amant passionnément épris, passionnément aimé, qui la tenait sous le charme de ses caresses. C'était plus encore : l'homme fort et hardi qui, appuyé sur la puissante « tribu » que formaient ses quatre frères, la défendrait contre tous les périls si elle l'associait à sa grandeur nouvelle (2).

Au printemps de 1763, l'ancien chancelier d'Élisabeth, Bestoujef, las d'un long jeûne de faveurs, s'avisa, pour se mettre en crédit, de donner corps au projet. Il saisit de la question le Saint-Synode : cette assemblée d'évêques représenterait à l'impératrice « l'inquiétude de l'Église et de la patrie sur la santé du grand-duc Paul, l'espoir et la ressource que la jeunesse de cette princesse fournissait, et enfin la prierait très humblement de ne pas laisser écouler les années de fécondité sans prendre un mari qui pût tirer parti de cette heureuse situation (3) ». Le peuple, en apprenant la démarche de Bestoujef, se souleva. Il demandait à grands cris qu'on lui montrât le grand-duc dont la vie, disait-il, était en danger. L'émeute fut aisément réprimée (4). Comme la mauvaise santé de Paul servait de prétexte au mariage de Catherine avec Grégoire

(1) Affaires étrangères, vol. LXXIII; M. Bérenger, 30 mai 1763.
(2) Voir Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*.
(3) Affaires étrangères, vol. LXXIII; Breteuil, 18 mai 1763.
(4) *La Cour de Russie*, p. 229.

Orlof, Panin fit amener des chevaux et mit en selle le frêle enfant. Les cavaliers partirent à franc étrier et parcoururent douze verstes. Paul revint exténué. Mais cette course avait prouvé que sa santé n'était pas aussi fragile qu'on le disait. Le lendemain soir il entrait, conduit par son gouverneur, dans les salons où toute la cour était réunie : ses bottes salies de boue attestaient qu'il revenait d'une longue course à travers la ville et sous la pluie (1). Il avait pendant cette promenade attiré et fasciné tous les regards. « Une chose très remarquable, observait Bérenger, est la différence de l'accueil que le peuple fait à l'impératrice et au grand-duc quand ils se montrent en public. Tout est tranquille quand cette souveraine passe, au lieu que ce jeune prince ne paraît jamais sans être suivi d'un peuple immense qui témoigne par toutes sortes de démonstrations le plaisir qu'il a de le voir. »

Panin avait trouvé réponse aux arguments tirés de la faiblesse du tsarévitch. Il fit mieux encore. Le jour où la question du mariage fut soumise au conseil de l'Empire, il osa se lever pour faire entendre une protestation. Il savait tous ses collègues gagnés à la cause de Catherine qui avait établi entre eux une émulation de complaisance : il leur tint tête. « L'impératrice, dit-il, peut faire ce qu'elle veut ; mais Mme Orlof ne sera jamais impératrice de Russie. » Son langage ébranla le chancelier. Vorontsof alla trouver l'impératrice pour la détourner de son projet : il lui parla « comme un Romain (2) ».

Si le gouverneur s'opposait si vivement à ce mariage, c'est que les conséquences lui en paraissaient funestes et pour la nation et pour son pupille. Que l'impératrice

(1) Affaires étrangères, vol. LXXIII ; Bérenger, 30 mai 1763.
(2) *Id.*, vol. LXXIII, Breteuil, 18 mai 1763. — *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 104.

mourût avant son époux, le peuple supporterait-il la régence d'Orlof, ce jouet de la fortune? Les grands de l'empire lui obéiraient-ils comme à leur empereur? « Quoique accoutumés à l'esclavage, pensait l'ambassadeur de Prusse, Solms, ils ne se sentent pas capables de soutenir cette idée (1). » Une révolution ne manquerait pas d'éclater. Panin prévoyait un autre danger. Si des enfants naissaient de ce mariage, Catherine, en vertu d'un ukase de Pierre le Grand, aurait le droit de déshériter Paul à leur profit. En userait-elle? Probablement. Entre les enfants d'Orlof et le grand-duc Paul qu'elle n'aimait guère et en qui elle retrouvait comme l'ombre d'un époux détesté, elle n'hésiterait point. Les droits de Paul ne pèseraient pas un grain dans la balance.

Le péril prévu par le comte Panin était là, tout proche. Catherine et Orlof avaient un fils, Alexis Bobrinski : l'enfant était né pendant le règne de Pierre III, le 2 avril 1762. Catherine, pour cacher sa grossesse, s'était enfermée chez elle durant plusieurs semaines. Le jour de l'accouchement, un de ses serviteurs, Chkourin, avait mis le feu à sa propre maison, située dans un faubourg de la capitale, et fait sonner le tocsin dans l'espoir que l'empereur quitterait le palais pour aller contempler le spectacle de l'incendie, « le coq rouge », comme on dit au pays russe (2). Pendant ce temps, si la légende dit vrai, Catherine avait pris dans ses bras le nouveau-né, prête à l'étouffer; mais bientôt, émue de pitié devant ce petit être qui ne se défendait pas, elle était tombée à genoux; elle avait prié et en se relevant s'était écriée : « *Bogou slava, jizn tébiè.* » (A Dieu la gloire, à toi la vie (3).)

(1) Archives de Berlin, reposit. XI; Solms, le 20 novembre 1764.
(2) Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 170.
(3) *Rousski Archiv*, 1899, p. 209.

Alexis avait été confié à Chkourin qui le faisait passer pour son neveu. Et souvent, racontait un ambassadeur, Catherine et Orlof sortaient « le soir, à la brune, dans un carrosse bourgeois, suivis d'un seul laquais, pour aller voir cet enfant, le lien de leur amour, le fruit et l'objet de toute leur tendresse (1) ». Panin ne s'y trompait pas : si Catherine épousait son favori, le fils d'Orlof deviendrait pour Paul un dangereux rival et tôt ou tard il le supplanterait dans ses droits.

Aussi Panin ne voyait-il pas sans un secret plaisir le projet de l'impératrice susciter des orages. Le peuple s'indignait, maudissait Orlof. A Moscou, le portrait de Catherine, placé sur un arc de triomphe, était déchiré, foulé aux pieds. A Pétersbourg, on entendait des grondements d'émeute. Le parti de Paul se montrait plus remuant : on y comptait « des généraux d'armée qui avaient des troupes à leur disposition, des ambitieux qui jalousaient la faveur des Orlof et qui espéraient partager le maniement des affaires dans un changement de règne (2) ». Une agitation menaçante se révélait jusque dans le régiment Préobrajenski, naguère encore tout dévoué aux Orlof. Des soldats de la garde s'assemblaient un jour sous les fenêtres de Paul et voulaient le reconnaître pour leur empereur (3). Le peuple ne respirait que vengeance contre le favori, et Fédor Hitrovo formait un complot pour l'assassiner. En 1763, un an après la révolution qui l'avait portée au pouvoir, Catherine II ne se sentait pas encore de taille à braver de pied ferme le mauvais vouloir de ses sujets : elle renonça au mariage projeté. Ce ne fut pas sans dépit. Le sang lui bouillait

(1) Affaires étrangères, vol. LXXVI ; M. Bérenger, 2 octobre 1764.
(2) *Id.*, vol. LXXIII ; M. Bérenger, 30 mai 1763.
(3) *Id.*, vol. LXXIII ; M. Bérenger, 1er juillet 1763.

dans les veines. Elle soupçonnait Panin, les Tchernichef et la princesse Dachkof de souffler contre elle le feu de l'irritation publique et elle parlait « d'abattre toutes ces têtes (1) ».

Paul lui-même était pour sa mère l'objet d'une sourde inquiétude. Il avait dix ans. Son intelligence s'éveillait. Ses regards n'étaient pas ceux d'un enfant qui sourit à la vie, mais plutôt ceux d'un vieillard que les souffrances auraient aigri. Peu ou point aimé, se sentant entouré d'ennemis, il n'avait point goûté la douceur d'être enfant, d'être faible avec pleine sécurité et son cœur d'adolescent saignait. Visiblement des pensées de haine s'allumaient en lui. Lorsque les douloureux souvenirs de son enfance traversaient son âme, « il demandait pourquoi on avait fait mourir son père et pourquoi l'on avait donné la couronne à sa mère, le trône qui lui appartenait de droit. Il ajoutait que quand il serait grand, il saurait bien se faire rendre raison de tout cela. » D'autres fois, il laissait échapper le regret qu'Élisabeth Pétrovna fût morte si tôt : « Si elle avait vécu deux années de plus, disait-il, je serais aujourd'hui maître de tout (2). » Il ne manquait pas de gens pour rapporter ces propos à l'impératrice. Elle s'en inquiétait. Le jour n'était pas éloigné peut-être où son fils, déjà si conscient de ses droits, se poserait en créancier du trône.

Pour prévenir les troubles, Catherine se donnait beaucoup de mal; et les précautions qu'elle prenait contre eux les lui faisaient redouter davantage. A quel point l'impératrice était soupçonneuse et prudente, voici qui le montre. Nous sommes au printemps de 1764. Catherine a décidé un voyage en Livonie. Ce serait faire la partie

(1) Affaires étrangères, vol. LXXIII; M. Bérenger, 15 juillet 1763.
(2) *Id.*, vol. LXXVI; M. Bérenger, 10 décembre 1764.

trop belle à ses ennemis que de laisser Paul à Pétersbourg. Elle veut l'emmener. Panin lui oppose la santé de l'enfant. Elle s'emporte. Le chancelier Vorontsof intervient dans la querelle et l'apaise : Paul n'accompagnera pas sa mère. Mais que de précautions prend Catherine avant de se mettre en route! Paul voudrait habiter Péterhof pendant son absence; elle lui assigne comme résidence Tsarskoïé-Célo, parce qu'une seule avenue, facile à garder, conduit au château, tandis qu'on peut aller par mer et par terre à Péterhof. On tiendra des voitures prêtes jour et nuit à Tsarskoïé-Célo, on préparera des relais de distance en distance, afin de transporter le grand-duc en Livonie au premier avis qu'on aurait de quelque mouvement à Pétersbourg. Catherine a soin d'ailleurs d'éloigner de la capitale tous ceux dont les habitudes turbulentes l'inquiètent : la princesse Dachkof reçoit l'ordre de se tenir à plus de deux cents verstes de la ville. L'impératrice fait mieux encore : elle établit un camp entre Narva et Reval où trente mille hommes, commandés par Roumiantsof, se tiendront prêts à marcher sur Pétersbourg au premier signal (1).

C'est pendant le voyage de Catherine en Livonie, le 15 juillet 1764, que mourut, poignardé dans sa prison, le rival que la souveraine redoutait presque à l'égal du grand-duc Paul : Ivan de Brunswick. D'après les récits qui ont cours, un officier, Mirovitch, entraînant à sa suite quelques soldats de la garde, aurait tenté un coup de main pour briser les chaînes du malheureux prince qu'il reconnaissait pour le tsar légitime. Les conjurés avaient forcé les portes de la forteresse. Ils allaient

(1) Affaires étrangères, vol. LXXV et LXXVI; M. Bérenger, 20 mars, 19 juin, 10 juillet 1764. — *Sbornik rousskavo istoritcheskavo obschestva*, t. CIX, p. 16, dépêche de Lobkowitz à Kaunitz.

pénétrer dans le cachot d'Ivan, lorsqu'un spectacle sanglant les fit reculer d'horreur : le cadavre du jeune prince gisait à leurs pieds. Ses gardiens, obéissant à une consigne, avaient massacré le prisonnier, plutôt que de le laisser échapper (1). Suivant l'opinion la plus répandue, Catherine avait elle-même réglé d'avance les péripéties de ce drame, l'attaque de la forteresse comme le meurtre d'Ivan VI. Si l'on accuse l'impératrice d'avoir trempé dans ce crime, c'est qu'elle avait un intérêt évident à le provoquer. Ivan était pour elle, nous l'avons dit, un adversaire redoutable. Il avait régné et ses droits à la couronne impériale n'étaient pas prescrits aux yeux du peuple. Il avait de chauds partisans. Nombre de Russes demeuraient profondément hostiles à l'œuvre de Pierre le Grand et regrettaient le temps des premiers Romanof; ils poursuivaient de leur haine le tsar réformateur jusque dans sa descendance, jusque dans le grand-duc Paul. En revanche, comme c'était non pas le sang de Pierre Ier, mais celui de son frère Ivan Alexiévitch qui coulait dans les veines d'Ivan VI, ce jeune prince était l'objet de leurs caresses et de leurs espérances. Ils s'indignaient de le voir plus maltraité encore par Catherine que par Élisabeth : sa pension avait été réduite, en 1762, à un demi-rouble par jour (2). Ils cherchaient à provoquer une explosion du sentiment national en faveur du prisonnier de Schlüsselbourg. Vainement Catherine avait-elle fait courir le bruit qu'une longue détention avait égaré la raison d'Ivan : le parti du prince ne désarmait pas. L'idée d'acheter son repos au prix d'un crime dut se présenter à l'esprit de Catherine et s'en emparer.

Il était naturel qu'un coup d'audace, comme le meurtre

(1) Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 325.
(2) Affaires étrangères, vol. LXXVI; M. Bérenger, 24 juillet 1764.

d'Ivan VI, courbât sous l'épouvante un peuple qui avait le respect passif de l'autorité quand elle s'appuyait sur la force. Pétersbourg était dressé à toutes les servilités de la terreur. Pendant quelques semaines, on n'osa conspirer que du geste ou du regard; chacun composait son visage et ses paroles; les maisons se fermaient aux étrangers (1). Dans la solitude de Tsarskoïé-Célo, le grand-duc Paul attendait anxieusement le retour de sa mère. Il n'était personne qui ne tremblât pour les jours de ce malheureux prince, condamné sans doute au même sort qu'Ivan VI. « La tsarine, pensait un diplomate, a commencé par se défaire de son mari; elle a continué ses forfaits par l'assassinat du prince Ivan; elle comblera la mesure en ôtant la vie à son propre fils qui manifeste des dispositions que l'âge et la raison rendront de jour en jour plus dangereuses. Nos Brunehaut et nos Frédégonde ne se souillèrent jamais d'autant de crimes. » Pour en imposer à ses sujets, l'impératrice, au lieu de hâter son retour dans la capitale en émoi, revenait de Livonie à petites journées, la tête haute (2).

Sa tranquillité ne dura pas longtemps. L'opposition, qui après l'événement du 15 juillet 1764 s'était enfoncée dans l'ombre, ne tarda pas à remonter à la surface. Visible ou cachée, elle ne pouvait mourir. Il n'y a point de gouvernement qui satisfasse tout le monde. Les réformes de Catherine faisaient beaucoup de mécontents, surtout parmi les nobles (3). Ivan mort, ses partisans s'unirent à

(1) Affaires étrangères, vol. LXXVI; M. Bérenger, 31 juillet 1764.

(2) *Id.*, vol. LXXVI; M. Bérenger, 31 juillet et 7 septembre 1764.

(3) « Les nobles, écrivait l'envoyé prussien Solms, se sont mieux trouvés sous les règnes précédents; il n'y avait que le petit peuple qui souffrit. Les nobles font tout ce qu'ils peuvent pour contrecarrer les bonnes intentions de l'impératrice. » (Archives de Berlin, lettre du 24 mars 1763.)

ceux de Paul. Les anciens chambellans d'Élisabeth, que les favoris du jour courbaient sous leur insolence, formaient des cabales contre l'impératrice : ils cherchaient même à s'attirer les bonnes grâces des ambassadeurs étrangers et ne s'arrêtaient pas toujours au manège de coquetterie. Ils firent à M. de Beausset, ministre de France, de claires insinuations sur leurs desseins et sur le concours qu'ils attendaient du dehors (1). L'agitation de la noblesse gagnait le clergé. Popes et moines regrettaient le temps de la pieuse Élisabeth qui les avait protégés et laissés s'enrichir. Au mois de février 1765, l'archimandrite de Rostof raya le nom de l'impératrice des prières publiques et exhorta ses ouailles à prier pour le grand-duc, seul souverain légitime de l'empire (2). Partout des symptômes d'effervescence.

Trois ans après son avènement, Catherine ne se sentait guère mieux protégée qu'au premier jour contre une révolution. Elle tâchait de faire bonne contenance. Mais ce n'était pas sans crainte qu'elle voyait se dresser son fils en face d'elle. « Elle ne cesse de trembler », écrivait un diplomate qui forçait un peu les choses... « La défiance la rend injuste. Personne n'est à l'abri de ses soupçons, et non seulement la moindre apparence sinistre lui cause des alarmes, mais elle prend souvent des ombrages aussi destitués de vraisemblance que de fondement (3). » Une anecdote piquante, rapportée par M. de Beausset, montre bien que Catherine s'attendait à toute heure à subir un assaut dans sa maison. Le soir du 9 juillet 1766, à Péterhof, l'impératrice s'était retirée

(1) Affaires étrangères, vol. LXXVIII; le marquis de Beausset, 21 octobre 1765.

(2) *Id.*, vol. LXXVII; M. Bérenger, 5 février 1765.

(3) *Id.*, vol. LXXVII; M. Bérenger, 9 avril 1765.

dans ses appartements, tout émue encore d'une scène assez vive qui avait éclaté entre son fils et elle. Paul avait refusé de prendre part au souper de la cour et de fêter avec elle l'anniversaire de l'avènement. Après le coucher de la tsarine, sa femme de chambre préférée, une Kalmouke, alla se promener dans le parc du château, sans doute pour rêver aux étoiles. Tout à coup on entend des cris aigus. Les sentinelles crient : « Aux armes ! » Des jardins l'alarme gagne l'intérieur du château. L'impératrice, réveillée en sursaut, croit à un coup de main sur sa personne : le lieu, le jour rappellent l'événement de 1762. Elle fait avertir les Orlof qui montent aussitôt à cheval et font des rondes dans le parc, armés jusqu'aux dents. Des chambellans courent au quartier du grand-duc pour s'assurer de lui. D'autres, l'épée à la main, fouillent le château et profitent de la circonstance pour pénétrer dans les chambres des demoiselles d'honneur « qui les intéressent le plus ». On découvre enfin ce qui a mis en émoi Catherine et toute la cour : ce n'est rien de plus que le galant attentat d'un laquais, la résistance inusitée, les cris de la belle Kalmouke. Le laquais paya cher la frayeur causée à l'impératrice : il reçut cent un coups de knout, eut le nez coupé, et fut condamné aux galères (1).

C'est la crainte de Paul qui, en 1765, inspira à Catherine un singulier projet. On sait que la mort d'Auguste III ayant laissé vacant le trône de Pologne, l'impératrice de Russie avait fait couronner un de ses anciens amants, Stanislas Poniatovski. Elle eut la pensée d'épouser le nouveau roi, bien qu'elle eût depuis longtemps porté ailleurs son affection. Ce mariage lui ménagerait une noble retraite. Si les haines accumulées contre elle finis-

(1) Affaires étrangères, vol. LXXIX ; Beausset, 18 juillet 1766, dépêche citée par M. Waliszewski.

saient par faire explosion, plutôt que de s'exposer à périr de mort violente, elle abdiquerait l'empire, non pas pour se retirer comme Charles-Quint dans un couvent et employer son temps à régler des pendules, mais pour aller régner en Pologne avec son époux. Ce projet ne déplaisait pas à Panin : il se flattait de l'espoir que ce mariage serait suivi de près par l'abdication de Catherine et l'avènement de Paul. Agréable perspective pour un homme qui se reprochait tous les jours d'avoir si mollement défendu, en 1762, les droits du grand-duc, et si mal servi ses propres intérêts! Panin pressa son neveu, Repnin, qui représentait alors la Russie à Varsovie, d'entrer dans ses vues et de faire des ouvertures au roi Stanislas. Mais les affaires de Pologne se gâtèrent et l'élu de Catherine se brouilla avec elle (1).

La veuve de Pierre III renonça d'elle-même à ce projet de mariage et ferma par suite la seule porte de sortie qui lui restât. Courageusement elle envisagea les dangers que Paul lui faisait courir et s'appliqua à les prévenir. Nous la voyons destituer les gouverneurs de provinces qui lui paraissent suspects de tendresse pour le tsarévitch, et les remplacer par des amis sûrs que lui indiquent les Orlof (2). Nous la voyons se préparer à un long séjour dans la vieille Moscou où la fermentation est plus grande encore qu'à Pétersbourg : « Elle compte que sa présence intimidera et que ses caresses et les grâces qu'elle répandra séduiront et calmeront les mécontents (3). » Elle annonce l'intention d'emmener le grand-duc, et ses amis répandent le bruit qu'à Moscou Paul Pétrovitch

(1) Affaires étrangères, vol. LXXVII; M. Bérenger, 19 février 1765; duchesse d'Abrantès, *Catherine II*, p. 149.

(2) Affaires étrangères, vol. LXXVIII; Beausset, 20 août 1765.

(3) *Id.*, vol. LXXIX; Beausset, 22 avril 1766.

sera couronné et associé au trône. Le peuple croit à la prochaine réalisation de ses vœux les plus chers et se tient tranquille.

C'est au commencement de 1767 que Catherine et Paul se rendirent à Moscou. Ils y demeurèrent un peu plus d'une année. On ne fit pas bon accueil à l'impératrice : on parlait d'elle avec aigreur et malveillance; il y eut des moments d'agitation et de bruit. Il ne fut pas question du couronnement de Paul. Si l'on avait mis Catherine au pied du mur, elle eût répondu sans doute comme en 1764 : « Que craint-on? le trône m'appartient. Doute-t-on que je ne pourvoie au bien de mes sujets quand il en sera temps (1)? » Elle quitta Moscou sans avoir conquis l'affection de ses habitants. Paul, malade, ne put la suivre; elle lui permit de différer son retour et le laissa à Moscou sous la surveillance des Orlof. La tsarine partie, le peuple s'empressa de manifester ses sentiments à l'égard du grand-duc sans que les Orlof parvinssent à lui imposer silence. Paul, le jour de son départ, fut acclamé par une foule en délire (2).

L'attitude prise par le comte Panin dans ces conjonctures est assez curieuse à observer. Un jour, les nobles de Moscou tentent une démarche auprès de lui et lui expriment leur désir de voir l'impératrice abdiquer. Au lieu d'écouter leurs vœux, il leur répond « que le grand-duc est trop jeune pour régner par lui-même, qu'il a encore besoin des leçons de sa mère ». Et le voici qui fait sonner très haut les bienfaits du gouvernement de Catherine, à la grande surprise de ses interlocuteurs qui ne s'attendaient guère à être payés de cette monnaie. Une autre fois la foule qui se presse dans les rues de Moscou

(1) Affaires étrangères, vol. LXXVI; M. Bérenger, 7 août 1764.
(2) *Id.*, vol. LXXXII, fol. 113; M. Rossignol, 19 mars 1768.

sur le passage de Paul se livre à des transports d'enthousiasme : Panin contient la joie populaire; il rappelle au peuple ses devoirs envers la souveraine et lui prêche l'obéissance (1).

Quel rôle s'était donc attribué depuis 1762 le comte Panin, placé entre la mère et le fils, obligé de servir deux maîtres et très embarrassé, comme on l'imagine, de son personnage? L'occasion se présente de le tirer au clair. Honnête homme au fond et très pénétré de ses devoirs à l'égard de Paul, il rougissait d'avoir laissé Catherine usurper la couronne au détriment de son pupille. Mais de là à lancer le taureau populaire sur le trône de l'impératrice, d'un aveu sincère de ses torts à un ferme propos de les réparer coûte que coûte, il y avait un abîme que la mollesse et la prudence de Panin n'étaient nullement disposées à franchir. Le comte n'avait point l'étoffe d'un agitateur. Il aimait son repos plus qu'il n'aimait Paul, et, par nonchalance, par optimisme, laissait arriver les événements. Les violents qui le pressaient de tenter une révolution ne parvenaient pas à le décider : ils lui faisaient peur par la hardiesse qu'il avait quelque gêne à ne point trouver en lui-même (2). Sa timidité le servait bien auprès de l'impératrice. Il ne déplaisait point à celle-ci de voir son fils entre les mains d'un homme faible, irrésolu, incapable de donner le branle à un mouvement révolutionnaire. Elle n'aimait guère Panin. Mais elle tenait beaucoup à lui et le ménageait. Elle avait eu soin de faire sa fortune en le prenant pour ministre : un

(1) Affaires étrangères, même dépêche.

(2) Suivant l'envoyé prussien, le souci d'épargner à la Russie un nouveau bouleversement l'emportait chez Panin sur toute autre considération : « Je le crois trop bon patriote pour vouloir, sans une nécessité extrême, exposer sa patrie si tôt à une nouvelle secousse. » (Archives de Berlin, reposit. XI, 3 mai 1764.)

homme repu ne soupire pas après un changement de règne. Elle le maintenait en fonctions, quoiqu'il consacrât moins de temps aux affaires d'État qu'au sommeil, à la toilette et aux femmes; elle passait condamnation sur sa paresse d'esprit et affectait de priser très haut son expérience. Elle déliait pour lui les cordons de sa bourse, et, chaque année, à Pâques, lui donnait 20 ou 30,000 roubles. Enfin elle le défendait contre Orlof : elle tenait la balance égale entre son favori et son ministre qui étaient toujours à l'état d'hostilité latente et se portaient dans l'ombre des coups acérés. Une fois elle la fit pencher du côté de Panin. Pour donner au comte la mesure de son dévouement, elle lui obtint la main de Mlle Chérémétief, riche héritière sur qui l'un des frères Orlof avait depuis longtemps les yeux fixés, et Panin eût réalisé de chères espérances si la jeune fille n'était morte brusquement (1). Il n'ignorait point ce qui lui valait les faveurs de Catherine. « J'ai moins besoin d'elle qu'elle n'a besoin de moi », pensait-il. Un sourire ironique passait sur ses lèvres lorsque les Orlof se faisaient forts d'annoncer à la cour sa disgrâce prochaine. « On a beau faire, disait-il à l'abbé Guyot, je mourrai auprès du jeune prince (2). » Il était aux yeux du peuple le seul garant de la sécurité du grand-duc. Lui ôter son emploi de gouverneur, c'eût été déchaîner des tempêtes.

D'avoir tant de gens à ménager, tant de préventions à combattre, tant de mécontentements à calmer, d'employer à convaincre et à séduire son esprit fait pour commander, cela semblait pénible et humiliant à l'impératrice. A mesure que l'orgueil grandissait en elle, s'accroissait aussi l'impatience fiévreuse causée à ses nerfs

(1) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 8.
(2) Affaires étrangères, vol. LXXXI, fol. 234 ; abbé Guyot, 15 juillet 1767.

par le bourdonnement de la mouche populaire. Ses forces étaient paralysées. Cette femme de haute taille se voyait condamnée chaque jour à se plier en deux pour pénétrer dans des portes basses : elle en avait comme une courbature d'esprit. « Elle est vieillie de dix ans, et elle a l'air d'une femme qui en a cinquante », écrivait en 1769 un diplomate qui lui prêtait peut-être plus d'inquiétudes qu'elle n'en avait. « L'impression que ses échecs peuvent produire chez un peuple inconstant, naturellement porté à la sédition, les preuves qu'elle a eues de la disposition des esprits par les discours des officiers aux gardes, l'inflexibilité de son caractère qui ne peut se résoudre à plier sous la loi inexorable des événements, tout sert à la jeter dans une agitation qu'elle veut déguiser en vain (1). »

C'est Paul que l'impératrice rendait responsable du trouble où elle était plongée depuis le commencement de son règne. Elle n'avait à reprocher au prince, trop jeune d'ailleurs pour animer un parti, aucun acte d'hostilité ouverte. Ce qu'elle lui imputait à crime, c'est que le peuple le plaignait, l'aimait, le prenait pour héros, se servait de son nom pour la contrarier. Elle croyait de bonne foi que l'opposition, qui l'irritait peut-être plus qu'elle ne la menaçait, n'eût pas existé sans lui. Elle en arriva vite à considérer Paul non comme un fils, mais comme un ennemi. Catherine, on le sait, était avant tout impératrice. Au fond de ses pensées comme de ses sentiments, dans ses préférences comme dans ses aversions, on retrouve toujours la politique, l'unique ressort de sa vie. La tête de la souveraine commande au cœur de la femme. C'est là une des conclusions les mieux justifiées

(1) Affaires étrangères, vol. LXXXIV; Sabatier de Cabres, 1er septembre 1769.

des études de M. Waliszewski sur la grande Catherine. Aux fidèles serviteurs de son trône, aux artisans de sa fortune et de sa gloire, Catherine ne marchandait pas son amour, fussent-ils sans naissance et sans beauté. A un fils qui l'inquiétait et qui traversait ses desseins, elle ne se croyait pas tenue de donner la moindre part de tendresse.

Si un sentiment d'affection avait jamais existé entre Catherine et Paul, les traces s'en effaçaient tous les jours pour faire place, chez la première à une froideur marquée, chez le second, à une aigreur à peine déguisée. « L'impératrice, disait Sabatier de Cabres, a toujours pour son fils l'aspect et le ton d'une souveraine, et elle y joint la sécheresse et les inattentions offensantes qui révoltent le jeune prince... Aussi le grand-duc est-il avec elle comme devant son juge. » Ils se voyaient rarement : une mutuelle défiance les éloignait l'un de l'autre. Cette séparation s'était faite peu à peu : il n'y eut ni déchirements, ni violences.

II

Le grand-duc Paul nous est apparu comme le pivot autour duquel tournaient tous les mécontentements et toutes les vagues espérances, au début du règne de Catherine. Derrière toutes les intrigues, tous les manèges de cour, sa présence s'est révélée à nous. Mais nous ne connaissons pas encore de près le jeune prince : nous l'avons à peine entrevu d'une façon assez indistincte. Il est temps de le mener sur le devant de la scène et de le regarder à loisir.

L'extérieur manquait de noblesse. Le corps était petit et assez mal pris; les traits du visage irréguliers, bosselés avec des pommettes saillantes, le nez retroussé et carré par le bout. Mais des yeux pleins de feu animaient la figure. A quinze ans, le grand-duc avait dans toute sa personne, à la fois nerveuse et menue, comme une grâce de jeune bête sauvage.

A peu près tous ceux qui ont connu Paul au sortir de l'enfance lui reconnaissent d'excellentes qualités de cœur, de la générosité naturelle, des intentions droites. Son malheur fut d'être né fier, délicat et très sensible, d'avoir tout ce qu'il fallait pour souffrir. Il se sentait presque toujours mal à l'aise, mécontent. Son âme était écrasée sous les souvenirs indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, et il portait en lui des meurtrissures dont il n'aurait peut-être pas trouvé la place, mais qui le gênaient, le fatiguaient, l'attristaient, l'irritaient. Les événements de 1762 l'avaient frappé plus fortement qu'il ne pouvait s'en rendre compte, et dès lors, à son insu, un venin s'était glissé dans ses veines qui lui donnait par intervalles comme des envies de mordre. Il était sauvage, défiant, agressif. Il mettait son point d'honneur à ne rien laisser paraitre de ses généreux instincts. Il éprouvait un secret plaisir à faire la solitude autour de lui et boudait à l'écart. Et pourtant il sentait, au fond de lui, un besoin timide et fort d'être aimé, d'être plaint, un besoin honteux de pauvre qui tend la main au passant (1).

Il avait l'esprit excitable, mais réfléchi en même temps. Il s'emballait, puis raisonnait, approuvait ou blâmait ses élans. Mais l'être sensitif dominait toujours l'être intel-

(1) *La Cour de Russie*, p. 250.

lectuel. « Il a la tête intelligente, écrivait OEpinus, un de ses maîtres; seulement elle renferme un mécanisme qui ne tient qu'à un fil. Que ce fil vienne à se rompre, toute la machine se détraque, et alors plus de raisonnement, plus de bon sens (1) ! » Il était incapable d'application soutenue, de travail continu, de régularité. Il ne savait pas défaire et refaire, recommencer et continuer sans que le flot de la colère ou l'élan de l'imagination qui était très vive vînt arrêter ou détruire l'effort quotidien. Il aurait pu se reconnaître, tout aussi bien que le duc de Bourgogne, dans ce portrait de Mélanthe que Fénelon plaçait sous les traits de son royal élève : « Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Il se coucha hier les délices du genre humain. Ce matin, on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira; il fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion... Cette humeur étrange s'en va comme elle est venue; quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup; sa raison est tout à l'envers, c'est la déraison elle-même en personne. » Paul — il faut le dire à sa louange — se rendait parfaitement compte de ce qui lui manquait, et tâchait d'y pourvoir. Dans un de ses bons moments il faisait à son ami Razoumovski une confession touchante qui se terminait ainsi : « Point de chimères, point d'inquiétudes; une conduite égale, c'est mon plan. Heureux si je réussis dans mon projet (2)! »

Au mois d'août 1762, Catherine pria d'Alembert de se charger de l'éducation de son fils. Le froid géomètre

(1) *Rousski Archiv*, 1871, t. VI, p. 290.
(2) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 20.

aurait su mieux que personne plier le jeune grand-duc à une discipline morale, redresser son caractère en faisant l'éducation de son intelligence. Qui sait, se demande un historien, qui sait ce qu'aurait pu devenir en de telles mains un prince bien doué après tout, et dont les circonstances ou peut-être une fatalité héréditaire avaient aigri le caractère (1)? Catherine offrait à d'Alembert une pension de 50,000 livres. A l'exemple de Diogène, le philosophe refusa de quitter son tonneau. Elle le pressa de nouveau par une lettre écrite de sa main (2). « Être né ou appelé, lui disait-elle, pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier et y renoncer, c'est refuser, il me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. » Et Catherine l'invitait à venir avec tous ses amis s'il lui en coûtait trop de les quitter (3). Ces instances flatteuses échouèrent aussi bien que les plus magnifiques promesses. D'Alembert avait rencontré dans le salon de sa vieille amie, Mme du Deffand, une jeune fille, comme lui orpheline et sans nom, exquise de manières et d'esprit, Julie de Lespinasse; il l'aimait discrètement, mais passionnément et ne pouvait s'arracher à une intimité pleine de délices (4). Il s'excusa auprès de Catherine en disant qu'il était tout au plus capable de faire du prince un assez bon géomètre et qu'il y a loin d'un géomètre à un grand roi. Avec ses amis il plaisantait assez crûment : « Savez-vous, écrivait-il à Voltaire,

(1) Rambaud, *Catherine II et ses correspondants français*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1877.

(2) « L'impératrice écrit aujourd'hui à M. d'Alembert pour lui faire de nouvelles agaceries; elle lui demande son catéchisme sur l'éducation d'un prince. » (Affaires étrangères, vol. LXXVI; M. Bérenger, 2 octobre 1764.)

(3) D'Alembert, *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires*, t. XXXIV, p. 23.

(4) Voir marquis de Ségur, *Julie de Lespinasse*.

qu'on m'a proposé, à moi qui n'ai pas l'honneur d'être jésuite, l'éducation du grand-duc de Russie? Mais je suis trop sujet aux hémorroïdes; elles sont trop dangereuses en ce pays-là, et je veux avoir mal au derrière en toute sécurité (1). » Trois ans après Frédéric II le félicitait d'avoir résisté aux sollicitations de la Russie : « Nous avons ici (à Potsdam) un prince de Courlande qui a passé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il a raconté, il n'a donné à personne l'envie d'y aller, et je crois que vous n'avez pas mal calculé en refusant de vous approcher de ce voisinage (2). »

Ce qui avait inspiré à Catherine sa démarche auprès de d'Alembert, ce n'était pas uniquement le souci de mettre Paul entre les mains d'un bon maître, c'était surtout le désir d'avoir ses entrées dans le monde de l'Encyclopédie, de provoquer les adulations des beaux-esprits, bref, de faire sonner les trompettes publiques. Sa vanité était en jeu. Il lui importait qu'on chantât ses louanges à l'entresol du palais Mazarin et que Voltaire pût écrire à Diderot : « C'est la France qui persécute les philosophes, et ce sont les Scythes qui les favorisent. » De trouver pour le grand-duc un maître qui, à défaut de d'Alembert, eût pu faire l'éducation de son intelligence, Catherine n'eut pas cure. Le bruit courut à Pétersbourg et à Paris qu'elle allait s'adresser à Diderot, à Marmontel, ou au poète Saurin que la tragédie de *Spartacus* venait de mettre en lumière. L'ambassadeur Bérenger craignait déjà « qu'on ne nous enlevât tous nos hommes célèbres (3) ». Il fut

(1) Voltaire, *Œuvres complètes* (Paris, 1841), t. X, p. 588. On se rappelle que le manifeste de Catherine II attribuait à une « colique hémorroïdale » la mort de Pierre III.

(2) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXIV, p. 397, lettre du 24 mars 1765.

(3) Affaires étrangères, vol. LXX, fol. 154; Bérenger, 13 août 1762.

question quelques années plus tard de Melchior Grimm, ce gazetier et ce courtisan qui s'insinuait dans l'intimité de la tsarine. En 1773, Diderot rencontre Grimm à Pétersbourg. Sa verve s'exerce aux dépens de celui qu'il appelle « le marquis » à cause de sa vanité et de ses prétentions mondaines; il crie partout avec une intempérance de gestes qui fait la joie de la cour : « D'Alembert n'était pas l'homme qu'il fallait pour être l'instituteur du grand-duc; ce n'est pas d'Alembert qu'il fallait appeler, c'est Grimm! C'est Grimm! Voilà le seul homme capable, c'est mon ami Grimm (1). » Grimm ne fut jamais appelé auprès de Paul, mais plus tard il servit un moment de mentor à l'autre fils de Catherine, Bobrinski.

Catherine abandonna l'éducation de son fils au comte Panin. Si elle n'y intervint pas, serait-ce qu'elle partageât les idées de Rousseau et voulût l'enfant isolé de la société des hommes, de la société des enfants, de sa famille même? On pourrait après tout le soutenir. Du *Règlement général pour l'éducation des enfants des deux sexes*, que Betski écrivit en 1764 sous la dictée de l'impératrice, c'est, remarquons-le, Jean-Jacques qui fait les frais, de même que Montesquieu et Beccaria seront mis à contribution pour la fameuse Instruction de 1767. Le Règlement conseille d'arracher l'enfant à son milieu naturel, à la société, à la famille, de le déraciner en un mot et de le garder jusqu'à vingt ans dans une serre bien close où il se développera lui-même, à l'abri de toute influence extérieure. En prenant le parti d'élever Paul à la façon d'Émile, Catherine n'aurait fait que se conformer à ses propres idées. Seulement Panin n'était pas né pour être

(1) Diderot, *Œuvres* (édit. Assézat), t. XX, p. 140.

le précepteur d'Émile. Il faut à Émile un maître qui se consacre uniquement à son disciple et le couve du regard, un maître désintéressé, pieux, chaste, ennemi du monde, un sage. Or, pour exercer sur le grand-duc Paul une influence enveloppante et continue, Panin avait beaucoup trop d'affaires en tête, affaires d'État, affaires de cœur (1).

Peu soucieux de s'employer tout entier à l'éducation du fils de Catherine, il se déchargea de sa tâche sur plusieurs maîtres. Osterwald enseigna l'histoire, la géographie et les principales langues de l'Europe; l'archimandrite Platon, l'histoire sainte; Simon Porochin, l'arithmétique et la géométrie; Grékof, le dessin; Grangé, la danse. Lorsque Paul atteignit quatorze ans, Tiéplof lui donna quelques notions sur le gouvernement et l'administration russe et l'initia aux affaires de l'Europe. Les leçons de ces maîtres étaient sèches et pédantes. Au lieu de laisser l'élève s'instruire par les choses en l'y aidant un peu, comme le voulait Rousseau, ils ne songeaient qu'à lui infuser tout d'un trait le plus de science possible. Si seulement chaque pédagogue n'avait pu enseigner qu'à son heure, rigoureusement déterminée par un règlement! Mais non! C'était à qui s'emparerait du grand-duc et le tiendrait le plus longtemps sous sa férule (2). Paul étudiait à tort et à travers.

Inspirer au tsarévitch l'horreur de ce qu'on lui enseignait, c'est à quoi visaient deux ou trois, pour le moins, de ses précepteurs. Ils se figuraient à tort ou à raison que le

(1) « M. Panin est un bonhomme. Il n'a jamais fait de mal à personne de propos délibéré. Ses grandes affaires sont la mollesse, le sommeil, le commérage et les filles. » (Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 9; M. Durand, 4 mai 1773.)

(2) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch*, p. 14 et suiv.

meilleur moyen de se mettre en grâce près de Catherine n'était pas de stimuler l'intelligence de son fils ni d'éveiller chez lui un gout très vif pour les choses du gouvernement. Leur consigne semblait être : « Feignez d'instruire, et dégoûtez d'apprendre. » L'habileté de ces singuliers professeurs consistait à ennuyer Paul démesurément et leur ambition à se faire envoyer au diable, eux et leurs livres. Tiéplof y réussit à miracle. Cet homme, « plus vil encore par ses principes que par l'extraordinaire bassesse dont il sortait (1) », avait trempé, dit-on, dans l'assassinat de Pierre III. Il était à la dévotion de Catherine. Professeur de science politique, il se garda bien d'intéresser et de préparer le grand-duc au maniement des affaires d'État. Il arrivait avec d'énormes dossiers où se trouvaient rassemblées toutes les pièces des procès autrefois jugés par le Sénat. Le temps de la leçon se passait à dépouiller ces dossiers qui sentaient déjà le pourri. L'astucieux Tiéplof guettait l'ennui sur le visage de son élève. Il n'en fallait pas tant pour rebuter l'esprit de Paul. Le prince se fâcha, congédia Tiéplof et ne voulut plus entendre parler droit, politique ou administration. Catherine applaudit (2).

De cette instruction mal conduite et qui ne se souciait nullement de frayer des voies à l'intelligence, Paul recueillit peu de fruit. L'étude des langues, que l'on pouvait favoriser sans risquer de déplaire à l'impératrice, paraît avoir attiré le grand-duc plus que toute autre : il apprit à fond l'allemand, le français, et une de ses distractions préférées était de déclamer des vers de Corneille et de Racine. Les leçons de dessin ne furent pas non plus sans profit : en 1775 Paul remit à l'Académie impériale des beaux-arts

(1) *La Cour de Russie*, p. 253.
(2) Helbig, *Rüssische Günstlinge*, p. 316.

un dessin de sa main et demanda d'être associé comme « amateur honoraire » aux travaux de cette compagnie (1). Du superbe programme qui servait à cette époque à l'éducation des princes, Paul ne retenait que ce qui avait pour lui le plus d'agrément. Une nourriture substantielle ayant manqué à son esprit, il se reput souvent de chimères.

Il avait beaucoup d'imagination et, durant les heures de solitude où il se repliait étroitement sur lui-même, il entassait bien des rêves. Un jour vint où il sentit palpiter en lui des espoirs insaisissables, quelque chose comme un souffle de bonheur. Il rêva d'aimer, et il aima d'un amour très délicat, très pur, très timide et un peu inquiet de lui-même. Le cœur gros de petits secrets, il chercha quelqu'un à qui se confier. L'indulgente affection de Porochin, le seul de ses maîtres qui sût adoucir son humeur, l'encouragea à laisser librement jaillir ses émotions dans leur vive et naturelle abondance. Une jeune fille exerçait sur Paul un effet particulier de séduction : c'était Viéra Nicolaevna Tchoglokof, une des demoiselles d'honneur de l'impératrice. Il l'avait rencontrée plusieurs fois au bal de la cour : il avait admiré sa grâce et maintenant il ne pouvait plus la regarder sans un léger tressaillement de cœur. Il l'aimait, mais ses prévisions les plus hardies ne dépassaient pas l'idée d'un sentiment désintéressé et muet. Nous savons par Porochin quel charme eut le premier éveil qui s'opéra en Paul. Le jeune prince recherchait toutes les occasions d'apercevoir Viéra Nicolaevna : parce qu'elle se mettait souvent à la fenêtre du palais pour regarder les joueurs de quilles, il se passionna pour ce jeu. Des timidités soudaines lui venaient

(1) Supplément à la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, n° 49, inséré dans le vol. LXXVII des Affaires étrangères.

en présence de la jeune fille : l'idée de jeter les yeux sur elle ou de lui offrir au bal une bergamote lui semblait un trait d'audace. De ses rencontres avec Viéra, Paul emportait des souvenirs qu'il évoquait avec un attendrissement continu. Plongé dans les songes de son cœur, il passait des heures délicieuses à savourer en imagination son pauvre petit bonheur. Parfois il restait un après-midi entier penché sur le *Dictionnaire encyclopédique,* lisant et relisant l'article *Amour :* ou bien il traçait dévotement les lettres du nom de celle qu'il aimait et les mariait aux siennes (1).

Au lieu de respecter la naïveté de cœur, la naïveté d'esprit du grand-duc, Catherine cherchait, semble-t-il, à répandre sur ses sentiments parfaitement candides une teinte de corruption. Par ses propos, par ses questions souvent audacieuses, elle éveillait en lui l'idée et le désir d'amours plus ardentes. Au théâtre, elle lui faisait un éloge détaillé de la beauté de Mlle Kadich, une actrice en renom ; elle était curieuse de voir ses paroles entraîner le grand-duc à des hypothèses qu'il n'avait jamais envisagées et lui faire tourner l'esprit, à la manière d'une infusion capiteuse. Catherine avait les mêmes témérités, lorsqu'elle menait son fils au couvent de Smolna, vaste maison d'éducation pour demoiselles nobles, le Saint-Cyr russe. Il y avait là de quoi vieillir Paul en peu de temps. Catherine eut l'idée singulière de le faire figurer dans les ballets au milieu des danseuses : quand on jouait *Galathée et Aricie*, Paul représentait le dieu Hymen, et les demoiselles du corps de ballet venaient tour à tour lui faire leurs dévotions. C'est ainsi que Paul respira de bonne heure un air agité où passaient des chaleurs qui n'étaient

(1) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch,* p. 40-45.

plus à la température de son calme amour pour Viéra Nicolaevna (1).

Si Catherine travaillait pour le diable, c'était à bon escient. Le plus sûr, sinon le plus honnête moyen de défense dont elle disposât contre son fils, lui paraissait être de l'entraîner à une vie de plaisirs : dans les délices de Saint-Pétersbourg l'héritier du trône oublierait ses droits. M. de Corberon, chargé d'affaires du cabinet de Versailles et que d'habiles manœuvres avaient mis au courant de ce qui se passait à la cour, accuse formellement l'impératrice d'avoir eu recours à ces artifices criminels et d'avoir fait connaître prématurément au grand-duc ce qu'il appelle avec un peu d'emphase « les amorces et les pavots de la volupté (2) ». Suivant un autre diplomate, Sabatier de Cabres, Catherine forma elle-même avec soin les pourvoyeurs des plaisirs du grand-duc et les engagea dans le genre de recherches qui leur firent rencontrer Mme de Bruce et Mme Tsartoriska. « La chasteté majestueuse d'une dépêche » ne permettait pas à Sabatier « d'y faire mention de ces gentillesses » : il les réservait pour une lettre particulière à M. Gérard, résident français à Dantzig : « Si j'en crois les détails de l'intérieur de la cour, Mme de Bruce a déjà donné à Son Altesse le grand-duc un avant-goût des plaisirs dont la théorie ne lui avait procuré que l'idée illusoire et dangereuse. C'est une femme de quarante ans qui a des restes de beauté et un excellent caractère. Elle a figuré à la cour crapuleuse de Pierre III; Catherine II en a fait son amie ou, pour mieux dire, sa complaisante. Selon d'autres notions (et celles-ci sont plus vraisemblables et

(1) Porochin, *Zapiski*; Kobeko, p. 39.

(2) Affaires étrangères, vol. CI, fol. 121; M. de Corberon, 9 avril 1778.

mieux circonstanciées), les prémices de la virilité du prince ont été ou vont être appliquées à une jeune veuve saine et fraîche qui porte, je ne sais comment, le nom de Tsartoriski. On ajoute que Mme Talitsin, femme du chambellan et maîtresse de M. Panin..., est l'agent et le point d'appui de tout cet arrangement, qu'il est connu de l'impératrice et sans doute établi de son aveu (1). » Un historien assez suspect, Castéra, prétend que Paul eut de Sophie Tsartoriski un fils, appelé Simon Vélikoï, qui servit dans la marine russe pendant la guerre de Suède, fut envoyé en Angleterre pour se perfectionner dans l'art naval et mourut aux Antilles à bord d'une frégate anglaise (2).

Rulhière, en revanche, se porte fort de la moralité de Paul. Chargé de mission à Berlin en 1776, il eut plusieurs fois l'occasion de s'entretenir familièrement avec le prince royal de Prusse, à qui le grand-duc avait confié tous ses secrets de jeune homme. Quelques peccadilles, c'est tout ce que Rulhière trouve à reprocher au tsarévitch, et il lui fait un grand mérite de sa demi-vertu parce que, loin de le précipiter, comme Télémaque, dans les flots amers pour le sauver des Eucharis et des Calypso, on recrutait pour lui et on s'efforçait de lui faire agréer les Calypso et les Eucharis les plus propres à le « former (3) ». Il est possible que Paul ne se soit pas laissé apprivoiser; il n'était pas travaillé par des appétits très ardents. A aucune époque de sa vie, nous ne le verrons enclin à la lourde débauche. Il ne saurait s'en contenter; il lui faut quelque chose de plus léger, de

(1) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 141; Sabatier de Cabres, 7 août 1772.
(2) Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. II, p. 146.
(3) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 309; Rulhière, 15 octobre 1776.

plus onctueux, de plus mélancolique. Ses instincts de délicatesse, de précaution à ne point se salir, de propreté morale le mettent à l'abri des emportements des sens.

Paul n'eût pas traversé impunément de hâtives débauches. Elles eussent énervé sa santé débile. On le jugeait malade ; on ne lui donnait pas dix ans à vivre, et cependant, s'il était mort, la cour toujours soupçonneuse n'eût pas manqué de désigner tout de suite qui avait tenu le poignard ou versé le poison. Sur le caractère de sa maladie, nous savons déjà que les médecins, ou ceux qui s'improvisaient tels, n'étaient pas d'accord. Avait-il le sang vicié dès l'origine ? Était-il, comme le prétend Sabatier, atteint du mal caduc et sujet à de violentes attaques d'épilepsie (1)? Rien ne permet de l'affirmer. Toujours est-il que son développement était singulièrement tardif pour son âge. Il fit une grave maladie pendant l'été de 1771 (2). On craignit qu'il ne fût atteint de la peste qui sévissait alors à Moscou. Panin passa trois semaines à son chevet. Catherine parut fort inquiète. « En dernier lieu, écrivait-elle, la maladie de mon fils nous a donné de la tablature ; c'était une fièvre catarrhale qui a duré près de cinq semaines. Dieu merci, à la faiblesse près, il est rétabli ; d'autres disent que c'était une fièvre nécessaire pour faire croître la barbe ; je n'ai jamais eu de goût pour les barbes ; mais, si cela est vrai, je m'en vais les haïr de bon cœur (3). » Si la barbe poussa, les cheveux tombèrent. « A ses cheveux près, on ne s'aperçoit presque plus qu'il ait été malade. Je vous dis cela pour la plus grande exactitude ; car il est très ordinaire qu'après une

(1) *La Cour de Russie*, p. 252.
(2) *Sbornik*, t. XXXVII, p. 488 et suiv.
(3) *Id.*, t. XIII, p. 141 ; lettre à Mme de Bielke du 30 juillet 1771.

maladie les cheveux tombent; cela m'est arrivé toujours, même après chaque couche (1). »

Au mois de novembre 1768, l'impératrice fit inoculer à son fils la petite vérole. Cette opération passait alors pour très grave et le médecin anglais Dimsdale, qu'on avait mandé de Londres, ne la tentait pas sans trembler. Le Sénat fut consulté sur l'opportunité de l'inoculation : Catherine, qui prenait ses sûretés en affaires, ne voulait point qu'on l'accusât, si la chose tournait mal, d'avoir inutilement soumis l'héritier du trône à une périlleuse épreuve (2). Elle tint du reste à honneur de se faire inoculer avant Paul et la première dans son empire. Quand elle eut « passé le temps critique », sans être restée un instant au lit, comme elle l'écrivait à Voltaire, le Sénat ordonna des prières publiques; les hauts dignitaires allèrent en corps présenter à la souveraine leurs compliments. Frédéric II la félicita « de s'être exposée héroïquement à souffrir une opération qui pouvait sauver la vie à une infinité de ses sujets (3) ». L'inoculation, qui avait suscité tant de craintes, n'eut pas de suites fâcheuses pour le grand-duc.

Aigri par le mauvais état de sa santé, inégal d'humeur, aimant à s'enfoncer dans la solitude pour s'y repaître de rêves et de chimères, Paul n'était pas fait pour s'attirer beaucoup d'amis. « Il s'éprend subitement, disait Porochin; mais comme les sentiments trop ardents n'ont pas de durée, il faut que la personne dont il s'est épris se donne beaucoup de peine pour entretenir l'amitié dont

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 172.

(2) Affaires étrangères, vol. LXXXII, fol. 260; M. Rossignol, 30 septembre 1768.

(3) *Sbornik*, t. XX, p. 251. — Kobeko.

elle est l'objet ; sans quoi la flamme s'éteint rapidement. En un mot, plaire tout à coup, infiniment, au grand-duc est chose plus facile que conserver longtemps avec lui des rapports passables. » Même avec ses meilleurs amis il était souvent dur, amer. Ceux qui vivaient le plus près de lui ne pouvaient pas ne pas souffrir de ses brusques mouvements d'humeur. Porochin avait raison de lui dire : « Avec les meilleures intentions du monde, Monseigneur, vous vous ferez beaucoup haïr (1). » Paul savait bien qu'on ne l'aimait guère. Le sentiment qu'il avait qu'on le jugeait mal le rendait plus aigre encore et plus sévère aux autres. Il y avait peu de personnes dont il dît du bien. Il n'épargnait pas même le comte Panin : que son gouverneur retardât seulement l'heure de son dîner, cela suffisait pour que le grand-duc lui fit mauvais visage. « Pourquoi me faire attendre? Je ne suis pas ministre, moi. Chacun aura son tour (2). »

De tous ses compagnons de jeunesse, le prince Alexandre Borissovitch Kourakin est peut-être le seul qui lui ait voué une amitié durable. Kourakin voyagea beaucoup et ses longues absences favorisèrent cette amitié, qui n'aurait pas résisté sans doute à l'épreuve d'une intimité continue. Né en 1752, il avait à peu près le même âge que Paul. C'était une nature riche, copieuse, enthousiaste, pleine d'idées. Sa jeunesse promettait beaucoup : on s'étonne qu'il n'ait apporté plus tard dans le service ni de très grandes lumières, ni beaucoup de caractère et que ce soit surtout par l'étrangeté de ses manières qu'il ait acquis une célébrité européenne. Il avait une saine fierté et conservait l'indépendance dans le dévouement. Dans

(1) Porochin, *Zapiski*, p. 89 et suiv.
(2) Affaires étrangères, vol. LXXVIII ; M. de Beausset, 21 octobre 1765.

une cour où chacun pensait et parlait comme un serviteur, Kourakin sentait et jugeait comme un citoyen. « Né pour être votre sujet, écrivait-il un jour au grand-duc, toutes mes obligations et envers mon Créateur et envers la société m'ordonnent de vous être attaché, soumis, fidèle; mais, en même temps, né homme avec la libre faculté de penser, je pense et je vous aime (1). »

Kourakin quitta la Russie au printemps de 1770, demeura dix-huit mois à Leyde « pour s'y livrer à l'enthousiasme de la science », visita l'Angleterre et enfin la France. C'est à Paul qu'il envoya ses notes de voyage.

Je voudrais donner une idée de cette importante correspondance à laquelle, en Russie même, on n'a prêté que fort peu d'attention lorsque, suivant l'exemple des Vorontsof et des Razoumovski, les Kourakin ont dépouillé leurs archives et en ont livré les trésors à une discrète publicité. Le jeune voyageur a l'intelligence déliée et étendue. Il est curieux de tout et ne s'attache pas moins aux institutions qu'aux mœurs. Il aime à raisonner, à philosopher. Sa plume a des raffinements, son style quelquefois de l'emphase. Alexandre Borissovitch n'écrivait pas d'un jet, sans polir et sans limer; il comptait bien avoir d'autres lecteurs que Paul, et c'est justice s'il les a eus.

Kourakin assiste, le 21 janvier 1772, à l'ouverture du Parlement anglais. « La forme du gouvernement de ce pays-ci, écrit-il au grand-duc, est une des plus compliquées et, malgré cet inconvénient, une des plus parfaites de l'Europe. On y aperçoit un mélange de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, et c'est de ce mélange que sort un tout admirable (2). » Il arrive à Paris. Les

(1) *Archives Kourakin,* t. VI, p. 356, lettre du 29 mai 1772.
(2) *Id.,* t. VI, p. 319.

portes des salons littéraires, des « bureaux d'esprit » où Stanislas Poniatovski avait naguère tenu le dé de tous les entretiens, ne s'ouvrent pas tout de suite devant l'ami du tsarévitch ; il s'en plaint. « A Paris, l'homme trouve en abondance de quoi satisfaire à ses besoins et à ses caprices. Il n'a qu'à avoir de l'argent : les moyens de le dépenser ne lui manqueront pas. Mais le grand désagrément pour le voyageur, c'est l'accès difficile ou plutôt impossible des sociétés nationales, et pourtant c'est un but principal, en voyant un pays, que de vouloir connaître ceux qui l'habitent. Les Parisiens allèguent une raison qui leur semble assez plausible. Ils disent qu'en se liant avec un étranger, c'est s'assujettir à des regrets s'il est aimable et s'il reste peu de temps parmi eux, et qu'au contraire c'est se précipiter dans d'autres inconvénients si c'est un aventurier ou quelque mal morigéné. » Bientôt cependant le jeune seigneur russe a ses entrées à la cour; il assiste aux chasses de Fontainebleau, aux soupers de Marly. Il ne se laisse pas éblouir par l'éclat des galeries de Versailles, où se joue la pièce officielle et majestueuse. Au parterre, à distance, on est placé pour admirer et admirer toujours. Il va dans les coulisses et il découvre sans peine les misères qui se cachent derrière les rubans, les canons et les manchettes. Il voit la France à un moment curieux de son histoire : la Révolution approche. Nous ne saurions attacher trop d'intérêt aux lettres, aux journaux de voyageurs étrangers qui contrôlent et complètent, par des peintures indépendantes, les portraits que la société du dix-huitième siècle a tracés d'elle-même. « Le clergé en France, dit Kourakin, est sur un très grand pied. Révéré par le vulgaire, ménagé par les gens éclairés et caressé par le souverain, il sait arracher de tous ces démonstrations extérieures qui cons-

tituent la considération interne. Possesseur de très gros biens, il jouit de toutes les facultés d'être redoutable. Plus de 300 millions de rentes, lui facilitant les moyens de tout enfreindre, lui en assurent une longue impunité. » Kourakin est un juge pénétrant, sévère, un peu cérémonieux. Lisez encore cette page sur les fermiers généraux : songez que c'est un étranger qui l'a écrite et remarquez le relief et la couleur du style : « Les plus grandes sangsues du peuple sont les fermiers généraux. La régie de toutes les richesses de l'État leur a été abandonnée. On les a établis pour suppléer aux nécessités urgentes. Lorsqu'on manque d'argent, c'est dans leurs coffres qu'on va librement puiser, à titre d'avances pour les années à venir. On m'a assuré que le roi avait déjà dissipé ses revenus jusqu'en 1785. Mais, si ces messieurs sont complaisants à ce point envers le souverain, ils s'indemnisent avec d'autant plus de facilité dans le reste. Exacteurs impitoyables du public, ils insultent à ses misères par le faste insolent et le sot orgueil qu'ils étalent. Les commis, destinés à percevoir les revenus royaux, s'acquittent de leurs ordres avec des cœurs de roche. L'infortuné habitant de la campagne, n'ayant que des larmes à leur donner, a le plus à gémir de leur inhumanité (1) ».

En dépit de ses critiques, Kourakin aime la France, « la demeure du bon goût et du bel esprit. » Au lieu d'accuser Paris, comme le font d'ordinaire les étrangers, d'être une ville de perdition, il déclare que ceux qui s'y corrompent étaient d'avance des anges fort suspects. « Quiconque ne peut résister à l'impulsion des sens n'a pas besoin de faire le voyage de Paris pour y succomber : le moindre hameau pourra être le lieu de sa défaite. » Ce

(1) *Archives Kourakin*, t. VI, p. 337-430.

n'est pas dans les plaisirs de Paris, mais dans ceux de Pétersbourg, que sombra la vertu solennelle d'Alexandre Kourakin. Lorsque, trente-cinq ans après son premier voyage, il revint en France pour y représenter le tsar Alexandre Ier, quatre de ses enfants naturels le suivaient en qualité de secrétaires; il n'était plus qu'un pauvre homme démesurément gras, usé avant l'âge, somnolent, perclus de goutte, fort peu capable de figurer avec autorité sur la scène politique. Paris se moqua des étrangetés de son costume, de ses dentelles, de ses diamants, de sa magnificence asiatique. Paris ne le prit en pitié que le jour où on le retira gravement brûlé des flammes qui dévoraient l'hôtel de l'ambassade d'Autriche (1).

Je ne sais si le grand-duc Paul sut extraire des lettres de Kourakin tout ce qu'elles renfermaient pour la connaissance de son temps. Mais il dut trouver plaisir à les lire. Au fond du palais où il traînait sa jeunesse, elles lui arrivaient vivifiantes comme une brise venue de très loin; elles lui révélaient l'éclat d'un monde que les leçons de quelques pédants lui avaient à peine fait entrevoir par delà son horizon borné. Elles l'invitaient à une vie plus active et plus large et lui donnaient l'envie de courir, lui aussi, les aventures.

Panin songeait, dès 1768, à faire voyager son élève. Il se rendait compte de sa timidité, de sa sauvagerie (2), et s'affligeait de le voir, mécontent de tout et surtout de lui-même, se condamner à une solitude qui lui était très mauvaise. Un voyage pourrait changer le cours de ses pensées. Panin confia son projet à quelques amis qui l'en dissuadèrent. Une longue absence obligerait le chancelier

(1) 1er juillet 1810. — Cf. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. II, p. 48 et 390.

(2) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 98.

à abandonner la direction des affaires extérieures et l'exposerait à perdre tout son crédit à la cour. Son dévouement serait méconnu, ses intentions suspectées. Le peuple l'accuserait inévitablement de faire le jeu de l'impératrice et de n'emmener son élève que pour le soustraire à la tentation de faire valoir ses droits (1).

III

Jeune homme faible et emporté, mélancolique et brutal, tour à tour furieux et tendre, sauvage et sentimental; créature rêveuse et languissante, mais qui porte une blessure envenimée qu'un rien met à nu; cœur saignant, cœur ennuyé; âme malade que les éclats de violence soulagent, en lui procurant une sorte de détente : tel apparaît le grand-duc Paul à dix-huit ans. Nous le dépeignons tel que nous le voyons, ce prince obscur et pétri de contradictions. Si nous le montrons triste, inquiet, las de vivre avant d'avoir vécu, ce n'est pas que nous commettions la faute de lui prêter, sans y prendre garde, des sentiments et des pensées d'un âge plus proche de nous; ce n'est pas non plus que nous nous laissions entraîner par le vain plaisir de donner à Faust un frère aîné et à tous les tristes, à tous les languissants, à tous les désespérés du dix-neuvième siècle un représentant dans la vieille Russie.

Les sursauts de cette âme et de ces nerfs n'étaient pas de nature à inquiéter Catherine. Si elle avait pénétré

(1) Affaires étrangères, vol. LXXXII, fol. 116; M. Rossignol, 19 mars 1768.

le caractère de son fils, elle aurait compris que Paul, perdu dans un labyrinthe de pensées sombres et de douloureuses incertitudes, n'aurait pas assez de force ou de courage pour agir et s'insurger contre elle (1). Il s'épuiserait à lutter contre ses propres chagrins, contre lui-même. Tout au plus le sentiment de son impuissance à venger son père, à venger sa propre humiliation pourrait s'exaspérer par moments et provoquer en lui des accès de fièvre suivis de longues somnolences.

On croyait généralement que les passions de ce jeune prince éclateraient, un jour ou l'autre, violemment. « C'est un ressort comprimé qui aura tôt ou tard une détente, disait un contemporain. Envisagé de profil, on voit, quand les choses lui déplaisent, une crispation de nerfs dans son visage qui décèle ce qui se passe dans le fond de son cœur (2). » Catherine, qui connaissait mal son fils, craignait de le voir partir en guerre contre elle, maintenant qu'il se trouvait à l'âge de l'audace, à l'âge des élans impétueux. On le poussait à prendre les armes. Il n'avait qu'à prêter l'oreille pour entendre le murmure du peuple, hostile encore à la veuve de Pierre III. Il lui suffisait de monter à cheval et de se présenter l'épée à la main aux gardes assemblés, pour enflammer la foule d'un enthousiasme qui briserait tous les obstacles (3).

Toutes glorieuses qu'elles fussent, les premières entreprises de Catherine n'avaient pas consolidé son règne autant qu'on pourrait le penser. Contre les Turcs, elle achevait la tâche de Pierre le Grand; elle effaçait les derniers vestiges du joug tartare. Ses troupes conqué-

(1) « La faiblesse de son caractère égale celle de sa constitution », écrivait l'Anglais Shirley (*la Cour de Russie*, p. 249).

(2) Affaires étrangères, vol. XCI, fol. 235; M. Durand, 12 mars 1773.

(3) Sabatier de Cabres, *Catherine II, sa Cour et la Russie*, p. 25.

raient Azof, la Crimée, le rivage de la mer Noire entre le Dniéper et le Dniester, la Bessarabie, la Valachie et la Moldavie, et il s'en était fallu de peu que la flotte d'Alexis Orlof ne mouillât devant Constantinople. Par de grands succès en Pologne, par le traité de 1772 qui donnait ou plutôt, suivant l'expression des historiens russes, qui restituait à l'empire des tsars la Russie blanche, l'heureuse souveraine flattait l'orgueil de son peuple. Nombreux pourtant étaient encore en 1770 et même en 1773 les ennemis de Catherine qui ne voulaient pas lâcher la partie. Les bulletins de victoires de Roumiantsof et de Dolgorouki arrivaient dans une capitale toujours inquiète et où les germes de fermentation ne demandaient qu'à lever. Une partie de la nation aimait le grand-duc de l'aversion qu'elle avait pour sa mère, et il se formait encore de temps à autre des complots en sa faveur. Pour Catherine le temps et le succès n'avaient pas encore fait leur œuvre. Les nuages qui à l'aube du règne avaient assombri l'horizon s'émiettaient sans doute; mais pour qu'ils se fondissent, il fallait attendre le flamboiement du glorieux soleil.

En juillet 1771, lors de la grave maladie de Paul, la populace prend l'alarme : le bruit circule qu'il a été empoisonné; on accuse le favori de l'impératrice. Dans ces cervelles pleines de ténèbres le soupçon s'enracine; il végète jusqu'à devenir croyance, certitude. On pousse des cris de mort jusque sous les fenêtres du palais. L'effervescence populaire gagne les casernes : les soldats courent aux armes sans savoir contre qui, l'instant d'après, ils devront s'en servir (1). — Mêmes troubles l'année suivante. Quelques bas-officiers du régiment Préobra-

(1) Dépêche de lord Cathcart du 10 août 1771, dans *la Cour de Russie*, p. 254.

jenski, têtes chaudes, gens de poigne toujours prêts à casser des têtes et à se faire casser les os, embauchent une trentaine de soldats, se concertent pour enlever le grand-duc Paul, le conduire de Tsarskoïé-Célo à Pétersbourg, le proclamer empereur et se saisir de la personne de Catherine. Ils règlent les détails du complot et ne croient pas trop présumer de leur fortune en se distribuant par avance les plus hautes places du nouveau régime. Si Paul refuse le pouvoir, ils le conféreront à l'un d'eux. Mais au moment de foncer en avant, ils ont la funeste idée de s'ouvrir de leurs projets à Bariatinski et, comme le chambellan a participé au coup de main de 1762, de mettre à contribution son expérience. Bariatinski les trahit. On les déporte en Sibérie, le nez coupé, les oreilles arrachées, le corps meurtri par les verges (1). — Paul est majeur le 20 septembre 1772. Il semble au gros de la nation que l'heure est venue pour Catherine de rendre des comptes à son fils et de lui céder sa place. La fermentation chronique devient aiguë. Le clergé s'agite. Tout le Synode, à l'exception d'un archevêque, se déclare pour le droit échu du grand-duc à la couronne. L'imagination fait son office et forge des complots. Un pope, qui prétend tenir en main les fils d'une vaste conspiration contre Catherine, recommande à ses ouailles de s'enfermer dans leur maison le jour du nouvel an, par crainte des coups (2). — Une fièvre sourde dénote partout la présence du mal. Il y a des éruptions isolées : une tumeur s'ouvre là où personne ne pouvait s'y attendre, au Kamtchatka.

Béniovski, ce gentilhomme hongrois qui devait jouer

(1) *Sbornik*, t. LXXII, p. 164, dépêche de Solms du 7 juillet 1772; Affaires étrangères, vol. XC, fol. 75; Sabatier, 3 juillet 1772.

(2) Affaires étrangères, vol. XCI, fol. 31; M. Durand, 7 février 1773.

plus tard un rôle actif dans les affaires françaises de Madagascar, expiait au bagne, en 1771, un crime politique : il avait été un des chef de la Confédération de Bar. L'aventurier veut s'évader et pour y réussir il entreprend de soulever contre le gouvernement de Catherine les habitants de la grande péninsule. Il se présente à eux comme inspiré d'en haut; il leur apprend que toutes leurs misères viennent de l'usurpatrice; qu'ils n'ont pour être heureux, riches, repus, qu'à reconnaître Paul Pétrovitch, le vrai maître de l'empire, le seul héritier des tsars. Quelques déportés politiques, entre autres un certain Tourtschaninof qui, en 1742, avait conspiré contre Élisabeth, prêchent, en même temps que Béniovski, l'insurrection. Le nom de Paul est acclamé. Béniovski n'a pas de peine à lancer dans les voies de fait la foule souffrante. Elle se saisit de l'argent, des vivres, des armes. Le gouverneur Nilof est pris à la gorge et Béniovski se sauve avec sa fille (1).

A l'intérieur même de la cour on intrigue pour le grand-duc. Saldern, un Holsteinois, traqué naguère dans sa patrie par la police et les records, très décrié pour son inconduite et toujours aux expédients pour gagner sa vie, un simple escroc, dit Frédéric II, qui ne dédaigna pas de l'employer (2), Saldern s'était fait un rang à la cour, grâce aux services qu'il avait rendus en Pologne au moment où la Russie inclinait son ombre sur ce malheureux pays. L'aventurier cherche à acquérir plus d'impor-

(1) Soloviev, *Istoriia Rossii*, t. XXIX, p. 181-185; *Rousski Archiv*, 1865, p. 657. — Cinq ans après cette évasion, Béniovski fut sur le point de retourner en Extrême-Orient avec une mission secrète de M. de Vergennes qu'un curieux mémoire avait mis au courant d'un étrange projet de conquête du Japon formé par l'Angleterre et la Russie (*Journal des Débats* du 1er avril 1904; article de M. Germain Lefèvre-Pontalis).

(2) *Sbornik*, t. LXXII, p. 491.

tance encore, rôde dans les couloirs et les coulisses, écoute aux portes, s'insinue un jour auprès d'Orlof, un jour auprès de Panin. Il aborde Paul dans le mystère et, parlant sur le ton que sait prendre la volonté quand elle veut s'imposer à la faiblesse, il se fait écouter. Il grossit à plaisir la gravité et l'imminence des dangers qui menacent le prince; il lui tient « des propos fort indécents contre sa mère » et lui montre en Panin son pire ennemi. On devine l'effet de ses faux avis sur l'humeur soupçonneuse de Paul. Tout ce qu'il a au fond de lui d'illusions détruites, de déceptions et de dégoûts remonte à la surface dans un nuage épais de tristesse. Et quand Saldern, profitant de ses avantages, le presse de lui donner sa confiance et de lui conférer pleins pouvoirs pour organiser un parti, préparer une révolution, le grand-duc, l'âme ailleurs, ne l'entend plus. Il n'a qu'une idée : se débarrasser au plus vite de l'intrigant qui l'obsède et se retrouver face à face avec ses pensées désolées. Saldern lui présente un papier qui l'accrédite auprès des personnes qu'il doit initier à ses projets : Paul le signe, les yeux fermés (1). Le lendemain Panin, apprenant ce qui s'est passé, court chez son élève et démasque l'astucieux Saldern. Au dire du ministre français Durand, Panin aurait obtenu, non sans peine, la restitution du papier compromettant; mais Saldern ne l'aurait rendu qu'après en avoir fait usage pour s'insinuer auprès de Catherine (2). La version de Solms est plus vraisemblable. Panin aurait pris le ton très haut avec le Holsteinois et l'aurait fait rentrer sous terre. N'eût été la crainte de compromettre le grand-duc et le souci d'éviter de nouveaux orages entre la mère et

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 165; M. Durand, 19 octobre 1773; *Sbornik*, t. LXXII, p. 384, 393, dépêches de Solms.

(2) Affaires étrangères, même dépêche.

le fils, il aurait dénoncé à Catherine la conduite de Saldern et demandé son châtiment (1).

Complots, intrigues, mouvements populaires, tout cela entretenait chez Catherine une très grande méfiance contre son fils. Elle le surveillait étroitement; elle le tenait le plus qu'elle pouvait auprès d'elle. Le prince, qui était à l'âge où l'on a soif de liberté, où le joug le plus léger semble pesant, courait s'enfermer dans ses appartements dès qu'il lui était possible d'échapper à sa mère. Elle lui reprochait « de se raidir contre ses volontés (2) ». Le goût de la solitude qu'elle remarquait chez Paul lui était suspect : elle s'imaginait volontiers que dans l'ombre et le silence où il se complaisait il forgeait des armes contre elle. Il ne se livrait cependant à aucun acte d'hostilité. « Il n'a de parti à prendre que celui de la réserve », écrivait Durand (3), et c'est bien le parti qu'il prenait. Si attentivement qu'elle l'épiât, Catherine ne pouvait le trouver en faute. Nous avons des preuves de son extrême réserve : un gentilhomme de sa chambre eut l'imprudence de lui dire « qu'il n'avait qu'à parler pour se faire obéir et que personne ne lui résisterait. Il lui répliqua qu'à son âge on pouvait ignorer les conséquences de ses demandes et lui reprocha sa hardiesse, et lui imposa silence (4) ». Catherine n'avait pas lieu non plus de se méfier de Panin. Sans doute il mettait tout en œuvre pour communiquer au grand-duc la haine qu'il avait vouée aux Orlof; ce qui ne pouvait se faire sans aigrir le fils contre la mère (5). Sans doute encore il laissait

(1) *Sbornik*, t. LXXII, p. 395.
(2) Affaires étrangères, vol. XCI, fol. 219; M. Durand, 5 mars 1773.
(3) *Id.*, vol. XC, fol. 440, 26 décembre 1772.
(4) *Id.*, vol. XC, fol. 468; M. Durand, 28 décembre 1772.
(5) *Id.*, vol. XCI, fol. 236; M. Durand, 12 mars 1773.

approcher de son élève des personnages qui n'avaient point les bonnes grâces de la tsarine, « Talitsin, capitaine aux gardes, Bariatinski et un certain Apraxin, homme de très mauvaises mœurs (1) ». Mais on pouvait être sûr que jamais il ne prêterait son concours à une tentative dirigée contre Catherine. Dans les moments d'agitation populaire, lorsque par exemple sévissait la peste ou qu'éclatait un de ces grands incendies qui périodiquement dévoraient une partie de la capitale, Panin s'arrangeait de façon que Paul ne parût pas en public. Il évitait soigneusement tout ce qui aurait pu le faire soupçonner de vouloir accomplir, à la faveur des troubles, les vues qu'on lui avait toujours supposées (2). Pourtant, au premier bruit d'émeute, Catherine faisait partir rapidement son fils pour la campagne, quelle que fût la saison, et l'on plaignait fort le tsarévitch d'être condamné « à l'ennui du séjour d'une maison exposée au nord et située dans un fond, sous un climat aussi rude » que celui de la Russie (3).

Il survint, à l'époque qui nous occupe, une circonstance où l'on vit bien quelle influence pouvaient exercer jusque sur la politique extérieure de Catherine II les sentiments de défiance que lui inspirait son fils. Il s'agit du Holstein, de ce duché dont le grand-duc avait, en 1762, hérité de Pierre III. Nous allons voir l'impératrice sacrifier non seulement les droits de son fils, mais encore les intérêts de l'empire, à la crainte que Paul en régnant sur un petit État ne conçoive le désir de régner avant l'heure sur un plus grand.

En 1554 le petit-fils de Christian Ier, le roi Christian III

(1) *Sbornik*, t. LXXII, p. 388, dépêche de Solms.
(2) Affaires étrangères, vol. LXXXVIII, fol. 254; Sabatier, 7 juin 1771.
(3) *Id.*, vol. XCII, fol. 4; M. Durand, 4 mai 1773.

de Danemark, et le comte Adolphe de Holstein s'étaient partagé le Holstein et étaient devenus ainsi les fondateurs de deux branches, la branche aînée ou royale et la branche cadette ou ducale, qui plus tard devait elle-même se subdiviser en deux rameaux, Holstein-Gottorp et Holstein-Gottorp-Eutin. Ces partages eurent pour suite des luttes continuelles entre la ligne royale qui régnait en Danemark et la ligne ducale. La maison de Holstein-Gottorp ne cessa d'élever des prétentions sur la partie ducale du Slesvig, en dépit du traité de Stockholm (1720) qui l'attribua solennellement au roi de Danemark, sous la garantie commune de l'Angleterre, de la France et de la Suède. Unifier la monarchie danoise en échangeant les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst contre la partie ducale des duchés de Holstein et de Slesvig, c'est à quoi visèrent tous les chanceliers danois, depuis Griffenfeld jusqu'à Bernstorf. Le roi Christian VI et son fils Frédéric V proposèrent cet échange au duc Pierre de Holstein-Gottorp appelé en Russie par sa tante, la tsarine Élisabeth, et désigné comme héritier du trône impérial (1).

Pierre n'était pas disposé le moins du monde à accueillir cette offre. Il tenait d'autant plus à ses États de Holstein qu'Élisabeth, on se le rappelle, l'avait plusieurs fois menacé de le chasser de Russie et de le déshériter : il ne voulait pas lâcher la proie pour l'ombre. Sa femme, la grande-duchesse Catherine, désirait l'échange parce qu'elle avait espoir qu'il en reviendrait une somme considérable d'argent (2). Mais elle ne put vaincre l'entête-

(1) Allen, *Histoire de Danemark*, t. II, p. 172; Himly, *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale*, t. II, p. 246.

(2) Affaires étrangères, vol. LV, fol. 93; L'Hôpital, 25 janvier 1758; vol. LVIII, fol. 35, 5 octobre 1758, etc...

ment de Pierre. Celui-ci, aussitôt après son avènement, voulut assouvir sa haine contre le Danemark et venger les griefs réels ou imaginaires de ses ancêtres, les ducs de Holstein-Gottorp. Il demanda la restitution du Slesvig et parla bientôt non seulement d'enlever au Danemark le Slesvig et le Holstein, mais encore d'expulser la dynastie danoise de l'Europe. Une armée russe traversa l'Allemagne au pas de course et campa dans le Mecklembourg. Le roi Frédéric V rassembla toutes ses forces : il avait trente-six vaisseaux dans la Baltique et soixante-dix mille hommes de troupe. Les deux armées n'étaient plus qu'à quelques milles l'une de l'autre lorsque la nouvelle de la déposition et de la mort de Pierre III se répandit subitement. La guerre fut arrêtée (1).

Les États du Holstein ducal échurent à Paul de Russie, alors âgé de huit ans. Sa mère prit en main la régence : ce qui, paraît-il, déplut à Frédéric V. « Je trouve très ridicule, écrivait Catherine au comte Munich, que le roi de Danemark, en me faisant de si grandes assurances de son estime, veut me le prouver en me déclarant indigne de régir les affaires de mon fils. Par la loi de l'empire, jamais mère, à moins de démence, n'a été exclue de la tutelle de son fils (2). » Catherine administra les biens de Paul avec beaucoup d'insouciance : le Holstein devint la proie de chevaliers d'industrie, tels que Saldern, qui, en contrefaisant des signatures, distribuaient titres, bénéfices, expectatives, sans en avoir reçu mandat de la cour de Russie (3). Frédéric V proposa de nouveau l'échange. Contre toute attente, il trouva Catherine assez disposée à entrer dans ses vues et il réussit, après plusieurs années

(1) Allen, t. II, p. 172.
(2) *Sbornik*, t. VII, p. 163.
(3) *Id.*, t. LXXII, p. 393, dépêche de Solms du 7 septembre 1773.

de négociations, à faire signer, le 22 avril 1767, un traité par lequel Catherine, stipulant au nom de son fils Paul, duc de Holstein-Gottorp, renonçait à toute prétention sur le Slesvig et échangeait sa partie du Holstein contre les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, érigés en duchés. Ceux-ci étaient cédés sans dette, tandis que le roi de Danemark prenait à sa charge toute la dette de la maison de Holstein-Gottorp, s'élevant à 700,000 rigsdaler. Paul, ayant eu la main forcée, ratifia l'échange à sa majorité (1).

Quel intérêt trouvait Catherine à donner satisfaction au Danemark, à arrondir le royaume de Frédéric V, à compléter ses frontières? « Cette cour, écrivait le duc d'Aiguillon, débarrassée des entraves les plus gênantes, ne tiendra plus à la Russie que par la reconnaissance, et ce lien remplacera mal la dépendance où la crainte et les prétentions du grand-duc la tenaient (2). » Pourquoi Catherine se désintéressait-elle à ce point des États de Holstein, patrimoine de son fils, et pourquoi renonçait-elle à avoir un pied dans l'Europe centrale? Le roi George d'Angleterre était plus attaché à son électorat de Hanovre. « L'impératrice, disait Durand, prétend que la Russie pouvait avoir besoin autrefois de posséder des États en Allemagne; mais qu'au point où elle en est, elle figurera toujours dans le système de l'Europe sans y avoir d'autre titre que sa puissance. Raisonnement sans force (3). »

Il fallait chercher ailleurs l'explication de l'étrange conduite de l'impératrice. Si elle avait abandonné sans

(1) Allen, t. II, p. 173. — A. Brückner, *la Russie et le Danemark pendant le règne de Catherine II,* dans la *Rousskaia Mysl* de 1895.

(2) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 16, 4 septembre 1773.

(3) *Id.*, vol. XCII, fol. 293; M. Durand, 6 août 1773.

compensation un pays depuis longtemps couvé du regard par un roi étranger, c'était, comme le voyait très bien Durand, qu'elle voulait « ôter à son fils des relations au dehors, le ton d'un souverain indépendant, une régie et une manutention d'affaires qui pouvaient allumer un goût qu'elle voulait étouffer et qui le faisaient sortir d'une enfance qu'elle voulait prolonger ». C'était aussi « qu'elle envisageait quelque utilité pour elle à priver ce prince des ressources d'un État qui aurait rendu quelques services et donné des facilités à emprunter (1) ».

Catherine avait imposé sa volonté au grand-duc qui ne se souciait nullement, comme bien l'on pense, de se voir dépouillé de son patrimoine. Elle l'avait imposée à son ministre Panin qui souvent se demandait avec inquiétude si l'intention de ceux qui le poussaient à terminer la cession du Holstein avant la majorité du grand-duc, n'était pas « de lui faire perdre d'avance l'amitié et la confiance de son maître futur (2) ». Le faible Panin aurait bien voulu se mettre à l'abri des reproches de Paul. Il cherchait à lui inspirer de longue main du mépris pour les petits États germaniques, et il était plaisant de voir comme il s'évertuait en toute occasion à tourner en ridicule les princes du Saint-Empire (3). Paul n'en était pas moins attaché à ses possessions du Holstein, berceau de sa race. Sa répugnance à ratifier le traité de 1767 aigrit l'impératrice au point qu'elle résolut de l'en punir. Elle lui défendit de conserver les duchés d'Oldenbourg et de Delmenhorst, qui lui avaient été attribués en échange du Holstein ducal; ils furent abandonnés à un prince Fré-

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 135.
(2) *Id.*, vol. LXXVIII; M. de Beausset, 31 décembre 1765.
(3) *Id.*, vol. LXXXII, fol. 34; M. Rossignol, 19 décembre 1767.

déric-Auguste, de la branche Gottorp-Eutin (1)... Lorsque Paul n'eut plus un coin de terre où il pût apprendre à goûter le métier de roi, où il pût être tenté de se réfugier pour se soustraire à la dépendance de sa mère, Catherine se déclara satisfaite.

Humilié par sa mère, honteux de sa situation ravalée, perdant l'espoir et la patience, Paul Pétrovitch en arrivait à penser comme Frédéric de Prusse, poursuivi par son terrible père : « J'aimerais mille fois mieux mendier mon pain honorablement autre part que de me nourrir des chagrins qu'il me faut dévorer ici. » Le gentilhomme de chambre qui lui apportait l'ordre de se rendre auprès de l'impératrice lui semblait, à lui aussi, « une préfiguration de la mort ». Cependant le conflit entre la mère et le fils parut un moment s'apaiser. Ces deux êtres, qui s'étaient jusqu'alors regardés de si mauvais œil, firent quelque effort pour parvenir à s'aimer, malgré les haineux souvenirs interposés entre eux. L'impératrice, changeant d'humeur, se montra subitement aimable, affectueuse même; et Paul répondit à ses avances par quelques effusions d'amour filial. Ce fut au cours de l'année 1772, lors de la disgrâce d'Orlof.

Le charme de la nouveauté qui recouvre la monotonie de la passion étant peu à peu tombé, Catherine II, lasse d'aimer ce bel Orlof qui avait si fort allumé son sang, avait entrepris de le chasser de sa pensée. A braver la peste qui ravageait Moscou, à réprimer l'émeute, à contenir la plèbe qui assouvissait sur le clergé ses instincts ordinaires de cruauté et de pillage, le favori avait reconquis un moment Catherine et retardé sa chute. Ébloui par la gloire de son retour, il était parti sans méfiance

(1) Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 294; M. Durand, 6 août 1773; Allen, t. II, p. 206.

pour Fokchany, comme négociateur du traité de paix « avec ces vilains barbons turcs ». Tandis qu'il s'endormait dans les délices de Iassy, l'infidèle s'était occupée de lui donner un successeur. Apprenant sa mauvaise fortune, Grégoire Orlof avait lancé ses chevaux à travers les plaines russes pour gagner Pétersbourg. Mais un ordre de sa souveraine l'avait arrêté à Gatchina, et il avait reçu son congé dans des termes à la vérité très flatteurs, mais avec un empressement qui l'était moins (1).

Cette révolution d'alcôve eut pour effet de changer complètement, en apparence au moins, les dispositions de Catherine à l'égard de son fils. « L'impératrice, rapporte Sabatier, n'a jamais été comme on la voit depuis deux mois avec le grand-duc. Elle le caresse, le flatte, s'étudie à le captiver (2). » Un souffle tiède et moite a fondu la glace ; un idyllique printemps s'annonce. « L'impératrice est de la meilleure humeur du monde, toujours gaie et contente et ne respire que fêtes et plaisirs. L'absence de l'ancien favori la rapproche davantage du grand-duc son fils. Elle a appris à le connaître et à se plaire dans sa société. Le jeune prince, de son côté, est beaucoup plus libre avec Madame sa mère que par le passé. Il est sensible aux caresses qu'elle lui fait, aux amusements qu'elle lui procure, et il règne présentement entre ces deux augustes personnes un air de cordialité bourgeoise et de confiance réciproque qui enchante tout le monde (3). » Le renvoi d'Orlof a arraché au grand-duc un élan de joie sincère : « Enfin, je reconnais ma mère ! » Son émotion gagne toute la cour ; on verse des larmes d'attendrissement. Les commentaires vont leur

(1) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 86-89.
(2) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 219, 15 septembre 1772.
(3) *Sbornik*, t. LXXII, dépêche de Solms du 15 septembre 1772.

train. Déjà l'on augure qu'à sa majorité Paul entrera au conseil et prendra part au gouvernement (1).

Avec quel charme de couleur Catherine dépeint la joie de la réconciliation : « Jamais nous ne nous sommes mieux amusés à Tsarskoïé-Célo que ces neuf semaines que j'y ai passées avec mon fils, qui devient joli garçon. Le matin nous déjeunions dans un salon délicieux, situé près d'un étang; puis on se retirait après maint éclat de rire. Après que chacun avait vaqué à ses affaires, on dînait; à six heures promenade ou spectacle; et le soir on faisait un tapage très fort, du goût de tous les tapageurs qui m'entourent et dont il y a bon nombre. Il est impossible d'être, à la lettre, d'une gaîté plus folle et d'une folie plus sage que nous l'avons été... Je retourne mardi en ville avec mon fils qui ne veut plus me quitter d'un pas et que j'ai l'honneur d'amuser si bien qu'il change quelquefois de billet à table pour se trouver à côté de moi; je crois qu'il a peu d'exemples d'une conformité d'humeur pareille (2). »

Pourquoi hésiter à le reconnaître? Dans ces flatteries, dans ces témoignages d'affection, dans ces épanchements de confiance, tout n'est qu'hypocrisie. Si, à cette époque de crise, Catherine prodigue à son fils des démonstrations tendres, c'est par calcul. Paul n'est pas dupe : dans ce qui se passe à l'intérieur du palais, il aperçoit vaguement une main habituée à manier l'intrigue, à en tisser les fils avec un art insidieux. « Le grand-duc, observe l'envoyé prussien, n'est pas trop persuadé lui-même de l'excès de l'amitié de Madame sa mère (3). » Il a raison d'être sur

(1) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 235; Sabatier de Cabres, 25 septembre 1772.

(2) *Sbornik*, t. XIII, p. 259 et 265, lettres à Mme de Bielke des 25 juin et 24 août 1772.

(3) *Sbornik*, t. LXXII, p. 314.

ses gardes et de ne pas laisser tomber ses préventions devant les faux sourires de l'impératrice. Ce qui lui vaut ces baisers et ces caresses, c'est la crainte seule que, trouvant l'occasion favorable, il ne fasse un coup de tête. En rompant avec les Orlof, Catherine s'est privée de son plus ferme appui; elle le sait et qu'elle est à la merci d'une révolution. « L'impératrice est livrée au premier venu. Toute la machine de sa conservation portait sur les Orlof et leurs créatures... Tout est culbuté par la ruine des Orlof qui seuls tenaient invinciblement à elle par reconnaissance, par principes, par réflexion (1). » Lorsque le prince Henri de Prusse écrivait à son frère : « Voilà le comte Orlof disgracié dans les formes, cet événement est un clou qui affermit la couronne sur la tête de l'impératrice (2), » il ne soupçonnait guère les angoisses — un peu vulgaires à la vérité — auxquelles Catherine était en proie depuis l'éloignement du favori. Un soir un carrosse franchit la porte du château. Elle croit y apercevoir Orlof déguisé. Vite elle court se réfugier dans l'appartement de Panin (3). Grégoire Orlof est un amant jaloux qu'on n'aime plus, mais dont on craint les éclats. Se venger lui serait facile. Il est aux portes de la ville, et qui sait? peut-être dans la ville même. Plus de mille soldats des gardes sont à sa solde particulière et plusieurs évêques à sa discrétion (4). S'il liait partie avec l'héritier du trône, s'il tentait un coup de main?

Paul ne tarde pas à voir clair dans le jeu de sa mère. Orlof est disgracié; mais on le redoute, on le ménage, on le comble de bienfaits. On lui donne une terre de six mille

(1) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 218; Sabatier, 15 septembre 1772.
(2) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 361.
(3) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 338; M. Durand, 1er décembre 1772.
(4) *Id.*, vol. XC, fol. 355; M. Durand, 5 décembre 1772.

paysans pour lui et ses descendants, une pension de 150,000 roubles, une superbe vaisselle d'argent et une collection de tableaux (1); on entretient avec lui une correspondance journalière. On lui fait savoir sous main qu'on lui reste attaché. On lui envoie un sénateur, Yélaguin, pour lui dire : « Vous connaissez peut-être les méchants propos que le grand-duc tient sur vous. Ne vous en inquiétez pas. L'impératrice fait fi de ces calomnies inventées à plaisir pour vous perdre; ce sont des malices cousues de fil blanc (2) ! » Sans doute un jeune seigneur, Wassiltchikof, installé au palais, a suppléé Orlof dans son rôle de jeune premier et d'amoureux, mais c'est toujours lui qui règne, lui qui dispense les faveurs. Bien mieux, le voici qui fait une apparition à la cour au mois de décembre; il est gai, jovial et porte haut la tête; son attitude devant l'impératrice ne trahit pas le moindre embarras. Il quitte Pétersbourg de son plein gré et va passer à Reval les premiers mois de 1773. Les bonnes grâces de Catherine l'y suivent : elle s'inquiète de ce qu'il mange, elle pourvoit au luxe de sa table, elle contribue à l'éclat des fêtes qu'il donne aux bourgeois de la ville et lui envoie même des bijoux pour la loterie qu'il fait tirer à l'ouverture du bal (3). Se sentant le vent en poupe, il revient à la cour au printemps; il recouvre à peu près toutes ses charges et jouit d'un grand crédit jusqu'au jour où Potemkin prend le pas sur lui (4).

Ce n'est pas sans amertume que le grand-duc Paul a vu Orlof regagner le terrain perdu. Il haïssait Orlof d'une

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 276, lettre de Catherine au *Gazetier du Bas-Rhin*.

(2) *Sbornik*, t. XLII, p. 307.

(3) Affaires étrangères, vol. XCI, fol. 207; M. Durand, 28 février 1773.

(4) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 92-95.

haine implacable et souvent, sans l'intervention de Panin, il lui aurait craché son mépris en plein visage. Autant il s'est félicité de sa chute, autant il s'est indigné des égards qu'on a continué de lui témoigner après l'avoir disgracié. Mettant à l'épreuve la tendresse maternelle dont Catherine affectait d'être pénétrée, il a supplié sa mère de ne plus revoir Orlof; il l'a menacée de quitter la Russie si l'ancien favori revenait à la cour; prières et menaces sont demeurées vaines. On a répété à Paul certains propos d'Orlof qui ont porté son irritation au comble : Orlof a eu l'audace de prétendre qu'il s'était plusieurs fois jeté aux pieds de l'impératrice pour l'engager à traiter le jeune prince avec plus d'égards et à le faire entrer au conseil; comme si ce n'était pas lui, Orlof, qui avait semé la discorde entre la mère et le fils (1)! Paul a pleuré de rage quand il a vu son ennemi reçu au palais impérial pendant son séjour à Pétersbourg : il a refusé de lui adresser la parole (2). Enfin, à bout de force et de courage, il s'est avoué vaincu. Lorque Grégoire Orlof est revenu triomphalement de Reval, il a consenti, la mort dans l'âme, à lui parler et il a eu la honte de recevoir de Catherine, pour prix de cette capitulation inévitable, 50,000 roubles (3). Orlof ne se contente pas de cette réconciliation faite du bout des lèvres. A voir en effet l'air glacé de Paul, il se demande parfois avec inquiétude quel serait son sort si, le grand-duc venant tout à coup à régner, il tombait entre ses mains.

Le temps est loin déjà où Catherine, calculant ses attitudes, composant son visage, répandait les effusions de son amour maternel. Il y a eu simplement une ébullition

(1) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 313; M. Durand, 8 novembre 1772.
(2) *Id.*, vol. XCI, fol. 28; M. Durand, 6 janvier 1773.
(3) *Id.*, vol. XCI, fol. 322; M. Durand, 2 avril 1773.

de tendresse qui s'est évaporée par son propre étalage, une idylle habilement préparée et qui a duré l'espace d'un matin. Dès l'instant où l'impératrice n'a plus rien à craindre ni d'Orlof, ni de Paul, le vent a sauté brusquement. Le passage a été rapide des caresses aux rebuffades. Ce que nous devons retenir de cet épisode, c'est que dans sa lutte contre son fils Catherine prend tous les masques.

Cette lutte sourde qui se poursuivait entre l'impératrice et l'héritier du trône créait au palais un certain malaise. Saldern déclarait pour sa part « qu'il ne pouvait pas vivre dans une cour où, pour être bien avec l'impératrice de Russie, il fallait être mal avec le grand-duc, et où, pour être bien avec celui-ci, on s'exposait aux soupçons de l'autre (1). » Les diplomates accrédités à Pétersbourg étaient tenus à la plus grande circonspection : pour peu qu'ils fissent leur cour au tsarévitch, la souveraine se détournait d'eux. Un ambassadeur autrichien, M. de Lobkovitz, en fit l'expérience à peine arrivé à son poste. On n'eut rien de plus pressé que de le prendre à part pour l'engager à dîner régulièrement chez le comte Panin avec le grand-duc. Il s'en défendit « comme d'une chose qui serait plus que légère ». Aucun ministre n'allait à ces soupers; seuls les envoyés de Danemark et de Suède étaient autorisés de loin en loin à dîner chez le grand-duc « comme ministres de famille ». Lobkovitz pourtant se laissa faire. L'hôte et les convives le comblèrent des attentions les plus recherchées; on se confondit en prévenances et en caresses. Sans flairer l'intrigue, l'Autrichien se félicita d'être aussi bien traité, et il revint. Mal lui en prit. A partir de ce moment Catherine lui battit froid (2). Notre ministre, Durand, qui connaissait

(1) *Sbornik*, t. LXXII, p. 385.
(2) Affaires étrangères, vol. LXXXVIII, fol. 182; Sabatier, 19 avril 1771.

mieux le terrain glissant où il était engagé, fut plus avisé. Au mois d'octobre 1772 l'ambassadeur suédois parlait de faire une démarche auprès du grand-duc pour le complimenter à l'occasion de sa majorité. Durand lui fit observer qu'aucun acte public n'avait marqué la majorité de Paul. Il n'avait pas même été fait de promotions le 20 septembre afin, sans doute, que personne n'eût la moindre obligation au jeune prince. « L'impératrice, disait Durand, pourrait soupçonner la Suède de vouloir porter le grand-duc à se sentir, l'avertir que hors de la Russie on le regarde comme un prince en état de gouverner par lui-même. Ce n'est point à nous, ambassadeurs, à examiner la nature des droits de l'impératrice à la couronne de Russie et la légitimité de son titre (1). »

Plutôt que de se désigner au mécontentement de la tsarine, on préférait blesser le grand-duc en s'écartant de lui, et l'on se disait pour étouffer ses scrupules que le prince ne se faisait pas avantageusement connaître. En 1770, le frère de Frédéric II, Henri de Prusse, se rendit à Pétersbourg, prévenu contre Paul et bien décidé à réserver pour l'impératrice toutes ses attentions et ses flatteries. Pendant son séjour à la cour impériale, il insinua, dit-on, à Catherine l'idée d'épouser le frère cadet d'Ivan VI de Brunswick, alors âgé de vingt-sept ans. Paul en conçut un profond ressentiment et ne se fit pas faute de s'exprimer avec aigreur sur le compte d'Henri (2). Il ne savait ou ne pouvait se venger que par des paroles cruelles des torts qu'on avait à son endroit.

S'il avait jamais espéré qu'une fois majeur et hors de page il aurait à la cour la place qui lui revenait, ses illusions étaient détruites. L'ignorer, le mépriser était au

(1) Affaires étrangères, vol. XC, fol. 320; M. Durand, 10 novembre 1772.
(2) *Id.*, vol LXXXVII; Sabatier, 2 novembre 1770.

palais une mode qu'il était ridicule de ne pas suivre et de bon goût d'exagérer. Il sentait se refroidir peu à peu le dévouement de ceux qui, dans les premières années du règne, regardaient comme un devoir de chasser la veuve de Pierre III et de donner la couronne à son fils. Espérer, d'autre part, que l'impératrice accorderait à l'homme mûr la tendresse maternelle qu'elle avait refusée à l'enfant, à l'enfant frêle et timide, Paul ne le pouvait pas. Il devait s'y résigner : ses rapports avec sa mère continueraient d'être ceux d'un esclave révolté et tremblant devant un maître redouté. Toujours il garderait son cœur fermé, en défense contre sa mère. Son âme faible s'abandonnait elle-même sous la fascination de la forte volonté qui l'enveloppait. Son imagination prenait un pli de tristesse qui ne devait plus s'effacer. Une chance de bonheur lui restait pourtant : le sort pouvait lui ménager une vaillante compagne, capable de réchauffer son cœur en même temps que d'adoucir son humeur.

CHAPITRE III

LE PREMIER MARIAGE

(1773-1776)

I

L'Allemagne, république de maisons souveraines, élevait quantité de princesses également propres à recevoir tous les dogmes et à partager tous les trônes. Cette riche pépinière était périodiquement visitée par de galants explorateurs, agents de la diplomatie officielle ou de la diplomatie secrète, qui prenaient des notes sur les sujets d'élite, les désignaient au choix des différentes cours de l'Europe et négociaient des mariages. Le rôle était si flatteur que tout le monde l'enviait. Le baron d'Assebourg y réussit à merveille. Fatigué de servir obscurément le Danemark, sa patrie, effrayé de l'importance démesurée qu'acquérait Struensée à la cour de Christian et prévoyant la chute de Bernstorf, son protecteur, le baron d'Assebourg offrit, en 1769, ses services à Catherine. Il lui persuada que le moment était venu de s'occuper du mariage de Paul : pourquoi attendre que le prince eût un peu de barbe au menton? L'impératrice chargea l'habile Danois de faire une tournée dans les petites cours protestantes de l'Allemagne et de chercher

une femme qui pût convenir à son fils (1). Si notre homme n'avait pas su à merveille quelles considérations devaient le guider dans son choix, il aurait pu se renseigner auprès de notre chargé d'affaires, le remuant abbé Guyot que Catherine avait surnommé *M. le surchargé* : « On ne désirerait point, écrivait ce diplomate, que cette princesse fût d'une maison trop considérable par son influence; on voudrait surtout que sa personne fût incapable de donner au grand-duc d'autres exemples et d'autres conseils que ceux de la soumission. On lui pardonnera d'être jolie, ajoutait le malicieux abbé; mais l'esprit serait un titre d'exclusion; aussi celle qui aspirera à ce mariage ne doit en avoir que pour savoir bien le cacher (2) » D'Assebourg se mit en campagne : on lui assura une pension annuelle de 4,000 roubles et on lui promettait, s'il réussissait dans sa mission, de l'employer auprès de la jeune cour « comme une personne de confiance, capable de donner de bons conseils à un jeune ménage (3) ».

Le baron voyagea beaucoup, envoya à Pétersbourg lettres sur lettres, rapports sur rapports, et put se piquer de bien gagner ses gages. Par la dépense et par l'esprit il réussit à s'introduire en tous lieux. Sur chaque princesse d'Allemagne il se livra à de délicates et minutieuses enquêtes, s'insinuant avec tact dans les bonnes grâces du père et de la mère, interrogeant les gens de cour et sachant par quelques complaisances bien placées se ménager l'indiscrétion des gouvernantes, des précepteurs

(1) Asseburg, *Denkwürdigkeiten*, p. 245 et suiv.

(2) Affaires étrangères, vol. LXXXI, fol. 234; l'abbé Guyot, 15 juillet 1767.

(3) Asseburg, *Denkwürdigkeiten*, p. 257; *Sbornik*, t. CIX, p. 621, dépêche de Lobkovitz à Kaunitz.

et des familiers de tout genre. Ses informations, puisées aux sources les plus intimes et les plus sûres, étaient souvent satisfaisantes. Aussi Catherine n'avait-elle que l'embarras du choix. Elle se comparait gaiement « à l'âne de la fable qui mourait de faim entre plusieurs bottes de foin, parce qu'il ne pouvait se déterminer laquelle il entamerait (1) ».

Elle hésitait d'autant plus qu'aux combinaisons suggérées par son émissaire elle opposait dans son esprit un autre projet d'alliance, conçu par elle et qui offrait bien des avantages. Le petit empereur Ivan VI, qui avait si tragiquement perdu la couronne en 1741 et la vie en 1764, avait laissé deux sœurs qui végétaient tristement à Kholmogory, dans le gouvernement d'Arkhangel, sous la garde de leur père, le vieux prince Antoine de Brunswick. Pourquoi ne pas marier Paul à l'une de ces princesses? Ce serait donner une réparation éclatante à ces augustes victimes des révolutions passées; et qui sait? peut-être cette considération avait-elle prise sur l'impératrice. Bien mieux, ce serait unir par des liens nouveaux et puissants les deux branches de la dynastie des Romanof qui s'étaient durant un demi-siècle disputé le pouvoir, l'une issue de Pierre le Grand et l'autre, de son frère Ivan. Ce mariage détruirait bien des germes de dissensions. Sans doute la plus jeune des princesses de Brunswick avait depuis longtemps coiffé sainte Catherine, alors que Paul comptait à peine dix-sept ans : mais qu'importait la disproportion d'âge? L'impératrice songea sérieusement à cette union. A un moment même le bruit circula que « deux carrosses, des équipages, de la vaisselle, un train proportionné à quelqu'un de très important » avaient

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 61.

quitté la capitale, fait mine quelque temps de se diriger sur Moscou, puis rebroussé chemin et gagné Arkhangel. On annonçait partout la prochaine arrivée du prince Antoine et de ses filles (1). On ne vit rien venir, et il ne fut bientôt plus question des malheureux exilés de la mer Blanche.

Cependant le baron d'Assebourg séchait d'impatience, et certaines princesses allemandes autant que lui, pour le moins. Enfin, au commencement de 1771, Catherine, ayant lu et relu les dossiers de son homme d'affaires, passa résolument au choix et, sans en souffler mot à son fils, désigna la princesse Louise de Saxe-Gotha. On suggérerait à la mère l'idée d'entreprendre le voyage de Russie avec ses deux filles; inutile de lui dire pourquoi. « Le pis, écrivait Catherine, le pis pourrait être, si le guignon s'en mêlait et qu'aucune des deux ne nous convînt. Alors que pourrait-elle perdre? Elle y gagnerait une dot pour ses filles, à la faveur de laquelle elle les établirait ailleurs. Au reste, les frais du voyage ne la ruineraient point, puisque ces frais lui seraient remis d'ici et qu'elle pourra garder l'incognito jusqu'en Russie où elle sera défrayée (2). » Quatre mois se passèrent sans que d'Assebourg donnât de ses nouvelles. Il avait découvert « dans le personnel et le caractère des princesses de Saxe des défauts remarquables et de conséquence qu'il n'avait pu pénétrer dans ses premières recherches ». A la suite d'une nouvelle enquête il trouva la princesse Louise « fort changée au préjudice de ses traits et de sa figure », et, au mois de mai, il écrivit qu'il valait mieux ne plus songer à elle. Catherine le félicita d'avoir si judicieusement arrêté ses démarches (3).

(1) Affaires étrangères, vol. LXXXVII; Sabatier de Cabres, 17 août 1770.
(2) *Sbornik*, t. XIII, p. 64.
(3) *Id.*, t. XIII, p. 82 et 90.

C'est alors qu'elle dirigea ses vues sur Wilhelmine de Hesse-Darmstadt. Cette jeune fille lui avait été décrite « comme un chef-d'œuvre de la nature ». Mais Catherine savait que la perfection n'est pas de ce monde et ne se laissait pas tourner la tête par ces éloges sans doute exagérés. Ce qui prêtait matière à de sérieuses objections, c'est que Wilhelmine avait une nichée de frères et de sœurs. L'impératrice songeait avec frayeur que toute une famille, père, mère et huit enfants, allait lui tomber sur les bras, la ruiner en dots et en pensions. Mais où trouver une princesse allemande qui ne fût chargée de frères et de sœurs? La princesse de Würtemberg, également proposée par d'Assebourg, en avait onze : Wilhelmine coûterait encore moins cher (1).

Wilhelmine eut, pour plaider sa cause, un avocat qui avait la langue bien pendue, un personnage tour à tour sérieux et bouffon, qui aimait à jouer, ne fût-ce que dans l'antichambre, le négociateur et l'homme important et qui cherchait depuis longtemps une occasion de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'impératrice du Nord. Melchior Grimm, passant en 1769 à la cour de Darmstadt, avait trouvé Wilhelmine jolie et pleine de raison et s'était occupé dès lors de la pourvoir d'un mari. Il ambitionna de lui faire épouser le grand-duc Paul et, le projet conçu, il y tint par toutes les fibres de son orgueil. On l'entendit partout célébrer les louanges de Wilhelmine, parler de sa beauté, de sa grâce, de « ses yeux bien fendus » et de « ses cheveux bien plantés » sur un ton d'enthousiasme quelque peu comique. Si d'aventure on accusait devant lui la princesse d'être violente et d'avoir des mouvements

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 91-92.

d'humeur, cela lui perçait le cœur. « Être calomniée si jeune, soupirait-il, cela promet! » Il ne supportait pas davantage qu'on jetât la pierre au grand-duc de Russie. Pour faire agréer sa protégée, Grimm remua ciel et terre. L'affaire traina jusqu'en 1773 et pendant trois ans le pauvre Grimm passa par des alternatives de confiance et de désespoir (1).

Le baron d'Assebourg fut chargé d'entamer les négociations et de décider la landgrave de Hesse-Darmstadt à se rendre à Pétersbourg avec « son essaim de filles ». La landgrave avait encore trois filles à établir : Amélie-Frédérique, dix-huit ans; Wilhelmine, dix-sept ans; Louise, quinze ans. « Nous serions bien malheureux, disait Catherine, si entre ces trois nous n'en trouvons une qui nous convienne. » L'aînée avait pour elle ou plutôt contre elle les éloges du roi de Prusse. « Je sais, disait Catherine, comme il les choisit et comme il les lui faut; et difficilement ce qui est de son goût nous accommoderait. Pour lui les plus sottes sont les meilleures (2)! » Elle avait une préférence pour Wilhelmine.

Caroline de Hesse-Darmstadt, que Catherine invitait officiellement le 28 avril 1773 à venir en Russie présenter ses filles, a conservé dans l'histoire de son pays le surnom de « la grande landgrave », encore qu'elle n'ait été associée à aucun événement considérable. Ce fut une femme de grand mérite. Fille du comte palatin Christian III de Deux-Ponts, elle avait épousé en 1741 le prince héréditaire du landgraviat de Hesse, un soldat féru de son métier, un homme bizarre, atrabilaire, un mari plein d'estime pour sa femme, mais fort

(1) Schérer, *Melchior Grimm*, p. 229 et suiv.
(2) *Sbornik*, t. XIII.

peu tendre et restant le moins possible à la maison (1). Quand il allait aux manœuvres ou en voyage, son départ ne laissait pas un grand vide. Caroline avait trouvé un aliment à son activité morale et cultivait les belles-lettres. De Darmstadt, elle fit un des centres littéraires de l'Allemagne (2). Wieland, Herder et Gœthe y venaient souvent; Gœthe, jeune encore, y nouait des relations fécondes avec Merk, esprit caustique, inquiet et mécontent, l'homme « à l'œil gris et au regard fureteur » dont l'auteur de *Faust* paraît s'être souvenu en traçant la figure de Méphistophélès.

La landgrave, quand elle se mit en route pour la Russie, n'avait pas l'esprit tout à fait tranquille. Elle songeait aux dépenses du voyage; jamais elle n'y pourrait faire face si l'impératrice ne venait à son secours (3). Elle craignait surtout que sa démarche n'excitât trop vivement la curiosité et, en cas d'échec, ne compromît ses filles. Frédéric II s'efforçait de la rassurer. Il voulait empêcher à tout prix qu'il ne s'établît au palais impérial une grande-duchesse dévouée à la Saxe, à l'Autriche ou à la France. Le mariage de Paul avec Wilhelmine serait, pensait-il, tout à l'avantage de la Prusse : la sœur aînée de cette princesse avait en effet épousé Frédéric-Guillaume, neveu et successeur de Frédéric; les deux héritiers présomptifs de Russie et de Prusse seraient donc beaux-frères. Dans son désir d'aplanir toutes les difficultés, Frédéric II engagea la landgrave à passer par Berlin. Personne ne s'étonnerait qu'elle vînt rendre visite à sa fille et à son gendre. Une fois à Berlin,

(1) Schérer, p. 221.

(2) Bopp, *Die grosse Landgräfin* (*Historiches Taschenbuch*, 1853).

(3) « On parle de l'embarras qu'elle a de trouver les fonds nécessaires pour ce voyage auxquels l'impératrice paraît n'avoir pas pourvu. » (Affaires étrangères, vol. XCI, fol. 359, le duc d'Aiguillon, 11 avril 1773.)

elle trouverait sans peine un prétexte pour pousser jusqu'à Pétersbourg (1).

Trois vaisseaux russes allèrent prendre la landgrave et sa suite à Lübeck. Les princesses montèrent à bord du *Saint-Marc*. Pendant la traversée, un capitaine de frégate, le comte André Razoumovski, se fit remarquer par ses assiduités auprès d'elles (2). Ce jeune seigneur était à cette époque, de la part de Paul, l'objet d'une amitié qui tenait de la passion. Il avait vingt ans. Le front mâle et fier, la joue en fleur, aimable autant qu'ardent, il excellait à plaire aux femmes; les hommages qu'il offrit à Wilhelmine ne la trouvèrent pas tout à fait insensible. Nous verrons comment il sut plus tard se glisser dans l'intimité de la jeune cour et obtenir de la femme de Paul quelque chose de plus que de l'amitié.

On jeta l'ancre dans la rade de Reval. Le baron Tcherkassof attendait les princesses. Leur souhaiter la bienvenue, les conduire à Tsarskoïé-Célo et surtout donner chemin faisant de bons conseils à la landgrave, telle était sa mission. Catherine l'avait muni d'instructions secrètes : « *Nota bene secretissime*. M. le baron aura la bonté de chercher l'occasion d'insinuer à Madame la Landgrave, qu'il n'y aura rien de plus aisé pour Son Altesse, que de s'insinuer dans mon amitié et que, pour cela, il n'y a qu'un seul moyen, qui est d'avoir pour moi la plus grande confiance, de se régler d'après mes avis, de me parler franchement et de me consulter, dans tous les cas où elle sera embarrassée, cordialement. Que d'ailleurs je souhaite qu'elle ait de l'égalité dans la conduite

(1) *Mémoires de Frédéric II*, t. II, p. 371; Alfred Rambaud, *Catherine II dans sa famille (Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874.)

(2) Asseburg, *Denkwürdigkeiten*, p. 254.

vis-à-vis de tout le monde, beaucoup d'attention et de politesse, mais point de préférence, et surtout aucune pour les avis et les conseils de la politique (1). »

Au mépris de toute décence, l'impératrice voulut que sa première entrevue avec les princesses eût lieu à Gatchina, chez Orlof, chez son ancien amant qui reconquérait à cette époque une partie de son prestige. Elle mit à cette acte d'insolence comme un plaisir de bravade, et Paul dut le sentir amèrement. La landgrave de Hesse arriva le 15 juin. Le prince Orlof alla à sa rencontre et la pria de dîner au château. « Vous trouverez, lui dit-il, quelques dames chez moi ». Étonnement de la landgrave, lorsqu'en entrant elle se vit en présence de Catherine II. L'impératrice s'empressa de la mettre à l'aise en dépouillant toute étiquette et en lui faisant les honneurs du château avec une familiarité de bonne humeur. Les voyageuses allèrent « s'épousseter ». Le dîner, très gai, fut suivi d'une promenade en voiture. A cinq verstes du château, on rencontra le grand-duc Paul qui arrêta ses chevaux et descendit de son « phaéton ouvert à six places ». Les dames sortirent de leur carrosse, et les présentations furent faites (2). Catherine écrivait au prince Henri de Prusse : « Voilà notre connaissance entamée, sans aucun embarras et sans maître de cérémonie, meuble qui, selon moi, allonge les physionomies (3). »

Paul montrait un visage souriant. De voir que, sans le consulter, sa mère faisait et défaisait pour lui des mariages où il entrait toutes les considérations, excepté le souci de ses goûts et de son bonheur, il avait ressenti une vive

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 331.

(2) *Id.*, t. XIII, p. 346, lettre de Catherine à Mme de Bielke du 7 juillet 1773.

(3) Krauel, *Briefwechsel zwischen Heinrich von Preussen und Katharina von Russland*, p. 166.

douleur dont il s'était soulagé, selon son habitude, en se plongeant avidement dans les sombres pensées qui sans cesse affluaient en lui. Mais sous l'adolescent farouche, en proie à une misanthropie amère, universelle et naïve, il y avait la créature vivante qui éprouvait confusément le besoin d'aimer. Son imagination travaillant, le grand-duc finit par s'intéresser aux combinaisons matrimoniales qu'on élaborait pour lui ; il tendit l'oreille aux propos qui circulaient touchant les princesses de Hesse, et le désir lui vint de se présenter à elles à son avantage. Pendant les trois mois qui précédèrent l'arrivée de sa fiancée inconnue, il entreprit sérieusement de réformer son caractère. Les lettres qu'il écrivait alors à Razoumovski, son confident et son soutien, témoignent de ses efforts. « Vous avez déjà opéré un miracle d'amitié sur moi, puisque je commence à me défier de mes anciennes défiances ; mais, mon ami, il faut que vous persévériez avec moi, car vous allez contre une habitude de dix années et vous combattez ce que la crainte et la gêne ont enraciné en moi. » Au moment où les princesses, conduites par Razoumovski, vont débarquer à Reval, Paul écrit à son ami : « Je me suis beaucoup promené, je n'ai fait que des réflexions sur moi-même, et par là — du moins le pensais-je — je suis parvenu à chasser ces inquiétudes et ces soupçons, qui me rendaient la vie bien dure... Vous vous souvenez avec quelle espèce de peur ou bien d'embarras j'envisageais le moment de l'arrivée des princesses. Eh bien! c'est avec la plus grande impatience que je les attends présentement (1). » Au seuil d'une nouvelle vie, Paul essayait de rejeter son fardeau d'inquiétudes et de chagrins et d'élever son âme qui languissait à terre.

(1) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, p. 9, 19 et 20.

Il était dans de bonnes dispositions pour trouver charmantes les voyageuses. Des trois princesses ce fut Wilhelmine qui fit la meilleure impression. Catherine « laissa à son fils trois jours de temps pour voir s'il ne vacillerait point (1) ». Et le 18 juin elle demanda pour lui la main de Wilhelmine. La landgrave ne fit « pas beaucoup de façons pour y consentir ». Un courrier partit à la recherche du landgrave de Hesse pour obtenir son adhésion. La cour s'installa à Tsarskoïé-Célo, puis à Péterhof. La souveraine ne changea rien à ses habitudes de travail. Elle ne voyait guère ses hôtes que le soir. La canne à la main et suivie de sa meute de chiens anglais, « la famille Anderson », elle promenait les princesses par les claires soirées du nord, sous les ombrages du parc ou, plus souvent, elle les réunissait à une table de jeu, en attendant le souper. Au sortir de sa délicate cour de Darmstadt, la landgrave devait se rendre compte qu'en dépit des efforts tentés pour copier Versailles, il y avait encore à Péterhof de la grossièreté dans les mœurs, du cynisme dans la licence, de la lourdeur dans la débauche, peu de raffinement, peu de goût. Il sautait aux yeux que les descendants des compagnons ivres et querelleurs de Pierre Ier avaient étudié les bonnes façons et le bel air des choses; mais, qu'ils eussent de la peine à y atteindre, les plaisanteries d'un Orlof, les bouffonneries extravagantes d'un Narichkin le témoignaient à chaque instant. La landgrave souffrait un peu dans la société de ces « barbares », comme disait Frédéric II; mais elle se gardait de le laisser voir. Elle affichait une profonde admiration pour Catherine et vantait en toute occasion sa souplesse d'esprit, sa belle humeur, son entrain, sa bonne grâce « à se mettre à la portée de

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 348.

chacun ». L'impératrice la payait de la même monnaie. « Madame la landgrave, écrivait-elle, est bonne à connaître; elle a le cœur et l'esprit élevés, c'est en tout point une femme estimable et de beaucoup de mérite; sa conversation m'amuse, et il paraît que ni elle ni ses filles ne s'ennuient point avec nous (1). » Ces témoignages réciproques de sympathie n'étaient pas très sincères. Si attentives que fussent à se contenir l'impératrice et la landgrave, une certaine aigreur perçait dans leurs rapports. Catherine fut très mécontente d'apprendre que Caroline de Hesse s'était plainte au duc de Deux-Ponts qu'on la laissât sans argent (2). « Elle paraît s'éloigner de plus en plus de la landgrave, observait notre ambassadeur. Celle-ci, de son côté, paraît choquée de l'état d'enfance dans lequel elle retient son fils. Elle passe de plus pour avoir des prétentions de tout genre et pour ne pas éviter avec assez de soin de heurter celles de l'impératrice. Celle de ses filles qu'on destine au grand-duc est accusée de hauteur. Elle fait quelques questions légères aux femmes de la cour et n'attend pas leurs réponses. Celles-ci s'en vengent en lui trouvant peu d'esprit et de figure (3). » La landgrave manifestait le désir de retourner au plus tôt en Allemagne : personne n'y trouvait à redire.

La question de religion faillit soulever des difficultés. Pendant ses pourparlers avec la cour protestante de Darmstadt, le baron d'Assebourg avait laissé entendre que la jeune princesse serait probablement admise à conserver sa foi, sinon à pratiquer son culte. Le père, luthérien fervent, y tenait beaucoup. Grimm disait : « Il ne voudra

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 349.
(2) Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 126; M. Durand, 18 juin 1773.
(3) *Id.*, vol. XCII, fol. 269; M. Durand, 29 juillet 1773.

pas me chagriner pour la procession du Saint-Esprit! » La landgrave était à peine arrivée à Tsarskoïé-Célo que Catherine aborda la question et exigea que la princesse destinée au grand-duc embrassât la religion orthodoxe. Le peuple russe, disait-elle, ne témoignerait à la femme de Paul aucun respect, aucune sympathie, si elle ne partageait pas sa foi. Caroline de Hesse tenta de résister : on railla ses scrupules, et on passa outre. L'archimandrite Platon fut chargé de convertir Wilhelmine. La jeune princesse étudia la langue russe, apprit par cœur le catéchisme orthodoxe et bientôt cita des versets de l'Évangile comme un pope. Platon était un peu suspect à l'impératrice à cause de son amitié pour Paul; on voulut l'éloigner. Mais la landgrave, qui connaissait de longue date la valeur et la sainteté de Platon, exigea que sa fille n'eût pas d'autre directeur de conscience que lui (1).

Wilhelmine abjura le 15 août la religion réformée. « La landgrave, rapporte un contemporain, fut scandalisée des termes dans lesquels est conçue l'abjuration en usage dans l'Église grecque et qui porte sur père et mère. Mais il fallut qu'elle se contentât de ce que lui dit le théologien de la cour pour en adoucir la tournure (2). » Le baptême eut lieu : suivant la coutume des orthodoxes, la mère n'y assista point. Un document tiré des archives de Berlin nous donne d'intéressants détails sur la cérémonie qui suivit : « Sa Majesté l'impératrice s'approcha de Madame la princesse Wilhelmine et la conduisit auprès de sa tribune où Elle se plaça auprès du grand-duc pour entendre la messe qui fut célébrée par Platon, arche-

(1) Snéguiref, *Jizn Platona, metropolita moskovskavo*, t. II, p. 32; Schérer, *Melchior Grimm*, p. 232 et suiv.

(2) Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 332; M. Durand, 20 août 1773.

vêque de Tver, qui a eu l'honneur de diriger la conversion de la princesse. Pendant la consécration, Sa Majesté l'impératrice, sortant de nouveau de sa tribune, conduisit la princesse par la main auprès de l'autel, pour lui faire adorer les saintes images et pour les lui faire baiser, lui donnant elle-même l'exemple de se prosterner devant elles; et, lorsque le moment de la communion fut arrivé, elle la conduisit encore auprès de l'archevêque et la soutint même entre ses bras, pendant qu'elle lui fut administrée; après quoi elle la conduisit à sa première place et se remit à la sienne jusqu'à la fin de la messe (1) ». M. de Corberon disait : « C'est la meilleure comédienne que notre Catherine (2) ! » Un mois après, elle écrivait en plaisantant à Voltaire : « Réjouissez-vous de notre joie et que cela vous serve de consolation dans un temps où l'Église d'Occident est affligée, divisée et occupée de l'extinction mémorable des jésuites (3) ! » Wilhelmine prit les noms de Natalie Alexiéevna. Ses fiançailles furent célébrées le lendemain de son baptême, le 16 août. L'impératrice, à cette occasion, lui assigna pour ses « épingles » 50,000 roubles par an. Catherine, grande-duchesse, n'en recevait que 30,000 d'Élisabeth Pétrovna : elle reconnut que « cela ne suffisait pas ». Ce fut seulement quelques jours après les fiançailles que la souveraine donna audience à un certain Moser qui, sur l'ordre du père de Wilhelmine, avait traversé toute l'Allemagne en courant, pour rappeler à la cour de Russie combien le landgrave serait peiné de voir sa fille changer de religion. Caroline insinua qu'un

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 87; Solms, 27 août 1773.

(2) Labande, *Un diplomate français à la cour de Catherine II, Journal intime du chevalier de Corberon*, t. I, p. 362.

(3) *Sbornik*, t. XIII, p. 358.

brevet de feld-maréchal russe consolerait peut-être son mari (1).

Cependant Paul faisait sa cour à Wilhelmine. Quoiqu'il s'efforçât de maîtriser son tempérament chagrin, son caractère rétif, il dut, j'imagine, remplir assez mal son rôle de fiancé. Il manquait d'assurance, d'enjouement, de grâce aisée dans les manières. « Du brillant, ce n'est pas mon fait, disait-il quelques années plus tard; on est gauche à vouloir être ce que l'on n'est pas (2). » Rien qu'en étalant la misère de son cœur, pouvait-il toucher Wilhelmine? Je ne sais. Dix-sept ans, une belle taille, le regard humide d'un charme singulier, beaucoup de douceur dans la physionomie, une grande vivacité qui tirait assez sur l'étourderie, tel était alors le portrait de la Hessoise. Un jeune homme un peu timide et embarrassé de sa personne admire volontiers chez une femme une certaine grâce familière et des allures dégagées. Paul était épris de Wilhelmine. L'ambassadeur prussien, très satisfait de ce mariage, pouvait écrire à son maître sans trop forcer les choses : « Le grand-duc ne se possède pas de joie et regarde comme le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, d'être uni à une princesse qu'il adore et qu'il considère comme digne de sa tendresse et de sa plus haute estime (3). »

Le bonheur du tsarévitch n'était pas cependant sans mélange. Il s'était promis de ne plus s'abandonner aux soupçons, aux défiances, à ces inquiétudes « qui, disait-il à Razoumovski, lui faisaient prendre, si ce n'est du blanc,

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 353.

(2) *Id.*, t. XX, p. 434, lettre à Sacken.

(3) *Id.*, t. LXXII, p. 381. — « On dirait, à le voir agir, qu'il ne songe qu'à lever tout obstacle à un prompt établissement et qu'il croit y trouver ou sa sécurité ou un moyen de faire valoir ses prétentions. » (Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 270; M. Durand, 29 juillet 1773.)

du moins du gris pour du noir (1) ». Il faut bien avouer que plus d'une fois, durant ses fiançailles, ses résolutions furent mises à forte épreuve. C'est d'abord une intrigue d'Orlof qui l'émeut. L'impératrice s'était détachée de son amant : on pensait que, pour emprunter une expression de Paul, ce « butor d'Orlof (2) » s'accommoderait autant d'une Kalmouke ou d'une Finnoise que de la plus jolie femme de la cour. Mais voici que l'ancien favori, en quête d'aventures, tourne autour des princesses de Darmstadt, usant avec elles « de manières fort libres » et leur murmurant à l'oreille de galants propos. « Il en conte formellement à la cadette », et sa conduite exprime d'une façon claire, presque brutale, sa résolution de l'épouser. La princesse Louise encourage ses assiduités et, sans y prendre garde, se laisse mener un peu plus loin peut-être qu'elle n'aurait voulu s'engager. Panin, qui a toujours les yeux ouverts sur les menées des Orlof, dénonce à Paul le manège de son ennemi. L'ambassadeur prussien est sur les épines : il compte beaucoup « sur les sentiments élevés » de la landgrave qui ne voudra pas « associer au grand-duc de Russie un particulier pour gendre ». Mais sait-on si Catherine ne seconde pas secrètement les vues d'Orlof? Frédéric II, averti, écrit à la landgrave pour éveiller sa défiance. Orlof est obligé de battre en retraite (3).

Mais Paul n'est pas au bout de ses peines. A mesure que le moment du mariage approche, sa mère lui fait

(1) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 20.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 15.
(3) *Sbornik*, t. LXXII, p. 366-369, dépêche de Solms du 5 juillet 1773. — Dans une dépêche postérieure, l'envoyé prussien rapporte que Catherine songe à marier la princesse Louise au prince Charles de Suède.

plus froide mine. Elle est inquiète. Elle redoute qu'une fois marié, son fils n'échappe à sa surveillance et qu'à l'instigation d'une épouse ambitieuse il ne lui déclare la guerre. Elle entrevoit en Wilhelmine une rivale; et ce n'est pas sans amertume que l'impératrice, un peu vieillie, un peu fanée déjà, se rappelle à cette heure ce que peut en Russie une princesse séduisante et hardie. Notre ministre Durand va jusqu'à prétendre que les frayeurs de Catherine, à la veille du mariage de Paul, sont de nature à troubler sa raison; il donne des détails sur la crise nerveuse qu'elle subit (1). L'intérêt qu'on attache aux choses qu'on est seul ou presque seul à connaître vous pousse quelquefois à en exagérer l'importance. Il n'en est pas moins certain que Catherine envisage avec inquiétude les conséquences possibles du mariage de son fils. Elle regrette d'avoir fait venir à Pétersbourg les princesses de Darmstadt, elle souhaite secrètement une rupture qu'elle n'ose provoquer.

La cérémonie du mariage eut lieu le 29 septembre 1773, sans que d'aucune province de l'empire un seul homme de marque vînt y assister (2). Si Catherine, au grand mécontentement de la noblesse, restreignit le plus possible le nombre des invités, elle donna aux fêtes un certain éclat. Les cloches sonnaient, le canon tonnait, au moment où Diderot arrivait inopinément à Saint-Pétersbourg, plein de son importance. S'il fut désagréablement surpris d'apprendre que ce n'était point en son honneur qu'on tirait des salves d'artillerie, le philosophe put jouir du moins, mêlé à la foule, d'un spectacle curieux : un cortège immense se rendant en grande pompe du palais impérial à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan; au

(1) Affaires étrangères, vol. XCII, fol. 257; M. Durand, 25 juillet 1773.
(2) *Id.*, vol. XCIII, fol. 134; M. Durand, 8 octobre 1773.

milieu l'impératrice dans un carrosse doré, traîné par huit chevaux; son escorte de chevaliers-gardes, ayant en tête Grégoire Orlof et en queue Alexis; les deux frères sabre au clair, prêts à « tomber sur le premier qui se serait avisé de remuer en faveur du grand-duc » ; le peuple, habitué à cet appareil militaire, saluant le cortège de cris enthousiastes et, pendant plusieurs jours, buvant, dansant, à tous les carrefours de la Perspective (1).

Au retour de la cathédrale un banquet fut servi au palais, dans la salle du trône. L'impératrice, le grand-duc et sa femme, la landgrave et ses deux filles prirent place à une table d'honneur. Natalie ouvrit ensuite le bal avec son mari. Mais, succombant sous le poids d'une robe en drap d'argent surchargée de brillants et de pierreries, elle ne put danser que quelques menuets. A dix heures, Catherine la conduisit dans ses appartements. Pendant que les dames d'honneur déshabillaient la nouvelle mariée, Paul soupait avec sa belle-mère et quelques intimes dans une pièce voisine. Il avait revêtu pour la circonstance une robe de chambre en drap d'argent qui, paraît-il, ressemblait beaucoup à la robe de bal de sa femme. « Ce n'était pas aussi ridicule qu'on aurait pu croire, » écrivait la landgrave (2).

L'impératrice se montra très généreuse. Elle offrit à Natalie une parure d'émeraudes et de diamants, à sa mère une tabatière en émail avec son portrait, une bague en diamants, des fourrures et 100,000 roubles. Les sœurs de Natalie ne furent pas oubliées : elles reçurent chacune 50,000 roubles, une vraie aubaine pour ces pauvres filles sans dot (3).

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 166; M. Durand, 19 octobre 1773.
(2) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch*, p. 98.
(3) Asseburg, *Denkwürdigkeiten*, p. 268.

Le 13 octobre, la landgrave fit ses adieux à la cour de Russie. Elle passa quelques jours à Berlin et rentra à Darmstadt où la mort devait la surprendre au printemps suivant. Mieux disposée pour elle depuis qu'elle était partie, Catherine lui écrivit à plusieurs reprises pour lui donner des nouvelles du jeune ménage. Dans ses lettres les douceurs pleuvent : Natalie est modeste, Natalie est aimable. « Son mari l'adore; il ne fait que la louer et recommander; je l'écoute et j'étouffe de rire quelquefois, parce qu'elle n'a pas besoin de recommandation. Sa recommandation est dans mon cœur... Aussi faudrait-il vouloir chercher prise furieusement et être plus qu'une commère pour n'être pas aussi satisfaite de cette princesse que je le suis... Enfin notre ménage va joliment (1). » Il ne faut pas que la landgrave s'inquiète de la santé de sa fille : « La grande-duchesse commence à être sujette à la médisance des courtisans. La semaine passée, elle a eu des maux de cœur qui ont donné lieu à des propos dont on n'est pas revenu encore, mais sur lesquels cependant il n'y a point de preuves réelles jusqu'ici. Mais, en attendant, Monseigneur son époux prend garde à elle comme à la prunelle de ses yeux; il ne faut point qu'elle danse, et le moindre indice paraît preuve convaincante (2). » Le ton n'est pas moins enthousiaste quand l'impératrice dépeint à Mme de Bielke le bonheur de Paul : « Le voilà donc en ménage, il prétend vivre bourgeoisement; il ne quitte pas d'un pas son épouse, et cela fait la plus belle amitié du monde. Dieu veuille qu'elle soit de durée; car, comme dit l'autre, la vie de l'homme est longue. Je reçois avec plaisir les souhaits que vous me faites d'un petit grand-duc au bout de l'an; une

(1) *Rousski Archiv*, 1878, t. I, p. 391.
(2) *Id.*, 1878, t. I, p. 395.

petite grande-duchesse aussi ne serait pas de refus. L'un ou l'autre me serait égal, pourvu que les choses fussent en train (1). » Il faut savoir que Catherine affecte volontiers dans sa correspondance un grand contentement de soi-même et des autres. Elle y fait étalage d'un optimisme universel et invincible, même et surtout aux époques de crise.

II

Resserrer les liens de la famille impériale et fermer l'oreille aux calomnies qui tendraient à les détruire, témoigner à l'impératrice une entière confiance, éviter les commérages avec les cours étrangères, enfin, tenir son ménage sans prodigalité, tels étaient les devoirs que, dans un écrit qui nous a été conservé, Catherine traçait à la princesse « qui aurait le bonheur de devenir la belle-fille de Sa Majesté l'impératrice de Russie et l'épouse de Son Altesse impériale le grand-duc (2) ». Catherine souhaitait par-dessus tout que la jeune épouse exerçât sur Paul tout l'empire d'un nouvel amour et absorbât ses pensées. Elle voyait déjà en espérance Natalie Alexiéevna adorant son mari, le liant à elle par des nœuds invisibles, gracieux et infiniment forts, et le grand-duc oubliant aux pieds de sa femme qu'il avait des droits à revendiquer, des intrigues à déjouer, des partisans à soutenir. Et c'était pour Catherine une manière de chanter victoire que d'écrire à ses amis : « Notre ménage va joliment... la grande-duchesse est une femme d'or... Monseigneur son époux prend

(1) *Sbornik*, t. XIII, p. 361.
(2) *Id.*, t. XIII, p. 332.

garde à elle comme à la prunelle de ses yeux! » L'impératrice jouissait de la lune de miel de son fils, et elle augurait merveille de sa belle-fille qui, vive comme la poudre, amie du bruit, des divertissements et des fêtes, saurait bien apprivoiser le grand-duc et tirer de sa mélancolie ce grand enfant, nerveux et bilieux à l'excès.

Jeune époux, Paul s'abandonna avec candeur aux illusions douces qui se mêlaient à l'amertume de sa misanthropie. Il ne sembla préoccupé que de savourer les joies du foyer, de se consacrer uniquement à Natalie et de ne point lui faire tort en donnant de sa pensée à autre chose qu'à elle. Au grand contentement de sa mère, son inquiétude d'esprit parut près de s'effacer, ses rancunes près de s'éteindre. Il se laissa dominer par la grande-duchesse et doucement mettre à la chaîne. Elle avait de l'entrain et de la gaieté à en revendre. C'était une jeune femme agitée, étourdie, avec un fond d'âme assez frivole et beaucoup de vide dans l'esprit. Elle avait un continuel besoin de mouvement. Il lui fallait des parties de plaisir, de longues courses dans la campagne, des bals où l'on dansât jusqu'à tomber de fatigue. Elle fit construire un théâtre, se costuma et joua à volonté la tragédie, la comédie ou la comédie-ballet (1). On n'avait jamais en sa compagnie une heure devant soi pour se reposer, se recueillir, penser à quelque sujet grave. Pour les raisons que l'on sait, Catherine se félicitait de l'exubérance de sa belle-fille; mais elle finit par trouver tout de même que la poupée ressemblait trop à un démon : « Tout est à l'excès chez cette dame-là! Si l'on se promène à pied, c'est vingt verstes; si l'on danse, c'est vingt contredanses, autant de menuets, sans compter les allemandes. Pour

(1) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch*, p. 111.

éviter le chaud dans les appartements, l'on ne fait point de feu ; si les autres se frottent le visage de glace, d'abord tout le corps devient visage ; enfin le milieu est fort loin de chez nous. Crainte des méchants, on se défie de la terre entière et l'on n'écoute ni bons ni mauvais conseils ; en un mot, il n'y a jusqu'ici ni aménité, ni prudence, ni sagesse à tout cela ; et Dieu sait ce que cela deviendra, puisqu'on n'écoute personne et qu'on a tête décidée à soi. Imaginez-vous que depuis un an et demi on ne parle pas un mot encore de la langue ; nous voulons qu'on nous apprenne ; mais nous ne donnons pas un moment d'application par journée à la chose. Tout est toupillage (1). »

L'esprit moins contraint, le cœur moins lourd de rancunes et de haines, Paul s'intéressa à des choses qui jusqu'alors l'avaient laissé indifférent. Il ne s'était jamais montré très soucieux d'apprendre. Comment les pensées se porteraient-elles d'un cours égal et continu vers la science, lorsque la chair et le sang sont troublés, lorsque l'âme fermente et ne sait pas se contenir? Paul donc, l'esprit plus rassis, parut prendre goût à l'étude et en particulier à la littérature et aux arts français. Pour se distinguer d'autrui, par esprit de caste, par recherche d'élégance, les gentilshommes russes de ce temps-là aimaient à parler français et se piquaient de philosophie ; à dire vrai, leur culture était superficielle et leur fond restait assez barbare. Le grand-duc suivit la mode. Il fit peu d'accueil à Diderot qui lui parut avoir la flatterie trop lourde, l'enthousiasme trop profond et les genoux trop pliants (2). Il n'eut cure d'entrer en commerce avec les demi-dieux qui pour de l'or et des cajoleries encensaient

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 12, lettre à Grimm du 21 décembre 1774.
(2) *La Cour de Russie*, p. 276, dépêche de lord Cathcart.

sa mère. Mais il s'enquit de leurs doctrines. Il voulut avoir, lui aussi, son correspondant littéraire, choisi dans le confus et bruyant essaim des nouvellistes et gazetiers parisiens. Le comte André Chouvalof, qui se trouvait en relations avec Marmontel et Helvétius et qui rimait à ses heures des vers français, recommanda La Harpe (1). Et c'est ainsi que pendant quinze années, de 1774 à 1789, le célèbre critique rédigea pour Paul Pétrovitch une sorte de gazette qui n'était point destinée à voir le jour, mais qu'un besoin pressant d'argent força l'auteur à publier en 1801 sous le titre de *Correspondance littéraire adressée à Son Altesse Impériale le grand-duc de Russie*. Le belliqueux Aristarque donnait pêle-mêle au tsarévitch ses jugements sur les contemporains, ses médisances de libre critique; il lui signalait les ouvrages qui convenaient le mieux à ses goûts et à ceux de la grande-duchesse, un jour le Recueil des airs de Laborde, un autre jour quelque comédie de société due à la plume de Mme de Montesson ou à celle de Mme de Genlis. Quand il y avait disette de nouveautés littéraires, il recourait à son portefeuille et en tirait un épisode de sa *Jeanne de Naples* ou de son *Coriolan*. Il avait peine à soutenir la correspondance. Le prince de Ligne qui en fait la remarque ajoute avec raison : « Cela valait mieux que de la remplir de faussetés et d'abominations, surtout sur la cour, comme faisaient les autres correspondants des princes étrangers (2). » La Harpe songea en 1778 à visiter la Russie. On lui persuada que l'impératrice lui ferait grise mine et il renonça à ses projets (3).

(1) Cf. lettre de Voltaire à Catherine II du 10 décembre 1774; édit. Beuchot, t. LXIX, n° 6819.

(2) *Mélanges militaires, littéraires, sentimentaires*, t. XXVII, p. 25.

(3) *Rousski Archiv*, 1881, t. III, p. 269. — La Harpe avait cependant

Suivant le prince de Ligne, Catherine se moquait de cette correspondance « qui ne devrait point s'appeler ainsi, puisqu'on n'y voit pas les réponses du grand-duc ». « Quelques petites disputes ou jalousies pour le choix d'un académicien qui paraissait en France plus important que celui d'un commandant d'armée, ne pouvaient point amuser Catherine II (1). » L'impératrice affectait un certain dédain pour La Harpe. Mais peu lui importait que son fils trouvât de l'agrément aux lettres de ce médiocre écolier de Voltaire! Elle ne chicanait le prince ni sur ses goûts, ni sur ses passe-temps, pourvu qu'ils fussent de nature à détacher sa pensée des affaires de l'État.

Né avec peu de foi au bonheur, solitaire et renfrogné dès la première jeunesse, le grand-duc s'efforçait malgré tout de sortir de lui-même. Il se mettait péniblement en route pour le monde des idées; s'il y emportait ses souvenirs, ses chagrins, il était disposé à les laisser au premier détour du chemin. Pour étouffer la flamme d'inquiétude qu'il avait en lui, il eût peut-être suffi, à cette époque, que Catherine se départît à son égard de sa dureté altière et de sa défiance. Elle demeura sourdement hostile. Tantôt par sa faute, tantôt par la force même des choses, des incidents survinrent qui ravivèrent les haineux souvenirs. Paul était ramené à ses sombres pensées au moment où il se croyait près d'y échapper. Impatienté par l'inutilité de ses efforts, son naturel reprenait le dessus; il se rencoignait dans sa solitude avec un

fait sa cour à Catherine « en déplaçant ses idées et en les fourrant dans la bouche de son Menchikof qui, tout favori de Pierre Ier qu'il était, ne savait ni lire ni écrire et n'avait aucune idée nette des choses. » (*Sbornik*, t. XXIII, p. 141, lettre de Catherine à Grimm.)

(1) *Mélanges*, t. XXVII, p. 123.

chagrin boudeur, ne permettant qu'à sa femme et à son ami Razoumovski de venir l'y distraire; il se rendait de nouveau incommode par ses éclats de colère et ses coups de boutoir.

Pourquoi fallut-il que, dès le lendemain de son mariage, alors qu'il était résolu à s'oublier, à se fuir, sa mère, au lieu de profiter de ces heureuses dispositions, lui suscitât de nouvelles tracasseries? Elle éloigna de sa personne le comte Panin, le seul parmi tant de courtisans égoïstes et avides qui lui témoignât de l'intérêt. Paul lui savait gré d'avoir veillé sur lui, de l'avoir défendu contre sa mère. D'aucuns accusaient Panin de versatilité, de duplicité même et relevaient plus d'une opposition entre le dévouement qu'il professait pour son élève et la conduite qu'il tenait à l'endroit de l'impératrice. Il n'échappait pas entièrement à ces reproches. L'énigmatique Panin avait plus de prudence et de circonspection que d'énergie véritable. Peut-être parce qu'il est difficile de pénétrer avant dans les replis de son caractère, on doute un peu de sa loyauté. Il saute aux yeux qu'il ne s'était pas voué au service de Paul avec l'enthousiasme d'un amant bien épris qui ne permet pas de discuter sa dame. Il avait suivi une politique d'accommodements et de complaisances en cherchant parfois à lui donner un air de fierté et d'audace. Nous avons déjà fait observer que son rôle ne laissait pas d'être délicat; le gouverneur de Paul et le ministre de Catherine se gênaient et s'embarrassaient l'un l'autre (1). Quoi qu'il en fût, le grand-duc, si avare de sa confiance,

(1) Sévère pour le comte Panin qui manifestait des sympathies prussiennes, notre ministre jugeait ainsi son rôle : « Il a passé l'intervalle de la table, du jeu, du libertinage et du sommeil à brouiller la mère avec le fils et le fils avec la mère. » (Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 427; M. Durand, 24 juin 1774.)

l'accordait tout entière à Panin ; il aimait cet homme, assez fin et délicat pour son temps et pour son pays, et qui, malgré certaines défaillances et certains dérèglements, faisait bonne figure au milieu d'une cour peuplée d'intrigants sans scrupules. Éloigner Panin, c'était toucher Paul à vif et à fond.

Tant comme gouverneur du prince héritier que comme ministre chargé du département des affaires étrangères, la situation de Nikita Panin était depuis longtemps battue en brèche. Tout en se rendant compte qu'il était trop indolent pour tenter jamais un coup d'État au profit de Paul, Catherine supportait impatiemment la sollicitude dont il entourait le grand-duc. Elle le mit à l'écart et ne lui laissa que la direction des relations extérieures qu'elle devait lui retirer en 1781 par jalousie, par orgueil, pour qu'il ne fût rien dans les succès rêvés par elle. — « Mon digne Panin, écrivait Solms en 1773, est assez mal avec l'impératrice ; on voudrait l'ôter d'auprès du grand-duc après le mariage, parce qu'on craint maintenant qu'il l'entretiendra dans des défiances contre l'impératrice et les Orlof (1). » En septembre Catherine invita le gouverneur de Paul à quitter le palais impérial ; elle lui marquait que, son fils étant arrivé « à la maturité de l'âge » et à la veille de célébrer son mariage, « la justice et l'usage universellement reçu lui faisaient regarder son éducation comme ayant fini d'elle-même (2) ». Le comte croyait n'être, comme ministre, à l'abri d'une disgrâce qu'aussi longtemps qu'il conserverait sa place près de Paul Pétrovitch. Il se plaignit tout haut de l'ingratitude de Catherine. Il était, disait-il, mal récompensé « de lui avoir fait connaître la nation, de lui avoir indiqué

(1) Asseburg, *Denkwürdigkeiten*, p. 429.
(2) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 70 ; M. Durand, 20 septembre 1773.

les moyens de régner », alors qu'il était « le maître en 1762 de faire proclamer le grand-duc empereur (1) ». Ni ses reproches, ni la crainte de blesser le grand-duc dans son amitié pour Panin n'arrêtèrent l'impératrice : « Ma maison est balayée ou peu s'en faut, écrivait-elle gaiement à Mme de Bielke le 6 octobre; toutes les simagrées ont eu lieu comme je l'avais prévu; mais cependant la volonté du Seigneur s'est faite, comme encore je l'avais prédit (2). » Voulant, selon l'expression de notre ministre, sevrer le grand-duc de son ancien gouverneur, elle emmena son fils à Tsarskoïé-Célo, malgré la rigueur de la saison (3).

A son retour, elle n'eut rien de plus pressé que d'attacher à la personne du grand-duc, en remplacement de Panin, un homme tout à sa dévotion, le général Nicolas Soltikof, qui fut chargé plus tard de l'éducation des grands-ducs Alexandre et Constantin. C'était un homme « d'une avidité scandaleuse et d'une fausseté permanente ». Il avait pour femme une personne fort sujette aux attaques de nerfs et dont on s'égayait beaucoup. « On ne la voyait qu'après qu'elle s'était assurée que l'on n'avait aucune espèce de parfum, et alors même on n'en approchait qu'à distance et en souffrant que de vilains nains brûlassent entre elle et vous des étoupes, des plumes ou toute autre chose aussi propre à faire bondir le cœur. Elle ne se montrait en public que de loin en loin et comme une châsse miraculeuse descendue de l'autel (4). » Paul dès le premier jour regarda Soltikof comme un

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 28; M. Durand, 7 septembre 1773.

(2) *Sbornik*, t. XIII, p. 361.

(3) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 266; M. Durand, 24 novembre 1773.

(4) Golovkin, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs*, p. 203.

espion. Il alla se plaindre à sa mère et, pressé de questions, finit par lui donner le nom de la personne qui l'avait prévenu contre Soltikof, le chambellan Matiouchkin. Celui-ci échappa au knout, mais fut chassé de la cour (1).

Pour expliquer au tsarévitch, toujours ombrageux, la nomination de Soltikof, Catherine, déguisant ses véritables desseins (2), lui tint ces nobles propos : « Toutes vos actions sont innocentes, j'en suis parfaitement convaincue. Mais vous êtes encore bien jeune. Le public ne vous quitte pas des yeux, et ses jugements sont sévères. En aucun pays, la foule ne sait faire de différence entre le jeune homme et le grand-duc, et trop souvent la conduite du premier ternit l'honneur du second. Le mariage a mis fin à votre éducation. Il n'est plus possible de vous traiter en enfant, de vous laisser en tutelle à vingt ans. C'est vous-même aujourd'hui qui répondez de vos actions devant le monde; le monde suit du regard chacun de vos mouvements. Il connaît tout, critique tout, et croyez bien qu'il ne me fait pas grâce plus qu'à vous. On dira de moi : elle a abandonné à ses passions ce jeune homme sans expérience; elle l'a laissé dans la compagnie de jeunes gens frivoles, de courtisans flatteurs qui lui tournent la tête, qui corrompent son esprit et son cœur. On vous jugera, suivant que vos actes seront sensés ou étourdis. Mais, vous pouvez m'en croire, ce sera bientôt mon affaire de vous venir en aide, de fermer la bouche à ces raisonneurs qui voudraient qu'à vingt ans vous fussiez un vrai Caton, sauf à paraître mécontents si vous vous avisiez

(1) *La Cour de Russie*, p. 276.

(2) « Le comte Soltikof est chargé, dit-on, de ruiner M. Panin dans l'esprit du grand-duc. » (Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 53; M. Durand, 25 janvier 1774.)

de le devenir. Demandez-moi conseil chaque fois que vous le croirez nécessaire ; je vous dirai la vérité toute crue, et vous serez assez heureux, si vous voulez bien l'entendre (1). »

Paul n'accueillait pas sans impatience les avis de sa mère; les conseils, la surveillance dont elle prétendait l'entourer, lui paraissaient insupportables. Il s'arrangeait pour la fuir, pour l'éviter, pour n'avoir presque rien à démêler avec elle, et à chaque instant elle lui rappelait par une nouvelle tracasserie qu'il perdait sa peine à vouloir se dérober à son contrôle. Même quand elle n'était pas en colère et grondante, lorsqu'elle rentrait les ongles, on sentait la griffe. Elle ne voyait pas d'un bon œil l'amitié du grand-duc et de Razoumovski. Paul dut « essuyer un sermon, vraisemblablement de commande, sur la nécessité pour les princes de ne point avoir de favoris ». Pendant qu'Oepinus débitait sa leçon, « le comte André Razoumovski entra et le grand-duc lui dit en riant avec éclat : « Monsieur ne veut pas que je vous aime ! » Oepinus en fut malade de frayeur (2). Paul ne s'en crut pas moins obligé de prendre toutes sortes de précautions pour voir son ami : « Nous n'aurons jamais, lui écrivait-il, l'occasion de parler librement, de la manière dont nous nous y prenons. Eh bien ! j'ai trouvé un moyen, qui est de venir chez moi dans mon cabinet où je suis toujours seul, par le chemin où les provisions féminines passent chez moi, et le porteur de ce billet vous le montrera, si vous voulez, aujourd'hui même, à quatre heures. Vous n'avez qu'à le suivre, et même, pour que personne ne s'en aperçoive, à pied s'il est possible. Car toute pré-

(1) *Rousski Archiv*, 1864, t. IX, p. 934; Kobeko, p. 100.

(2) Affaires étrangères, vol. XCVI, fol. 68; M. Durand, 22 juillet 1774.

caution est bien nécessaire dans notre pays, vrai pays de chicane (1). »

Les taquineries se renouvelaient de jour en jour; Paul était comme un vaincu toujours froissé et contraint de servir. Il eut, au printemps de 1774, une preuve manifeste du degré de suspicion qu'il avait fait naître chez sa mère. Le roi de Suède avait annoncé sa visite à la cour de Russie. Gustave III, ce prince philosophe qui avait charmé Paris, était fier, enthousiaste, avide d'une ambitieuse activité. « L'âme de Gustave-Adolphe semblait par moments s'agiter en lui, et on le voyait comme obsédé de cette grande mémoire (2). » Catherine eut peur que le commerce de ce jeune et chevaleresque monarque « n'élevât l'âme de son fils et ne lui communiquât un ressort qu'elle aurait eu peine ensuite à comprimer ». Elle se mit à vilipender son hôte, et comme ses calomnies ne produisaient pas sur le grand-duc l'effet qu'elle en attendait, elle prit à part Natalie et lui fit sentir en termes à la fois pressants et caressants « combien seraient dangereuses les intimités de son mari avec un homme sans mœurs, sans principes et sans religion ». Lâchant la bride à la crudité de sa verve, elle lui raconta en détail les débauches du roi Gustave. Elle qui d'ordinaire parlait des écarts de la jeunesse avec quelque chose de plus que de l'indulgence, affecta, ce jour-là, une sévérité de vestale; et, ce qui fut très sensible au diplomate français qui nous rapporte cette scène, elle accusa les salons de Paris d'avoir corrompu Gustave (3). Ces défiances, ces ruses, ces précautions n'agaçaient pas moins Natalie que Paul. La grande-duchesse s'exprimait

(1) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 8-15.
(2) Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. I, p. 506.
(3) Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 315; M. Durand, 13 mai 1774.

sur le compte de sa belle-mère avec une certaine aigreur : « Voyez un peu ce que c'est que cette femme! Il y a six mois qu'elle me disait, en versant des larmes de tendresse, qu'elle voulait être ma mère et ne pas me laisser éprouver un chagrin dans le cours de ma vie, et cependant il n'y a pas de jour qu'elle ne m'en donne, et pour des bagatelles (1). »

Paul n'était qu'un enfant, — le mot lui avait été dit par sa femme elle-même (2), — un enfant qu'on négligeait à dessein d'initier aux affaires de l'État. Catherine lui avait promis que « pour contenter l'opinion publique et lui fournir quelque occupation, elle l'autoriserait à assister deux ou trois fois par semaine au travail de ses ministres et qu'ainsi elle le mettrait au courant de la marche des affaires et des lois du pays (3). » Pendant les premiers mois de 1774, le mardi et le vendredi, elle lui fit lire par des secrétaires le rapport des décisions prises la veille au conseil, et elle chargea un officier de lui donner quelques leçons sur la marine (4). Puis brusquement le vent sauta. Sur un signe de l'impératrice, lecteurs et professeurs rentrèrent sous terre. Paul, pour éprouver sa mère, eut alors l'audace de lui demander à brûle-pourpoint la permission d'entrer au conseil. Une scène assez vive s'ensuivit : une lettre écrite le soir même par Catherine à son fils y fait allusion. « Il m'a paru que vous étiez ou affligé ou boudeur pendant la journée ; pour de l'affliction, j'en ressentirais de la peine; pour de la bouderie, je vous remets à vous-même à juger du cas que j'en puis faire. Je suppose l'affliction, si la

(1) Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 376; M. Durand, 7 juin 1774.
(2) *Id.*, vol. XCV, fol. 321; M. Durand, 17 mai 1774.
(3) *Rousski Archiv*, 1864, t. IX, p. 934.
(4) Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 30; M. Durand, 14 janvier 1774.

cause en est la conversation de ce matin et la demande que vous m'avez faite d'entrer au conseil. — Je suis bien aise de m'éclairer avec vous sur cette matière. Primo, je ne puis que louer l'envie que vous avez marquée de vous appliquer. Mais, comme il faut commencer par le commencement, c'est dans la vue de vous mettre au fait de mes principes que je vous fais venir chez moi deux fois par semaine. Là vous entendez sans choix tout ce qui passe journellement par mes mains. Je vous ai dit que la demande que vous m'avez faite demandait mûre réflexion : les vues d'autrui ne sont ni ne peuvent être les miennes... » Catherine ne souffrait plus la discussion, ne consultait plus personne, ne tolérait autour d'elle que des âmes conquises et captives. A la fin de sa lettre elle laissait éclater tout à fait le fond de son âme : « Je ne juge pas à propos, disait-elle à Paul, de vous faire entrer au conseil, vous devez patienter jusqu'à ce que j'en décide autrement (1). »

L'héritier du trône était condamné à l'inaction. Les conditions d'existence où il était placé avaient altéré son caractère et troublé son cerveau. Nous le voyons dès cette époque tourmenté par la plus cruelle des manies, le délire des persécutions. Il lui semblait qu'hommes et choses s'étaient donné le mot pour lui déplaire et le braver. L'idée qu'on guette l'occasion de le tuer s'empare de lui et ne le quittera plus. Sa manie soupçonneuse éclate dès 1773. Un jour on lui sert à souper un de ses mets favoris, un plat de saucisses : il y trouve des morceaux de verre. Aussitôt, avec une explosion terrible de colère et de menaces, il se lève de table et, emportant le plat, court chez sa mère. Il lui jette les imputations les

(1) *Sbornik*, t. XLII, p. 355.

plus injurieuses. Il l'accuse d'avoir voulu le tuer; il ne veut pas entendre raison. Ses idées se sont débandées et se poussent les unes les autres comme une populace anarchique. Visiblement il subit comme une atteinte passagère de folie (1).

Le nom de l'infortuné Paul provoquait encore par intervalles des tentatives d'insubordination dans les casernes. En Russie, l'esprit des masses est avide de merveilleux. Un jour d'exercice, les gardes refusèrent d'exécuter la manœuvre commandée et restèrent l'arme au pied; ils se disaient inspirés d'en haut et racontaient à leurs officiers que le grand-duc leur était apparu pendant leur sommeil, accompagné du comte Panin, et leur avait ordonné de marcher sur le palais pour lui faire rendre sa couronne (2). Catherine ne pouvait supporter la pensée que des éléments de désordre fermentaient encore dans la nation et que les artisans de troubles se servaient de Paul. Elle craignait même une intervention étrangère en faveur du tsarévitch : ce qui faisait dire en 1774 à notre ambassadeur que lui offrir la garantie de sa couronne eût été le meilleur moyen de nous la concilier. Mais « qui le pourrait et qui le voudrait? » se demandait le diplomate.

La révolte de Pougatchef porta au comble l'irritation de la tsarine. Le cosaque déserteur qui déchaîna la guerre servile, qui pendant près d'un an fit trembler Kazan et Orembourg et battit tous les généraux envoyés contre lui, Emilian Pougatchef, se donnait pour Pierre III, sauvé des mains de ses bourreaux; il déployait la bannière de Holstein, il proclamait qu'il se rendait à Pétersbourg pour punir sa femme et couronner son fils, le grand-

(1) *La Cour de Russie*, p. 275.
(2) Affaires étrangères, vol. XCV, fol. 258; M. Durand, 15 avril 1774.

duc Paul (1). Aux populations qui le recevaient au son des cloches, aux prêtres qui lui présentaient le pain et le sel, Pougatchef ne cessait de répéter : « Je ne veux pas régner : je veux seulement chasser Catherine de Saint-Pétersbourg, effacer son nom des prières publiques. Je l'enfermerai dans un couvent où elle fera pénitence de ses crimes. Mon fils est un tout jeune homme qui ne me connaît pas. » A genoux devant les saintes images, les yeux baignés de larmes, il suppliait Dieu de le mener jusqu'à Saint-Pétersbourg et de lui rendre son fils en bonne santé. Autant le nom de Catherine excitait de fureur parmi les serfs en révolte, autant celui de Paul inspirait de respect, et rien ne rehaussa plus le prestige de l'imposteur que la démarche d'un certain Dolgopolof qui, se faisant passer pour l'envoyé de Paul, alla trouver l'aventurier et lui remit des présents de la part de l'héritier. Enfin, lorsque Pougatchef, cerné entre la Volga et le Iaïk, tomba entre les mains de ses ennemis, la dernière ressource dont il usa fut d'invoquer le nom de Paul et de menacer de sa colère les soldats qui le garrottaient (2).

L'impératrice, dans ses lettres à Voltaire, se moquait « du marquis de Pougatchef qui lui donnait du fil à retordre », et elle affectait de ne pas prendre au sérieux son entreprise : « Ses projets sont du jour à la journée et selon la fantaisie qui lui prend (3). » Mais, de la même main et sans doute de la même plume, elle prescrivait à ses généraux d'arrêter coûte que coûte les progrès du fléau et de ne rien laisser transpirer sur le nombre et la

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 335 ; M. Durand, 17 décembre 1773.

(2) Pouchkin, *Istoriia Pougatchevskavo bounta*, t. I, p. 19 ; t. II, p. 117 ; Grot, *Materiali dlia istorii Pougatchevskavo bounta*, p. 129 ; Kobeko, p. 117.

(3) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. X, p. 471.

force des rebelles. Elle craignait par-dessus tout que Paul n'eût connaissance du serment que les insurgés prêtaient en faveur du fils de Pierre III (1). Le malheureux prince fut pendant cette crise surveillé plus étroitement que jamais. C'est précisément le jour où les premiers succès du révolté étaient annoncés au palais que, comme nous l'avons vu, Catherine revenait brusquement sur sa décision d'initier son fils aux choses du gouvernement.

En commençant la sécularisation des biens du clergé, en affranchissant les serfs des domaines sécularisés, en inaugurant enfin un régime de tolérance à l'égard des dissidents, des *raskolniks*, Pierre III, si court qu'eût été son règne, avait laissé des regrets parmi les serfs. L'impératrice, l'amie des philosophes, se préoccupait des moyens de réformer le servage; mais la crainte de mécontenter les nobles, les bénéficiaires de l'ordre établi, l'empêchait de réglementer les droits des seigneurs et de réprimer les abus. Les espérances que Pierre III avait éveillées s'étaient reportées sur son fils. Les paysans qui peinaient dans la profondeur des bois, dans l'immensité et la désolation de la steppe, loin des hauteurs où Catherine régnait dans sa gloire, songeaient à Paul comme à leur sauveur et attendaient de lui l'établissement du royaume des paysans, du *moujitskoe tsarstvo,* où il n'y aurait plus ni propriétaires, ni corvées, ni impôts, ni tchinovniks. Ces opprimés aimaient Paul comme on aime un rêve.

(1) Affaires étrangères, vol. XCIII, fol. 360; M. Durand, 24 décembre 1773.

III

Cette même année 1774 commençait le règne de Potemkin, géant laid et « rebutant à voir », borgne et louchant de l'œil qui lui reste, corps informe, mais vigoureux, intelligence désordonnée, mais puissante, artiste supérieur et inépuisable en prestiges, en séductions, en corruptions. Le « Cyclope » conquit Catherine et toutes les têtes se courbèrent devant lui. Il ne fut pas seulement, comme Wassiltchikof, son prédécesseur dans l'alcôve impériale, « une fille entretenue » : il lui fallut les dignités et l'influence. Son influence fut énorme et ses dignités prodigieuses. Sûr de la faveur de sa maîtresse, à l'abri de tout contrôle, il exploita les hommes et les choses, en usa et en abusa; il agit en sultan et s'accoutuma à l'être.

Qui pouvait soupçonner, en 1774, le degré de faveur auquel Potemkin devait atteindre? Le grand-duc ne s'inquiéta guère, tout d'abord, du nouvel élu qui, pour entrer chez l'impératrice, prenait des airs mystérieux et se voilait le visage devant les soldats de la garde « comme si l'intrigue qu'il voulait cacher n'avait pas tous les jours douze témoins nouveaux (1) ». Quand il fut évident que Catherine ne se contentait pas de faire de Potemkin son amant, qu'elle prétendait l'associer à son pouvoir, Paul se cabra. Mais il fit réflexion que la faveur grandissante de Potemkin consommait la perte des Orlof, ses pires

(1) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 118.

ennemis, et il ne repoussa pas avec trop de brutalité les fausses caresses dont l'accablait le maître du jour. Panin l'engagea à se montrer conciliant : l'ancien gouverneur de Paul s'était, un des premiers, jeté aux pieds de Potemkin dont le triomphe fournissait à son orgueil une revanche contre les Orlof. La grande-duchesse, elle aussi, recommanda la douceur : les gens bien informés des intrigues amoureuses qui se nouaient à la cour se disaient à voix basse qu'elle avait de bonnes raisons de ménager l'impératrice (1). Paul s'interdit pendant quelque temps tout éclat. Mais l'ambition effrénée du favori, son égoïsme exagéré par le succès, la contrainte insupportable qu'il exerçait, ne tardèrent pas à révolter le prince. Sa haine, contenue d'abord avec peine, finit par déborder comme une lave surchauffée.

Le contraste était trop fort entre la situation de Potemkin et celle de Paul. Tandis que le favori disposait à son gré de toutes les charges de l'État, le grand-duc ne pouvait appuyer personne auprès de sa mère : un jour qu'il cherchait à améliorer le sort d'un ancien gentilhomme de sa chambre, Perfilief, on lui fit comprendre que toute recommandation venant de lui serait prise en mauvaise part (2). Paul manquait d'argent, ne pouvait en obtenir de sa mère, était réduit à emprunter; et qui venait à son secours? la propre sœur de cet André Razoumovski que la chronique accusait d'être l'amant de la grande-duchesse (3). On lui disait pour le consoler que la souveraine laissait dans l'embarras le prince Orlof,

(1) *La Cour de Russie*, p. 281.

(2) Affaires étrangères, vol. XCVI, fol. 251; M. Durand, 4 octobre 1774. Un conseiller d'État, Roubanovski, fut disgracié pour s'être prévalu du patronage de Paul.

(3) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. III, p. 118.

poursuivi par ses créanciers, des Arméniens d'Amsterdam, à qui il avait acheté un énorme diamant pour l'impératrice (1). Cependant Potemkin recevait de sa maîtresse présents sur présents et disait en se rengorgeant à un de ses amis : « J'ai aimé le jeu, j'ai pu perdre des sommes considérables ; — j'ai aimé donner des fêtes, j'en donne de splendides ; — j'ai aimé bâtir des maisons, je bâtis des palais ; — j'ai aimé les bijoux, aucun particulier n'en a de plus beaux et de plus rares (2). »

Quand il fut décidé que toute la cour irait à Moscou célébrer la conclusion de la paix avec les Turcs, chacun se demanda à quels heurts donnerait lieu ce voyage qui devait, selon les vues de la souveraine, fournir à Potemkin l'occasion d'un triomphe. Les courtisans attachés à la personne du grand-duc s'attendaient à ce que le favori se vengeât sur eux de l'animosité du prince. Panin était dans les transes : les égards qu'il se croyait tenu de témoigner à Potemkin blessaient au vif le tsarévitch sans satisfaire le favori (3). Il savait combien la vieille cité moscovite, « cette bégueule-là », disait Catherine, se montrait rebelle à l'esprit du nouveau règne. En voulant l'arracher à l'Asie et la mettre au ton de l'Europe, on l'avait irritée. Qu'adviendrait-il si le peuple de Moscou réservait à Paul ses acclamations?

« La résolution de ce voyage, pensait un ambassadeur prussien, est une des plus fortes preuves du crédit prépondérant du général Potemkin sur l'esprit de sa souveraine. Il n'y a certainement que lui qui le désire ; tout le

(1) Affaires étrangères, vol. XCVII, fol. 280 ; M. Durand, 31 janvier 1775.

(2) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 129.

(3) Affaires étrangères, vol. XCVI, fol. 403 ; M. Durand, 29 novembre 1774.

monde y est contraire et l'entreprend avec répugnance, à cause des incommodités et des dépenses dont il sera accompagné (1). » D'après le diplomate, les maisons étaient rares à Moscou depuis le dernier incendie : on n'en pouvait louer une à moins de 3,000 roubles. Pour loger la famille impériale, on choisit trois grands hôtels appartenant aux Galitsin et aux Dolgorouki et on les relia entre eux par des galeries de bois. La maison de Paul était une grande boîte de pierre où l'on entrait par un seul trou muni d'une grille; à l'intérieur, une multitude de couloirs, de cloisons et de portes. Catherine disait : « C'est la mer à boire que de s'orienter dans ce labyrinthe (2). » Les palais du Kremlin étaient fort dégradés et la plupart du temps entourés d'immondices (3). La vieille et noble Moscou, éclipsée par la nouvelle capitale, une parvenue, se négligeait depuis un demi-siècle; elle avait un aspect de malpropreté résignée et repoussante.

On fit contre fortune bon cœur et l'on chercha à s'amuser. On organisa des parties de campagne. On alla visiter les fabriques des armuriers de Toula (4). A Moscou les spectacles alternèrent avec les bals. « Ne vous en déplaise, écrivait à Grimm l'impératrice, nous avons eu hier l'opéra-comique dans le bois; Annette et Lubin (5) y ont chanté et fait cabane, au grand étonnement des paysans des environs (6). » Voulez-vous savoir ce qu'était une fête populaire à Moscou en 1775? Une dépêche de Solms

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 93; Solms, le 6 septembre 1774. — Frédéric II écrivait à son frère : « Il paraît que l'impératrice fait ce voyage à contre-cœur. » (*Œuvres*, t. XXVI, p. 367.)

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 15.

(3) Voir Haumant, *la Russie au dix-huitième siècle*, p. 232.

(4) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 95; Solms, le 16 octobre 1775.

(5) Catherine veut parler sans doute d'une comédie de Mme Favart.

(6) *Sbornik*, t XXIII, p. 33.

à Frédéric II en apporte un écho : « On se rendit entre onze heures et midi à la place nommée Chodinka hors de la ville, où l'on descendit devant le palais de l'Assemblée. C'était un pavillon de bois qui contenait une salle ronde avec quatre cabinets et des galeries fort spacieuses qui portaient le nom de Kertch. Sa Majesté l'impératrice avec Son Altesse le grand-duc arrivèrent à midi sonné et descendirent également à ce palais où elles trouvèrent toute la noblesse et le principal clergé assemblés et une foule de monde. Sa Majesté sortit sur le perron pour voir donner au peuple la cocagne et se retira ensuite dans un des cabinets pour donner du temps pour le service des tables. Elles furent servies vers les deux heures. On se rendit alors à Kalantschi-Azovski, qui est une forteresse auprès d'Azov. Le bâtiment qui représentait la forteresse d'Azov était destiné pour les cuisines. Ce Kalantschi offrait au dedans une galerie ronde, ouverte du côté intérieur, où elle était soutenue par des colonnes en forme de palmiers. Sous cette galerie, il y avait six tables pour les cinq premières classes et le Synode ; et, au milieu de la place, on voyait une tour à l'antique pour la symphonie... Après le dîner, Son Altesse le grand-duc retourna en ville pour tenir compagnie à Madame la grande-duchesse qui, à cause d'un fort dévoiement, n'avait pu assister à cette fête. Sa Majesté l'impératrice, après avoir regardé pendant quelque temps les tours d'adresse des danseurs de corde, les balanceurs et les autres amusements du peuple, rentra dans la galerie et trouva à propos d'y faire une partie de jeu avec les deux maréchaux Razoumovski et Tchernichef. Il fut permis alors à la noblesse de toutes les classes et aux personnes un peu bien mises de s'approcher, et la presse de ceux qui désiraient voir de près leur très gracieuse souveraine, dont

plusieurs étaient venus de fort loin, devint très grande et très serrée autour de la table de jeu (1). »

Dans l'intervalle de ces fêtes où Catherine apportait une bonne grâce familière, les rivalités, les luttes se lisaient sur les visages tendus dans l'orgueil et le défi. Le jour même où elle avait fait son entrée publique à Moscou, le 25 janvier 1775, la souveraine avait pu remarquer dans l'accueil qui lui était fait une nuance de froide réserve, et les acclamations qui avaient salué le passage de Paul l'avaient désagréablement surprise (2). La seconde capitale de l'empire recevait avec les éclats d'une joie exubérante l'héritier du trône : c'était une façon de protester contre les préférences occidentales de la tsarine comme aussi de se venger des rigueurs que le favori Orlof avait exercées à Moscou, en 1771, au moment de la peste. Les mesures d'hygiène imposées par le gouvernement avaient été pour la police l'occasion d'extorsions variées. On prétend que le comte André Razoumovski, frappé de la popularité du grand-duc et cherchant à pénétrer ses sentiments, lui dit : « Vous voyez combien vous êtes aimé, prince. Ah ! si vous vouliez ! » Le grand-duc ne répondit rien (3).

Mais, quelque peu grisé par l'adulation de Moscou, il sentit s'éveiller en lui des velléités d'indépendance. Il eut comme un frisson d'orgueil : son attitude soumise, pour ainsi dire vaincue, lui fit honte. Des hardiesses lui vinrent qui devaient bientôt tomber d'elles-mêmes : les ressorts d'action étaient en lui trop détendus. Un jour il va trouver Potemkin et lui demande avec chaleur le retour de son régiment de cuirassiers qui est en Pologne :

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 95; Solms, le 3 août 1775.
(2) *La Cour de Russie*, p. 290.
(3) Castéra, *Histoire de Catherine II*, p. 201.

une passion pour le militaire a surgi en lui tout à coup; il veut avoir son régiment à Moscou, il veut se mettre à sa tête, l'exercer, le faire parader. Le premier moment de surprise passé, on veut éluder sa demande, en alléguant l'impossibilité de loger de nouvelles troupes dans une ville dont la garnison est déjà trop nombreuse. Il revient à la charge et le lieutenant-général de police, intimidé par sa vivacité, finit par lui avouer que son régiment pourrait fort bien cantonner dans un village situé aux portes de la ville (1). Ses cuirassiers, brûlant les étapes, arrivent au commencement de mars. Il entreprend de les dresser à la prussienne. Il a vu un déserteur prussien, au service du général Bauer, monter à merveille un cheval très vif. Quand on lui a dit que de tels cavaliers se rencontraient par centaines dans les troupes de Frédéric, son imagination s'est enflammée. Il prend le Prussien à ses gages et le donne comme instructeur à son régiment dont il a, de sa propre autorité, congédié le colonel. Il veille avec un soin minutieux à la tenue de ses troupes, retaillant leurs patrons d'habit, arrondissant leurs chapeaux, allongeant ou raccourcissant leurs selles; et déjà apparaît en lui le maniaque qui dans sa solitude de Gatchina passera son temps à aligner des soldats ou à mesurer leur taille. Il remet de nouveaux étendards à son régiment et les fait bénir. Puis, un soir, il prend le commandement de ses cuirassiers et traverse en parade les principales rues de Moscou. Une foule en délire se presse sur ses pas; quantité de gens poussent l'enthousiasme jusqu'à baiser ses bottes (2). Leurs applaudissements le vengent des humiliations qu'il subit tous les jours au

(1) Affaires étrangères, vol. XCVII, fol. 234; M. Durand, 28 février 1775.
(2) *Id.*, vol. XCVII, fol. 351 et 381; M. Durand, 27 mars et 6 avril 1775.

palais. Il y a quelque chose de puéril dans la façon dont il savoure sa vengeance d'une heure. Il ne souhaite rien au delà. D'ailleurs, il est à bout d'énergie ; dès le lendemain il retombe dans ses humeurs noires, il n'a plus de cœur pour rien oser.

Les sujets d'inquiétude ne lui manquaient pas. La nouvelle s'était ébruitée que l'ambitieux Potemkin songeait à épouser son impériale maîtresse. Pour réussir dans cette entreprise où Grégoire Orlof avait échoué, il jouait une comédie savante. On le vit affecter soudain une grande dévotion, s'entourer de popes et de moines, psalmodier avec eux dans les églises, multiplier les génuflexions et les signes de croix. Il ne vécut tout le carême que de cardes, de champignons et de poisson à l'huile. Il faisait pénitence de ses péchés en attendant qu'il se jetât dans l'Église. Il avoua au confesseur de l'impératrice que son commerce avec Catherine lui causait les plus cruels remords et il lui insinua que le Saint-Synode ferait œuvre pie s'il décidait la souveraine à mettre fin au scandale par un mariage. Plutôt que d'entrer dans le jeu qu'on lui proposait, le Saint-Synode préféra passer condamnation sur les droits de la morale outragée. Brûlant alors ses dernières cartouches, Potemkin jura, en présence de sa maîtresse, de prendre la robe noire des moines. Catherine le laissa sans sourciller improviser des vœux perpétuels, sachant bien que le moine aurait tôt fait de jeter le froc aux orties (1). Elle n'eut pas besoin de le rappeler pour qu'il revînt à elle. La comédie dut amuser le parterre ; mais le grand-duc Paul ne put sans alarmes ni en suivre le cours ni en attendre le dénouement.

(1) Affaires étrangères, vol. XCVIII, fol. 47 ; M. Durand, 13 avril 1775 ; Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 120.

Cette crise passée, le grand-duc eut d'autres tourments. La santé de Natalie avait toujours été débile : depuis l'arrivée de la cour à Moscou elle semblait gravement compromise. Paul s'en émut. La grande-duchesse n'était pas pour lui une véritable compagne : moitié oiseau, moitié joujou, elle ne savait que sautiller et gazouiller. Paul aimait pourtant l'aimable étourdie, peut-être parce que son cœur triste éprouvait le besoin de se rattacher à quelque chose. Elle répondait mal aux témoignages d'affection qu'il lui donnait; parfois même elle paraissait en être fatiguée. Il s'en étonnait un peu et finissait par s'y résigner. Il se pénétrait de cette idée qu'il était naturel qu'il ne fût pas aimé.

La princesse pâlissait, maigrissait à vue d'œil. On parlait de phtisie. Solms se faisait l'écho des bruits inquiétants qui couraient sur la malade : « Des refroidissements extrêmes que cette princesse s'est attirés, s'exposant avec le grand-duc aux plus fortes impressions du froid pendant l'hiver, des promenades à pied par vingtaine de verstes que les deux jeunes époux ont entreprises presque tous les jours dans le temps qu'on faisait boire à la grande-duchesse les eaux de Spa, et le plaisir de la danse à l'excès pendant l'hiver dernier, ont tellement influé sur sa constitution qu'on lui a vu la poitrine attaquée (1). » Paul apercevait le mal et tâchait de persuader à sa femme que la grande affaire n'était pas de s'amuser, mais de se soigner. « Le grand-duc souffre de l'état valétudinaire de son épouse chérie; mais, lui ayant laissé prendre un entier ascendant sur son esprit, il n'est

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 95; Solms, 10 avril 1775. — « Elle se plaint de maux de gorge, mais le vrai est qu'elle doit être atteinte aux poumons. » (Affaires étrangères, vol. XCVII, fol. 395; M. Durand, 27 mars 1775.)

pas en état de s'opposer à ses volontés. Il a obtenu par ses sollicitations quelques suppressions pour la danse. Mais pour tout le reste il ne se permet pas de la contredire ou d'empêcher ses goûts (1). »

Les troubles qui se manifestaient dans la santé de Natalie donnaient à penser que le couple grand-ducal demeurerait sans enfant. Il ne manquait pas de gens pour exploiter les craintes qui pouvaient naître à ce sujet. La Hessoise n'était pas très aimée, parce qu'elle laissait percer un certain dédain pour les Russes (2). Ses ennemis se faisaient forts d'obtenir qu'on renvoyât dans sa famille l'épouse stérile et qu'on remariât le grand-duc. L'amour de Paul Pétrovitch pour sa femme n'était pas, suivant eux, un obstacle auquel on dût s'arrêter. Ce serait folie, disaient-ils, que de tenir compte des sentiments du prince ou des canons de l'Église grecque dans une matière où l'intérêt de l'État était si marqué (3). D'entrer dans leur jeu, Catherine ne semblait avoir cure. Elle prenait assez gaiement son parti de la stérilité de sa belle-fille. Elle écrivait à Grimm : « Je ne suis point impatiente là-dessus ni n'ai le droit de l'être ; je n'ai eu d'enfant qu'au bout de neuf années de mariage ; il est vrai que les circonstances étaient différentes (4). »

Si l'on causait à la cour de la santé de Natalie, on causait, on jasait plus encore de sa conduite. Le comte André Razoumovski vivait avec elle sur le pied de la plus grande familiarité. C'était un jeune homme aimable et séduisant. Sa famille était originaire de l'Ukraine. Son père, chantre à la chapelle d'Élisabeth Pétrovna, avait

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 95; Solms, 22 juin 1775.
(2) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 34.
(3) Affaires étrangères, vol. XCVII, fol. 381; M. Durand, 20 mars 1775.
(4) *Sbornik*, t. XXIII, p. 400, lettre à Grimm du 4 avril 1774.

plu à l'impératrice, qui « l'avait fait passer du service de Dieu à celui de sa propre personne », et peut-être secrètement épousé (1). André avait hérité de son père une certaine puissance de séduction : sa bonne mine et sa galanterie devaient lui attirer dans toutes les cours de l'Europe de nombreux succès. Pendant le voyage de Lübeck à Reval, il avait, comme on sait, entouré de soins les princesses de Hesse. Natalie n'avait pu rester insensible à son élégance et à son esprit. Du premier coup, elle avait été touchée, mais touchée d'une façon discrète et qui, au début, ne fit pas sentir tous ses effets. Cette belle sympathie devait bientôt la conduire plus loin qu'elle ne comptait. Paul, qui s'était docilement engoué de Razoumovski, l'introduisit dans l'intimité de son ménage. Le paladin s'attacha aux pas de Natalie, ne la quitta plus, l'obséda et sut lui rendre l'obsession douce, puis nécessaire. Ses assiduités auprès de la princesse n'échappèrent à personne, si ce n'est au grand-duc (2).

Le bruit qui se faisait autour de cette liaison ne laissa pas de préoccuper et d'agiter l'impératrice. Longtemps elle fit mine de fermer les yeux; puis, brusquement, elle prit le parti de tout révéler à son fils (3). Elle ne parvint pas à le convaincre. « Je crois, chère âme, écrivait-elle à Potemkin, que s'il n'y a aucun moyen d'éclairer le grand-duc sur Razoumovski, il faudrait bien que Panin lui persuadât de décider Razoumovski à s'embarquer, afin de faire taire les bruits de la ville injurieux pour son honneur (4). » Ce n'était, j'imagine, ni l'horreur du scandale

(1) D'Allonville, *Mémoires secrets*, p. 173; Golovkine, *la Cour et le Règne de Paul Ier*, p. 205. — Cf. Waliszewski, *la Dernière des Romanov*, p. 67 et suiv.

(2) Harris, *Diaries*, t. I, p. 182.

(3) Affaires étrangères, vol. XCVI, fol. 250; M. Durand, 4 octobre 1774.

(4) *Sbornik*, t. XLII, p. 385. (Le texte original de cette lettre est en russe.)

ni le souci de ménager la dignité du trône qui la poussait à dénoncer Natalie. Elle obéissait à un désir de vengeance. Son amitié pour sa belle-fille s'était vite refroidie. Elle lui trouvait un air de défi, des prétentions insupportables. Elle ne la dominait pas comme elle aurait voulu (1).

Ce qui plus est, elle croyait voir, derrière l'intrigue amoureuse de la Hessoise, une intrigue politique. Sans vouloir faire tort à la galanterie de Razoumovski, on disait à la cour que la politique n'était pas étrangère à ses empressements. La maison de Bourbon essayait par tous les moyens de rompre ce que l'on appelait *le système du nord,* l'alliance étroite de la Russie avec la Prusse, l'Angleterre et le Danemark, et les ministres de France et d'Espagne, afin de ménager l'avenir, ne perdaient aucune occasion de se rapprocher du couple grand-ducal. Renonçant à tenter eux-mêmes sur le cœur de la jeune princesse un assaut diplomatique, ils avaient, croyait-on, gagné Razoumovski et chargé ce brillant cavalier d'emporter la place. Donner un amant à la reine, à l'impératrice ou à la femme de l'héritier présomptif était alors un des artifices préférés de la diplomatie. Bref, on soupçonnait Razoumovski d'user de sa faveur pour mettre Natalie dans les intérêts de la France. Frédéric II, dans ses *Mémoires,* se fait l'écho des bruits qui couraient à Saint-Pétersbourg (2) : il est convaincu que le comte André s'est livré à la direction des ennemis de la Prusse et qu'il a, lui, en s'intéressant au mariage de la Hessoise avec le tsarévitch, fait un métier de dupe. L'ambassadeur de France se défendait d'avoir joué le rôle qu'on lui prêtait : il s'était borné, disait-il, à bien accueillir le comte André,

(1) *La Cour de Russie,* p. 289.
(2) *Mémoires,* t. II, p. 434.

qui, ayant longtemps vécu à Strasbourg et aimant la société française, lui avait fait des avances. Ne devait-il point ménager ce jeune courtisan à qui son esprit, sa bonne grâce promettaient une brillante destinée (1)? Il n'est pas sûr que l'ambassadeur ait gardé autant de réserve qu'il veut bien le dire. La plupart de ses dépêches laissent percer une vive sympathie pour Natalie. S'il parle d'un ton détaché de ses relations avec les deux amoureux, c'est probablement pour ne pas paraître s'être engagé à fond dans une intrigue qui a tourné court.

Mise en défiance, Catherine ne recula devant aucun moyen pour rompre la liaison de Natalie et de Razoumovski. Elle ne réussit pas à éveiller la jalousie du grand-duc : venant d'elle, toute accusation devait passer pour calomnie. Paul interrogea sa femme, la pressa de se justifier : il crut à ses protestations, à ses larmes, et la confiance qu'il avait en elle ne fit que redoubler (2). Le roman continua. Suivant l'helléniste Danse de Villoison, « homme grave qui avait eu des relations longues et habituelles avec le grand-duc Paul », les deux amants avaient trouvé un ingénieux moyen de se ménager des tête-à-tête. Razoumovski dînait tous les soirs avec le couple grand-ducal : dès que Paul avait le dos tourné, on lui versait un peu d'opium et il s'endormait dans son assiette avant le dessert. C'est, paraît-il, pour avoir absorbé beaucoup d'opium à cette époque-là que, dans son âge mûr, il devint fou. Les propos de l'helléniste ne sont point paroles d'Évangile (3).

Cette comédie — point neuve, assurément — du mari débonnaire trompé par sa femme et son ami, continuait

(1) Affaires étrangères, vol. XCIX, fol. 257; M. de Juigné, 7 juin 1776.
(2) *La Cour de Russie*, p. 290.
(3) D'Allonville, *Mémoires secrets*, p. 173.

d'alimenter les conversations de la cour et d'amuser sa frivolité, lorsque se répandit la nouvelle que Natalie Alexiéevna était enceinte. Un diplomate écrivait à Frédéric II, le 23 juillet 1775 : « La maladie qui a empêché la grande-duchesse de paraître à la fête d'avant-hier, n'est pas tout à fait celle qu'on annonce publiquement. Ce sont plutôt des nausées, des dégoûts et ces sortes d'incommodités qui servent d'indice d'une grossesse et qui ne lui permettent pas de rester avec le monde (1). » La cour revenait de Troïtsa qui est, avec la Lavra de Kief et le couvent de Solovietz, un des lieux saints de la Russie. On avait fait la route à pied et couché à la belle étoile. Catherine avait eu de grands élans de piété, se signant, baisant les reliques, « passant debout dans les églises cinq ou six heures par jour, jusqu'à mettre sur les dents le grand-duc, la grande-duchesse et toute sa suite (2) ». Tant de dévotion avait eu sa récompense. « Vous souhaitez, écrivait à Grimm l'impératrice, vous souhaitez que mon pèlerinage à Troïtsa produise miracle, que le ciel fasse pour une jeune princesse ce qu'il fit jadis pour Sarah et pour la vieille Élisabeth; vos vœux sont exaucés (3). » La médisance ne perdant jamais ses droits, tout le monde se disait à l'oreille que le grand-duc n'était pas le père de l'enfant attendu (4).

L'état de la grande-duchesse décida Catherine à quitter Moscou avant les grands froids de l'hiver. Elle avait hâte de retrouver Pétersbourg qui lui inspirait plus de sécurité confiante, qui lui montrait plus d'amour. Le tsaré-

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 95; dépêche de Solms.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 95; Solms, le 15 juin 1775.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 33.

(4) Frédéric II, *Mémoires*, t. II, p. 435.

vitch et sa femme partirent le 7 décembre, une semaine avant l'impératrice : ils crurent prudent de faire le voyage à petites journées.

La jeune princesse sentait sans aucune inquiétude approcher la joie de la maternité : elle oubliait que la maladie l'avait menée, l'année d'avant, à deux doigts de sa perte. Tout le monde s'était ému du déclin visible de la santé de Natalie; mais personne ne s'attendait à la rapidité de l'accident qui l'emporta.

Le 10 avril 1776, qui était le dimanche de la Quasimodo, la grande-duchesse ressent les premières douleurs de l'enfantement. Aucun symptôme défavorable. Le lendemain les douleurs reprennent plus fortes : l'accouchement paraît imminent. Mais l'attente se prolonge un jour, deux jours; la princesse gît sur son lit de souffrances, en proie à de violentes convulsions. Les matrones qui l'assistent consultent anxieusement les médecins de la cour, Kruze et Tode. Le médecin d'Henri de Prusse, qui vient d'arriver à Pétersbourg avec son maître, donne aussi son avis. On juge la délivrance impossible; l'enfant est mort dans le sein de la mère; une issue funeste est à redouter. Pour combattre le mal, les médecins d'alors n'avaient ni les mêmes ressources, ni les mêmes hardiesses que ceux d'aujourd'hui. Les atroces souffrances de la princesse empirent rapidement : le danger paraît sans remède et la fin imminente (1).

L'impression causée par cette sinistre péripétie fut d'autant plus profonde qu'on s'apprêtait à fêter la naissance d'un héritier de l'empire. Durant plusieurs jours il ne fut question que des progrès et des incidents de la

(1) *Rousskaia Starina*, 1882, t. XXXV, p. 24, lettre de Catherine à Kachkin; *Osmnadtsati Viek*, t. I, p. 164, lettre de Catherine au prince Volkonski, etc.

maladie. Que disaient les médecins? Avait-on essayé sur la malade toutes les ressources de l'art? Que pensait le grand-duc? Était-il vrai que la malade eût envoyé à Razoumovski, par l'intermédiaire d'une amie, Mlle Alimof, un bouquet de fleurs accompagné d'un billet? L'impératrice avait dans les derniers temps pris ombrage de Natalie et son mécontentement s'était traduit par une aigreur à peine déguisée : quelle était son attitude au chevet de la grande-duchesse? Les courtisans ne s'abordaient dans les couloirs du palais que pour s'adresser l'un à l'autre ces questions. Quelques-uns accusaient les matrones choisies par Catherine de coupables et volontaires négligences; d'autres murmuraient même que le mal était étrange et que les temps n'étaient pas si éloignés où le poignard venait en aide aux ressentiments de la tsarine (1).

Natalie mourut le 15 avril. Le peuple lui accorda un peu de pitié; il sentit confusément qu'une bonne partie de ses défauts était imputable à l'étourderie, à cette légère griserie de la jeunesse qui nous trouve indulgents pour les vices eux-mêmes. L'impératrice n'était pas incapable de compassion. La douleur qu'elle montra parut sincère, sinon très vive. Eût-elle été plus violemment secouée, il ne lui eût pas fallu plus d'un jour pour reprendre son équilibre. Jamais elle ne s'abandonnait à ses émotions et la tristesse ne pouvait remporter sur elle que de faibles et courts avantages. Il ne faut donc pas s'étonner si dans les lettres qu'elle écrivait à Grimm au lendemain de la mort de Natalie, on ne trouve point la trace d'un profond chagrin. Elle écrit à la débridée. Sa plume sautillante va toujours son chemin. Comme à son

(1) *Rousskaia Starina*, 1884, t. XLII, p. 63 (*Mémoires de Mikhaïl von Visin*); *Rousski Archiv*, 1871, p. 35; duchesse D'ABRANTÈS, *Catherine II*, p. 252.

habitude, elle plaisante un peu lourdement les infirmités de son « souffre-douleur » ; elle bariole son français d'allemand; elle fait des pirouettes. « Bien loin de vous lamenter de ce que vous n'êtes pas de ce voyage du prince Henri, votre boyau fêlé n'aurait pas résisté à cette aventure. Nous qui n'avons pas le même bonheur, à peine sommes-nous en vie. Il y avait des moment où il me semblait que je sentais des déchirements d'entrailles de tout ce que je voyais souffrir, et qu'à chaque cri je sentais moi-même des douleurs. Le vendredi, je devins pierre; et à présent encore je ne me sens pas; j'ai des heures de faiblesse et d'autres de force; cela tient de la fièvre intermittente; mais elle est plutôt dans le moral que dans le physique. Personne n'a idée de cela à moins que de l'avoir vu ou senti. Imaginez-vous que moi, qui suis pleureuse de profession, j'ai vu mourir sans répandre une larme; je me disais : « Si tu pleureras, les autres sanglo-« teront; si tu sangloteras, les autres s'évanouiront et tout « le monde perdra et tête et tramontane, *und alles das wird* « *unverantwortlich werden.* » Puis sa verve l'entraîne et elle cite les traits d'esprit de son chien favori, sir Tom Anderson, qui gronde et grogne à ses pieds (1).

Les commérages qui lui imputaient à crime la mort de sa belle-fille l'émurent assez vivement. Personne n'est plus sensible aux reproches calomnieux que celui qui a donné en d'autres circonstances plus de prise à de justes blâmes. Elle ne voulut pas qu'on continuât de la soupçonner. Nous la voyons qui s'évertue à démontrer que la fin tragique de Natalie n'a rien eu que de naturel. Elle écrit beaucoup. Elle écrit à Voltaire (2). Elle écrit à Mme de Bielke, sa confidente, qui tient bureau d'esprit à

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 45, lettre du 18 avril 1776.
(2) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. X, p. 476.

Hambourg et qui sait à propos colporter les nouvelles. Elle lui explique pourquoi « aucun secours humain n'a pu sauver la princesse ». Natalie Alexiéevna, par suite d'une « malheureuse conformation », ne pouvait « mettre au monde l'enfant dont elle était enceinte ». Elle avait, dès le bas âge, des dispositions « à devenir contrefaite » : un charlatan s'était chargé de la redresser « à coups de poing et de genou » ; ce sont probablement les coups de poing de ce manant « qui l'ont expédiée dans l'autre monde (1) ». Catherine, en avance sur son temps, sait ce que peut un mot glissé à prix d'or dans la moindre gazette. Le gazetier de Clèves, connu sous le nom de *Courrier du Bas-Rhin*, publie un article de commande où il raconte que Natalie avait eu dans sa jeunesse un accident à la hanche et que, restée infirme, elle était condamnée à mourir en couches. Le baron d'Assebourg lit la gazette, croit qu'il est mis en cause, s'émeut, proteste. On insinue qu'il a manqué de vigilance, qu'il aurait bien dû, avant de négocier le mariage, s'enquérir sérieusement de la santé de la princesse. Calomnies que tout cela! Il établit à grand renfort de lettres et de documents qu'en aussi importante matière aucune précaution ne lui a paru superflue : il a questionné par écrit la landgrave Caroline et la landgrave a répondu que sa fille était « bien conformée ». L'impératrice sourit de cette belle défense : « Je suis très persuadée, dit-elle, de l'innocence de M. d'Assebourg. Mais il n'en est pas moins vrai que quatorze médecins, chirurgiens, et la sage-femme ont été convaincus par l'ouverture du corps qu'il a été trompé et que l'article de la gazette est vrai (2). » Elle a en effet ordonné qu'on pratiquât l'autopsie : des résultats de cette

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 79, lettre du 28 avril 1776.
(2) *Id.*, t. XXVII, p. 95.

opération elle se fait une arme contre ses détracteurs. Elle a soin d'envoyer à la cour de Prusse, par l'intermédiaire du prince Henri, une « Relation de la section du corps de Son Altesse impériale la grande-duchesse », qui se trouve dans les dossiers des archives de Berlin (1). Elle a conscience d'avoir détruit tous les soupçons qui pesaient sur elle ; elle est extrêmement satisfaite et ne se croit pas tenue de pleurer plus longtemps sa belle-fille : « Comme il est démontré qu'elle ne pouvait point avoir d'enfant en vie ou plutôt qu'elle n'en pouvait point mettre au monde, il faut bien n'y plus penser (2). »

On se hâta de conduire les restes de Natalie au couvent de Saint-Alexandre-Nevski que Pierre Ier, bâtissant sa ville, avait peuplé d'églises et de chapelles et entouré de hautes murailles comme une forteresse. Avant même les funérailles, Catherine fit enlever tout ce qui décorait les appartements de la défunte : les tentures vertes de la chambre à coucher, les tentures rayées du boudoir, les étoffes de soie, les meubles furent mis à l'écart, comme si ces humbles choses ne pouvaient évoquer que d'importuns souvenirs (3). Catherine fouilla elle-même dans tous les tiroirs. Y découvrit-elle autre chose que de simples billets d'amour? Les lettres de Razoumovski, les papiers de Natalie lui révélèrent-ils, comme on a été porté à le croire, l'existence de visées ambitieuses, de projets séditieux,

(1) Reposit. XI, conv. 97.

(2) *Sbornik,* t. XXVII, p. 79. — Solms, l'envoyé prussien, est aussi d'avis qu'il ne faut pas trop s'apitoyer sur le sort de Natalie : « On prendra, dit-il, le principal motif de consolation dans la considération que, n'ayant jamais pu donner des héritiers à l'État, elle n'aurait pu remplir le but pour lequel elle était appelée, et qu'en sauvant même ses jours cette fois-ci, elle n'aurait pas été heureuse, puisqu'on aurait été forcé, malgré soi, de la séparer du grand-duc, son époux. » (Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 97, 30 avril 1776.)

(3) *Rousski Archiv,* 1878, t. VII, p. 279.

d'intrigues politiques s'enchevêtrant avec des intrigues galantes, de complots latents, complots de désir plutôt que de fait, en faveur du tsarévitch (1)? Rien n'est plus douteux. Si elle avait surpris chez Razoumovski des desseins hostiles, elle ne se serait pas contentée de l'exiler à Reval, elle ne lui aurait certainement pas confié, après quelques mois de demi-disgrâce, un poste diplomatique en Italie.

Il entrait évidemment dans les vues de Catherine que la Hessoise fût oubliée au plus vite. « Les morts étant morts, il faut penser aux vivants (2) ! » Dans la chambre où reposait Natalie, elle n'avait laissé qu'un diacre lisant l'Évangile à haute voix. Elle avait emmené son fils à Tsarskoïé-Célo et ne lui avait pas permis d'assister aux funérailles. Elle le traitait en petit garçon qu'on ne veut pas laisser sous l'impression des spectacles de la mort. Il faut bien convenir que les cérémonies de l'Église orthodoxe étaient fort émouvantes. Le prêtre, debout devant le cercueil ouvert, lisait tout haut la confession du mort, donnait l'absoute, puis se penchait pour embrasser une dernière fois le corps. Avant de fermer le cercueil, on y répandait du sel et l'on mettait dans la main du défunt « le passeport par lequel on certifiait de ses mœurs (3) ».

Comme au bout de trois jours Paul pleurait encore, Catherine lui fit savoir qu'il montrait plus de douleur qu'il ne convenait à un mari trompé. Pouvait-il croire encore à la fidélité de sa femme? La mourante, disait-elle,

(1) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 56. — Le vice-consul de France à Moscou écrivait le 23 mai 1776 : « On dit ici que le comte André doit être enfermé dans la forteresse de Riga pour être entré dans la négociation secrète de la cour de Londres qui voulait mettre la couronne impériale sur la tête du grand-duc à qui cette cour aurait fourni l'argent nécessaire pour cela. » (Affaires étrangères, vol. XCIX, fol. 232.)

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 49, lettre à Grimm.

(3) *Un Diplomate français à la cour de Catherine II*, p. 248.

avait prononcé dans ses moments de délire des paroles qui ressemblaient à des aveux; bien plus, elle avait confessé ses trahisons au prêtre chargé de la réconcilier avec Dieu (1). Paul n'était pas aussi éloigné que le supposait Catherine de se détacher de Natalie et de reprendre à la vie. Il y a des hommes que les moindres piqûres exaspèrent comme des blessures, et qu'un grand coup du sort laisse, comme on dit en Russie, plus tranquilles que l'eau, plus bas que l'herbe, *tiché vodi, nijé travi.* Paul rentra en lui-même; il se livra à des réflexions solitaires; il se complut quelque temps dans la méditation de toutes les destinées humaines et de la sienne propre, et un grand calme se fit en lui. Dans une lettre intime adressée au baron Sacken, alors ministre en Danemark, il apparaît tout pacifié, tout résigné; il parle comme Job et Salomon : « Je suis bien sensible à la part que vous prenez au malheur qui m'est arrivé et à la douleur qu'il m'a causée. Je regarde ce coup imprévu comme une épreuve à laquelle Dieu m'a mis, et ceci même m'est une consolation et allège ma peine. C'est Lui qui m'a produit; Il doit savoir à quoi Il me destine et connaître la fin de tout ce par quoi nous passons ici-bas. Dans quelque situation que nous nous trouvions, nous devons seulement ne point oublier nos principaux devoirs, ce que nous devons à Dieu, aux autres et à nous-mêmes. Voilà, monsieur, ce qui m'a occupé et qui m'occupe dans ce moment (2). » Une sagesse haute et sereine illuminait par intervalles cette âme appesantie d'orages.

(1) D'après les mémoires de Golovkin, l'archevêque Platon qui avait assisté la mourante aurait consenti, sur les instances de Catherine et « en faveur du bien qui devait en résulter, » à révéler au grand-duc la dernière confession de sa femme. (Lucien Perey, *Catherine II et le prince de Ligne, Revue de Paris,* 15 juin 1895.) Il est peu probable que Platon, qui était une grande figure et une belle âme, ait joué le rôle que lui prête Golovkin.

(2) *Sbornik*, t. XX, p. 408, lettre du 18 juin 1776.

CHAPITRE IV

LE SECOND MARIAGE

(1776-1781)

I

Henri de Prusse était venu à Saint-Pétersbourg pour causer avec la tsarine des affaires de Pologne. Depuis le partage de 1772, Frédéric et Marie-Thérèse, mis en appétit, avaient rongé les frontières de Pologne et chacun, plantant, déplantant, avançant ses aigles, avait sans scrupule agrandi son lot. Catherine II, qui voulait conserver à sa discrétion ce qui restait de la République, s'était regimbée contre les empiétements de ses complices. Effacer la trace de ces dissentiments, consolider une amitié précieuse pour la Prusse, telle était la mission du prince Henri. La mort inopinée de la grande-duchesse lui fournit l'occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité de la famille impériale et de donner la mesure de son dévouement (1). Il se montra ami actif et industrieux : il prodigua au grand-duc ses encouragements et combla l'impératrice d'attentions et de prévenances. Touchée de ces témoignages, Catherine « ne balança pas un moment à lui ouvrir son cœur (2) ». On se livra à des confidences,

(1) Frédéric II, *Mémoires*, t. II, p. 436.
(2) *Sbornik*, t. XX, p. 352, lettre à Frédéric II du 10 mai 1776.

on ébaucha des projets. Le lendemain même du jour où succomba Natalie, le frère de Frédéric II eut la hardiesse de proposer un nouveau mariage pour le tsarévitch. On saisit avec promptitude son idée et on s'en remit à lui du soin de choisir une princesse. Catherine lui donna pleins pouvoirs en lui recommandant d'aller vite en besogne (1).

Soucieux d'établir à Pétersbourg une princesse dévouée à la maison de Prusse, Henri porta immédiatement son choix sur Sophie-Dorothée de Würtemberg-Montbéliard, sa petite-nièce (2). Catherine se rappelait que le baron d'Assebourg, au cours de ses enquêtes en Allemagne, avait appelé son attention sur cette jeune personne ; mais Sophie n'était alors qu'une fillette de treize ans, il ne pouvait encore être question de son établissement. Henri de Prusse, sans perdre une heure, invita par lettre la princesse de Würtemberg à partir sur-le-champ pour Berlin avec sa fille ; elle y rencontrerait le grand-duc, et les jeunes gens feraient connaissance (3). Henri se portait fort des qualités du futur. « Votre fille, disait-il avec une pointe d'émotion, ne saurait trouver mari plus aimable et plus honnête, belle-mère plus tendre et plus respectable. »

Que cette brusque demande en mariage pût soulever quelques difficultés, Henri de Prusse — « ma commère l'empressée », comme l'appelait Catherine, — ne parut pas l'admettre un instant. Sophie est protestante. Qu'à

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, n. 97; Solms, le 26 avril 1776.

(2) On ne nomma que pour les écarter aussitôt une princesse de Suède et une princesse de Saxe. (Affaires étrangères, vol. XCIX, fol. 180; le marquis de Juigné, 30 avril 1776.)

(3) *Sbornik*, t. IX, p. 2. — Alfred Rambaud (*Catherine II dans sa famille*, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874) cite la plupart des documents que contient ce t. IX du *Recueil de la Société d'histoire russe* sur les négociations matrimoniales de 1776.

cela ne tienne! On lui administrera le baptême orthodoxe. Tout de suite Henri de Prusse rassura ses parents de Würtemberg sur l'article de la religion. Il leur persuada qu'à Saint-Pétersbourg on changeait de religion de l'air dont on changeait d'habit, que l'Église grecque n'était point « rigide » et accueillait d'emblée qui venait à elle. Le bon apôtre ne trouvait pas d'objections théologiques à opposer à l'orthodoxie, et il estimait qu'un luthérien peut devenir grec, un grec devenir luthérien, sans avoir rien à céder sur le dogme. « S'il m'est permis de vous donner un avis, ajoutait-il, c'est de choisir un ministre luthérien éclairé, afin qu'il fasse connaître (s'il en était besoin) à la jeune princesse que, pouvant faire le bonheur de sa famille, le bien de la Prusse et de la Russie, en un mot la félicité de tant de peuples, et contribuer à l'aisance de tant de particuliers, elle peut croire que c'est servir Dieu que de se plier à des usages. Le fond de son cœur et ses sentiments sont à elle (1). » Le luthéranisme de la princesse de Würtemberg n'était pas intraitable : la tolérance était le fond même et l'étoffe de son âme facile et douce. Comme on le lui conseillait, elle chargea un pasteur protestant de convertir Sophie-Dorothée à l'orthodoxie. Elle mit la main, dit-elle, « sur une bien digne personne ». « Son jugement et les avis qu'il donne à ma fille prouvent que si la religion n'était pas souvent défigurée par un faux enthousiasme ou par l'intolérance, on verrait plus de vrais chrétiens et des personnes moins prévenues contre le caractère réel de la religion (2). » Le parfait libertin qui régnait à Potsdam trouva dans la conversion de sa petite-nièce matière à plaisanter : « Le père étant catholique, la mère réformée,

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 19.
(2) *Id.*, t. IX, p. 21.

et les enfants luthériens, avec une grecque, cette famille fera la concordance des principales sectes de la chrétienté (1). » Quant à Catherine, elle était décidée à mener rondement cette affaire; on catéchiserait la Würtembergeoise pendant le voyage, aux relais de poste : « Dès que nous la tiendrons, déclarait-elle à Grimm, nous procéderons à sa conversion. Or, pour la convaincre, il faudra bien quinze jours, je pense; je ne sais combien il faudra pour lui apprendre à lire en russe intelligiblement et correctement sa confession de foi; mais tant y a que plus vite que cela pourrait se bâcler, mieux cela serait. Pour mieux accélérer tout cela, M. Pastoukhof est allé à Mémel pour lui apprendre l'a b c d et la confession en route. La conviction viendra après (2). »

Un conseiller intime d'Alexandre Ier, le prince Adam Czartoryski, nous explique avec bonhomie dans ses *Mémoires* pourquoi les princesses allemandes ont de tout temps si facilement renoncé au luthéranisme pour embrasser l'orthodoxie. Celles qui ont quelque chance d'épouser un prince russe « ne reçoivent, dit-il, grâce à la prudence de leurs parents, aucune notion spéciale, au moins, point d'instruction profonde sur les dogmes qui marquent la ligne de séparation entre les confessions chrétiennes. Cette précaution prise, les princesses changent aisément de culte (3) ».

Henri de Prusse, le héros de la guerre de Sept ans, le vainqueur de Freyberg, réglait avec une promptitude toute militaire les affaires de cœur comme les affaires de conscience. La jeune fille qu'il proposait à la cour de Russie avait promis sa main au prince héréditaire de

(1) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 381.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 53, lettre du 18 août 1776.
(3) Adam Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 84.

Hesse-Darmstadt, frère de la défunte grande-duchesse Natalie. Il fut décidé qu'elle reprendrait sa parole. On éconduirait au plus vite le fiancé, Louis de Darmstadt(1). Catherine estimait qu'il n'y avait pas lieu de prendre des mitaines : elle connaissait ce prince qui, après le mariage de sa sœur, avait reçu un grade dans l'armée russe, et elle s'indignait qu'il eût osé prétendre à la main de Sophie-Dorothée. « C'est, disait-elle, une misérable pécore qui s'enivre tous les jours et qui finira par quelque mauvais esclandre (2). » Henri de Prusse se chargea de faire entendre raison à l'héritier de Darmstadt. Il n'était pas possible, selon lui, que le jeune prince, si attaché qu'il fût à sa fiancée, eût le cœur assez bas pour éprouver des regrets, quand il y allait du bonheur de la Prusse et de la prospérité de toute une famille pour le quart d'heure fort dénuée d'argent. « S'il lui reste, disait-il, la moindre honnêteté, il ne voudra pas troubler le bonheur de deux États dont l'union peut être si utile à la tranquillité de l'Europe entière, et il ne voudra pas, s'il lui reste de l'âme, empêcher le bonheur d'une famille qui, par les sentiments généreux de l'impératrice et du grand-duc, se trouvera dans un état florissant en comparaison de celui qu'ils ont à cette heure (3) ».

Le prince héréditaire de Darmstadt se laissa convaincre. Il annonça au roi de Prusse qu'il renonçait, par amitié pour le grand-duc Paul, à Sophie-Dorothée. Frédéric II, cet

(1) Il venait d'arriver à Potsdam, où il devait passer « le temps des revues ». (Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 152; le marquis de Pons, 18 mai 1776.)

(2) *Sbornik*, t. XXVII, p. 67. — Le jeune prince avait, paraît-il, tenu à Berlin des propos « très indiscrets et très offensants » sur le compte de la tsarine. (Affaires étrangères, vol. XCIX, fol. 258; le marquis de Juigné, 7 juin 1776.)

(3) *Sbornik*, t. IX, p. 5.

implacable railleur, écrivait à ce propos : « Je vous assure qu'il m'a touché jusqu'aux larmes.... Non, Pylade n'en aurait pas plus fait pour Oreste, et Nisus pour Euryale. Voilà un exemple d'attachement et d'amitié qui fait honneur à notre siècle (1) ! » Frédéric fit espérer à l'héritier de Darmstadt que la princesse de Würtemberg lui accorderait, à défaut de Sophie-Dorothée, sa fille cadette. Frédéric, Henri, Catherine et Louis de Darmstadt, tout le monde convint que « dans le fond, cela revenait au même (2) ». On échangea des paroles de paix et de concorde. Le roi de Prusse rappela d'un ton pénétré le rôle de la Providence dans les choses humaines. De crainte qu'il ne restât quelque amertume dans le cœur du jeune prince, Catherine lui fit une pension (3). « Votre grand et sot flandrin, écrivait-elle à Grimm, est allé paître les oies avec 10,000 roubles de pension, mais à condition que je ne le voie ni n'entende plus jamais parler de lui (4) »... Louis aurait mérité plus d'égards. Dans tout ce que l'histoire sait de lui, il apparaît comme un esprit très ouvert et d'une forte trempe, comme une âme élevée et un cœur généreux. Grand-duc de Hesse-Darmstadt en 1790, il se montra l'un des meilleurs princes de l'Allemagne d'alors et, ce qui lui vaut notre sympathie, l'allié le plus fidèle de la France de 1806 à 1813 (5).

Louis de Darmstadt éconduit, Frédéric II pressa sa nièce de Würtemberg d'envoyer son consentement. Pour porter le coup de grâce à ses derniers scrupules, il fit

(1) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 380.

(2) *Sbornik*, t. IX, p. 8, lettre de Frédéric du 9 mai 1776.

(3) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 197; le marquis de Pons, 29 juin 1776.

(4) *Sbornik*, t. XXIII, p. 50, lettre du 29 juin 1776.

(5) Rambaud, *l'Allemagne sous Napoléon Ier*, p. 37, et *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874.

valoir en faveur de l'union projetée des raisons tangibles qui devaient inévitablement produire leur effet sur de petits princes toujours besogneux. La princesse de Würtemberg assurait par ce mariage le bien-être de sa « pauvre famille ». Elle mariait sa fille sans dot; bien mieux, la dot que le duché est obligé de fournir, elle la mettait en poche. Elle n'aurait pas à se ruiner pour le trousseau : « une couple d'habits » devait suffire. Ses fils, ses filles, — ils étaient légion — pourraient solliciter sans vergogne et obtenir de l'impératrice des dots, des pensions, des charges, des titres, « cent bonnes choses qui leur viendraient plus à propos que jamais ». « J'espère, lui écrivait Frédéric en manière de conclusion, j'espère que, comme vous êtes femme de résolution, vous prendrez celle que je désire et qui est celle de toper aux avantages qui se présentent à vous (1). » Le roi lui envoya par le même courrier une lettre de change de 40,000 roubles de la part de l'impératrice. La princesse de Würtemberg avait le courage de sa pauvreté : « Ces 40,000 roubles, disait-elle à son oncle, sont un vrai restaurant pour des finances aussi exténuées que les nôtres (2). »

Le roi de Prusse fit à sa nièce quelques recommandations : « Tâchez de trouver quelque femme de chambre bien sage qui puisse accompagner votre fille et lui servir en quelque sorte de conseil; car, passé Mémel, on ne lui donnera que des Russes, Cosaques, Géorgiens et Dieu sait quelle race (3) ! » Frédéric se moquait volontiers de ces « barbares » dont il recherchait l'amitié. Il sentait la nécessité d'endoctriner ses parentes de Würtemberg avant de les envoyer en Russie; il les engagea vivement à précéder

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 17 et 32.
(2) *Id.*, t. IX, p. 33.
(3) *Id.*, t. IX, p. 25.

d'une quinzaine de jours le grand-duc Paul à Berlin.

Pendant que se poursuivaient ces négociations matrimoniales, Catherine s'efforçait d'en accélérer l'allure, parlait et s'affairait beaucoup. Son intimité avec Henri de Prusse se montrait chaque jour plus expansive. Satisfaite de la Prusse, elle ne voulait point demeurer avec elle en reste de procédés, et elle accablait Frédéric de protestations d'amitié et de reconnaissance. Comment, après la mort de Natalie, sa douleur exubérante et courte avait cédé la place à l'impatience allègre de connaître Sophie, une lettre à Grimm qu'il faut citer tout entière va nous l'apprendre : « Ayant vu le vaisseau renversé d'un côté, je n'ai pas perdu de temps, je l'ai jeté de l'autre et tout de suite j'ai mis les fers au feu pour réparer la perte, et par là j'ai réussi à dissiper la profonde douleur qui nous accablait. J'ai commencé par proposer des voyages, des allées, des venues, et puis j'ai dit : mais les morts étant morts, il faut penser aux vivants; puisqu'on a cru être heureux, qu'on a perdu cette croyance, faut-il désespérer de la reprendre? Allons, cherchons cette autre, mais qui? Oh! j'en ai une en poche. Comment, déjà? Oui, oui, et même un bijou et ne voilà-t-il pas la curiosité en mouvement! Qui est-ce? Mais comment? Est-elle brune, blonde, petite, grande? — Douce, jolie, charmante, un bijou, un bijou. Un bijou est réjouissant, cela fait sourire. De fil en aiguille, on appelle pour troisième certain voyageur leste (Henri de Prusse) qui fait pester ceux qu'il laisse en arrière; arrivé depuis peu exactement pour consoler, pour distraire; le voilà établi entremetteur, pourparleur; courrier expédié, courrier retourné, voyage arrangé, entrevue ménagée; tout cela avec une célérité inouïe. Et voilà que les cœurs serrés commencent à se dilater; les voilà tristes, mais occupés par nécessité d'arrangements de

voyage indispensable pour la santé et pour la distraction... Donnez-nous en attendant un portrait, c'est fort innocent. — Un portrait? Il y en a peu qui plaisent; une peinture ne fait aucun effet; le premier courrier en apporte; à quoi bon cela? il pourrait faire une impression désagréable. Eh bien! il vaut mieux le laisser dans sa boîte; le voilà huit jours tout empaqueté là où on l'a mis à son arrivée, sur une table à côté de mon écritoire. Mais est-il joli? Selon les goûts : moi, je le trouve très du mien. Enfin il fut regardé, et tout de suite empoché et puis regardé... (1). » Catherine laissait son esprit courir et jouer en causant de sa future belle-fille qu'elle attendait avec une curiosité inquiète et bien féminine.

Pourquoi ne ferions-nous pas un instant ce que faisait à cette heure toute la cour? Cherchons à savoir quelque chose de l'enfance et de la jeunesse de Sophie-Dorothée. Nous avons de bonnes raisons d'être curieux à son égard, de la prendre à ses origines, de nous pencher sur son berceau. Cette enfant de dix-sept ans, fille d'un petit prince allemand, fera grande figure dans son pays d'adoption. Son rôle ne finira pas avec la vie de l'empereur Paul. Tout le long du règne d'Alexandre Ier, elle se tiendra à côté du trône, imposant à son fils un respect quelque peu mêlé de crainte et ranimant chez lui, quand il paraîtra s'en dégager au lendemain de Tilsitt, les passions de l'Europe aristocratique et royale. Elle pèsera d'un grand poids sur l'histoire le jour où elle refusera au soldat couronné la main de sa fille Anna Pavlovna.

Le père de Sophie-Dorothée, Frédéric-Eugène de Würtemberg, était un cadet de famille. S'il arriva au trône de

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 49, lettre du 29 juin 1776.

Stuttgard, ce ne fut qu'en 1796, après ses deux frères aînés, Charles-Eugène et Louis-Eugène. De bonne heure, il entra au service de la Prusse, sur l'invitation de Frédéric II qui lui fit épouser sa nièce (1). Il se battit bravement pendant la guerre de Sept ans, si féconde en péripéties; par un caprice de la fortune, il en connut surtout les souffrances, les périls et les lourdes angoisses. Le roi lui confia le gouvernement de Stettin et de la Poméranie. Le pays était ruiné en hommes, en chevaux, en argent et en vivres. Les Russes faisaient le désert et la famine achevait leur œuvre. A la fin de 1761, le prince ne réussit pas à délivrer Kolberg, assiégé par Roumiantsof; il était réduit aux pires extrémités lorsque, les cartes ayant changé de mains à Pétersbourg, Pierre III sauva Frédéric II (2).

Sophie-Dorothée naquit le 25 octobre 1759, au plus fort de ces luttes sanglantes, au moment où son père revenait, blessé et désespéré, du champ de bataille de Kunersdorf. Elle naquit à Stettin, dans cette vieille cité poméranienne qui avait vu naître, trente ans plus tôt, la grande Catherine; ce qui faisait dire à celle-ci, alors que se concluait le mariage de Paul : « Vous verrez qu'à l'avenir on ira à Stettin à la pêche des princesses, et qu'il y aura dans cette ville des caravanes d'ambassadeurs, comme au delà du Spitzbergen il y a des pêcheurs de baleines (3). » Des visions de guerre assombrirent la première enfance de Sophie. Autour d'elle, dans sa famille, la vie était triste et dénuée. Quand cessa le bruit des armes, Frédéric-Eugène s'établit à Treptov, petite

(1) Une fille de sa sœur Sophie-Dorothée-Marie et du margrave de Brandebourg-Schwedt.

(2) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 12-14; Stark, *Fürstliche Personen des Hauses Würtemberg*. Stuttgard, 1876.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 53, lettre à Grimm du 18 août 1776.

ville de Poméranie. En 1769, son frère, le duc régnant de Würtemberg, lui donna le gouvernement d'un petit morceau de ses États, le comté de Montbéliard. Il partit avec sa femme et ses huit enfants (1), la bourse légère et le cœur aussi. Il quitta sans regret un pays âpre, maussade, où dès quatre heures du matin l'on sonnait le réveil pour l'exercice à feu : il était tout à l'espérance de tenir une petite cour, dans une contrée riante, d'aimer, de rêver, de s'épanouir et de vivre.

Rivières capricieuses qui glissent, sautent ou s'étalent avec des teintes d'acier, collines boisées d'où s'aperçoit au loin la ligne bleue des Vosges, vallées ondoyantes d'où la fraîcheur monte en longs voiles blancs, le pittoresque pays de Montbéliard a de quoi séduire un voyageur venu des arides plaines de Poméranie. Cette petite seigneurie appartenait à la maison de Würtemberg, depuis la fin du quatorzième siècle. Le château, une vaste construction, massive et imposante, flanquée d'une tour octogonale de quelque allure, était presque toujours inhabité. Les gens de Montbéliard qui ne voyaient leur prince que de loin en loin, reçurent avec effusion Frédéric-Eugène qui venait se fixer parmi eux. Les magistrats de la ville, rangés en bataille, lui présentèrent sur un plateau d'argent trois mille livres, le conduisirent jusqu'au château, et, dans la cour plantée de tilleuls et de marronniers, le haranguèrent deux heures durant (2).

Son palais était plein de toiles d'araignées ; les tentures pendaient aux murs ; les fenêtres étaient en pièces et les toits percés. Frédéric donna des ordres, du matin au soir,

(1) Sa famille devait, à Montbéliard, s'augmenter de trois fils, dont l'aîné, Charles, eut pour marraine Catherine II et fut nommé dès sa naissance (1770) capitaine dans un régiment russe.

(2) Duvernoy, *Éphémérides du comté de Montbéliard*, p. 254.

avec la secrète jouissance d'une personne qui reçoit une autorité neuve et qui l'essaye. Le château perdit bientôt son air de ruines. Malgré l'état de ses finances, le prince était possédé d'une innocente manie : il aimait à bâtir. Il se fit construire une maison de campagne à Étupes, sur la route de Bâle, et dès lors il n'eut pas de plaisir plus vif que de s'occuper de ses parterres et de son parc ; il les modifiait sans cesse, il les ornait, il les embellissait, il les mettait à la mode du jour. Une année, il élevait parmi les bosquets un temple à Flore ; l'année d'après, il s'arrangeait une laiterie, une maison suisse et s'amusait à voir traire ses vaches. Lorsque Étupes eut pris un petit air de Trianon, il contempla son œuvre et s'en félicita. Il se sentait tout à fait chez lui, tout à fait souverain, dans son comté de Montbéliard auquel un heureux entourage de collines donnait des apparences de petit univers borné et fermé de toutes parts (1).

Nulle étiquette, nulle contrainte, nulle gravité de commande à la cour du prince Frédéric ; personne ne se croyait tenu de garder l'air important et digne. Peuplé surtout d'anabaptistes venus de la Frise et de protestants français, en un mot de gens qui avaient tout sacrifié au repos de leur conscience, le comté était facile à gouverner. Le prince aimait la chasse : à vrai dire, ses sujets, tout empressés qu'ils fussent à lui plaire, trouvaient qu'il l'aimait un peu trop et ne protégeait pas suffisamment leurs terres contre les dégâts du gibier (2). Nul tracas, nul souci. On jouait avec la vie : l'après-midi, les promenades au grand air et le colin-maillard à l'ombre ; le soir, le trictrac ou le pharaon. La gaieté voltigeait au-dessus de toute

(1) Duvernoy, p. 482 ; Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 44.
(2) *Id.*, p. 255.

chose et posait sa grâce sur le moindre objet. On chantait, quelquefois faux; on dansait, plutôt mal que bien; on n'y mettait point de prétentions; il s'agissait de s'amuser et rien de plus. Seuls le baron et la baronne de Bork, grand-maître et grande-maîtresse de la cour, manquaient un peu d'entrain. « C'étaient Philémon et Baucis, s'adorant et se le disant devant les princes comme dans leurs tête-à-tête, s'appelant *ma mie, mon cœur,* et même, à ce que prétendait le prince Frédéric, *mon chat* et *ma poule.* Ces bonnes créatures jouaient souvent au trictrac l'une contre l'autre, et alors elles se faisaient des signes de la meilleure foi possible, ne croyant pas le moins du monde manquer aux règles de l'honnêteté. » En lui-même un passe-temps n'est rien : selon l'occasion ou le goût du moment, on le prend ou on le laisse. Un caprice mit en honneur « les poufs au sentiment ». C'était une coiffure dans laquelle on plaçait le portrait de sa fille, de sa mère, de son serin, de son chien, tout cela « garni des cheveux de son père ou d'un ami de cœur ». Quand on eut inventé cette coiffure, il y eut de la joie pour plusieurs jours. De temps à autre, quelque incident imprévu mettait le château en émoi : la visite d'un grand dignitaire ecclésiastique des environs, l'arrivée du duc régnant de Würtemberg. Le duc Charles-Eugène avait fait bien des sottises : une dame de haut parage qu'il avait enlevée, la comtesse de Hohenheim, l'avait comme par miracle ramené dans le droit chemin. En 1770, on se rendit à Strasbourg pour saluer au passage l'archiduchesse Marie-Antoinette qui allait en France épouser le dauphin. Ce fut toute une affaire. Longtemps on parla de la ville pavoisée, décorée, fleurie, illuminée, de la splendeur des livrées et de la magnificence des costumes de cour. Rarement on était réduit à s'amuser aux dépens du prochain. Les langues toutefois

allèrent leur train quand on apprit qu'un cousin du prince avait emmené de Paris Mlle Clairon, lui avait fait quitter le théâtre et se disposait à lui confier l'éducation de ses fils. Que de rires aimables et légers dans le vieux château et dans les futaies d'Étupes! Plus tard, quand la famille fut dispersée, quand fils et filles eurent pris leur vol, on éleva dans un coin ombragé et silencieux du parc une colonne aux absents, avec leurs initiales gravées alentour, et la vue de ce « monument du cœur » tempérait les regrets de la séparation (1).

La petite cour où grandit Sophie-Dorothée pratiquait l'idylle à la Rousseau. Chacun voulait être une de ces belles âmes, un de ces cœurs tendres que Jean-Jacques avait mis à la mode : on revenait à la nature, on admirait la campagne, on aimait la simplicité des mœurs rustiques, on goûtait les douceurs de la tendresse, les affections naturelles, et la sensibilité naissait d'elle-même, se mêlait à toute la vie et au train de tous les jours. L'influence de Rousseau, on se flattait de la subir; on professait la plus haute admiration pour l'*Émile*, et on tenait l'*Héloïse* pour un chef-d'œuvre de sentiment. Il faut savoir qu'à l'aide de flatteries délicates et malgré certaines brusqueries, certaines impertinences, l'auteur avait conquis l'oncle de Sophie, le prince Louis-Eugène, et par lui toute la famille de Würtemberg. En 1762, Jean-Jacques, qui, décrété de prise de corps, s'était réfugié à Môtiers, dans le comté de Neufchâtel, se souvint d'avoir rencontré à Paris le prince Louis-Eugène de Würtemberg qui lui avait fait « des avances très honnêtes » et, le sachant gagné à ses idées, il se mit à correspondre avec lui comme un philosophe avec son disciple. Le prince

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, *passim*.

s'intéresse à son ménage, à sa famille, il est humain, il est époux et père. La princesse allaite ses enfants, surveille de ses yeux et conduit elle-même avec méthode leur éducation : « Tendres époux, que vous êtes heureux! s'écrie Rousseau... On est si peu accoutumé à voir les grands avoir des entrailles, aimer la vertu, s'occuper de leurs enfants! » Louis-Eugène ne fait rien sans ses prescriptions; c'est un élève soumis et respectueux. Il se laisse, sans sourciller, assez crûment réprimander, par exemple quand il est tenté de donner à sa seconde fille une nourrice étrangère, en époux jaloux des beautés de sa femme et « qui, au pis aller, aime mieux que le dégât qui peut s'y faire soit de sa façon que de celle de l'enfant ». La fille aînée du prince est à peu près du même âge que Sophie-Dorothée. Sur l'hygiène de la *petite femme,* sur les habitudes qu'on lui donnera par une gradation lente et ménagée, sur le langage qu'on lui tiendra, sur la voix qu'on lui fera contracter, les lettres de Rousseau à Louis de Würtemberg sont pleines de charmants détails. Le prince a « le courage » d'élever sa fille à la Jean-Jacques. Le solitaire de Môtiers est très touché de le voir prêter tant d'attention « aux délires d'un fiévreux » : « Les chagrins, les maux ont beau vieillir ma pauvre machine, mon cœur sera jeune jusqu'à la fin, et je sens que vous lui rendez sa première jeunesse (1). » Bref, Jean-Jacques avait parmi les princes de Würtemberg le crédit d'un oracle.

L'éducation de Sophie-Dorothée fut très libre et sentimentale. En compagnie de Mme d'Oberkirch, « la commensale habituelle du château de Montbéliard », elle courait dans la campagne en d'interminables prome-

(1) J.-J. Rousseau, *Œuvres,* t. IV (Correspondance), *passim.*

nades, curieuse de mœurs villageoises, de botanique et de paysages. Et toute sa vie elle resta empreinte des visions de Montbéliard et d'Étupes. Elle aimait mieux la nature que les livres et ne paraissait pas se soucier beaucoup d'étendre ses connaissances; autour d'elle point de pédants cérémonieux et solennels. Elle se laissa pénétrer et intimement envahir par les sentiments les plus tendres du cœur. Femme forte et douce, réfléchie et naïve, naturelle et fine, elle emporta de Montbéliard à la cour de Russie une tendresse vraie, une jeunesse de cœur vive et franche, rare en tous lieux, presque inconnue dans les cours! Elle devait beaucoup souffrir dans sa nouvelle patrie : jamais son âme simple et grande ne s'aigrit ni ne se révolta.

Sophie-Dorothée accueillit avec une joie d'enfant les propositions de mariage qui venaient de Saint-Pétersbourg. Dès que le vent tourna à la Russie, l'héritier de Darmstadt tomba dans un tel décri qu'il eût fallu à la princesse une bien grande force d'âme pour ne point se détacher de son fiancé : tout le monde lui disait autour d'elle « qu'en le perdant elle ne perdait qu'un mauvais sujet (1). » Mme d'Oberkirch assure qu'elle ne l'avait jamais aimé. La baronne, protestante convaincue et chanoinesse, était tellement éblouie par la grandeur promise à son amie qu'elle ne s'émut pas trop de la voir renoncer à Luther : « Dieu l'appellera à lui, disait-elle, malgré son signe de croix à gauche et son culte pour les images. » La minute donnée aux choses de la religion passa vite. Il s'agissait pour Sophie de se préparer sans perdre de temps au rôle qu'elle avait à jouer. Elle faisait des répétitions de cour, elle s'appliquait à marcher, à s'asseoir,

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 13.

à tendre la main, à relever l'éventail, à écouter, à sourire avec aisance, mesure et légèreté. Elle saluait les fauteuils vides, pour s'apprendre à être gracieuse, « tout en ne rendant que ce qu'elle devait. » Il y a en effet une nuance d'égards appropriée à chaque variété d'état, de naissance et de considération. Quelquefois elle s'interrompait au milieu de ses révérences, prise d'inquiétude : « J'ai bien peur de Catherine, soupirait-elle ; elle m'intimidera, j'en suis sûr, et je vais lui paraître une véritable niaise. Pourvu que je parvienne à lui plaire ainsi qu'au grand-duc ! » Sa mère avait par intervalles de sombres pressentiments. « Il arrive souvent, disait-elle, des malheurs aux tsars, et qui sait le sort que le ciel réserve à ma pauvre fille (1) ? » Le jour où Sophie-Dorothée dit adieu à Montbéliard, le prince et la princesse de Würtemberg donnèrent de grandes marques de sensibilité.

II

Dès le début des négociations, usant des prérogatives attachées à son rôle, Frédéric II avait demandé que la première entrevue de Paul et de Sophie-Dorothée eût lieu à Berlin. Ce serait, disait-il, risquer de compromettre sa petite-nièce et l'exposer peut-être à de cruelles déceptions que de l'envoyer à Pétersbourg avant d'être sûr des sentiments du grand-duc. Il serait convenable que Paul allât à la rencontre de la future. Un voyage, au surplus, l'aiderait à oublier ses récentes épreuves (2). A dire vrai,

(1) Mme d'Oberkirch, t. I, *passim*.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 196; le marquis de Pons, 29 juin 1776.

le vieux monarque était en cette affaire moins soucieux des règles de la galanterie que des intérêts de sa politique. S'il tenait à ce que le fils de Catherine vînt lui rendre visite à Berlin, c'était pour faire un pas de plus dans l'amitié de la Russie et inquiéter la cour de Vienne; c'était aussi pour avoir l'occasion de flatter, d'éblouir, d'attirer doucement dans son jeu l'héritier de la couronne impériale (1). Il se rappelait combien il s'était félicité en 1762 d'avoir su capter la faveur de Pierre III.

A Pétersbourg, le projet de voyage éveilla quelques inquiétudes. Le peuple, très attaché au tsarévitch, le croyait toujours en péril, toujours menacé par quelque ennemi invisible rôdant autour de lui, tendant des pièges et nouant des complots pour sa perte. Beaucoup se demandaient dans quel secret dessein on exposait le grand-duc aux dangers d'un voyage hors du pays russe, chez des hérétiques; beaucoup craignaient d'apprendre un jour qu'il lui était arrivé malheur, sans qu'on sût où (2). Quant aux classes supérieures, elles appréhendaient que, subissant à Berlin l'ascendant du roi de Prusse, Paul ne se modelât sur lui et n'imposât plus tard à son empire un joug trop rude et une discipline trop sévère Le Sénat ne cacha point sa mauvaise humeur (3). On blâma généralement Catherine d'avoir décidé ce voyage à la légère, sans en avoir prévu les suites, sans avoir consulté personne. On oublia que l'invitation de Frédéric II n'était pas de celles qu'on décline.

Quand on vit que pour recevoir dignement son hôte, le roi de Prusse rompait avec ses habitudes casanières,

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 188; le marquis de Pons, 22 juin 1776.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, n. 97; Solms, 28 juin 1776.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, n. 97; Solms, 23 août 1776.

faisait violence à ses manies de malade et déliait les durs cordons de sa bourse, chacun comprit l'importance qu'il attachait à cette visite. Frédéric était en 1776 un maigre vieillard voûté, s'appuyant sur une canne, avec de grands yeux perçants éclairant un visage aux traits accentués, au front haut, au sourire sarcastique. Il était devenu morose. Lui qui avait tant savouré autrefois, au Rheinsberg, l'agrément vif et fin de la conversation et des idées brillantes, il fuyait maintenant la compagnie. Il dînait seul en habit râpé; il soignait sa goutte au coin du feu. Économe jusqu'à l'avarice, il rentrait, à son déclin, dans les traditions de son père, Frédéric-Guillaume.

Que pour faire les honneurs de chez soi il lui faudrait sortir de sa retraite, passer quelques jours en public et en spectacle, revêtir un habit de cérémonie lourd et brodé, cette pensée aurait dû le rebuter. « Il ne prévoit pas sans peine, rapportait le marquis de Pons, la fatigue de ce moment de représentation. Sa Majesté prussienne en parle comme d'une campagne à faire (1). » Tout de même Frédéric s'exécuta de bonne grâce. Il paya de sa personne; il fit lui-même tous les arrangements, donna tous les ordres et parut se plaire dans les plus petits détails (2). Tapissiers et décorateurs furent demandés en toute diligence à Charlottenbourg et à Sans-Souci. Ce qui porta au comble la surprise de l'entourage royal, ce fut l'ordre donné de réparer les voitures de cérémonie et de faire une grande livrée toute neuve. « Cette circonstance ne signifie rien en elle-même, écrivait le marquis de Pons; mais elle dit beaucoup quand on sait à quel

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 214; le marquis de Pons, 20 juillet 1776.

(2) Affaires étrangères, Prusse vol. CXCIV, fol. 187; le marquis de Pons, 22 juin 1776.

point le roi de Prusse est ennemi de toute espèce de réparations (1). » En l'honneur de Paul, Frédéric se faisait prodigue. Il répétait à tout moment : « C'est à la vérité un surcroît de dépense; mais je ne le regrette pas (2). » Il décida que les « secrétaires et hommes de chambre » du grand-duc auraient « bouche à cour » pendant le séjour de leur maître à Berlin. Il prévoyait que ces gentilshommes se fatigueraient vite du cérémonial des grands repas, qu'ils chercheraient une échappée et souperaient quelquefois en ville. « Je crains, écrivait Frédéric à son ministre d'État et de cabinet, je crains que les envoyés de France et de Vienne ne leur détachent leurs subalternes pour s'emparer d'eux et leur souffler des sentiments opposés à mes intérêts en leur offrant différentes parties de plaisir. Il faut éviter ce piège. Les conseillers doivent l'emporter sur les étrangers en fêtes, en dîners et en soupers. » Frédéric, à la fin de sa lettre, s'expliquait tout crûment : « Il faut garantir tous ces gens des griffes autrichiennes et françaises (3). »

Tandis qu'il préparait au fils de Catherine une hospitalité fastueuse, le roi de Prusse n'avait pas l'esprit tout à fait en repos : « Ne vous moquez pas de moi, mon cher frère, écrivait-il au prince Henri. Mais il faut que je vous avoue mon faible. J'ai une crainte, je ne sais pourquoi, qu'il ne prenne quelque maladie ou qu'il n'arrive quelque malheur au grand-duc. Je vous prie de faire que son médecin l'accompagne et qu'il aille le moins à cheval que possible. Je ne serai tranquille que lorsqu'il sera de

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 181; le marquis de Pons, 15 juin 1776.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 195; le marquis de Pons, 29 juin 1776.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, n. 175; Frédéric au comte de Finckenstein, 10 juillet 1776.

retour en bonne santé à Pétersbourg. Vous direz que cela sent bien le vieillard; cela peut être, mais mettez-vous dans ma place et jugez, je vous prie, quelle chose fâcheuse ce serait pour nous tous ensemble, si telle chose arrivait (1). » Mais le sort en était jeté. Le temps pressait. Le 15 juin, le roi envoya à la rencontre du grand-duc une troupe d'officiers de bouche, maîtres d'hôtel, écuyers de cuisine, aides et maîtres queux, gens graves, majestueux et rebondis, qui devant les casseroles officiaient avec ordre et discipline, à la prussienne (2).

Le grand-duc Paul quitta Pétersbourg au milieu de juin. Henri de Prusse le rejoignit à Riga : en prenant congé de lui, Catherine lui avait confié son fils, « son Télémaque (3). » Les deux voyageurs passèrent quelques heures à Mittau, chez le fils de Biren, « le maudit Allemand » qui avait courbé la Russie sous son pesant despotisme au temps d'Anna Ivanovna et d'Ivan VI. La frontière franchie, ce fut une fête perpétuelle. Partout on rendit à Paul de grands honneurs. Les magistrats lui présentaient les clefs de la ville, les gouverneurs le complimentaient, les poètes le haranguaient, les jeunes filles lui offraient des fleurs, les villes le traitaient magnifiquement. De crainte que les acclamations ne fussent point assez nourries, Henri de Prusse avait, selon son propre aveu, pris des gens à gages pour crier des vivats (4). Le grand-duc gagna Berlin où on lui préparait une entrée triomphale. « Ne craignez pas qu'il manque du monde sur le passage du grand-duc, écrivait à son frère le roi de Prusse. Ici de ma chambre je vois au delà de deux mille

(1) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 383.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 384.
(3) *Sbornik*, t. XXVII, p. 99.
(4) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 385.

personnes, depuis deux heures, qui regardent l'arc de triomphe où quelques charpentiers travaillent. On loue des fenêtres dans la rue Royale vingt écus la pièce. Jugez du reste. Il se rassemble du monde de tous les côtés et de tous pays. Beaucoup viennent pour juger de leurs yeux si c'est réellement le grand-duc qui vient ici (1). »

Comment Paul Pétrovitch n'aurait-il pas été gagné, fasciné par les flatteries délicates qu'on multipliait sous ses pas, lui qui ne rencontrait à la cour de sa mère qu'indifférence et mépris, lui qui, déprimé, humilié, sacrifié à un Orlof ou à un Potemkin, couvait dans la gêne, l'oisiveté et l'ennui des ambitions aigries par l'impuissance?

Le grand-duc était d'ailleurs prévenu en faveur de la Prusse et de l'Allemagne. C'était, selon lui, à l'Allemagne que la Russie devait demander des leçons de civilisation. Lorsque Pierre le Grand entreprit de policer son peuple et de rapprocher de l'Europe la vieille Moscovie, il s'imprégna des mœurs et des idées allemandes. Le réformateur, si Russe dans son caractère, parut avoir pris à tâche de germaniser ses sujets. Aux villes fondées, aux institutions nées ou renouvelées il donna des noms allemands. Un jour, prétend-on, il fut sur le point de faire de l'allemand la langue officielle. Les Allemands aidèrent les Russes à s'élever, formèrent, pétrirent leur intelligence et leurs mœurs, puis sous Anna Ivanovna ils les opprimèrent et les exploitèrent. Après avoir été les instituteurs de la nation, ils en devinrent les tyrans. Leurs élèves s'échappèrent de leur direction. A partir du règne d'Élisabeth, les classes supérieures abandonnèrent la culture allemande pour la culture française; elles continuèrent

(1) Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXVI, p. 386.

de copier l'étranger, mais moins servilement que par le passé; on eut plus de respect ou plus de ménagement pour ce qui était russe (1). Cependant, à la cour de Catherine, plus d'un grand seigneur affectait un profond dédain pour la nation, la traitait de barbare, voulait la pousser plus violemment que jamais dans la voie de l'imitation et la tourner du côté de l'Allemagne, sans se rendre compte que les Allemands n'étaient eux-mêmes que les élèves de la France. Le comte Panin, originaire des Provinces Baltiques et qui avait passé sa jeunesse au milieu d'Allemands, avait fait partager au grand-duc ses sympathies pour la civilisation allemande (2). Paul se rappelait combien son père aimait tout ce qui était prussien, et subissait lui-même le prestige du nom de Frédéric II.

Le jour où il toucha du pied les États du roi de Prusse, le tsarévitch entra en possession du plus cher de ses rêves. Si peu porté qu'il fût à s'épancher avec sa mère, il ne lui fit pas tort des impressions qu'éveillait en lui, chemin faisant, la monarchie de Frédéric. Dans une de ses lettres qui nous a été conservée, il admire comment le roi de Prusse, habitué à tout commander, à tout diriger par lui-même, a su de ses mains énergiques porter la vie du centre aux extrémités de ses États. Les villes s'agrandissaient et prospéraient dans ces pays qui venaient d'essuyer tant d'orages; les paysans labouraient, moissonnaient, bâtissaient, le bétail paissait en des endroits naguère humides et malsains et où l'on n'avait vu de mémoire d'homme ni bêtes ni gens. Ce qui

(1) Voir Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des tsars et les Russes*, t. I, p. 272 et suiv.

(2) Lébédef, *Grafi Nikita i Piotr Panini*, p. 74-75. — « M. Panin, écrivait lord Cathcart, est à bien des égards une exception dans ce pays; il a plutôt l'esprit et le caractère d'un Allemand. » (*La Cour de Russie*, p. 246.)

étonne le plus le grand-duc, c'est la classe urbaine, puissamment organisée, protégée par ses institutions légales, disciplinée, ardente au travail : il n'y avait pas encore en Russie de bourgeoisie. « Il est visible, écrit Paul, que ce pays de Prusse a deux siècles de civilisation de plus que nous (1). »

Ce fut le 10 juillet 1776 que le grand-duc arriva à Berlin, plein d'enthousiasme. La capitale n'eut pour lui que des hommages et des sourires. Après un échange de politesses, Frédéric lui présenta sa petite-nièce. Dès la première rencontre, Sophie-Dorothée plut à son prétendant. Était-elle jolie? Mme d'Oberkirch, dans ses *Mémoires*, se porte garant de la régularité de ses traits et de l'éclat de son teint (2). Caulaincourt, dans une dépêche de 1810 à Napoléon, vante sa beauté : « L'impératrice, écrit-il, est encore maintenant, malgré ses cinquante ans, un moule à enfants (3). » Il faut avouer que dans ses portraits elle est médiocrement jolie; mais le visage a de la noblesse et un assez grand air. Paul ne crut pas devoir éclater en transports d'admiration : « Elle n'est pas mal, écrivait-il à sa mère; elle est grande et bien prise (4). » Il ne dépassait pas le ton. Il fut surtout charmé, comme il le dit lui-même, par les qualités intérieures de Sophie, par la bonté qui se reflétait sur sa figure animée et souriante. Il réussit facilement à plaire : on passa condamnation sur sa petite taille, sur sa petite mine, sur son nez retroussé qui le faisait ressembler, disait-on, à son grand-père, le prince d'Anhalt-Zerbst.

On donna dix jours aux réjouissances. Les membres

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 99, lettre du 20 juillet 1776.
(2) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 20.
(3) Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. II, p. 224.
(4) *Sbornik*, t. XXVII, p. 98.

de la famille royale, Frédéric II, ses deux frères, Henri et Ferdinand, son neveu et héritier Frédéric-Guillaume, rivalisaient de prévenances et d'attentions à l'égard de Paul : c'était à qui offrirait le plus bel opéra, le plus brillant concert, le plus copieux souper. Les repas duraient trois heures : c'était l'usage à la cour de Prusse. La chère était d'ailleurs « plus militaire qu'exquise ». Un incident marqua un dîner chez Frédéric. Des morceaux de plâtre tombèrent du plafond sur la table royale : le roi, qui craignait toujours pour son hôte les perfidies du hasard, passa précipitamment dans un salon voisin, et le souper prit fin avec le premier service (1). L'après-midi on allait visiter Charlottenbourg, Sans-Souci ou Mon-Bijou. Il n'y eut pas de manœuvres de garnison. Le roi ne montra à son hôte que le régiment de Potsdam qui fit quelques évolutions. Très fier de son armée, le rouage le plus savamment construit de la machine prussienne, il avait songé à préparer en l'honneur du tsarévitch une grande revue ; il avait donné l'ordre de ramener à Berlin les chevaux qui étaient au vert. S'il renonça à son projet, ce fut, dit-on, sur la demande de Catherine qui redoutait que son fils, au contact des troupes prussiennes, ne prît trop de goût aux choses militaires (2).

Frédéric trouvait des mots aimables pour les futurs époux. Il se félicitait tout haut d'être témoin de leur bonheur durant cette période des fiançailles qui est celle des épanchements réciproques et des empressements enthousiastes. Plusieurs fois, il les prit à part et leur parla longtemps. « On ne pouvait rien entendre de la conver-

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 218; le marquis de Pons, 27 juillet 1776.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 231; le marquis de Pons, 3 août 1776.

sation. Mais aux gestes, aux mouvements du visage du roi, à ceux du grand-duc et de la princesse de Würtemberg, elle avait l'air d'une instruction que le roi leur donnait et qui devait être tout à fait paternelle (1). » Frédéric s'essayait, en faveur de Sophie, au rôle d'un Fénelon, d'un directeur de jeune femme. Mais c'était surtout avec Paul qu'il aimait à avoir des entretiens particuliers. Il l'emmenait dans sa retraite de Sans-Souci et l'introduisait dans les petits appartements. « Là les démarches sont moins vues ou ne le sont que par des témoins discrets. » Il le questionnait sur la cour de Catherine, il lisait avec lui les lettres venues de Pétersbourg; il lui détaillait sa manière de gouverner; il le traitait non comme un étranger, mais comme une personne de sa familiarité et de sa confiance; il le troublait et le charmait (2). Le tsarévitch passait des mains de Frédéric aux mains d'Henri de Prusse. Ce dernier tenait à se faire honneur et profit du voyage de Paul. Il n'avait cure de partager avec personne, si ce n'est avec le roi, les témoignages publics d'amitié qu'il recevait du fils de Catherine. Frédéric-Guillaume, l'héritier du trône, en ressentait quelque jalousie. Il se croyait oublié et comme dédaigné. Il ne s'épargnait point sur le prince Henri les réflexions malveillantes et relevait les traits de son caractère, la hauteur et le ton arrogant qui lui étaient subitement venus (3). Bien des rivalités endormies se réveillaient à Berlin.

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 223; le marquis de Pons, 27 juillet 1776.

(2) Solms écrivait au roi : « Le comte Panin vous remercie des avis que vous avez donnés au grand-duc sur l'art de gouverner; il espère qu'ils ne resteront pas sans fruit. » (Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 97, 24 septembre 1776.)

(3) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 237; le marquis de Pons, 10 août 1776.

Le grand-duc put observer que les liens de famille n'étaient pas plus étroits à la cour de Prusse qu'à la cour de Russie. Le mariage n'y est pas une chaîne très lourde. Le grand Frédéric, dès son avènement, a éloigné sa femme : « Bonjour, Madame, et bon chemin ! » Henri a relégué la sienne. Frédéric-Guillaume a répudié sa première femme et ne s'accommode de sa seconde, Frédérique de Hesse-Darmstadt, qu'à la condition de lui faire journellement des infidélités. Princes et princesses sont à l'état d'hostilité ouverte ou latente et se portent dans l'ombre des coups acérés : les traits les moins perçants ne sont pas ceux qui partent des mains féminines. La princesse Frédérique a chargé Henri de Prusse, au moment de son départ pour la Russie, de remettre une lettre à sa sœur, la grande-duchesse Natalie. « Je crains bien, y disait-elle, que le porteur de cette lettre ne travaille et ne parvienne à détacher de moi mon mari ; il voudrait que tous les maris se conduisissent avec leurs femmes comme il se conduit avec la sienne. Je souhaite que son voyage ne nuise à votre bonheur ! » L'impératrice a trouvé dans les papiers de sa belle-fille cette lettre imprudente et n'a rien eu de plus pressé que de la lire au prince Henri. Celui-ci, piqué au vif, n'a pas manqué d'écrire de bonne encre à sa nièce et, à son retour, s'est répandu en invectives contre elle (1). Pendant le séjour de Paul, la princesse Frédérique commet d'autres maladresses. En présence du grand-duc, elle s'attendrit à tout propos sur la mort de sa sœur Natalie. Le roi, qui a l'âme d'airain, lui reproche brutalement de renouveler les regrets du jeune prince et de détourner son esprit et son cœur de sa fiancée. Le mari intervient, chante pouille à tout le

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 256 ; le marquis de Pons, 24 août 1776.

monde (1). Ces princes, quand ils ne sont pas en représentation, se disputent entre eux comme des sauteruisseau.

On conçoit que Paul ait éprouvé quelque gêne dans ce milieu où tout était nouveau pour lui et où tant d'animosités se dissimulaient sous les saluts. Il n'avait pas l'intelligence prompte; il ne savait pas tourner agréablement un compliment. Il se défiait de lui-même et manquait d'assurance. Le marquis de Pons nous transmet l'impression qu'il fit à Berlin : « Son extérieur est celui d'un jeune homme qui n'est point encore formé, qui cherche à avoir un maintien dans une occasion où il sent qu'il joue le premier rôle, mais qui, n'en ayant pas, veut sauver son embarras sous un air d'aisance. Ses démarches, ses manières ne sont pas naturelles. Il y a également de l'affectation dans sa politesse; elle est trop démonstrative et rappelle trop les instructions qu'il a dû recevoir en partant de Saint-Pétersbourg (2). » Le diplomate ajoute que Paul ne sut point se faire pardonner sa gaucherie; que, sa bourse étant peu garnie, il ne fit pas à la cour de Prusse toutes les libéralités d'usage et que celles qu'il fit furent au-dessous de ce qu'on attendait. Frédéric II nous livre dans ses *Mémoires* le jugement qu'il porta sur son hôte : le roi-philosophe voyait et prévoyait : « Le grand-duc parut altier, haut et violent; ce qui faisait appréhender à ceux qui connaissaient la Russie qu'il n'eût de la peine à se soutenir sur le trône, où, devant gouverner une nation dure et féroce et gâtée par le gouvernement mou de quelques impératrices, il aurait à craindre un sort pareil à celui de son malheu-

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 238; le marquis de Pons, 10 août 1776.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 221, 27 juillet 1776.

reux père (1). » Paul ne dut pas s'apercevoir, dans l'enivrement des fêtes, que les malins se divertissaient du spectacle de son embarras, ni que le roi, si prodigue de flatteries, le jugeait avec une âpre sévérité. Quand le jour de la séparation arriva, on se quitta avec toutes les effusions d'une tendresse mutuelle.

Avant de regagner la Russie, le grand-duc passa deux jours avec sa fiancée au château de Rheinsberg qui appartenait depuis 1752 au prince Henri (2). Cette aimable demeure, toute remplie de tableaux mythologiques, repose aux bords muets d'un petit lac, au milieu de forêts de sapins dont les masses donnent au paysage une sérénité sérieuse. C'est dans cette solitude et ce recueillement que le grand Frédéric s'était préparé, armé pour sa rude et féconde existence de roi. Les années passées dans l'attente du trône avaient mûri Frédéric : elles devaient plutôt corrompre le grand-duc Paul, réduit à une humiliante nullité, livré aux fantaisies de son imagination, tourmenté de fièvres... Au sortir de Rheinsberg le jeune prince, qui cheminait sur les routes sablonneuses de la Poméranie, ne se demandait pas comment s'était formé l'esprit libre, la volonté forte de Frédéric II. Il n'avait qu'une pensée : payer au plus vite sa dette de reconnaissance au roi qui l'avait si chaleureusement accueilli.

Une occasion s'offrit à lui, au cours du voyage, de donner la mesure de son dévouement aux intérêts prussiens. Un soir qu'on avait fait station dans la petite ville d'Oliva, il s'informa de la route du lendemain et apprit qu'on devait toucher barres à Dantzig. Or, depuis le partage de 1772, Frédéric, soucieux de compléter son lot et de s'assurer le commerce de la basse Vistule, convoitait

(1) Frédéric II, *Mémoires*, t. II, p. 437.
(2) Kobeko, *Tsésarévitch Pavel Pétrovitch*, p. 144.

Dantzig et Thorn; et, si un certain refroidissement s'était produit naguère entre Pétersbourg et Berlin, c'était surtout à cause des prétentions qu'élevait la Prusse sur ces deux villes restées polonaises. Menacé par la Prusse, Dantzig cherchait à s'appuyer sur la Russie et flattait Catherine (1). Le grand-duc Paul bondit à la pensée qu'on voulait le conduire à Dantzig et, pour faire pièce à Frédéric, donner à son passage une apparence triomphale. Il s'emporta, exigeant qu'on changeât sur-le-champ l'itinéraire et les relais. On lui représenta l'impossibilité de trouver le lendemain, ailleurs qu'à Dantzig, le nombre considérable de chevaux dont on avait besoin pour les voitures de poste et les chariots d'équipage, et il finit par consentir en maugréant à laisser subsister le premier arrangement. Mais il avait pris tant d'humeur qu'il se retira dans son appartement et soupa dans son particulier, sans vouloir se montrer, quoiqu'il fût venu beaucoup de monde des environs et que l'on eût fait de grands préparatifs pour sa réception. Le lendemain les magistrats de Dantzig vinrent en grande pompe le recevoir aux portes de la ville. Ils étaient là, tous en bataille, ayant chacun un compliment à débiter. Au premier qui ouvrit la bouche, Paul demanda d'un air rogue « s'il ne pleuvait point » ; et, sans ajouter un mot, sans même avoir mis pied à terre, il donna tout haut l'ordre de partir, laissant les bourgeois de Dantzig aussi surpris que mortifiés de l'aventure (2). Ce jour-là le grand-duc Paul se montra plus soucieux de ménager les susceptibilités de Frédéric que les intérêts de Catherine.

(1) Voir Albert Sorel, *la Question d'Orient au dix-huitième siècle*, chap. XIX.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CXCIV, fol. 253; le marquis de Pons, 24 août 1776.

De Dantzig il se rendit en droiture à Pétersbourg où il devait précéder de quinze jours la nouvelle grande-duchesse. Sophie-Dorothée s'était séparée de son fiancé à Rheinsberg. Le prince et la princesse de Würtemberg la conduisirent jusqu'à Mémel où l'attendaient les dames d'honneur envoyées par Catherine à sa rencontre. Colliers de diamants, boucles d'oreilles, tabatières, épées enrichies de brillants, les cadeaux que la comtesse Roumiantsof remit à Sophie et à ses parents ne purent adoucir l'amertume de la séparation (1). La rupture irrévocable avec le passé arrachait à la princesse des larmes de désespoir. Elle se laissa emmener, presque défaillante. Elle n'avait pu obtenir de Catherine qu'on lui laissât au moins sa femme de chambre. Elle ne voyait plus autour d'elle que des visages inconnus : Pastoukhof qui, suivant la consigne, lui apprenait en courant le catéchisme orthodoxe, et les dames d'honneur qui étaient au fond tout aussi bien chargées de la surveiller que de la servir (2).

L'accueil affectueux de l'impératrice rendit à Sophie un peu de liberté d'esprit et de gaieté de cœur. Pour lui plaire, Catherine déploya toutes ses séductions. Elle eut des flatteries, des caresses, des cajoleries exquises; et elle se mit tout de suite à chanter aux quatre coins de l'Europe les louanges de la Würtembergeoise : « Mon fils, écrivait-elle à Mme de Bielke, est arrivé en bonne santé et fort épris de sa princesse... Je vous avoue que je suis engouée de cette charmante princesse, mais engouée à la lettre. Elle est précisément telle qu'on la voudrait : taille de nymphe, teint de lys et de rose, la plus belle peau du monde, grande et avec de la carrure; elle est légère; la douceur, la bonté de son cœur, la candeur

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 109.
(2) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 94-96.

sont répandues sur sa physionomie; tout le monde en est enchanté, et quiconque ne l'aimera pas aura grand tort; car elle est née et fait tout pour l'être. » Catherine, à la fin de sa lettre, maltraite fort l'héritier de Darmstadt qui a renoncé à la main de cette aimable princesse; elle ne se souvient plus du tout qu'on l'a très cavalièrement éconduit : « Imaginez-vous que ce vilain flandrin (qui est bête comme une épingle) qui voulait l'épouser, ne la regrette pas; il n'était point sensible à tous ses charmes enchanteurs. Il me semble que cela est caractéristique, et qu'après ce trait on peut faire sans se tromper l'horoscope de ce garnement (1). » Dans l'entourage de l'impératrice et dans le peuple, Sophie-Dorothée éveilla la sympathie la plus vive. Les traits de son visage, ses yeux surtout, rappelaient aux vieillards la tsarine Élisabeth Pétrovna, cette fille de Pierre le Grand qu'ils avaient proclamée en un jour d'enthousiasme, éblouis par l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse (2).

La princesse abjura le protestantisme et reçut au pied des autels grecs le nom de Marie Féodorovna. L'archevêque Platon célébra le mariage le 26 septembre. La joie régnait à la cour. Catherine et Paul détournaient volontairement leurs regards du passé plein de rivalités; il parut y avoir entre eux plus qu'une simple détente : un rapprochement intime. Ce fut un instant radieux et fugitif dans la vie du grand-duc. Marie Féodorovna était « une de ces créatures privilégiées, destinées par le ciel à réconcilier jusqu'à la misanthropie même avec l'espèce humaine (3) ». On pouvait espérer qu'elle saurait fixer

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 117, lettre à Mme de Bielke du 5 septembre 1776. — Cf. t. XXIII, p. 59, lettre à Grimm du 1er septembre 1776.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, nº 97; Solms, 17 septembre 1776.

(3) D'Allonville, *Mémoires secrets*, p. 108.

l'adolescent inquiet à qui on la mariait. « Télémaque en est très amoureux, écrivait Catherine, et elle est très passionnée pour Télémaque (1). » Paul s'attachait à la femme que la politique lui avait choisie. « Partout où ma femme vient, écrivait-il au prince Henri, elle a le don de répandre la gaieté et l'aisance, et elle a eu l'art non seulement de chasser tous mes papillons noirs, mais même de me rendre le caractère que j'avais entièrement perdu pendant ces trois malheureuses années (2). » Parmi les lettres qu'il adressait au baron Sacken, — lettres qui n'étaient point destinées aux regards du public et qui nous révèlent les meilleurs côtés du caractère de Paul, ses sentiments les plus nobles, ses efforts vers le bien; documents précieux sans lesquels peut-être la figure vraie du grand-duc aurait disparu, — nous trouvons un court billet où, après un éloge délicat de sa fiancée, il dit à son ami : « Vous voyez que je ne suis point de marbre et que je n'ai point le cœur aussi dur que bien du monde le pense; ma vie le justifiera. » Puis, comprenant que ce sont les bizarreries de son humeur qui lui ont valu la mauvaise opinion qu'on a de lui : « Il n'y a, continue-t-il, que le temps et une conduite suivie qui peuvent détruire la calomnie (3). »

Pour guider les premiers pas de sa femme sur le terrain de la cour et pour la mettre en garde contre les dangers auxquels Natalie avait succombé, le grand-duc avait pourvu sa fiancée d'une instruction en bonne et longue forme sur les devoirs de son nouvel état. Il la lui avait remise à Rheinsberg pour qu'elle eût le temps de la méditer avant de s'enfoncer pour jamais en Russie. C'était

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 57.

(2) Kraüel, *Briefwechsel zwischen Heinrich von Preussen und Katharina von Russland*, p. 166.

(3) *Sbornik*, t. XX, p. 409, lettre du 3 septembre 1776.

un plan de vie minutieusement tracé. La princesse craindra Dieu par-dessus tout : en observant avec zèle les rites de la religion orthodoxe, elle se fera aimer du peuple très attaché à sa foi. Dans ses rapports avec l'impératrice, elle se montrera fille respectueuse et douce; elle ne fréquentera que des personnes sages et capables de l'instruire : les cours sont pleines de gens qui ne valent pas grand'-chose et qui vivent principalement de cabales, de brigues et de corruption. La princesse, comme la femme forte de l'Écriture, se lèvera de bon matin, achèvera sa toilette avant midi et, les jours de fête, avant dix heures et demie. Elle devra tenir ses comptes en règle ; la jeune cour touche en trois fois la pension annuelle qui lui est servie par Sa Majesté; si l'on ne calculait pas, il y aurait des mois de disette après des mois d'abondance. La princesse ne se ruinera pas en robes et parures; elle n'achètera rien à crédit par crainte d'accumuler les dettes; elle traitera toujours avec les mêmes fournisseurs, c'est le meilleur moyen d'obtenir de bonnes conditions. Elle éconduira les marchandes de toilettes qui, exploitant la coquetterie féminine, viennent sous d'astucieux prétextes vous tenter et vous mettre en dépenses... Le grand-duc entrait, comme on voit, dans les moindres détails de la vie domestique et réglait jusqu'aux moindres mouvements de la future grande-duchesse. Il y avait tantôt un siècle que Pierre le Grand avait émancipé la femme russe, confinée jusqu'alors dans le gynécée, et l'on semblait douter encore — sous Catherine — que la femme fût capable de se conduire toute seule. On se préoccupait de lui donner par écrit des conseils de sagesse pratique et de minutieuses instructions, comme si l'on gardait encore quelque souvenir du *Domostroï*, ce sévère manuel du prêtre Sylvestre, qu'on avait si longtemps imposé comme guide aux

boïarines recluses. Marie ne parut point s'émouvoir de ce que cette manière de la prêcher pouvait avoir d'un peu humiliant pour elle. En tête de l'instruction qui lui fut remise par le grand-duc, on a trouvé ces mots écrits de sa main : « Je n'ai jamais eu besoin de ce mémoire, grâce à Dieu. Ma tendresse pour mon mari m'a toujours suffi et me suffira toujours pour deviner ses désirs et m'y conformer (1). »

III

Rien dans le caractère ni dans les goûts de Marie Féodorovna ne pouvait porter ombrage à Catherine. Animée de tous les sentiments délicats et affectueux qui font d'une jeune femme, dans quelque rang qu'elle soit placée, le charme de sa famille, la nouvelle grande-duchesse aimait les plaisirs simples et les joies de l'intérieur autant que Natalie le bruit et le mouvement. Tout le monde s'accordait à dire qu'elle réunissait toutes les vertus domestiques dans leur expression la plus simple, voire même un peu bourgeoise; seulement on ajoutait avec quelque malice, comme si elle ne valait que par ses sentiments intimes : « Princesse de Würtemberg, grande-duchesse, impératrice, elle sera toujours femme et jamais plus (2). » La petite cour de Montbéliard ne lui avait pas appris à manier l'intrigue : elle n'était pas d'humeur à aiguillonner l'ambition de son mari, à encourager les turbulents. Quand elle vit de près la cour où elle se trouvait

(1) Ce document a été publié par M. Choumigorski dans la *Rousskaia Starina*, 1898, t. XCIII, p. 247-260.

(2) *La Cour de Russie*, p. 234, dépêche de M. de Corberon.

jetée, les scandales du trône, les amants de l'impératrice anoblis et placés, les favoris, comme Potemkin, choisissant eux-mêmes leurs suppléants et présentant leurs successeurs, ce spectacle, au sortir de son honnête foyer allemand, ne laissa pas de la surprendre, de la blesser au plus vif de sa conscience et de la rejeter sur elle-même. Elle crut de sa dignité de se tenir un peu à l'écart, de se confiner dans les soins domestiques. Elle s'accommoda de cette existence un peu resserrée tant que vécut Catherine. Plus tard, sous le règne de son fils Alexandre, elle éprouvera le besoin de se donner plus d'importance, de représenter avec plus de faste, comme aussi d'exercer plus d'influence sur les affaires publiques.

Son mariage lui promettait une couronne; elle en attendait avant tout le bonheur. Elle aime le grand-duc et ne s'en cache pas. « Je suis très aise, écrit-elle à Mme d'Oberkirch, que vous ne le connaissiez point; car vous ne pourriez vous empêcher de l'adorer et de l'aimer, et moi, j'en deviendrais jalouse. Ce cher mari est un ange; je l'aime à la folie (1). » Lisons quelques fragments de ses lettres intimes au comte Panin qui a conquis tout de suite sa sympathie et à qui elle ouvre volontiers son cœur : « L'adorable grand-duc me comble d'amitiés et de caresses... Dès l'instant qu'il est indisposé, je perds la tramontane, et je ne m'occupe qu'à le soigner et à faire ce qu'on nomme en bon français faire la bonne reine... Le mari de votre reine vous fait ses compliments. Par excès de tendresse le même mari m'a fait une tache bleue au bras qui m'a fait jeter un cri perçant. Adieu, mon cher roi! en vérité (daignez vous souvenir dans ce moment que vous avez soixante ans) je

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 81.

vous aime de tout mon cœur (1). » On éprouverait quelques scrupules à produire au jour, même après cent ans écoulés, ces enfantillages de la tendresse conjugale, si l'on n'y trouvait l'occasion de mettre en lumière les traits les plus charmants de cette noble figure. La princesse prend à l'égard de son époux l'attitude de la femme la plus dévouée, la plus soumise; et le grand-duc se plaît dans sa douce compagnie. Il n'est personne à Pétersbourg qui ne soit frappé de l'harmonie qui règne dans le jeune ménage. « La grande-duchesse, dit un résident anglais, est pénétrée du sentiment le plus profond de ses devoirs d'épouse... Sa complaisance et ses attentions méritent l'affection de son mari; aussi l'aime-t-il très tendrement. Ils sont à présent parfaitement heureux ensemble; mais je crains que leur bonheur ne puisse durer dans une cour si immorale et composée comme l'est celle-ci (2). »

Dans la période où nous entrons, il semble que Paul ait l'esprit plus calme. Les malheurs qui dès l'enfance ont fondu sur lui, une destinée inquiète, exposée aux périls de tous genres, les souffrances et les contraintes de chaque jour, il accepte tout cela avec plus de soumission; il a moins de colères, moins de révoltes. Il ne lance plus l'anathème avec le même emportement fougueux; il ne donne plus cours à ses invectives avec la même joie féroce.

Catherine est entrée maintenant en possession de la gloire. Elle a conquis toutes les volontés. Les Russes les plus prévenus contre le règne des femmes sont bien forcés de reconnaître que le pouvoir n'est pas tombé, en 1762, en des mains indignes de le retenir et incapables de l'exercer. Au dedans, elle répare et elle crée; les bien-

(1) *Rousski Archiv,* 1882, t. I, p. 399-404.
(2) *La Cour de Russie,* p. 320, dépêche de Harris.

faits du pouvoir central ont aboli les habitudes de résistance individuelle ou locale; plus de jacqueries rurales ou urbaines; même dans la Russie méridionale, les vieux foyers d'insurrection semblent éteints. Au dehors, la tsarine tient l'Orient sous ses prises; le peuple russe ose compter sur elle pour expulser le Turc de l'Europe et rendre à l'orthodoxie Constantinople. Si quelques voix s'élèvent encore pour contester la grandeur du règne, elles sont perdues dans le concert d'éloges qui monte vers le trône. Paul lui-même ne saurait méconnaître les grands résultats obtenus; il peut garder au fond du cœur ses griefs et ses rancunes, il ne peut plus crier sa haine, encore moins venger ses affronts. Il prend l'attitude d'une victime condamnée à l'impuissance, éternellement souffrante.

Se livrer à des actes d'hostilité contre le gouvernement de sa mère, il y songe moins que jamais. S'il arrive une révolution, « il pourra en être l'objet, il n'en sera jamais la cause (1). » Personne n'a le droit de suspecter son loyalisme. Il déclare que le bien de l'État règle toute sa conduite, que les ennemis de l'ordre public ou ceux de la caisse publique sont ses propres ennemis. Au cours de son voyage il a surpris à Riga « des désordres affreux dans le militaire », et tout de suite il a dénoncé à sa mère l'indiscipline des soldats, les concussions des officiers. « Si j'étais, écrit-il à ce propos, dans le cas d'avoir besoin d'un parti, alors j'aurais pu me taire sur de pareils désordres pour ménager certaines personnes; mais étant ce que je suis, je ne peux avoir ni parti ni intérêt que celui de l'État. » Et il termine sur ces nobles paroles : « J'aime mieux être haï en faisant bien qu'aimé en faisant mal (2). »

On l'exclut des affaires; il souffre de son oisiveté et de

(1) *La Cour de Russie*, p. 321.
(2) *Sbornik*, t. XX, p. 412, lettre à Sacken du 15 février 1777.

sa dépendance; il s'en plaint, quelquefois publiquement. Mais « c'est là tout ce qu'il ose (1) ». Il est moins violent, mais plus découragé. Ses mouvements, ses attitudes ont cette nonchalance fatiguée des incurables tristesses. Il se consume d'ennui. « C'est me faire trop d'honneur, écrit-il à l'archevêque Platon, que de me comparer à Cyrus. Je n'ai rien fait d'aussi glorieux que lui; de bonnes intentions ne peuvent compter pour de grandes actions; j'use mon temps comme un enfant; j'essaie de me distraire, tout simplement. La sueur couvre mon front; mais ce n'est pas la fatigue, c'est l'ennui qui la fait couler. Vous voyez bien que je ne ressemble guère à Cyrus : quand Cyrus se reposait, c'était après avoir accompli de grandes choses et pour se préparer à en accomplir de plus grandes encore; moi, quand je cherche le repos, les distractions, c'est pour échapper à de tristes pensées, à d'accablants soucis. » Comme son ancien maître l'engage à lutter contre sa mélancolie : « Je vais m'efforcer, lui répond le tsarévitch, de suivre vos excellents conseils. La tristesse nous brise. Le travail seul nous aide à la surmonter. Mais est-il toujours en notre pouvoir d'occuper notre temps? A quoi en est réduit un homme ardent au travail et qui se voit enlever toute possibilité d'agir? A s'abandonner, à se décourager, ou du moins à souffrir cruellement du vide de sa vie (2). » Souvent, au milieu de ses misères, Paul Pétrovitch fait appel à un secours surnaturel; il a de religieuses espérances.

Quand le souci poignant de sa destinée ne l'étreint pas, il s'efforce de combler les lacunes de son instruction. Ses études favorites portent sur les choses militaires.

(1) *La Cour de Russie*, p. 322.

(2) *Rousski Archiv*, 1887, t. II, lettres des 19 juin et 16 juillet 1781. (Le texte original est en russe.)

Il travaille avec le prince Nicolas Repnin, un diplomate et un administrateur avisé qui revient en 1776 d'une mission à Constantinople. Il prend aussi conseil du général Panin, frère de son ancien gouverneur. Il examine dans un certain esprit de dénigrement l'armée de Catherine II. Il envisage les moyens de lui assurer un meilleur recrutement, une plus forte constitution. On ne donne à l'armée et à la marine que dix millions de roubles par an ; il serait aisé, en réduisant la dépense de la cour, de leur attribuer trois millions de plus. L'armée manque d'hommes autant que d'argent. Il faudrait enrôler des soldats de métier recrutés à l'étranger, en Pologne ou en Allemagne. Il faudrait, à l'aide de promesses ou de menaces, réchauffer le zèle des gentilshommes pour le service militaire. Depuis le manifeste de février 1762, les nobles sont affranchis de l'obligation rigoureuse que Pierre le Grand leur avait imposée de se consacrer au service de l'État. Aucune loi de contrainte ne pesant sur eux, beaucoup se dispensent de servir, et le recrutement des officiers devient de plus en plus difficile. Le grand-duc a des projets de réformes tout préparés : il peut, à son aise, les remanier, les amender; mais bien du temps s'écoulera avant qu'il puisse les réaliser. Quand il sera le maître, en 1796, il s'efforcera de corriger les abus introduits dans l'armée et d'accomplir les réformes nécessaires pour suivre les progrès de la tactique et de l'armement; mais il apportera trop souvent dans cette œuvre des vues étroites (1).

Marie Féodorovna s'aperçoit vite qu'il y a en Paul comme un vide permanent, comme un abîme où l'on entend parfois de sourds grondements. Elle qui accepte la vie telle qu'elle est, qui en jouit, qui ne la gâte point

(1) *Rousski Archiv,* 1882, t. I, p. 393. — Cf. Kobeko, chap. xiv.

par des chimères, elle se propose de ramener le calme dans l'âme tempétueuse de son mari. Elle fait en sorte qu'il trouve auprès d'elle cette tranquillité, cette sûreté de la vie réglée par les devoirs, où s'apaisent peu à peu les orages du cœur. Avec une ingénieuse bonté elle l'intéresse aux choses du ménage. On s'occupe de la décoration des appartements privés. La chambre à coucher a « des colonnes de verre bleu » ; elle est tendue de damas blanc, bordé de rose. On déplace un énorme poële en maçonnerie qui fait tache. On installe une chambre à coucher de parade : on y prodigue les broderies d'or; aux murs, on suspend des dessins d'après les loges de Raphaël (1). Le prince et sa femme prennent goût à la peinture : « Ils farcissent leurs appartements, dit Catherine, de tous les ragotons (*sic*) possible en fait de tableaux, et réellement ils en ont une centaine que je leur ai fait avoir, qui ne dépareraient pas ma galerie (2). » Paul possède depuis 1763 un petit palais aux portes de la capitale, à Kamenni-Ostrov, une des îles boisées que la Néva enlace entre ses replis. Il l'aménage. Tous les samedis, on y donne des courses de traîneaux et, le soir, un spectacle (3). En 1777, Catherine fait présent à son fils d'une terre de trois-cent soixante déciatines, située à cinq verstes de Tsarskoïé-Célo. La grande-duchesse adore la vie des champs et garde au plus profond du cœur le souvenir d'Étupes. Elle juge d'un coup d'œil que Pavlovsk, avec ses bois touffus, avec sa gracieuse rivière, la Slavianka, peut servir de cadre à une idylle princière, et elle fait habilement partager à son mari son enthousiasme pour

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 115.
(2) *Id.*, t. XXIII, p. 135, lettre du 16 avril 1779.
(3) Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. III, p. 165, lettres de Mme Zagriajski.

ce nouveau domaine. Elle dresse des plans de château. Paul bâtit deux palais assez modestes, Paullust et Marienthal, puis, dans le parc, un pavillon chinois, un temple de l'Amitié, un chalet suisse. Il s'intéresse vivement à son œuvre, il oublie un peu le reste du monde (1). Quant à Marie Féodorovna, tout lui plaît à Pavlovsk et tout lui rappelle ses plus chères impressions d'Étupes : la beauté des jours, la fraîcheur des nuits, l'air sain et pur, les berceaux et les charmilles. Elle est heureuse toutes les fois qu'elle peut s'installer quelque temps dans cette belle résidence. Les allées profondes de Pavlovsk, elle les suivra bien souvent et dans des dispositions d'esprit très différentes; d'abord avec son mari, dans la joie et l'éclat de sa jeunesse, puis avec ses enfants, son bonheur et son orgueil. Plus tard elle les reverra, le cœur gros de chagrins, et en les parcourant elle s'attardera devant les mausolées ou les urnes funéraires élevés par sa piété en mémoire de ses parents défunts, devant les arbres qui ont une histoire et qui, plantés au moment de la naissance de chacun de ses enfants, consacrent le souvenir de ses joies intimes.

A Pavlovsk, Paul et sa femme s'arrangent une vie paisible. La compagnie n'est pas nombreuse, mais elle est agréable. La Fermière, un Français très cultivé, fait la lecture et compose des comédies pour le petit théâtre du prince. Nicolaï, un Alsacien, est un causeur infatigable et dont la provision d'esprit et de belle humeur ne s'épuise pas : il a vécu à Paris et fréquenté le salon de Mme du Deffand à l'époque où la spirituelle Lespinasse, l'amie de d'Alembert, y supplantait sa protectrice. Il a parcouru l'Europe avec les Razoumovski et rapporté en Russie, où

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 149-151.

il est établi à demeure depuis 1769, une moisson de piquantes anecdotes. Le comte Panin tient, lui aussi, une grande place dans le cercle de la jeune cour. Quelquefois les portes de Pavlovsk s'ouvrent pour des bals ou des spectacles aux gentilshommes qui ne sont point de l'intimité. Le grand-duc a des divertissements singuliers. Un fond de chevalerie surannée l'a fait s'éprendre de l'ordre de Malte; il déguise ses chambellans en chevaliers de la croisade, les revêt de cottes de maille, caparaçonne leurs chevaux et organise des tournois dans le goût du moyen âge (1). Empereur, Paul poursuivra sa chimère, et le reconnaître comme grand-maître de Malte, lui donner des chapitres à tenir, des commanderies à distribuer, ce sera pour Bonaparte le plus sûr moyen de gagner son cœur. Pour le moment, que l'héritier du trône joue au chevalier, ceux-là seuls y trouvent à redire qui pensent que les raffinements d'imagination détraquent la machine humaine. Lorsque les tournois et les promenades au grand air ne sont plus de saison, on retourne à Pétersbourg. « L'air de liberté qu'on respire ici m'a fait un bien que je ne saurai exprimer, écrit de Pavlovsk la grande-duchesse; il en a fait physiquement et moralement à mon adorable mari. Eh bien! nous quittons tout cela pour aller nous enfermer pendant huit mois en ville. Vous savez comme nous y sommes gênés. Certainement j'aime infiniment notre bonne ville de Pétersbourg, et j'y serais tout aussi volontiers qu'ici, si l'on pouvait faire un peu plus ce que nous voudrions. Mais, hélas! vous savez mieux que moi ce que c'est... Le grand-duc craint l'hiver

(1) On trouve une description de ces tournois dans le *Voyage en Russie et en Pologne,* publié à Genève en 1786. Si l'on en croit Porochin (*Zapiski,* p. 289), l'ordre de Malte fascina de bonne heure l'imagination de son impérial élève. — Cf. Kobeko, p. 166.

tout comme je le crains. Cela augmente ma peine encore, et quand il me dit ses appréhensions, j'oublie tout de suite les miennes et tâche de lui faire voir couleur de rose (1). » A Pétersbourg, il faut se tenir sur ses gardes avec l'impératrice; il faut subir le contact humiliant de Potemkin et de sa « clique ». La courageuse princesse veille sur son mari et lui rend la vie plus légère à porter.

Souvent Marie Féodorovna, cherchant une échappée, tourne les yeux du côté de Montbéliard. Pendant la première année de son mariage, la crainte qu'on n'intercepte ses lettres et qu'on ne découvre ses secrets l'empêche d'écrire à sa mère. Mais dès qu'elle a mis la main sur des courriers sûrs et diligents, elle entretient avec sa famille une correspondance suivie. Elle enferme soigneusement les lettres qu'elle reçoit dans une enveloppe cachetée qui porte ces mots : « Brûler avant tout en cas d'accident (2). » C'est une utile précaution. La princesse de Würtemberg, en effet, écrit à sa fille au courant de la plume et tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle n'est pas toujours tendre pour l'impératrice; elle s'appesantit sur les faiblesses et les « égarements » de Catherine avec le secret plaisir qu'éprouvent parfois les bonnes âmes à côtoyer le vice et le scandale, quand elles sont certaines de n'y point tomber. Puisse sa pauvre enfant ne pas se perdre au milieu d'une cour aussi dépravée! Catherine, emportée par ses passions, n'a que froideur pour son fils et sa bru; il faut patienter et espérer : « Je crois, dit la princesse de Würtemberg, que le sort se remettra quand une certaine

(1) *Rousski Archiv*, 1882, t. I, p. 398.

(2) Les lettres de la princesse de Würtemberg, conservées aux archives de Pavlovsk, ont été dépouillées et en partie publiées par M. Choumigorski. L'écrivain russe en donne le plus souvent, non pas le texte original, mais une traduction russe.

période sera passée; l'âge de l'impératrice amène ordinairement cette espèce de révolution dans le tempérament. » Après s'être inquiétée pour sa fille aînée, l'excellente mère est réduite à s'inquiéter pour elle-même. Depuis quelque temps tout va mal à Montbéliard. On est retombé dans les embarras d'argent; les créanciers se fâchent. Cette détresse n'empêche pas le prince Frédéric-Eugène de faire de folles dépenses. Sa rage pour emprunter et se ruiner est inconcevable. Il se passe toutes ses fantaisies. Ne vient-il pas d'acheter un grand domaine à Hochberg, sans avoir le moyen de le payer? Il s'est mis entre les mains d'un aventurier, un certain Horsi, qui le pousse à la dépense et le gruge. Les conseils, les avertissements n'ont d'autre effet que de l'irriter contre sa femme. De là des brouilles dans le vieux ménage, autrefois si bien uni. Il semble qu'un mauvais vent ait passé sur toute la famille. L'aîné des fils, Frédéric, dont le caractère a toujours été impétueux et intraitable, fait à Berlin de terribles esclandres dont le moindre peut un jour ou l'autre le faire chasser de l'armée prussienne; il tient publiquement, à la cour de Frédéric II, les plus méchants propos sur son père. Que de soucis! Enfin les sœurs de Marie Féodorovna grandissent, il va falloir s'occuper de leur établissement; trouveront-elles, elles aussi, des maris qui les prennent sans dot? L'avenir est plein d'incertitudes. La vaillante princesse de Würtemberg l'envisage pourtant avec confiance. Le nom de Dieu paraît à chaque instant dans ses lettres. Dieu a fait et fera encore « des miracles en sa faveur (1) ».

C'est merveille de voir avec quel ingénieux dévouement Marie Féodorovna vient au secours de sa mère. Grâce à

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 113, 142, 144.

ses sollicitations, l'impératrice, aussi prodigue de promesses envers les princes de Würtemberg qu'inexacte et lente à les tenir, finit par leur accorder une pension annuelle. La grande-duchesse, en annonçant cette bonne nouvelle à son père, lui glisse quelques discrets conseils d'économie, et pour mettre le grand enfant à l'abri de la tentation, elle éloigne de Montbéliard l'aventurier Horsi, en lui promettant, s'il quitte la petite cour würtembergeoise sans esprit de retour, une pension de 2,000 roubles. Réconciliés, rasserénés, le prince et la princesse de Würtemberg pourront vieillir doucement ensemble (1). — Marie s'occupe avec une égale sollicitude de son frère Frédéric (2). Elle n'hésite pas à lui offrir l'hospitalité, quoiqu'il se rende insupportable partout où il passe. Le prince séjourne près de six mois à Pétersbourg. Devant Catherine, comme plus tard devant Napoléon, il se contient; mais avec sa sœur il ne garde aucun ménagement, il est bourru, blessant. Elle le protège malgré tout et lui trouve une femme, Augusta de Brünswick. Son affection ne peut lui cacher les défauts de Frédéric; elle prévoit qu'il fera un détestable mari. Dans les lettres qu'elle adresse à Montbéliard elle laisse deviner ses craintes; sa mère les partage, mais ose à peine les exprimer, tant il lui coûte de juger sévèrement son fils aîné, l'objet de ses complaisances infinies (3). Ses dernières illusions tomberont bientôt. Frédéric sera le tyran de sa femme et de ses enfants, et, en 1805, devenu roi de Würtemberg par la grâce de Napoléon, il montrera toutes les brutalités d'un despote. — Marier ses sœurs est pour la grande-duchesse une tâche moins ingrate. Elle caresse l'idée d'unir la plus

(1) Choumigorski, p. 145.
(2) Né à Treptov en 1754; mort, roi de Würtemberg, en 1816.
(3) Choumigorski, p. 152.

âgée, Frédérique, à Pierre de Holstein-Oldenbourg. Ce prince, nommé en 1776 coadjuteur de Lübeck, doit recueillir la succession du duc régnant d'Oldenbourg, son oncle; il a une figure avenante et remarquablement agréable, d'élégantes manières, une rare distinction; c'est un prince à la mode et qui attire tous les regards féminins. « Le coadjuteur, écrit en 1778 l'impératrice, m'a la mine de devenir le coq du village de l'Allemagne; toutes les princesses mariables ou leurs parents aspirent à son alliance. Morgué, elles ont le bon nez! Le roi de Suède le veut pour sa sœur et la grande-duchesse pour la sienne (1). » Catherine elle-même voudrait le donner pour époux à la princesse de Brünswick. Le héros qu'on se dispute se décide en faveur de Frédérique de Würtemberg. Mais il faut patienter; la prétendue n'a que quatorze ans en 1779; elle est frêle, souvent malade, et raisonne encore comme une enfant. Sa mère veut gagner du temps. « Le prince Pierre, dit-elle, pense trop bien pour regarder une femme comme un simple amusement. Il faut donc, de toute nécessité, que le caractère de Frédérique se forme premièrement avant que de la marier (2). » Les noces se célèbrent en 1781. Un des fils qui naîtront de cette union, Georges d'Oldenbourg, sera en 1808 le rival heureux de Napoléon. Marie Féodorovna lui accordera avec une précipitation affectée la main de sa fille Catherine, afin qu'elle ne reste pas libre pour l'empereur. — La sollicitude de la grande-duchesse s'étend jusqu'aux habitants de Montbéliard. Des commerçants de cette ville voudraient obtenir le privilège de l'importation des indiennes en Russie. Paul appuie leur demande; mais il se heurte à l'opposition de Catherine qui ne veut

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 23, lettre à Grimm.
(2) Choumigorski, p. 142.

point concéder de monopoles. D'ailleurs de nouvelles fabriques se sont élevées à l'intérieur de l'Empire et l'on n'a plus besoin d'indiennes étrangères (1).

Au rebours de Catherine qui, dès son arrivée en Russie, s'est détachée de son père comme de sa mère et qui paraît avoir complètement oublié son frère, Frédéric-Auguste, prince besogneux et vagabond, Marie Féodorovna reste fidèle au souvenir de sa patrie et à ses affections de famille. Frédéric II, à qui l'unissent, outre les liens de la parenté, les liens de la reconnaissance, peut compter sur son dévouement. La princesse Tourkestanof nous apprend qu'elle le vénère comme on vénère un saint (2). Paul a pour Frédéric une admiration plus passionnée encore, s'il est possible. « A moins qu'il ne change, il se rendra aussi ridicule par sa prédilection pour le roi de Prusse que l'était son père (3). » Pour partager l'opinion de l'ambassadeur anglais Harris, il suffit d'observer la conduite du grand-duc Paul à l'égard des princes qui viennent successivement, de 1777 à 1781, présenter leurs hommages à l'impératrice de Russie.

Au mois de juin 1777, Gustave III de Suède arrive à Pétersbourg. Il y a cinq ans que, par un coup d'État hardiment exécuté, le jeune roi a détruit la constitution oligarchique de son pays, rétabli la puissance royale et arraché la Suède au sort que les Polonais se sont attiré par leurs discordes civiles. Pour sauvegarder son œuvre, pour relever l'éclat de sa couronne, pour réaliser les beaux rêves qui hantent son imagination chevaleresque, Gustave sent très bien qu'il lui faut semer la division entre ses ennemis, la Russie et la Prusse, dont l'une convoite

(1) Choumicorski, p. 120.
(2) *Journal tenu par la princesse Barbe Tourkestanof*, p. 106.
(3) *La Cour de Russie*, p. 318, dépêche de Harris.

la Finlande et l'autre la Poméranie suédoise. Il vient à Pétersbourg dans l'intention d'y travailler contre Frédéric II et d'entretenir la tsarine de ses projets sur la Norvège, qui dépendait alors du Danemark. Par ses manières prétentieuses de petit-maître français, il déplaît au grand-duc. Il parle de Frédéric avec une supériorité dédaigneuse et tourne ses moqueries de manière à flatter la vanité de l'impératrice. Il représente à la cour impériale les dangers que le roi de Prusse peut causer à la Russie ; il revient sans cesse sur le chapitre des ambitions prussiennes. L'impératrice écoute sans répondre les propos malveillants que tient sur son oncle maternel le roi Gustave. Mais Paul prend feu; il reproche avec vivacité au jeune monarque de méconnaître ses devoirs à l'endroit du grand Frédéric : « Les souverains et les princes sont hommes, Sire; malheur à ceux qui oublient les liaisons de sang et de reconnaissance qui les lient entre eux! » Au bout de quelques jours la brouille est complète (1)

Trois ans plus tard, l'empereur Joseph II, profitant d'un voyage de la tsarine dans ses nouvelles conquêtes polonaises, vient la saluer à Mohilef et l'accompagne ensuite à Pétersbourg. Le jeune empereur aime à errer sur les grandes routes. Depuis que le traité de Teschen avait mis fin au conflit qui s'était élevé entre la maison d'Autriche et Frédéric II à propos de la succession de Bavière, il cherchait une occasion de s'échapper de Vienne. En 1780, Catherine, qui trouve son compte à la perpétuelle compétition des deux cours allemandes, paraît s'attiédir pour la Prusse. Joseph II redouble de

(1) Affaires étrangères, vol. C, fol. 287; M. de Juigné, 5 août 1777; Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. III, p. 154; *Rousski Archiv*, 1882, t. I, p. 384-386.

prévenances auprès de la cour de Russie et se propose d'entamer à Pétersbourg des négociations pour un traité d'alliance. Au cours de son voyage en Pologne et en attendant son hôte, Catherine envoie à ses enfants des « billets en pattes de mouche » que l'on dirait écrits par la plus tendre des mères. Ses lettres sont des conversations, et des conversations fort gaies. Elle s'amuse aux dépens des « belles de Narva qui sont laides à faire peur, jaunes comme des coings et décharnées comme des haridelles » . — « Elles ont poussé la politesse jusqu'à me servir à table, la femme du médecin à la tête; je mourais de peur qu'elle ne frottât mes assiettes de rhubarbe comme on les frotte d'ail... Que le bon Dieu vous préserve d'avoir sept à huit femmes de Narva derrière vos chaises, à dîner! Elles me soufflaient un air si chaud que je n'ai pas senti l'air froid qu'il a fait ici. » A Plescov, elle a soupé « chez une princesse salée comme un jambon, mais salée à la lettre » , tout bonnement « parce que la céruse dont elle se couvre le visage est salée » . — « Si son mari l'embrasse souvent, cet homme ne peut avoir que grand'-soif (1) ! » Catherine, on le voit, s'apprête allégrement à subir l'assaut diplomatique de Joseph II.

Mais voici l'empereur à Pétersbourg. Il a la religion du progrès : les nouveautés grandioses dont la Russie, récemment sortie du chaos, lui offre le spectacle, ont le don de le capter. Qu'il ait subi le charme, c'est ce que ses épanchements intimes, appuyant ses témoignages publics, laissent clairement apercevoir (2). Il s'entretient avec la tsarine une partie de la journée : des digressions variées, attrayantes, des confidences à cœur

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 43 et suiv., lettres des 11 et 24 mai 1780.

(2) Cf. D'ARNETH et FLAMMERMONT, *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau*, t. II, p. 560.

ouvert rompent la monotonie des conversations d'affaires. Catherine lui raconte par le menu « la révolution qui l'a mise sur le trône, les folies de Pierre III et les moyens qu'elle a dû employer (1) ». Envers Marie Féodorovna, Joseph II met une sorte de coquetterie à raffiner ses prévenances. Il l'admire beaucoup. « Il y a dix ans, si j'avais su une princesse qui eût le bon esprit de conduite et les agréments corporels et spirituels que j'ai appris à connaître à la grande-duchesse, je n'aurais pas balancé à risquer encore une fois le sacrement. Mais à présent, à mon âge, dans mes circonstances, Vénus, jointe à Junon et Pallas pour les qualités, ne me tenterait plus (2). » Au milieu de ses enthousiasmes Joseph garde une part de lui-même pour l'observation. Il lit sur le visage du grand-duc une tristesse anxieuse. Il démêle ce qu'il y a de défiance et de jalousie entre l'impératrice et son fils : « Cette cordialité sans laquelle je ne saurais vivre, ma chère mère, n'existe pas. » Ce tendre aveu s'adressait à Marie-Thèrèse, déjà défaillante et tout près de la tombe. Joseph II oubliait qu'il n'avait pas toujours vécu, lui non plus, dans une étroite intimité avec son impérieuse mère et qu'il avait dû dissimuler ou comprimer la plupart de ses aspirations.

Le tsarévitch ne se méprend pas sur les conséquences du voyage impérial. Catherine II, qui agite dans son esprit de vastes combinaisons, se détourne de la Prusse et ne tardera pas à signer avec l'Autriche un traité d'alliance (3). Ce changement de politique blesse profondé-

(1) D'Arneth, *Maria-Theresia und Joseph, Ihre correspondenz*, t. III, p. 271.

(2) *Id.*, *Ibid.*, t. III, p. 290.

(3) Des raisons d'étiquette firent traîner les choses en longueur; l'alliance ne fut définitivement conclue qu'en mai 1781.

ment le grand-duc; et, comme pour l'exaspérer, on lui insinue que le principal grief de Catherine contre Frédéric II est d'avoir pris en vive amitié l'héritier du trône russe et mérité sa reconnaissance (1).

L'affection de Marie Féodorovna pour le roi de Prusse est peut-être moins exclusive. Elle voudrait bien, sans faire tort à Frédéric, ménager Joseph II. Il n'échappe pas à l'empereur « que son attachement pour Mme sa mère qui l'a seule élevée et pour toute sa famille est le sentiment le plus dominant dans son âme (2) », et que le meilleur moyen de faire sa conquête est de rendre aux princes de Würtemberg de précieux services. Il reste à la grande-duchesse une sœur à marier, Élisabeth (3). Joseph propose son neveu François, le fils aîné de Léopold de Toscane (4). Aux premiers mots de l'empereur, la femme de Paul manifeste un grand embarras. De quel œil son oncle, son protecteur, Frédéric II verrait-il une princesse de Würtemberg s'unir à un prince de la maison d'Autriche? Elle craint de désobliger le roi de Prusse, mais elle craint plus encore de laisser échapper l'occasion de marier avantageusement sa sœur, et dans les lettres qu'elle adresse à Montbéliard elle semble plutôt désirer qu'on accueille avec faveur les ouvertures du puissant monarque. La princesse de Würtemberg se montre tout de suite très sensible aux avantages de l'union qu'on lui propose pour sa fille. Est-elle si étroitement liée à la maison de Prusse qu'elle ne puisse marier son enfant sans l'aveu de Frédéric? Elle n'a plus

(1) *Rousski Archiv*, 1874, t. II, p. 376.
(2) D'Arneth, *Joseph II und Leopold*, t. I, p. 324.
(3) Née en 1767.
(4) Affaires étrangères, vol. CVI, fol. 267; le marquis de Vérac, 24 avril 1781.

grand'chose à attendre du roi de Prusse, qui ne s'occupe, dit-elle, « du bien-être des autres qu'autant qu'il en a besoin et que sa politique l'exige. » Visiblement le roi la néglige depuis quelque temps; et, quand elle a parlé d'un mariage entre sa fille Élisabeth et le fils de Frédéric-Guillaume, on lui a sèchement répondu que l'âge de la princesse se prêtait mal à un engagement immédiat. Dieu merci! il n'y a pas qu'à Berlin qu'on trouve des amis et des protecteurs! et puisque l'empereur fait des avances, bien sot qui les repousserait (1). La princesse de Würtemberg remercie Joseph avec effusion et lui fait, en 1781, le plus chaud accueil quand il vient à Montbéliard lui demander pour François de Toscane la main d'Élisabeth (2).

Le ministre de Frédéric II à Pétersbourg redoute que la grande-duchesse, séduite par les bienfaits de Joseph II, n'échappe à son maître. Ses sentiments sont flottants, sa politique ondoyante. « Elle voudrait être tantôt Autrichienne et tantôt autre chose. » Il faut l'emporter en attentions et en services. « La grande-duchesse, ajoute l'envoyé prussien, a une influence prodigieuse sur son époux qui ne sait lui résister, et le seul moyen de la tenir dans de bons principes sera les bontés que Votre Majesté aura pour ses frères (3). » Afin de regagner le terrain perdu, Frédéric II envoie à Pétersbourg son neveu et héritier Frédéric-Guillaume. Ce prince, — un gros lourdaud, disait Catherine, — homme bizarre, extatique et sensuel, s'entourant de femmes galantes et de théo-

(1) Choumigorski, p. 158.

(2) Élisabeth devait mourir en 1788, plusieurs années avant l'arrivée de son mari, François II, au trône impérial.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 13 juillet 1781.

sophes, est reçu par Catherine comme un personnage sans conséquence. Il s'applique consciencieusement à ressaisir la jeune cour. Les bonnes paroles qu'il apporte de la part de son oncle font impression sur la grande-duchesse; elles ont plus de succès encore auprès du tsarévitch. Paul et Frédéric-Guillaume se vouent l'un à l'autre un attachement durable, se promettent d'entretenir des relations étroites (1). Si Paul un peu plus tard prend goût au mystérieux, incline aux doctrines secrètes, c'est en partie à l'influence de Frédéric-Guillaume qu'il le devra.

L'antagonisme de vues qui se manifeste entre la tsarine et son fils à propos de l'alliance autrichienne aigrit leurs rapports au moment où, grâce à la bonté et à la prudence de Marie Féodorovna, ils auraient pu s'adoucir. L'impératrice ne peut pardonner à l'héritier du trône son hostilité à une alliance qui éveille en elle tant d'espérances, qui lui ouvre, semble-t-il, le chemin de Constantinople. « Je vois, disait-elle dès 1780, dans quelles mains tombera l'empire après ma mort! Mon successeur n'aura qu'un but : faire de la Russie une province prussienne (2)! » La souveraine est d'autant plus portée à éloigner son fils des affaires qu'il affecte de prendre en tout le contre-pied de sa politique, au dedans et au dehors. C'est ce que, quelques années plus tard, Ségur faisait entendre à Paul : « Si l'impératrice ne vous appelle pas dans les conseils et ne vous donne aucune part aux affaires, permettez-moi de vous faire observer qu'il

(1) « Le grand-duc ne paraît le considérer (Frédéric-Guillaume) que comme son frère et comme un ami personnellement chéri. » (Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 12 septembre 1780.) — Cf. Affaires étrangères, vol. CV, fol. 306; le marquis de Vérac, 31 octobre 1780.

(2) Herman, *Geschichte des Russischen Staates*, Band VI, p. 451.

lui serait difficile d'agir autrement, lorsqu'elle sait que vous blâmez ses penchants, ses liaisons, son système d'administration et sa conduite politique (1). »

Si, vers 1780, de nouvelles dissensions surgissent à la cour impériale, la faute n'en retombe pas tout entière sur Paul. Les torts les plus graves sont à la charge de Catherine. Deux enfants naissent au grand-duc, deux fils, Alexandre et Constantin. Ces enfants, l'impératrice les prend à leur père, les accapare, les fait élever sous ses yeux, les soustrait aux soins et aux caresses paternelles. Elle s'applique à faire le vide autour de son fils et lui interdit jusqu'aux joies du foyer.

Celui qui sera un jour l'empereur Alexandre Ier, qui délivrera de Napoléon la Russie et l'Europe, vient au monde le 12 décembre 1777. La cour et la ville accueillent sa naissance avec allégresse. « Toutes nos têtes, s'écrie Catherine, sont renversées par la multitude des fêtes, des bals, des mascarades, des comédies, opéras sérieux ou bouffons, en un mot, nos cervelles sont renversées, je le répète (2). » La grande-duchesse fait confidence à l'archevêque Platon de ses premières joies materternelles : c'est une femme de foyer, impatiente d'avoir à aimer, à soigner, à élever des enfants (3). Le grand-duc, qui a pris le goût de la famille, de la vie d'intérieur, parle de « son petit bonhomme » avec autant d'émotion que de tendresse. Parfois, dans ses lettres à Sacken, il fait entendre comme un soupir étouffé (4). Cet enfant, qui doit s'asseoir un jour sur le trône des tsars, appartient à l'empire, mais non à l'impératrice, et cependant Cathe-

(1) *Mémoires*, t. III, p. 534.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 81, lettre à Grimm.
(3) *Rousski Archiv*, 1887, t. II, p. 279.
(4) *Sbornik*, t. XX, p. 416-418.

rine l'accapare dès le berceau. A peine a-t-il vu le jour qu'elle le prend dans ses bras et l'éloigne de sa mère. « J'emportai, raconte-t-elle, M. Alexandre, après l'avoir fait laver, dans une autre chambre où je le plaçai sur un grand carreau. On l'enveloppa fort légèrement. Après que cela fut fait, on mit M. Alexandre dans la corbeille où est la poupée, afin que ses femmes n'eussent aucune tentation de le bercer. On lui donna pour nourrice la femme d'un garçon jardinier de Tsarskoïé-Célo, et après son baptême il fut transporté des appartements de Mme sa mère dans celui qui lui était destiné. Le petit lit de M. Alexandre — car il ne connaît ni bercer ni berceau — est de fer, sans rideaux ; il couche sur un matelas couvert d'un cuir qu'on couvre du drap de son lit. Il a un oreiller, et sa couverture d'Angleterre est très légère. On a évité toutes les agaceries étourdissantes, mais on a toujours parlé haut dans sa chambre, même pendant son sommeil (1). » Catherine sait habiller le nouveau-né, le soigner, l'apaiser, l'endormir. Afin qu'on le porte moins sur les bras, elle lui donne un tapis qu'on étend dans sa chambre. « Là une ou deux femmes s'asseyent par terre et on couche M. Alexandre sur son ventre. C'est là qu'il se vautre que c'est un plaisir à voir; il se met à quatre pattes, il recule quand il ne peut avancer. » La grand'-mère lui confectionne un habit dont elle envoie le modèle aux cours de Suède et de Prusse. « Tout est cousu ensemble et se met d'un seul coup et se ferme par derrière avec quatre ou cinq petits crochets; à l'entour de l'habit il y a une frange et cela habille parfaitement... L'enfant ignore presque qu'on l'habille, on lui fourre les bras et les pieds dans son habit à la fois; et voilà qui est

(1) *Sbornik*, t. XXVII, lettre à Gustave III de Suède.

fait ; c'est un trait de génie de ma part que cet habit (1). »

La tendresse de la tsarine pour son petit-fils est ingénieuse, naïve et ravissante. Alexandre est « beau comme un ange ». Ses yeux sont « très spirituels ». Il fait cent petites choses : il parle, il caresse, il bat des mains, il flatte, il fait la révérence. Ces gentillesses, ces drôleries sont « infiniment intéressantes », et Catherine les raconte dans des lettres d'un badinage charmant. « Je baptisais avant-hier un enfant avec M. Alexandre qui, entendant crier cet enfant, dit, dans son langage monosyllabique, qu'on donne à cet enfant sa nourrice. Voyant cela, je fis exécuter sur-le-champ la proposition de M. Alexandre, vu que marchand d'oignon se connaît en ciboule, selon l'ancien proverbe de Sancho Pança, et, à la lettre, l'enfant se tut (2). » A quatre ans, l'enfant devient un bon petit diable. Un jour qu'il est malade, il s'enveloppe dans un manteau, grelottant de fièvre, et fait la sentinelle devant la chambre de sa grand'-mère. « J'ai demandé qu'est-ce que c'était que cette cérémonie-là? Il m'a dit : C'est une sentinelle qui meurt de froid (3). » C'est plaisir de jouer avec lui : « Si vous saviez ce que c'est qu'Alexandre boutiquier, Alexandre cuisinier, Alexandre passant, lui personnellement, par toutes les différentes classes d'hommes de métier, peignant, tapissant, mêlant et broyant les couleurs, hachant le bois, nettoyant les meubles, faisant le cocher, le palefrenier (4) ! » Il est curieux de voir celle qu'on serait tenté d'appeler la Messaline du Nord tailler des habits, découper des images, fabriquer des jouets pour son petit-

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 205, lettre à Grimm.
(2) *Id.*, t. XXIII, p. 154.
(3) *Id.*, t. XXIII, p. 266.
(4) *Id.*, t. XXIII, p. 233.

fils. Il ne l'est pas moins de voir se vautrer à terre, gambader, faire le polisson un enfant qui mènera par le glaive un empire géant, celui-là même qui, vaincu à Austerlitz et à Friedland, vaincra à Leipzig et conquerra Paris.

Le second fils de Paul, Constantin, n'est pas moins choyé par sa grand'mère. Marie Féodorovna le met au monde le 29 avril 1779. « Ce drôle-là, écrit plaisamment Catherine, s'est fait attendre depuis la mi-mars ; et quand une fois il s'est mis en chemin, il nous est tombé comme la grêle, dans une heure et demie. Les bonnes vieilles qui sont autour de lui prétendent qu'il me ressemble comme deux gouttes d'eau. » Il est plus délicat que son frère aîné et « pour peu que l'air froid le touche, il cache son nez dans les langes (1) ». Ce frêle enfant tient, dès le berceau, une grande place dans les ambitieux projets de la tsarine ; elle lui destine le trône de Byzance (2) ; elle songe à rétablir à son profit l'ancien empire grec dans sa complète indépendance et à former entre cet empire qui s'étendra jusqu'au Danube et la Russie qui s'arrêtera au Dniester un État intermédiaire, la Dacie. Elle suit son idée, elle donne à son petit-fils le nom significatif de Constantin : « On m'a demandé qui serait le parrain ; j'ai dit : je ne connais que mon meilleur ami Abdoul-Hamet qui puisse l'être ; mais, comme nul chrétien ne saurait être baptisé par un Turc, au moins faisons-lui honneur en le nommant Constantin . Et tout le monde s'écria : Constantin ! Et le voilà, Constantin, gros comme le poing (3) ! » C'est à des nourrices grecques que le

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 136.

(2) « La naissance du jeune grand-duc, le nom de Constantin que l'impératrice lui a donné, ouvrent le champ aux conjectures les plus romanesques. On ne suppose pas moins que le dessein de rétablir l'empire grec. » (Affaires étrangères, vol. CII, fol. 349 ; M. de Corberon, 14 mai 1779.)

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 136.

« marmot » est confié. Il faut qu'il n'entende parler que le grec; plus tard il faudra qu'il étudie la langue de Thémistocle et de Démosthène, qu'il se nourrisse de la moelle de Platon, qu'il emploie toute la souplesse de son caractère à se faire Grec (1). Mais les impératrices proposent et Dieu dispose : Constantin, au lieu de régner sur le Bosphore, gouvernera la Pologne jusqu'au jour où, chassé de Varsovie par l'insurrection, il laissera à Paskiévitch le soin de terminer dans ce malheureux pays l'œuvre de fer et de sang. Ce nourrisson de la Grèce n'aura pas beaucoup de pitié, en 1826, pour les Grecs, sujets révoltés du sultan. On l'entendra dire à un agent de Metternich : « Je vous assure que j'ai souvent été tenté de me faire débaptiser en voyant la valeur que certaines gens attachaient à mon nom. » Il ajoutait ironiquement : « Avez-vous lu l'article de M. de Chateaubriand où il fonde un si grand espoir sur moi pour la restauration de la Grèce? Ma foi, il faut avouer qu'il me connaît bien (2)! »

La souveraine entend diriger elle-même et selon ses principes l'éducation de ses petits-fils. Voilà quinze ans qu'elle étudie avec une curiosité fougueuse les questions d'enseignement, cherchant, discutant, imaginant et bavardant, remuant tout avec ardeur et intempérance et croyant parfois avoir inventé des idées puisées dans les livres de Locke et de Jean-Jacques Rousseau (3)! Pourrait-elle laisser échapper l'occasion de mettre à l'essai sa

(1) Masson, *Mémoires secrets*, t. II, p. 164. — On trouve dans le *Rousski Archiv* de 1887, t. II, des lettres de Constantin écrites en grec.

(2) Alf. Stern, *Geschichte Europas, 1815-1871*, t. III, p. 388 (d'après un rapport de M. de Bombelles conservé aux archives de Vienne).

(3) Voir dans Waliszewki, *le Roman d'une impératrice*, le chapitre intitulé : *Catherine pédadogue*.

méthode pédagogique? Elle a, sinon un système bien lié et bien conduit, du moins des idées justes. Dans sa correspondance avec Grimm, on voit qu'elle veut laisser Alexandre se développer lui-même, essayer, tâtonner, chercher, trouver. « Pour M. Alexandre, laissez-le à lui-même. Pourquoi voulez-vous qu'il sache absolument comme on a pensé ou ce qu'on a su avant lui?... J'ai grand soin de ne l'appliquer à rien; il fait ce qu'il veut; on ne l'empêche qu'à se faire du mal et aux autres. » Le savoir dont il aura besoin, il l'acquerra plus tard, quand les forces de son esprit se seront accrues. A ses moments perdus et dès 1780, Catherine écrit pour Alexandre et pour Constantin « l'A B C de la grand'mère, » des récits de l'histoire russe, toute une bibliothèque « Alexandro-Constantinienne » qui a les honneurs de l'impression non seulement en Russie, mais en Allemagne. Elle accomplit sa tâche d'éducatrice avec autant d'intelligence que de dévouement. Mais il ne faut personne entre elle et ses élèves; le père et la mère sont écartés avec un soin jaloux; leur influence ne saurait être que pernicieuse. L'impératrice ne craint pas d'écrire un jour au sujet du petit Alexandre « qui ne sait pas parler encore et qui n'a qu'un an et demi » : « On me l'avait gâté pendant quatre jours que je ne l'avais pas vu (1). » Et un peu plus tard, quand l'intelligence de l'enfant s'éveille, elle annonce fièrement à Grimm qu'il deviendra « un excellentissime personnage », à la condition toutefois que ses parents, imbus d'idées fausses et de préjugés, ne mettent point obstacle à ses progrès (2). Il semble que l'impératrice ait reporté sur le fils aîné de Paul toutes ses espérances. Beaucoup déjà soupçonnent qu'elle caresse

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 148.
(2) *Id.*, t. XXIII, p. 279.

dans la pénombre de sa pensée de secrets desseins en faveur d'Alexandre et qu'elle tentera de lui laisser la couronne au détriment du grand-duc Paul (1).

(1) *La Cour de Russie*, p. 381, dépêche de Harris du 17 décembre 1782.

CHAPITRE V

LE VOYAGE EN EUROPE

(1781-1782)

I

Depuis que Pierre le Grand avait parcouru l'Europe en habits de touriste, « justaucorps de drap brun, perruque courte et mal taillée (1) », les souverains n'hésitaient plus à dépouiller leur dignité et à voyager comme de simples mortels, pour leur plaisir ou leurs affaires. Ils semblaient gênés d'être à part; on devinait en eux un désir inavoué de revenir à la vie de tout le monde, comme si l'isolement de leur majesté leur pesait et comme s'ils en éprouvaient plus d'ennui que d'orgueil. Gustave III de Suède avait visité la France, où l'attiraient de vives sympathies pour l'école philosophique. Henri de Prusse s'était à plusieurs reprises promené en Russie. Joseph II, le plus remuant de ces demi-dieux nomades, courait sur tous les chemins de l'Europe, fatiguant à le suivre ses compagnons de route, dédaignant la pompe et dressant son lit de camp dans les plus modestes hôtelleries. « La mode de voyager allait se nicher, suivant l'expression de Catherine II, jusqu'au beau milieu du Vatican (2) », et le

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, t. XV.
(2) *Sbornik*, t. IX, p. 112.

pape, descendant de son trône, partait pour Vienne.

Le grand-duc Paul subit la contagion. Les souvenirs qu'il avait rapportés de Berlin lui inspiraient le désir d'entreprendre de nouveaux voyages, d'aller chercher sous des cieux éloignés un peu d'indépendance. Il souhaitait ardemment changer de lieu, changer d'idées, agrandir son intelligence. « On ne peut jamais, disait-il à Sacken, se rendre assez utile à son pays, et c'est en acquérant des connaissances, et non en croupissant sur place sans rien faire qu'on le devient (1). » Il ébauchait des projets. Une visite à l'empereur Joseph, qui lui avait offert l'hospitalité, pourrait être le prétexte et le début d'un long voyage en Europe. La grande-duchesse, elle aussi, ne demandait qu'à partir; elle entrevoyait la possibilité de se rapprocher de sa famille et son imagination courait devant elle à Vienne, à Berlin, à Montbéliard, partout où l'appelaient ses plus vieilles affections. Une seule attache la retenait : il lui coûterait de quitter ses enfants, de les laisser à l'impératrice qui l'avait frustrée déjà de tant de joies maternelles.

Catherine approuvait secrètement les idées de voyage qui avaient germé chez son fils. Soucieuse de relâcher les liens qui unissaient la jeune cour à la maison de Prusse, elle tenait à ce que Paul et Marie allassent à Vienne. S'ils poussaient plus loin, s'ils faisaient attendre plusieurs mois leur retour, elle s'en féliciterait. Paul absent, on aurait les mains libres pour travailler contre les Turcs, comme aussi pour déloger du ministère des affaires extérieures le comte Panin, adversaire déclaré de l'alliance autrichienne et « du système de la destruction ottomane ». Potemkin engageait vivement l'impé-

(1) *Sbornik*, t. XX, lettre du 23 juillet 1781.

ratrice à envoyer le grand-duc à l'étranger et à priver Panin de son dernier appui (1).

Mais comment mettre les fers au feu et décider Paul à partir? Si la tsarine parlait la première de voyage, son fils, foncièrement défiant, suspecterait aussitôt ses intentions et se refuserait obstinément à quitter la Russie. Il fallait que la proposition vînt du grand-duc. Pour aller à son but, Catherine usa d'une subtile stratégie. Son art insidieux s'exerça aux dépens de Nicolas Repnin qui était en faveur auprès de la jeune cour. Elle marqua une froideur subite à ce brillant diplomate qu'elle n'accueillait d'ordinaire qu'avec d'aimables paroles. Se sentant menacé d'une disgrâce, Repnin, l'air consterné, alla confier ses angoisses à Potemkin. Docile à la consigne reçue, le favori lui glissa à l'oreille qu'il aurait chance de retrouver le chemin du cœur de la souveraine s'il amenait Paul Pétrovitch, par une préparation savante, à solliciter l'autorisation de voyager. Le conseil fut suivi. Repnin joua avec une discrète habileté le rôle de tentateur. Ne pouvant se tenir d'impatience, le grand-duc alla supplier sa mère de le laisser partir; il tremblait qu'elle ne se mît en travers de ses desseins. La tsarine feignit l'étonnement et ne céda que par degrés aux désirs de son fils : une longue séparation lui serait, disait-elle, fort pénible. Le dernier acte de la comédie fut une scène d'attendrissement (2).

(1) Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 250; le baron de Breteuil, 20 novembre 1781.

(2) Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 250; le baron de Breteuil, le 20 novembre 1781, rapport d'une conversation particulière avec Joseph II. — Ce récit confirme celui de l'Anglais Harris (*la Cour de Russie*, p. 363). Suivant Harris, Repnin serait entré sciemment dans le jeu de la tsarine et n'aurait pas tenu le rôle de dupe que lui attribue Breteuil. — Cf. Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110 : « L'im-

Restait à tracer l'itinéraire du voyage. Il fut convenu que Paul et Marie feraient « aux catacombes de Kief une espèce de pèlerinage qu'un usage veut que les souverains russes fassent au moins une fois dans le cours de leur vie » ; que de Kief ils se rendraient à Vienne par la Pologne, parcourraient l'Italie, se reposeraient quelque temps à Montbéliard et rentreraient après une année d'absence à Pétersbourg (1). Paul n'obtint qu'avec peine l'autorisation de visiter la France : Grimm intervint et réclama l'honneur « d'offrir au fils de Catherine du café à la crème à Paris (2) ». Quand le grand-duc parla de la Prusse, ce fut contre une volonté inébranlable que vinrent se briser toutes ses objurgations. C'était pourtant Berlin qui l'attirait le plus, Berlin où régnait son héros et son protecteur! Il ne put contenir son dépit, ni la grande-duchesse ses larmes. Qu'exigeait-on de lui? qu'il heurtât de front les susceptibilités du roi de Prusse, qu'il encourût son déplaisir. Rien ne demeure longtemps ignoré d'un souverain aussi perspicace et aussi bien servi par ses agents qu'était Frédéric. Quand il apprit que Catherine autorisait son fils à entreprendre une tournée en Europe et que de toutes les grandes cours la sienne était la seule sur laquelle elle jetât l'interdit, il se promit d'agir sur son jeune ami et de le faire renoncer à toute idée de voyage. Son ministre Gœrtz l'avertit des difficultés qui l'attendaient, lui représenta Paul avide de mouvement et d'indépendance, impatient de partir, frémissant en quelque sorte dans le harnais, et lui conseilla enfin, s'il

pératrice, écrit Gœrtz, ne lui a accordé la permission de voyager qu'avec toutes les démonstrations d'une tendresse maternelle qui souffrait de se voir privée de ses enfants. » — Sur cet incident, voir Rambaud, *Catherine II dans sa famille* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874).

(1) Affaires étrangères, le marquis de Vérac, 6 juillet 1781.

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 226.

voulait malgré tout jouer la partie, de se dissimuler dans l'ombre et de donner au comte Panin les cartes à tenir (1).

Panin n'avait plus depuis longtemps le crédit et la confiance dont il avait joui pendant tant d'années. Le triomphe de la politique autrichienne sur les bords de la Néva, l'empire que Potemkin avait pris sur la souveraine avaient porté les derniers coups au vieil homme d'État. L'orage grossissait contre lui de jour en jour : pour ne plus l'entendre gronder, il s'était éloigné de la cour et retiré dans ses terres de Douguino. L'impératrice avait déclaré tout haut que désormais « il ne serait jamais à sa cour autre chose que garde-malade (2) ». Il s'armait de patience et de silence. Des émissaires de Frédéric vinrent le trouver dans sa retraite : ils se cachaient sous la robe des moines et ressemblaient à ces pieux vagabonds qui mendient sur les routes russes et vont prier très loin, peut-être aux monastères de Kief, peut-être à Solovietz sur la mer Blanche, ou bien en Palestine, à Jérusalem, qui sait jamais? Ils décidèrent Panin à reparaître à la cour et à tenter par d'habiles manœuvres d'empêcher au dernier moment le départ du grand-duc. Dès son retour, Panin travaille l'esprit des jeunes époux. Marie ne se sépare qu'avec douleur de ses deux enfants; le comte augmente ses angoisses en lui parlant des suites que pourrait avoir pendant son absence l'inoculation qu'ils viennent de subir. Il n'a pas de peine à éveiller chez Paul les plus vives défiances. Comment le grand-duc ne s'est-il pas aperçu qu'il s'est formé comme une chaîne qui l'enlace à son insu, une coalition d'influences diverses,

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 31 juillet 1781.

(2) *La Cour de Russie*, p. 357, dépêche de Harris.

toutes décidées à le faire voyager bon gré mal gré? Dans quel dessein veut-on à tout prix l'éloigner? Qui sait si l'impératrice ne profitera pas de son absence pour mener ses petits-fils à Moscou, les présenter au peuple et déclarer Alexandre héritier du trône? Qui sait si l'empereur Joseph ne retiendra pas son hôte sous des prétextes de courtoisie et ne le gardera pas prisonnier à Vienne? N'est-il pas à craindre que, si la tsarine vient à mourir pendant l'absence de son fils, Orlof et Potemkin, ennemis dans ce moment, ne se réunissent alors pour susciter une révolution capable de fermer pour toujours au grand-duc les portes de la Russie (1)? Paul prend peur et refuse de partir. Il contremande les chevaux de poste, il arrête les personnes qui ont pris les devants pour préparer les auberges. Potemkin croit que Catherine sera forcée de transiger, de permettre à Leurs Altesses Impériales de visiter Berlin à leur retour. Huit jours se passent en scènes violentes. Catherine ne se laisse pas émouvoir et fixe le départ au dimanche suivant, 19 septembre 1781. En dépit qu'ils en aient, Paul et Marie doivent se mettre en route et renoncer à Berlin.

Ils partent, pleins d'angoisses. Ils se séparent de leurs enfants avec la même douleur que s'ils ne devaient jamais les revoir. Marie Féodorovna tombe en faiblesse et on la porte défaillante dans le carrosse qui doit l'emmener. La plus vive émotion se manifeste parmi le peuple. Des propos malveillants pour l'impératrice, des rumeurs de toutes sortes s'échangent à voix basse. Une foule agitée de sourdes et sombres préoccupations entoure la voiture

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 28 août 1781. — Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 253; le baron de Breteuil, 20 novembre 1781, rapport d'une conversation particulière avec Joseph II.

des augustes voyageurs. On acclame le tsarévitch, on se précipite pour baiser la trace de ses pas, on se jette sur ses mains pour les inonder de larmes. C'est un débordement d'effusions. Catherine croit sa sécurité menacée, redoute des violences et fait doubler les gardes de son palais (1).

Personne ne fut plus fortement remué par ce départ que le comte Panin. Il éprouva un véritable accès de désespoir; c'était comme s'il eût senti la dernière planche de salut qui se brisait sous ses pieds. Il fit une grave maladie et l'on craignit pour ses jours (2). Sa disgrâce fut bientôt officielle. La haine s'arrêta dès qu'elle fut satisfaite; comme on ne craignait de sa part aucune intrigue contre ses successeurs, on ne prit pas la précaution ordinaire de l'envoyer en exil méditer sur sa disgrâce. Il resta à Pétersbourg afin, disait-il, d'offrir sans cesse à la tsarine un témoignage de son ingratitude. La direction du département des affaires étrangères fut remise au comte Ostermann, homme sans caractère et sans autorité, dont Czartoryski nous trace dans ses *Mémoires* un curieux portrait : « Il avait l'air copié d'une ancienne tapisserie. Long, maigre, pâle, habillé à l'ancienne avec ses bottes en drap et son habit brun d'autrefois, il représentait l'époque d'Élisabeth... Ses manières étaient graves; comme un télégraphe, sans prononcer un mot, il saluait le monde avec son long bras (3). » Kaunitz l'appelait « l'automate ».

Paul et Marie ne couraient pas la poste depuis vingt-quatre heures que déjà Catherine semblait avoir oublié

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 9 octobre 1781. — *La Cour de Russie*, p. 363, dépêche de M. de Vérac.

(2) Affaires étrangères; le marquis de Vérac, 5 octobre 1781.

(3) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 60.

les scènes orageuses auxquelles avait donné lieu leur départ. Dans des lettres affectueuses et presque caressantes elle s'efforçait de dissiper les craintes que Panin s'était plu à leur inspirer. Elle s'évertuait à démontrer qu'ils avaient librement entrepris ce voyage, qu'elle n'avait fait qu'y consentir, qu'ils seraient toujours maîtres de s'arrêter en chemin. « Si j'avais pu prévoir, écrivait-elle le 21 septembre, que ma chère fille s'évanouirait trois fois en partant et qu'on la mènerait sous les bras en carrosse, la seule considération d'exposer sa santé à de si rudes épreuves m'aurait empêchée de consentir à ce voyage; » et elle ajoutait : « Revenez le plus tôt que vous pourrez, serait-ce de Pleskov, de Polotsk, de Mohilef, de Kiev, de Vienne; car, au bout du compte, c'est sans aucune raison valable que nous souffrons les chagrins d'une telle séparation. » Elle revenait à la charge quelques jours après : « N'y aurait-il pas moyen d'abréger ce beau voyage et de retourner le plus tôt possible, et cela d'où il vous plaira (1) ? » En même temps elle cherchait à tranquilliser Marie sur la santé de ses enfants. L'inoculation ne les avait pas éprouvés; ils n'avaient rien perdu de leur gaieté; l'aîné se faisait montrer sur le globe terrestre les villes que traversaient ses parents (2). Peu à peu le calme se fit dans l'esprit des voyageurs : en chemin tant de visions neuves étonnaient leur regard, captivaient leur imagination que leurs soucis s'évanouirent. Le grand-duc garda pourtant au fond du cœur quelque méfiance et traîna ses soupçons sur les routes de l'Europe. Un exemple : comme il était à Bruges, la bière flamande lui occasionna « un fort dévoiement » : il crut que le prince de Ligne

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 64 et 71; Rambaud, *Catherine II dans sa famille* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874).

(2) *Sbornik*, t. IX, *passim*.

avait tenté de l'empoisonner (1). Quant au regret de ne pouvoir passer par Berlin, il resta chez Paul assez cuisant. Au printemps de 1782, dès que le grand-duc fut sorti « des filets autrichiens », Frédéric II, qui ne se tenait pas pour battu, fit de nouvelles tentatives pour l'amener dans sa capitale. Leurs Altesses devaient, avant de regagner la Russie, visiter la cour de Saxe : ne vaudrait-il pas mieux passer par la Prusse que s'engager dans les mauvaises routes de la Pologne à l'époque des pluies? Paul n'osa braver la volonté de sa mère (2).

Catherine avait décidé que son fils et sa bru voyageraient sous le nom de comte et de comtesse du Nord. « Quelle singulière fantaisie, s'écriait ce plat-pied de Grimm, de les appeler enfants du Nord? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis choqué de cette fantaisie de vouloir être puissance du Nord, quand on touche à la Chine, à la Perse et presque à l'Amérique (3) ? » L'impératrice fit graver pour son fils un cachet où figurait l'étoile polaire. « A Paul, disait-elle, l'étoile du Nord; à Constantin, l'étoile d'Orient (4). » Le grand-duc, afin de soutenir l'éclat de son rang, emportait quantité de présents à distribuer en route : il avait reçu 300,000 roubles pour les équipages et les chevaux de poste, et 100,000 ducats comme « argent de poche ». Sa suite était nombreuse : de tous ceux qui la compo-

(1) Le prince de Ligne, *Mélanges militaires*, t. XXVII, p. 13.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 112A; Gœrtz, les 19 février et 19 mars 1782.

(3) *Sbornik*, t. XLIV, p. 212.

(4) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, le 24 septembre 1781. — Le marquis de Vérac écrivait à Vergennes, le 4 septembre : « Il est décidé qu'il s'appellera le comte du Nord, et vous jugez que les ministres de Suède et de Danemark ne sont que médiocrement contents de cette dénomination. Le dernier ne dit rien, mais le ministre suédois n'épargne pas les sarcasmes. » (Affaires étrangères, 1781 (II), fol. 115.)

saient, « il n'y avait, suivant le ministre prussien, que Mme de Benkendorf et le prince Kourakin qui signifiassent quelque chose ». La baronne de Schilling de Kannstadt qui, en 1780, avait épousé Benkendorf, un gentilhomme livonien, était une amie d'enfance de Marie Féodorovna et jouissait auprès d'elle d'un grand crédit. On la supposait dévouée aux intérêts autrichiens et elle était traitée assez durement dans les dépêches prussiennes : « Cette personne, dirigée par la princesse, mère de la grande-duchesse, a pris un grand ascendant sur elle, au point que les Russes ne lui donnent que le nom de princesse des Ursins. L'impératrice se sert d'elle, à ce que tout le monde croit; elle tripote assez tranquillement. » Le Prussien Gœrtz redoutait que cette dame « très suspecte » ne fût pendant le voyage l'instrument de tous les « artifices autrichiens (1) ». Les « cavaliers » qui accompagnaient le grand-duc étaient « d'honnêtes gens, mais sans aucune influence ». On comptait parmi eux un poète, un poète allemand, un ami de Klopstock et de Gœthe, Klinger, qui s'était, après une jeunesse difficile et laborieuse, fixé en Russie et attaché à la personne du tsarévitch.

II

Nombre de documents nous aident à refaire par le menu le voyage du grand-duc Paul en Europe. Les ambassadeurs de Louis XVI dans les différentes cours du continent peuvent nous servir de guides. Ils ont examiné

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 110; Gœrtz, 7 août 1781.

avec curiosité le fils de Catherine partout où il a passé, et ce qu'ils ont vu ou entendu, ils l'ont noté en Français friands de nouveautés, en grands seigneurs, très fiers de l'ancienneté de leur race, de leur politesse, de leur réputation d'élégance et de raffinement, un peu prévenus contre le représentant d'un empire naguère encore barbare et insignifiant dans l'histoire. Leurs dépêches sont fort piquantes. Les lettres que l'impératrice écrivit régulièrement à ses enfants pendant leur longue absence n'ont pas moins de saveur et d'intérêt. Quelle vivacité, quelle belle humeur! Quel curieux mélange de jugements profonds et de remarques familières! Tout en donnant une large place dans sa correspondance aux bulletins de santé, aux progrès d'Alexandre et de Constantin, la tsarine s'entretient avec son fils et sa bru de tout ce qu'ils voient en chemin. « Je vous prie, leur dit-elle avec une tendresse qu'on croirait sincère, je vous prie de laisser aller votre plume au babil chaque fois que l'envie vous en prendra (1). » C'est par la correspondance de Catherine que nous connaissons le mieux les impressions de voyage du comte et de la comtesse du Nord.

Ils prirent leur route par Pskof, cette vieille cité qui eut, au temps des républiques russes, son siècle de gloire et qui n'a conservé de son kremlin et de ses murailles fameuses que des débris, joie des archéologues. Ils passèrent loin de Moscou dont Catherine leur avait interdit l'accès, s'arrêtèrent quelque temps à Kiev dont le nom magique éveille chez tout Russe orthodoxe tant de pieux souvenirs, et, vers la fin d'octobre, entrèrent en Pologne. « L'opinion générale des mauvais chemins et des mauvais gîtes de ce pays me donne, disait Catherine, de l'appré-

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 127.

hension que vous n'en souffriez (1). » Ils ne traversaient que des villes sordides, peuplées surtout de juifs. Au milieu des plaines dénudées, ils apercevaient de loin en loin un ensemble de constructions de tous styles, masse imposante et disparate; c'était la résidence de quelque haut palatin. Dans un de ces manoirs féodaux où se montraient souvent des splendeurs imitées de la cour de Versailles, ils rencontrèrent le roi de Pologne, ce Stanislas Poniatovski qui avait été, du vivant de Pierre III, sinon le premier, du moins le plus cher des amants de Catherine. Vingt-cinq ans ont passé sur cette intrigue romanesque; mais, au milieu d'autres passions, Catherine n'a pu tout à fait oublier. Elle suit à l'égard du malheureux Stanislas une politique cruelle; elle tient la main à ce que son royaume vive et meure dans l'anarchie; et cependant elle ne lui a pas repris entièrement son cœur. Cette grand'mère, écrivant à son fils, n'éprouve aucun scrupule à remuer les cendres de cet ancien amour : « Je pense, lui dit-elle, que Sa Majesté polonaise avait bien de la peine à retrouver ma physionomie d'il y a vingt-cinq ans dans les portraits que vous lui avez montrés. Mais la conversation remplie d'agrément, de gaieté et de connaissances, de ce prince — l'avez-vous retrouvée? ou la royauté l'aurait-elle diminuée? Il m'a semblé en retrouver des traces dans la façon dont il a porté ma santé (2). » Le roi de Pologne s'en retourna à Varsovie enchanté de ses hôtes et « persuadé que pour être bon patriote, il fallait être bon Russe (3) ». Le grand-duc maudissait tout bas la politique

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 78.
(2) *Id.*, t. IX, p. 86; Rambaud, *art. cité*.
(3) Rapport de l'ambassadeur de Catherine, Stachelberg, cité par Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 185. — Rambaud, *art. cité*.

inexorable de Catherine. En 1797, l'empereur Paul, qui se piquait d'être généreux à l'égard de ceux qu'il considérait comme les victimes de sa mère, transporta de Grodno à Pétersbourg le vieux roi Stanislas, découronné et tombé en enfance.

Joseph II attendait le comte et la comtesse du Nord à la frontière de ses États. A partir de Troppau, le voyage se transforma en marche triomphale. Chaque province leur envoyait des députations; les troupes prenaient les armes à leur arrivée; les villes organisaient en leur honneur des bals ou des représentations. Ils entrèrent à Vienne, le 10 novembre, en pompeux appareil. Il y eut une série de réceptions splendides, de soupers, de mascarades, de bals, de fêtes militaires : six cents hommes de troupes avaient élevé aux environs de Vienne un bâtiment en forme de citadelle pour donner au fils de Catherine le simulacre de l'attaque et de la défense d'une place (1). Ce qui frappait dans ces solennités, c'étaient surtout le grand air et l'élégance propres à la maison d'Autriche.

L'empereur eut pour le grand-duc des attentions délicates et touchantes où il parut mettre tout son cœur. Dès qu'il connut à fond les habitudes et les goûts des illustres voyageurs, il s'empressa d'en informer ses frères et ses sœurs, les archiducs et les archiduchesses qui régnaient à Florence, à Parme, à Naples ou à Versailles et qui se préparaient à recevoir la visite des princes russes. « Le grand-duc et la grande-duchesse, disait-il dans sa circulaire, joignent à des talents peu communs et à des connaissances assez étendues une grande volonté de voir et de s'instruire et en même temps de réussir et de

(1) Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 166; M. Barthélemy, 3 octobre 1781.

plaire dans toute l'Europe honnêtement; et, comme on peut compter sur leur discrétion et honnêteté, rien ne sera plus capable de les obliger que de leur faire voir sans fard et sans apprêt toutes les choses, de leur parler avec la plus grande franchise... Étant un peu plus méfiants par leurs circonstances que par leur caractère, il faut éviter soigneusement tout ce qui pourrait avoir l'air de finasserie ou de comédie devant eux. » Joseph recommandait vivement qu'on leur épargnât les fatigues et les veilles. Il s'occupait aussi des plaisirs de la table et dressait avec un soin minutieux la liste de leurs mets préférés : « Ils ne sont pas du tout difficiles pour le manger, et généralement ils aiment en ce genre le simple, mais le bon, et les compotes de fruits leur sont particulièrement agréables. Ils ne boivent que de l'eau, et Mme la grande-duchesse est accoutumée aux eaux de Seltz; et, s'il n'y en avait point dans vos environs, une autre eau minérale légèrement ferrugineuse et qui ne purge point, leur pourra peut-être convenir également (1). »

Ces attentions détruisirent en partie les préventions de Paul. En quittant la Russie, il avait écrit à l'empereur une lettre assez désobligeante où il annonçait le projet de ne rester à Vienne qu'une ou deux semaines. Gagné par les manières affables de Joseph II et par la discrète élégance de la cour, il y passa plus d'un mois. Son instruction, disait-il à son ami Sacken, gagnait beaucoup à ce séjour (2). Marie goûtait la joie de se retrouver avec son père et sa mère, venus à Vienne sur l'invitation de l'empereur. Elle ressentait le besoin de réchauffer leur tendresse. L'espérance, en effet, de marier leur fille cadette

(1) D'Arneth, *Joseph II und Leopold*, t. I, p. 336.
(2) *Sbornik*, t. XX, p. 432.

à l'héritier de la couronne d'Autriche leur tournait la tête et, dans les derniers temps, ils s'étaient refroidis pour leur fille aînée, le père surtout qui gardait toujours sur le cœur les reproches de prodigalité dont sa fille l'avait irrévérencieusement harcelé (1). Marie Féodorovna n'était point jalouse de sa sœur et ne songeait qu'à lui être utile. On avait besoin de son appui. Les négociations relatives au mariage d'Élisabeth de Würtemberg avec François de Toscane continuaient sans aboutir. Le père du jeune prince, Léopold, éprouvait une peine singulière à se décider. Ses objections se multipliaient à l'infini, se renouvelaient sans cesse, tantôt plausibles, tantôt fantasques (2). La plus sérieuse était la différence de religion. Joseph II, tout en protestant de l'intérêt passionné qu'il portait au projet, excusait par devers lui les hésitations prolongées de son frère. Il fallait bien convenir que la prétendue était petite et sans beauté : des traits irréguliers et fortement marqués, des yeux sans expression, une bouche disgracieuse. Elle avait quinze ans à peine : c'est un âge ingrat pour les filles. « J'ai eu soin, écrivait Joseph II, de lui faire nettoyer et arranger les dents, ce dont elle avait besoin (3). » Modestie, simplicité, bon sens, elle possédait toutes les qualités qui suffisent à faire une bonne bourgeoise ; mais quelle gaucherie, quelle ignorance du monde et de la cour! Marie Féodorovna plaida pour sa sœur et finit par obtenir de Léopold de Toscane un acquiescement définitif au mariage. Mais on exigea qu'Élisabeth restât à Vienne, au couvent des Salé-

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 166.

(2) « Les principaux sujets se montrent très hostiles à ce projet », écrivait de Vienne le baron de Breteuil. (Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 255.)

(3) D'Arneth, *Joseph II*, t. I, p. 63.

siennes, pour parfaire son éducation et s'instruire de la religion catholique (1).

Kaunitz, le vieil homme d'État qui depuis trente ans dirigeait la politique autrichienne, intervint dans cette affaire et seconda les efforts de Marie. Grâce à lui, le prince et la princesse de Würtemberg, toujours besogneux, n'eurent pas à payer la pension de leur fille aux Salésiennes (2). Ce grand seigneur, assez fat de sa personne et de son génie, assez impertinent même, n'accueillait pas toujours avec amabilité les hôtes de l'empereur. Lorsque, quelques mois plus tard, Pie VI vint dans la capitale autrichienne, il affecta de le traiter comme un voyageur ordinaire. Ayant invité le pape à dîner, « il ne se gêna pas, raconte la princesse Dachkof, pour aller selon son habitude à sa maison de campagne, et rentra tard en faisant attendre le pape pendant plusieurs heures. Il arriva botté, le fouet en main, et se servit de cet instrument pour indiquer à son illustre convive les tableaux qu'il prisait le plus (3). » On se serait bien gardé de traiter avec une pareille désinvolture le fils de Catherine, l'héritier d'un puissant empire avec lequel l'Autriche venait de s'associer !

Sachant combien Paul Pétrovitch souffrait d'être tenu par sa mère à l'écart des affaires, Joseph crut habile de lui montrer de la confiance, de lui parler à cœur ouvert des ambitions communes de l'Autriche et de la Russie, de lui mettre sous les yeux les lettres confidentielles qui s'étaient échangées, au mois de mai 1781, entre les deux souverains et qui consacraient leur alliance. « J'ose croire,

(1) D'Arneth, *Joseph II*, t. I, p. 121. — Affaires étrangères, Autriche, vol. CCCXLIII, fol. 255; le baron de Breteuil, 20 novembre 1781.

(2) *Sbornik*, t. IX, p. 144.

(3) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 218.

écrivait Catherine, puisque mon fils l'a promis, qu'il en gardera le secret le plus strict, quelque peu impénétrable que soit d'ailleurs sa jeunesse pour ceux qui sont accoutumés à faire le métier de scrutateurs de pareils secrets (1). » Au demeurant, et malgré les caresses dont on l'avait comblé, Paul quitta Vienne, mieux disposé sans doute pour la personne de l'empereur, mais toujours à peu près aussi hostile à l'alliance autrichienne. Jusque dans les salons de Schœnbrunn, il ne se gênait pas pour exprimer tout haut ses sentiments à l'égard de ceux qui, comme Potemkin, s'étaient, selon lui, vendus à l'Autriche. « Dès que j'aurai quelque chose à ordonner, disait-il avec emportement, je les ferai *ausruthen* et les casserai et chasserai (2). »

Le départ de Vienne ne se fit pas sous de favorables auspices. Une maladie étrange et perfide, inconnue encore des médecins, « une fièvre catarrhale épidémique », sévissait dans la capitale de Joseph II comme dans toute l'Europe : on voyait apparaître pour la première fois peut-être le fléau qui devait, cent ans plus tard, exercer parmi nous tant de ravages, l'influenza. La maladie, chez la plupart de ceux qu'elle atteignait, était courte et bénigne. La grande-duchesse arriva à Neustadt avec un violent mal de tête et une grosse fièvre; au bout de quelques jours, le mal se dissipa et l'on put se remettre en route (3). Mais de sombres pensées attristaient le voyage. De mauvaises nouvelles arrivaient de Russie. Un

(1) D'Arneth, *Joseph II und Katharina von Russland*, p. 117.

(2) *Id.*, *Joseph II und Leopold*, t. I, p. 119. — « Malgré les fêtes dont on l'a étourdi, il a une méfiance réelle du chef de l'empire », écrivait le baron de Mackau. (Affaires étrangères, Autriche, vol. CVIII, fol. 299).

(3) Rapport de Galitsin, cité par Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 198.

hiver particulièrement dur, avec de brusques variations de température, y avait favorisé l'épidémie. « Il y a bien eu, écrivait Catherine, dix à quinze mille personnes malades de la même maladie pendant dix jours. A Moscou, sur le chemin de Moscou, par conséquent Tver, Novgorod, on n'entend de toutes parts que les mêmes nouvelles. Il y en a de Toula, Kalouga et Pleskov qui disent la même chose. Imaginez-vous quelle belle harmonie que tout un empire qui tousse et éternue! L'on dit que l'année passée, à Paris, l'on appelait cela la grippe (1). » Les enfants, Alexandre et Constantin, ne sont pas épargnés; ils toussent, ils ont la fièvre. « Dès vendredi au soir, la couleur de leurs cheveux m'avait fait soupçonner que cela arriverait, et j'avais averti leurs femmes (2). » L'impératrice est préoccupée. Heureusement, ils ne tardent pas à revenir à la santé et à retrouver leur gaieté.

La crise conjurée et les inquiétudes disparues, il y a chez Catherine comme un regain de tendresse pour ses petits-enfants. Dans ses lettres, elle s'étend plus complaisamment encore que de coutume sur leurs espiègleries et leurs traits d'esprit. Alexandre et Constantin écrivent eux-mêmes à leur mère pour lui annoncer qu'ils se portent à merveille. Alexandre a beaucoup de peine à écrire « parce que ses menottes ne lui obéissent pas encore, » il s'impatiente; puis, honteux de s'être mis en colère, il supplie grand-maman « de lui donner un livre où il puisse apprendre à avoir patience ». Ses lettres sont courtes et modestes. Il voudrait bien qu'on lui rapportât de voyage un petit frère : c'est si ennuyeux, dit-il, quand on joue au cocher, de n'avoir qu'un cheval à atteler. Catherine se charge d'appuyer sa demande :

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 117.
(2) *Id.*, t. IX, p. 116.

elle souhaite, elle aussi, qu'on lui ramène un joli marmot « faisant tout doucement route vers la lumière. (1) »... Qu'on nous pardonne de faire comme le comte et la comtesse du Nord au cours de leur voyage et d'évoquer quelquefois le souvenir de ceux qu'ils avaient laissés à Pétersbourg.

Les augustes voyageurs trouvèrent à Trieste un air clément, une mer d'un bleu rayonnant, un ciel chaud et splendide, toutes les magnificences du Midi. « Ce serait une bonne chose, leur écrivait Catherine, si l'on pouvait acheter du climat dont vous me faites la description (2). » Les princes goûtèrent le charme de Trieste qui ressemblait, disaient-ils, à Péterhof, la villa du grand Pierre (3). Ils passèrent l'Adriatique « sans peur et sans effroi » et débarquèrent à Venise le 18 janvier. L'Italie s'ouvrait devant eux, l'Italie au nom plein de lumière : ils n'abordaient pas sans émotion cette terre tout imprégnée d'antiquité. A Venise tout les surprit et les ravit : les palais de marbre, les églises de marbre, les ponts de marbre, l'universelle présence de l'eau mouvante et luisante. La basilique de Saint-Marc sous ses dômes bulbeux, avec ses voûtes lambrissées de mosaïques, avec ses coupoles scintillantes d'or, cet étrange sanctuaire, sorte de mosquée chrétienne, dut leur rappeler les vieilles églises moscovites, comme elle à moitié byzantines. La république de Venise organisa en l'honneur de ses hôtes des régates de gondoles, des combats de taureaux et de chiens (4). On se divertissait dans la belle cité plus que nulle part en

(1) *Sbornik*, t. IX, *passim*.
(2) *Id.*, t. IX, p. 123.
(3) *Id.*, t. IX, p. 116.
(4) *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 218, lettre de La Fermière, secrétaire et compagnon de voyage du grand-duc Paul.

Europe; le carnaval y durait six mois. Venise finissait, comme ses sœurs les républiques grecques, en païenne, par la nonchalance et la volupté. Paul fit part à sa mère des réflexions philosophiques que lui inspirait la décadence de cette république (1).

Rome produisit sur les voyageurs un grand effet. Dès leur arrivée, ils se firent conduire en chaise de poste à Saint-Pierre et au Panthéon. Le Panthéon surtout les transporta. En 1819 Marie Féodorovna, rappelant ses impressions anciennes, écrivait au Suisse La Harpe qui accompagnait le grand-duc Michel en Italie : « Cette voûte ouverte, ce ciel du plus bel azur que je contemplais donnait à mon âme un élan qui par la voûte fermée de Saint-Pierre me paraissait moins vif (2). » Ils visitèrent le Colisée, le Capitole. Ils eurent l'occasion d'admirer dans la basilique de Saint-Pierre le faste des pompes sacrées. Le pape Pie VI, beau et majestueux de sa personne, officiait. La cérémonie terminée, Sa Sainteté reçut affectueusement « nos schismatiques ». La tsarine put féliciter son fils « des deux baisers que le pape lui avait appliqués sur chaque joue. Il pouvait se vanter d'être en possession d'une rareté que guère catholique n'a emportée de Rome (3) ». C'était le moment où Pie VI se préparait à faire le voyage de Vienne pour contenir le zèle réformateur de l'empereur Joseph II. « Je crois, écrivait à Vorontsof un des secrétaires du grand-duc, je crois qu'il lui sera plus facile de transporter des montagnes que d'arrêter le cours des réformes salutaires que l'on entre-

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 121; Rambaud, *art. cite*.

(2) *Id.*, t. V, p. 107.

(3) *Id.*, t. IX, p. 123. — L'abbé Ciofani écrivait au roi de Prusse : « Leurs Altesses Impériales ont été enchantées du Pape, très satisfaites de son humanité; elles ne se sont pas rassasiées de le voir. » (Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 112, le 7 février 1782.)

prend à Vienne. » C'était aussi l'opinion de Catherine. « Peut-être, écrivait-elle malicieusement, peut-être ce voyage fera-t-il plus de bien à sa santé qu'à ses affaires. » L'empereur, en effet, accueillit assez mal le vicaire du Christ, refusa d'écouter ses réclamations et le fit partir ou mieux « l'empaqueta » le plus tôt qu'il put (1).

Le tsarévitch fut désagréablement surpris de rencontrer à Rome une ancienne amie de sa mère, la princesse Dachkof. Cette femme ambitieuse et remuante avait tiré peu de profit de la révolution de 1762 qu'elle avait pourtant préparée avec Catherine. Tout le monde lui tournant le dos à la cour impériale, elle s'était mise à voyager et promenait son humeur tapageuse à travers l'Italie, criant partout son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de la Renaissance, s'imaginant les découvrir (2). Catherine avait à Rome un ami moins encombrant et que Paul s'empressa d'aller voir, le peintre allemand Reiffenstein. C'est une amusante figure que celle du « divin », comme l'appelait Catherine. Grand amateur d'antiquités, Rome l'avait attiré et gardé. Il la connaissait de fond en comble, il l'aimait comme un propriétaire aime son domaine. Son plus grand plaisir était de servir de guide aux touristes de marque, pourvu que leur curiosité fût sincère. La tsarine avait recours à son habileté et à son dévouement pour meubler ses galeries de l'Ermitage et lui adressait sans cesse des demandes de tableaux anciens, de statues ou de médailles. Le pesant Allemand se mettait en campagne, suait sang et eau, fouillait les boutiques des brocanteurs et finissait toujours par y découvrir un morceau de choix. Il débattait le prix avec acharnement et obte-

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 216, lettre de La Fermière; *Sbornik*, t. IX, p. 131; D'ARNETH, *Joseph II*, t. I, p. 103.

(2) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 215.

nait toujours de bonnes conditions, ce qui naturellement le rendait très glorieux (1). Le malheur voulut qu'une attaque de goutte le retint au lit au moment où le fils de Catherine visita la vieille ville des papes. Manquant de conseils et d'expérience, Paul tomba entre les mains d'un certain Jenkins, un brocanteur de mauvais aloi qui avait eu, selon Grimm, « une partie de l'Angleterre à meubler avec ses croûtes ». Paul acheta dans sa boutique plus de choses « bâtardes » que de « légitimes » (2).

De Rome le comte et la comtesse du Nord coururent à Naples. « Je pense qu'à votre retour, leur écrivait Catherine, nous ne vous retrouverons pas bien engraissés par le bon train que vous allez (3). » Comme il n'y avait pas de place dans les hôtels garnis, à cause du carnaval, Paul se logea à l'étroit dans une petite maison qu'il avait forcé le propriétaire à lui louer (4). Il visita Pompéi où les fouilles avaient commencé dès le milieu du dix-huitième siècle, Herculanum, Baïes, Pestum. Le froid l'empêcha de monter au Vésuve qui l'intéressait beaucoup, sans doute parce qu'un de ses maîtres, Oepinus, avait écrit un ouvrage sur les *Volcans de la lune*. Une ou deux fois, l'abbé Galiani le suivit dans ses courses. « C'était, selon Catherine, un personnage très original quoiqu'il ne fût guère plus haut qu'un chou (5). » Ce joli « nain de génie », qui philosophait comme Platon et gambadait comme Arlequin, pouvait être un amusant compagnon de route. Au retour de ses promenades dans les environs, le grand-duc retrouvait Naples en fête. Il

(1) Voir les lettres de Catherine II à Grimm, *Sbornik*, t. XXIII, *passim*.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 154.
(3) *Id.*, t. IX, p. 126.
(4) Affaires étrangères, Naples, vol. CVI, fol. 55; M. de Clermont d'Amboise, 23 février 1782.
(5) *Sbornik*, t. IX, p. 128.

pénétrait dans un labyrinthe de ruelles tortueuses et charmantes, pavoisées pour le carnaval, peuplées de costumes voyants, de figures narquoises et sensuelles, d'une foule bruissante et changeante. L'ambassadeur de France, M. de Clermont d'Amboise, offrit à l'illustre étranger un bal masqué. Quantité d'invitations avaient été lancées. Beaucoup de personnes eurent l'indiscrétion de vendre leurs billets ou de les donner à des gens indignes. « Ces gens, raconte l'infortuné diplomate, regardèrent comme un pillage qui leur était préparé le buffet pourvu de rafraîchissements, et emportèrent gobelets, tasses, carafes et plats d'argent; ce qui rendit les honneurs des rafraîchissements très difficiles à faire à ceux pour qui ils étaient préparés. » M. de Clermont d'Amboise connaissait le peuple de Naples et ne s'étonna pas trop de sa mésaventure (1).

Pendant son séjour à Naples, Paul se montra soucieux, maussade, irritable. Le roi et la reine l'invitèrent à dîner : il se fit excuser au dernier moment par un cuisinier d'auberge. Sa Majesté Sicilienne organisa en son honneur une chasse au sanglier : il refusa d'y prendre part (2). Il faut dire à sa décharge que le couple qui régnait sur les Deux-Siciles n'était pas pour inspirer la sympathie. Ferdinand IV était un despote vulgaire, avec des débris de sensualité animale et des fureurs de chasse. Sa femme le dominait et achevait de l'abaisser : c'était la sœur de Joseph II et de Marie-Antoinette, l'arrogante et passionnée Marie-Caroline. Insouciante du scandale, elle affichait son intimité avec l'Irlandais Acton, son amant

(1) Affaires étrangères, Naples, vol. CVI, fol. 45; M. de Clermont d'Amboise, 16 février 1782.

(2) *Id.*, Naples, vol. CVI, fol. 56; M. de Clermont d'Amboise, 23 février 1782.

d'habitude, qu'elle laissait envahir tout le gouvernement; ce qui ne l'empêchait pas, vers 1782, d'avoir un caprice pour un gentillâtre russe dont le nom seul rappelait au grand-duc d'amers souvenirs, André Razoumovski. Ce diplomate à bonnes fortunes représentait alors la Russie à la cour de Naples. Il alla rendre ses devoirs à Paul; son attitude ne trahissait aucun embarras; il paraissait avoir oublié ses torts envers son impérial ami, ses intrigues avec la grande-duchesse Natalie Alexiéevna. Paul, en le voyant, frémit de colère, le tint pendant une demi-heure sous une grêle de reproches et d'outrages, et voulut même, dit-on, se précipiter sur lui l'épée à la main (1). Il resta plusieurs jours agité, mécontent. Quant à Razoumovski, il laissa passer l'orage et songea à se préparer en dehors de Paul une fortune et un avenir. L'éclat d'une longue ambassade à la cour d'Autriche, un charme irrésistible, des allures superbes et dominatrices, une magnificence sans égale devaient un jour faire de lui le roi de Vienne; vers 1810, il donnait le mot d'ordre aux salons autrichiens et, au lendemain même du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, y soufflait la haine contre la France (2).

Il s'en fallut que Naples, la poétique Naples, fût pour Paul la meilleure étape de son voyage. Il ne pouvait regarder le golfe enchanté sans apercevoir, au-dessus des voiles qui appareillaient gaiement vers l'espace, une forteresse d'aspect morose, le château Saint-Elme, dont la vue devait éveiller dans son âme inquiète de tragiques souvenirs, de sombres pressentiments. La vieille geôle

(1) Affaires étrangères, Naples, vol. CVI, fol. 65; M. de Clermont d'Amboise, 23 février 1782; Wassiltchikof, *les Razoumovski*, t. II, p. 71; Schnitzler, *Fürst Andreas Razoumovski*, Leipzig, 1863.

(2) Cf. Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. II, p. 409.

avait abrité en 1717 la jeunesse tourmentée d'Alexis, fils de Pierre le Grand, et dérobé pendant cinq mois le fugitif aux poursuites paternelles. Le malheureux prince n'avait quitté la forteresse italienne que pour aller mourir dans les sourdes casemates de Pétersbourg (1). En face du château Saint-Elme, l'héritier de Catherine songeait à l'héritier de Pierre Ier dont la navrante histoire ressemblait à la sienne. Paul se rappelait ses démêlés avec sa mère, et dans son imagination naturellement effrayée surgissait la crainte de subir un jour le sort d'Alexis.

Il partit de Naples à la manière d'un prisonnier qui s'évade. Brusquement, il décida de retourner à Rome, et il fallut se mettre en route sans perdre une heure, sans se donner le temps de prendre congé de Sa Majesté Sicilienne (2). On remonta vers le nord; on passa au pied des Abruzzes. Les chemins n'étaient pas sûrs. On rencontrait aux relais de poste une nuée de mendiants, lépreux, orphelins pathétiques, gueux et capucins, traînant leurs guenilles et tendant aux voyageurs des mains suspectes. On couchait dans de mauvaises auberges. « L'Italie, déclarait Catherine, ne brille pas par les gîtes pour les voyageurs (3). » L'aspect du pays était étrange; le désordre, la sauvagerie, la stérilité partout, dans la société comme sur le sol. L'homme ne savait pas tirer profit des choses. Le gouvernement prenait et laissait faire; s'il intervenait, ce n'était point par des services, mais par des exactions. « Lorsqu'on parcourt l'Italie, écrivait Marie Féodorovna, on éprouve un sentiment de regret extrême

(1) Cf. E.-M. de Vogüé, *le Fils de Pierre le Grand*, chap. vi.

(2) Affaires étrangères, Naples, vol. CVI, fol. 56; M. de Clermont d'Amboise, 23 février 1782.

(3) *Sbornik*, t. IX, p. 153.

de voir la majeure partie des habitants si peu en harmonie avec les beautés de la nature. Celle-ci est majestueuse, vivifiante, productrice, partout où on a voulu la rendre telle, comme dans la Lombardie, la Toscane. Mais elle est dégradée, malsaine, dans les États du pape et en partie dans le royaume de Naples, faute de soins et de surveillance du gouvernement. Le peu de sécurité individuelle est effrayant pour l'habitant et honteux pour le siècle qui, sous bien des rapports éclairé comme il l'est, devrait combattre tout ce qui tient à la désorganisation et aux ténèbres (1). » Le contraste du passé et du présent, sur cette terre étrange, frappait vivement le grand-duc Paul. « Nous traversons bien des pays et voyons bien des formes de gouvernement, écrivait-il d'Italie à l'archevêque Platon. Mais, hormis les tableaux et les autres curiosités du même genre, il n'y a ici rien à voir. Il n'y a qu'à pleurer, quand on songe où l'humanité peut monter sous un bon gouvernement, où elle peut descendre sous un gouvernement inepte et brutal comme l'est celui de nos jours, n'en déplaise à l'infaillibilité du pape (2). » Catherine n'aimait pas les « têtes italiennes ». Ce ne sont que des « oiseaux de passage très maigres et de mauvais goût... Ces têtes et les restes des antiquités romaines doivent contraster singulièrement pour quiconque réfléchit (3). » Elle avait foi cependant en l'avenir. « L'Italie attend et espère », écrivait-elle en 1780. Mme de Staël exprimait une idée très répandue à la fin du dix-huitième siècle, lorsque, parlant du « mystère » de l'Italie, elle ajoutait : « Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été et par ce qu'ils

(1) *Sbornik*, t. V, p. 111, lettre à La Harpe du 30 avril 1819.
(2) *Rousski Archiv*, 1887, t. II, p. 28.
(3) *Sbornik*, t. IX, p. 134.

pourraient être que par ce qu'ils sont maintenant (1). »

En Toscane, au moins, le comte et la comtesse du Nord purent retrouver les marques du travail et de la prospérité humaine. Le gouvernement paternel des grands-ducs allemands y continuait le pompeux gouvernement des grands-ducs italiens. A la fin du dix-huitième siècle, Florence était une petite oasis en Italie : on l'appelait *gli felicissimi Stati*. On y bâtissait comme autrefois, on y donnait des fêtes, on y causait; une rude main de despote n'avait point, comme ailleurs, détruit l'esprit de société. Léopold de Toscane, protecteur des arts, ami des lumières et de l'humanité, gouvernait avec plus de sagesse et de pondération que son frère, le turbulent Joseph II. Ce fut avec une exquise amabilité qu'il promena ses hôtes parmi les chefs-d'œuvre de l'art florentin. Il désirait leur plaire. Son fils, François, devait, on s'en souvient, épouser la sœur de Marie Féodorovna. Le futur mari d'Élisabeth de Würtemberg n'était âgé que de quatorze ans en 1782; son père n'avait pas encore jugé à propos de l'avertir qu'on l'avait fiancé. La grande-duchesse l'observa avec une attention sympathique. « Il a, disait-elle, l'extérieur d'un enfant, mais la raison d'un homme mûr. Ses manières sont fort distinguées. Il ne semble pas qu'il faille de grands efforts pour l'aimer (2). » Cet aimable prince qui grandit à la cour de Florence, la mort prématurée de son père en 1792 l'appellera à l'empire, à un âge où l'on ignore les affaires, où l'on s'ignore soi-même : que de force d'âme il lui faudra pour supporter l'humiliation d'Austerlitz et de Wagram!

(1) Mme de Stael, *Corinne*, liv. I, chap. v. — Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. I, p. 384.

(2) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 207.

Léopold de Toscane étudia de près ses hôtes, tout en leur faisant les honneurs de sa capitale. Il réussit à mettre le grand-duc sur le pied de lui parler avec une ouverture peu conforme à la nature défiante et dissimulée de ce prince. Quand il eut fait connaissance avec Paul Pétrovitch, il rendit compte à son frère Joseph de ses observations. Si l'on veut savoir quelles impressions produisait le fils de Catherine dans les cours étrangères, le mieux est de le demander à Léopold, esprit subtil et perspicace. « Le comte du Nord a, outre beaucoup d'esprit, de talent et de réflexion, le talent de saisir juste les idées et les choses et d'en voir avec promptitude toutes les idées et les circonstances. On voit dans tous ses discours qu'il souhaite le bien. Je crois qu'avec lui il faut agir ouvertement, rondement, sincèrement et avec droiture pour ne pas le rendre méfiant et soupçonneux. Je crois qu'il sera très actif, mais surtout il a beaucoup de nerf dans sa façon de penser. Je le crois très ferme, résolu et décidé lorsqu'il a pris un parti et pas un homme certainement à se laisser diriger par personne. En général, il paraît qu'il n'aime pas beaucoup les étrangers et il sera même plutôt sévère et porté pour l'ordre, pour la subordination sans restriction, la règle et l'exactitude (1). »

Après avoir fêté et flatté de toutes façons le grand-duc, dont l'attachement à la Prusse ne laissait pas de l'inquiéter, Léopold de Toscane fit route avec lui jusqu'à Livourne. Le comte et la comtesse retrouvèrent là quelque chose de leur lointaine patrie : une escadre russe, aux ordres de l'amiral Soukhotin, stationnait à cette époque dans les eaux de la Toscane, prête à menacer l'archipel et surveillant le fameux siège de Gibraltar par

(1) D'Arneth, *Joseph II*, t. I, p. 115.

les troupes espagnoles et françaises (1). La Russie venait à peine d'obtenir un littoral sur la mer Noire, et déjà elle ambitionnait de jouer un rôle dans la Méditerranée. Les voyageurs firent leurs pâques à Livourne. Ils prirent ensuite leur route par Parme, Milan et Turin. Une visite à la cour du roi de Sardaigne devait les intéresser particulièrement : en effet, la maison de Savoie, tout occupée à agrandir son domaine, étonnait l'Europe par son appétit; et cependant elle ne faisait alors que manger les premières feuilles de « l'artichaut autrichien ». Victor-Amédée III avait marié son fils à une sœur de Louis XVI, la gracieuse et douce Marie-Clotilde. « La princesse de Piémont, déclarait Mme d'Oberkirch, est un ange de piété et de vertu, et certainement les catholiques ont dans leur calendrier bien des saintes qui ne la valent pas (2). » Elle charma la grande-duchesse de Russie et devint son amie. Elle lui fit regretter l'Italie et par avance aimer la France.

Les « diableries » des Genevois empêchèrent le comte et la comtesse du Nord de passer par la vieille cité de Calvin. Les troubles y étaient à l'état chronique, les anciennes familles détenant le pouvoir et le peuple réclamant sans cesse les droits et les prérogatives qu'il s'était octroyés à la chute de la domination savoyarde. De temps en temps, la république subissait une crise aiguë. « La ville de Genève, écrivait Catherine, sera bien gouvernée, les pieds ayant pris le dessus sur les têtes ; ces gens-là depuis plusieurs années font tout au monde pour se ruiner. On dit que c'est Rousseau qui a mis le feu aux étoupes (3). » Le *Contrat social* était en effet le pro-

(1) Rambaud, *art. cité*.
(2) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 315.
(3) *Sbornik*, t. IX, p. 148; *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 230, lettre de La Fermière.

gramme, les *Lettres de la Montagne* étaient le cri de guerre des révolutionnaires. La tsarine accusait aussi Voltaire, Voltaire qu'elle avait tant aimé et encensé! Le tsarévitch, fuyant le spectacle des discordes humaines, entra dans le domaine des hautes et pacifiques montagnes que rien ne trouble. Ce ne fut pas sans effroi que ce fils de la steppe regarda les monstrueuses Alpes, leurs gigantesques pyramides de roc, leurs crêtes cassées, leurs grandes brèches à pic, leurs subites tranchées. On était en mars; des traînées de neige rampaient dans tous les creux, insensibles aux premières caresses du soleil. En Russie, l'hiver touchait à sa fin : Catherine écrivait à ses enfants combien il était doux de se sentir pénétré par les tiédeurs du printemps. Une expression charmante et neuve venait sous sa plume : « Ici nous sentons l'avril (1). »

III

Le fils de Catherine arrivait en France à une heure tragique de son histoire. La royauté succombe à sa tâche. Chaque pas vers les réformes nécessaires est arrêté par l'intérêt tout-puissant du privilège. L'autorité se relâche. Les parlements sont en pleine révolte, le gouvernement en pleine déroute. Necker vient d'expier par sa chute la tentative de rendre publiques les recettes et les dépenses de l'État et d'y porter l'ordre avec la lumière. Louis XVI aura bientôt épuisé tous les hommes et tous les expédients. La France est au bord d'une révolution. Que le

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 137.

grand-duc de Russie ne paraisse point avoir pressenti les événements dont la France allait être le théâtre, il ne faut pas s'en étonner. Il ne fréquenta chez nous que des gens de son monde, et l'on sait que dans les salons les vérités désagréables, les prévisions pénibles n'étaient point admises. Paul vit la pompe de Versailles, un fourmillement de livrées, d'uniformes et de costumes, un monde gracieusement animé, arrangé exprès pour le plaisir des yeux comme une scène d'opéra, des hommes, chefs-d'œuvre d'élégance mondaine, des femmes, miniatures exquises. Il fut charmé. Il ne se demanda pas si cette société était aussi solide que brillante.

Le grand-duc allait trouver en France une cordiale réception. Un mouvement d'opinion venait de se produire assez brusquement, à Paris et à Versailles, en faveur de la Russie, des Russes et de Catherine surtout. La mode voulait qu'on admirât tout ce qui venait de l'empire des tsars. Le théâtre allait s'approvisionner de sujets dans l'histoire russe. L'enthousiasme naïf de la foule rivalisait d'inventions avec le lyrisme des poètes. Un tailleur nommé Fagot faisait fortune avec un vêtement pour enfants dont la tsarine avait fourni le modèle : c'était cette blouse flottante qu'elle s'était amusée à tailler de ses propres mains pour son petit-fils Alexandre. On ne pouvait faire un pas dans la rue sans lire au front d'une boutique : *A l'impératrice de Russie*, *A l'empire russe*, *A la dame russe*. Une modiste bel-esprit prenait pour devise : *Au Russe galant*. Catherine raillait cet enthousiasme passager : « Les Français se sont engoués de moi comme d'une plume à la coiffure; mais, patience, cela ne durera pas plus que toute mode chez eux (1). » Si le nom de Cathe-

(1) Voir Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 388-389.

rine était dans toutes les bouches, c'est qu'elle avait su prendre à son service les grands prêtres de la gloire, les maîtres de l'esprit public, Voltaire, Diderot et vingt autres. Mais elle devait le meilleur de sa popularité à son intervention pendant la guerre d'Amérique. En 1780, l'impératrice, émue des violences commises par l'amirauté anglaise, avait proclamé la neutralité armée et apporté à la France un appui moral contre l'Angleterre. On lui en savait gré.

Aux acclamations qui saluaient l'arrivée en France du grand-duc Paul, Catherine ne parut pas très sensible. « L'impératrice n'aime ni la France, ni son fils, » écrivait de Saint-Pétersbourg le marquis de Vérac (1). Dans les lettres que Paul recevait de sa mère, se manifeste plus d'une fois un mélange de dédain et d'envie pour notre pays. On y constate avec un secret plaisir que les routes y sont mal entretenues. « Voilà un préjugé dont il faudra revenir que l'excellence des chemins de France! » On relève la médiocrité des pièces de théâtre offertes au public parisien : « Raffolant de spectacles, tout Paris n'en a pas de mieux joués que les nôtres. » Pour mieux rabaisser le présent, on renchérit sur l'admiration du passé : « Il me semble, écrivait Catherine, qu'à Fontainebleau je n'aurais rêvé qu'à Henri IV. » La cour ne trouve pas grâce à ses yeux. Indulgente pour Louis XVI, elle juge sévèrement Marie-Antoinette. « Si la reine de France ressemble à l'Empereur de visage, il ne paraît pas que la même ressemblance se trouve dans leur conversation, par ce que vous m'en contez. » Elle raille la frivolité de la sœur de Joseph II. « Que Dieu bénisse la reine très chrétienne, ses pompons, ses bals et ses spectacles,

(1) Affaires étrangères, vol. CIX, fol. 185.

son rouge et ses barbes bien ou mal arrangées! Je ne suis pas fâchée que tout cela vous ennuie et augmente en vous l'envie de revenir (1). » Un diplomate avait finement noté que si Catherine avait de l'aversion pour la France, c'était un peu jalousie de femme (2).

Les premières impressions que recueillirent en France Leurs Altesses Impériales ne durent pas être très favorables. La province était inerte, les routes abandonnées, les campagnes dénudées, l'agriculture en ruine ou en détresse. Un poète russe qui avait visité la France en 1778, von Vizin, observait que les paysans étaient dans la saleté jusqu'aux oreilles (3). Assurément ils ressemblaient peu aux bons villageois doux, humbles, reconnaissants, dont Marie Féodorovna avait pu admirer la simplicité de cœur dans les livres de Rousseau. Les petites villes paraissaient mortes. Nos voyageurs couchèrent dans ces exécrables auberges des gros bourgs dont l'Anglais Young disait qu'elles seraient le purgatoire de ses pourceaux. « Ils ne sont nullement difficiles, mandait à Vergennes le comte de Bruce, et ils se contentent de loger dans les hôtels garnis, tels qu'ils en trouvent (4) ». Il n'y avait de civilisation et de bien-être que dans les très grandes villes. Lyon se pavoisa, se décora, s'illumina pour recevoir les princes russes. Le prévôt des marchands échangea avec eux politesses et cordialités, les promena au milieu d'une foule enthousiaste et leur offrit des fêtes

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 155 et 156; Rambaud, *art. cité*.

(2) Sabatier de Cabres dans son mémoire de 1772.

(3) Voir Louis Léger, *Russes et Slaves*, 3e série.

(4) Affaires étrangères, vol. CVIII, fol. 205; le comte de Bruce, 6 avril 1782. — D'après ce rapport, « la marche était toujours distribuée en trois divisions, de manière que les mêmes chevaux, avec des jours d'intervalle pour se reposer, conduisaient les trois parties. Le nombre des chevaux employés allait environ à soixante. »

à l'Hôtel de Ville (1). A Lyon comme dans beaucoup d'autres cités, Paul demanda à visiter les hôpitaux. La curiosité l'y poussait presque autant peut-être que la pitié : jusqu'au seuil du dix-huitième siècle, le spectacle des douleurs humaines était recherché des boiars russes qui se formaient une cour de nains, de culs-de-jatte, d'épileptiques. Aujourd'hui encore, la souffrance a, pour les Russes du peuple surtout, un attrait mystérieux. Les hôpitaux français étaient généralement encombrés de malades, mal aérés, mal tenus, et Catherine II pouvait les traiter de « véritables cloaques (2). » Le couple princier ne manqua pas de visiter la manufacture d'armes de Saint-Étienne où 80,000 fusils étaient prêts à livrer aux troupes françaises : « J'espère bien, dit Marie, que ces vaillants et aimables Français ne les tireront jamais contre mes chers Russes ; il vaut mieux être amis (3). » Elle ne se doutait point que, quinze années durant, Russes et Français allaient se trouver face à face sur tous les champs de bataille de l'Europe, ni qu'elle userait de son influence d'épouse et de mère pour attiser le feu plus souvent que pour l'éteindre.

Le 18 mai, le comte et la comtesse du Nord qu'avait rejoints à Fontainebleau l'aimable et spirituelle Oberkirch, arrivèrent à Paris et descendirent à l'hôtel du prince Bariatinski, ambassadeur de Russie. Le bruit de leur arrivée se répandit comme une fusée dans Paris. Une foule de badauds vint assiéger leur demeure. « L'empressement à les voir a été extrême et s'est soutenu », écrivait La Fermière à ses amis de Russie (4). Paul avait alors

(1) Le *Mercure de France*, juin 1782, p. 32.
(2) *Sbornik*, t. IX, p. 160.
(3) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 323.
(4) *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 232.

vingt-huit ans. On fut surpris « qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule, lui qui devait gouverner de si vastes États ». Il était petit, il était laid : sa figure ne ressemblait guère à celle « que les poètes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner (1) ». On en fut réduit à louer la vivacité de son regard, la malice de son sourire, la finesse de sa physionomie. On ne sembla pas s'apercevoir de ses manières empruntées ni de son élocution pénible : « Il parle peu, observait le *Mercure de France*, mais toujours très à propos, sans affectation, sans gêne, sans paraître chercher ce qu'il dit de flatteur. » Quant à la grande-duchesse, on la trouva un peu forte, mais agréable et sans prétention (2).

Les illustres étrangers ne devaient être reçus solennellement à Versailles par le roi et la reine que le 20 mai. Le 19, le comte du Nord, impatient d'admirer la résidence royale, suivit en simple particulier la file de voitures qui, de Paris à Versailles, roulait incessamment comme un fleuve et se promena, sans être reconnu, autour du palais immense et grandiose où toute la vie d'un peuple aboutissait. Il assista au défilé des chevaliers du Saint-Esprit et revint émerveillé (3).

Au jour fixé, le grand-duc fut présenté à Louis XVI par le prince Bariatinski, pendant que la comtesse de Vergennes conduisait la grande-duchesse chez la reine. La future tsarine excitait si vivement la curiosité que la plus jeune fille de Mme de Polignac avait obtenu de la reine de se glisser pour la voir à côté du lit royal. Marie Féodorovna portait une toilette ravissante, un grand habit de brocart bordé de perles, sur un panier

(1) Grimm, *Correspondance littéraire*, t. XIII, p. 145.
(2) Le *Mercure de France*, juin 1782, p. 176.
(3) Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette*.

de six aunes (1). La reine, dont l'abord était habituellement aimable, se sentit gênée devant ses visiteurs impériaux; elle dut se retirer dans sa chambre comme prise de faiblesse et dit à Mme Campan, en lui demandant un verre d'eau, qu'elle venait d'éprouver « que le rôle de reine était plus difficile à jouer en présence d'autres souverains ou de princes appelés à le devenir, qu'avec des courtisans (2) ». Elle fut bientôt remise de son premier trouble.

Le prince de Poix conduisit Leurs Altesses dans l'appartement qui leur avait été préparé au rez-de-chaussée, sur le parterre de l'Orangerie. Marie-Antoinette avait veillé elle-même aux moindres détails de leur installation et suivi à la lettre les instructions de son frère Joseph II. Il y avait dans la chambre de la grande-duchesse un clavecin et des gerbes de fleurs; chez le grand-duc, des plans de Versailles, des plans de Marly et quantité de gravures. « Je n'ai point vu d'exemple d'une réception aussi distinguée, écrivait Mercy-Argenteau à l'empereur; et toutes les circonstances de ce traitement portent tellement l'empreinte de la volonté personnelle de la reine qu'il est impossible de s'y méprendre; ce qui était formellement mon objet, pour que les princes russes n'eussent point à douter que c'est à l'empereur qu'ils doivent ce qu'ils éprouvent d'agréable à cette cour-ci (3). » Marie prit

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 195.

(2) Mme Campan, *Mémoires*, p. 180. — Sur le séjour du comte du Nord à la cour de Louis XVI, cf. M. de Larivière (*Revue Bleue*, 3 octobre 1896); M. de Nolhac (*Écho de Versailles*, 23 octobre 1893), etc... — M. le comte Fleury a publié (dans la *Revue de Versailles et de Seine-et-Oise*, février 1902) un document des Archives nationales, le « Journal de ce qui s'est passé à Versailles depuis l'instant de l'arrivée de M. le comte et de Mme la comtesse du Nord jusqu'à celui de leur départ ».

(3) D'Arneth et Flammermont, *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau*, t. I, p. 107 et 110.

quelque repos dans ses appartements : elle avait mal à la tête « de tout cet éclat, de ce bruit, des phrases à faire et à écouter » (1). Le diner fut servi dans le grand cabinet de Louis XVI : le roi et ses hôtes, un peu guindés pendant l'entrevue du matin, se montrèrent plus à l'aise. Le soir, superbe concert dans le salon de la Paix. « On illumina le château comme les jours de grand appartement. Mille lustres descendaient du plafond et des girandoles à quarante bougies surmontaient toutes les consoles. Rien ne peut donner une idée de cette splendeur et de cette richesse. Les toilettes étaient miraculeuses (2). »

Les jours suivants, les fêtes se succédèrent presque sans interruption : soupers intimes et splendides galas, concerts, excursions à Trianon, à Sèvres, à Marly, rien ne fut omis pour diversifier les plaisirs, pour renouveler le programme ordinaire des réceptions princières. Les dames réservèrent leurs toilettes les plus brillantes, chefs-d'œuvre de Mlle Bertin, pour le bal donné à Trianon. Mme d'Oberkirch essaya une chose fort à la mode, mais assez gênante : « de petites bouteilles plates et courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue de fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans la coiffure » . Son impériale amie avait aussi une coiffure assez étrange, où un petit oiseau de pierreries se balançait par un ressort en battant des ailes, au-dessus d'une rose (3).

Les réunions intimes avaient un charme particulier. Plus d'une fois Marie-Antoinette et ses hôtes s'attardèrent à causer dans ces salons de verdure qu'offrent les

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 202.
(2) *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 200.
(3) *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 272. — Cf. Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette*, p. 125 et suiv.

parterres et le parc de Versailles : l'étiquette, insensiblement relâchée, laissait entrer l'aisance et l'agrément. Gagnés par le sourire de la jeune reine, le comte et la comtesse du Nord se livrèrent à des confidences. Paul parla avec amertume « de la gêne, des contrariétés et même des noirceurs qu'il était dans le cas d'éprouver à Saint-Pétersbourg ». Il se plaignit de la surveillance hostile dont il était l'objet, de l'audace des favoris qui le persécutaient et le tourmentaient « dans tout ce qui intéressait sa satisfaction, son repos et ses alentours affidés ». Comme la reine lui demandait s'il était vrai qu'il ne pût compter sur la foi d'aucun de ceux qui l'accompagnaient : « Je serais bien fâché, répondit-il, d'avoir avec moi un caniche qui me fût attaché, parce qu'il ne quitterait pas Paris que ma mère ne l'eût fait jeter à la Seine avec une pierre au cou. » Ces invectives, ces explosions violentes pouvaient sembler étranges et quelque peu plébéiennes sous ces charmilles de Versailles où les hommes de cour se faisaient une loi de n'élever la voix qu'à demi, de se contenir, de se tempérer, de modérer leurs gestes et d'adoucir leurs expressions. Le grand-duc, se croyant autorisé à demander confidence pour confidence, « pria la reine de lui dire comment, du vivant de Louis XV, elle s'était comportée vis-à-vis de la comtesse du Barry. Sa Majesté se prêta à le lui expliquer, en disant que la base de sa conduite dans cette conjoncture avait été d'éviter tout ce qui aurait pu choquer directement le défunt monarque et d'omettre envers la favorite toute marque d'approbation (1). » Il se noua entre Marie-Antoinette et les princes russes une véritable amitié. La grande-duchesse eut pour le dauphin, qui était encore dans les langes, des

(1) D'Arneth et Flammermont, *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau*, t. I, p. 110 et 111. — Cf. les *Mémoires* de Mme Campan.

regards et des sourires qui allèrent droit au cœur de la reine. Catherine demandait à sa bru si « l'éducation des enfants du roi avait de l'analogie avec celle de leurs marmots », Alexandre et Constantin (1).

Les frères du roi, les princes du sang tinrent à honneur d'accueillir les visiteurs impériaux avec une grâce recherchée. Le comte d'Artois leur donna un concert à Bagatelle, le prince de Condé une chasse aux flambeaux sur ses terres de Chantilly. A Chantilly, « la jeune et charmante duchesse de Bourbon, parée en voluptueuse Naïade, conduisit le comte du Nord dans une gondole dorée, à travers le grand canal, jusqu'à l'île d'Amour. » Le prince de Conti servait de pilote à la grande-duchesse; les autres seigneurs, les dames, « chacun sous des vêtements allégoriques », faisaient l'équipage, et sur ces belles eaux le riant et galant cortège semblait une féerie du Tasse. Des dames de la Halle étaient allées à Chantilly dans l'espérance d'adresser à « Son Altesse moscovite » quelques couplets de leur façon; mais « ces pauvres diablesses en furent pour leur peine (2) ». Le soir « des lampions sortirent de toutes les feuilles ». On vit passer des bandes de cerfs, affolés par les torches, poursuivis par des meutes aboyantes (3). Les souvenirs de Chantilly restèrent profondément gravés dans le cœur de Paul : il eut l'occasion de témoigner à son hôte sa reconnaissance, le jour où le prince de Condé, dont la Révolution avait fait un vagabond, vint en Russie chercher un asile... Le comte du Nord fit sa visite au duc de Chartres, à ce remuant et ambitieux Philippe qui croyait qu'un peu d'opposition à

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 156.
(2) *Correspondance*, par Métra, t. XIII, p. 97; Taine, *l'Ancien Régime*, t. I, p. 238.
(3) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 283.

la cour était nécessaire à la grandeur de la branche d'Orléans, et qui devait plus tard se laisser emporter par le courant révolutionnaire jusqu'à voter la mort du roi. Paul demanda à voir Mme la duchesse. « Elle était encore couchée et reçut le prince au chevet de son lit. Tout se passa ainsi amicalement, sans étiquette (1). » Le tsarévitch apprit que le duc de Chartres patronnait à peu près ouvertement les propos et les chansons que répandaient les cabales contre Marie-Antoinette : « Le roi de France, dit-il, est bien patient. Si ma mère avait un pareil cousin, il ne resterait pas longtemps en Russie (2). » A Versailles comme à Pétersbourg, une œuvre ténébreuse se poursuivait jusque sur les marches du trône.

Paris attirait les nobles voyageurs autant, pour le moins, que Versailles. Ils ne s'y sentaient pas tout à fait étrangers. La Harpe, on le sait, leur envoyait de Paris une correspondance régulière sur les menus détails de la vie littéraire, sur les querelles des académiciens, sur les tragédies et les comédies nouvelles, sur les auteurs qui avaient la vogue, sur les traits de salon, les épigrammes et les bons mots qui faisaient fortune. La Harpe ne quittait guère les hautes régions où il pesait dans ses balances, comme le Minos antique, les destinées des écrivains; il n'aimait point à parler de la vie populaire. De sorte que ses lettres ne faisaient connaître de Paris que ce qui étincelait à la surface. Il en était probablement de même de la correspondance, jusqu'à présent inédite, que le grand-duc Paul recevait d'un poète médiocre, Blin de Sainmore, pâle émule de Dorat, qui s'était rendu célèbre moins par ses vers que par ses batailles à coups de poing avec La

(1) *Correspondance*, par Métra, t. XIII, p. 64.
(2) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 254.

Harpe (1). Paul se fit présenter la plupart des auteurs à la mode, dont ses correspondants l'avaient entretenu. Il eut quelques reparties heureuses, quelques mots piquants. La Harpe s'attachait à ses pas, au risque d'être importun. Grimm exultait. « Je voudrais bien savoir, écrivait-il à l'impératrice, pourquoi l'ointe du Seigneur est devenue cent fois, mille fois plus chère aux gens de Grimm depuis qu'ils ont envisagé son fils *unigenitus ;* je savais leur thermomètre à la température du Sénégal; comment a-t-il donc pu monter encore (2) ? » D'Alembert exprimait sa joie avec plus de dignité (3). La présence à Paris du comte et de la comtesse du Nord parut à Beaumarchais une excellente occasion pour tenter un vigoureux coup de collier contre la réprobation du roi. Leurs Altesses furent invitées à entendre une lecture du *Mariage de Figaro* qui faisait, au printemps de 1782, l'entretien de tout Paris. Cette lecture eut un grand succès. « Autant, disait Mme d'Oberkirch, la mine de chafouin de M. de La Harpe m'avait déplu, autant la belle figure ouverte et spirituelle, un peu hardie peut-être, de M. de Beaumarchais me séduisit. On m'en blâma. On disait que c'était un vaurien (4). » Beaumarchais exploita habilement la sympathie du fils de Catherine II, lorsqu'il tenta une première démarche auprès du garde des sceaux pour obtenir la représentation de sa comédie (5).

(1) Cette correspondance est conservée aux archives de Pavlovsk : elle formerait plus de vingt volumes in-4°.

(2) *Sbornik*, t. XLIV, p. 214.

(3) Cf. sa lettre à Frédéric II; Frédéric le Grand, *Œuvres*, t. XXV, p. 230.

(4) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 223.

(5) Louis de Loménie, *Beaumarchais et son temps*. — Sur le séjour du couple princier à Paris, on peut consulter les *Mémoires de* Bachaumont, les *Anecdotes russes* de Coudray (Paris, 1782), les *Souvenirs* de Dieudonné Thiébaut, la *Correspondance littéraire* de Grimm, etc...

Le Théâtre-Français (qui venait de s'établir dans une salle neuve, près du Luxembourg, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé) organisa en l'honneur des hôtes de Louis XVI une représentation du *Mercure galant* et de la *Partie de chasse d'Henri IV*. L'Opéra donna *Castor et Pollux*, de Rameau, et la pantomime de *Ninette à la Cour* dans laquelle parut la célèbre danseuse, Mlle Heinel. L'après-midi on courait des Gobelins aux Invalides, du Luxembourg au Jardin du Roi. On était partout, on voyait tout. Ce qui frappa très vivement la grande-duchesse, ce fut Notre-Dame. « Ce mystère, disait-elle, cette obscurité des vitraux, cette architecture des siècles où la religion avait tant de puissance, imprime le recueillement et l'amour. On a l'espoir d'être écouté, la certitude d'être entendu, on aime et on espère (1). » On rendit visite au Parlement. « Messieurs allèrent au-devant de Leurs Altesses Impériales et firent une révérence à la manière des femmes. » On alla saluer Necker dans sa populaire retraite de Saint-Ouen. L'ancien contrôleur général, que Catherine avait eu la pensée d'appeler en Russie pour lui confier ses finances, ne plut guère. Mme d'Oberkirch l'appelle « un Cagliostro guindé, aux formes raides et désagréables ». Elle ne traite pas mieux Mme Necker : « C'est une institutrice, et rien de plus (2). »

Le comte et la comtesse du Nord ne dédaignèrent point les salons où la compagnie était un peu mêlée et la conversation souvent légère. Ils se firent conduire chez M. de Beaujon, le banquier de la cour, le grand millionnaire du dix-huitième siècle, et, s'il faut en croire Mme d'Oberkirch, cette visite leur laissa d'amusants souvenirs. La vie de ce financier était des plus singulières. Malade, il lui était

(1) Mme D'OBERKIRCH, *Mémoires*, t. I, p. 217.
(2) *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 263-265.

défendu de manger autre chose qu'une sorte de brouet au lait sans sucre. Il donnait des dîners dignes de Lucullus; il regardait manger ses convives, il sentait l'odeur des mets et ne touchait à rien. Les plus jolies femmes de Paris, Mlle Guimard, Mlle Heinel, Rosalie Duthé, la courtisane des princes du sang, l'entouraient, le traitaient familièrement, le lutinaient, l'agaçaient sans cesse. La moindre galanterie lui était interdite; les émotions lui étaient funestes. Le soir, son hôtel se remplissait d'une joyeuse compagnie; le souper était étincelant. Tandis que « les mots et les bouchons se croisaient » encore, le maître de la maison allait se mettre au lit où ses souffrances le tenaient éveillé. Les dames se relevaient autour de lui, le berçant l'une après l'autre de leurs chansons et de leurs propos (1). Le grand-duc put constater qu'en France les mœurs allaient du même train de dévergondage qu'en Russie, mais avec plus de raffinement : les « berceuses » de M. de Beaujon avaient un ragoût d'élégance qu'on ne connaissait point à Pétersbourg.

L'hôtel de M. de La Reynière, magnifiquement décoré par les premiers artistes du temps, était à Paris « la meilleure auberge des gens de qualité » (2). Il s'y produisit entre le grand-duc et Clérisseau un incident pénible qui fit, suivant l'expression de Grimm, « un bruit de l'autre monde ». Peintre et architecte, Clérisseau travaillait depuis longtemps pour Catherine II : il lui envoyait des plans de palais ou de cathédrale, des dessins, des études de ruines rapportées d'Italie. L'impératrice n'était jamais rassasiée. « Allons, donnez-nous du Clérisseau, écrivait-elle à Grimm; c'est un mets délicieux. » Elle armait une

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 302.
(2) *Id., ibid.*, t. I, p. 303.

frégate pour amener de Lübeck à Pétersbourg les précieux colis, emballés et expédiés par Grimm. Elle combla l'artiste de louanges recherchées et, sans qu'elle y prît garde, excita au plus haut point sa vanité. Dès l'arrivée des princes russes à Paris, Clérisseau s'était cru obligé d'aller faire sa révérence aux enfants de son immortelle bienfaitrice. Introduit près du comte du Nord, à un moment où celui-ci était assailli de cent côtés à la fois par des artistes qui venaient lui présenter leurs œuvres, il n'avait pas été, de la part du prince, l'objet d'une attention particulière. Il en avait conçu un très vif dépit et criait sur tous les toits qu'il allait se plaindre à Catherine. Le grand-duc, qui regrettait d'avoir involontairement éveillé les susceptibilités de l'artiste, cherchait une occasion de réparer ses torts. Apercevant Clérisseau dans le salon de M. de La Reynière, il alla à lui la main tendue et avec d'aimables paroles aux lèvres. On répondit sèchement à ses avances; il s'ensuivit une scène très vive où les mots les plus durs ne furent pas ceux qui sortirent de la bouche de Paul. « Jamais je n'ai été si malmené, s'écria le prince en se tournant vers la compagnie : j'en ai la chemise collée sur mon dos! » La grande-duchesse s'efforça d'arranger les choses, mais l'irascible Clérisseau ne voulut rien entendre. Mise au courant de l'aventure, Catherine, toujours prévenue contre son fils, ne fut pas éloignée de l'accuser de maladresse (1).

Leurs Altesses Impériales ne négligeaient rien cependant pour s'attirer la sympathie. Ayant passé en revue le régiment des gardes françaises, elles voulurent, en témoi-

(1) *Sbornik*, t. XLIV, p. 284-287; Grimm, *Correspondance littéraire*, t. XIII, p. 151. — Voir un article de M. de Larivière sur *Catherine II et son premier architecte*, dans la revue *Souvenirs et Mémoires* (mars et avril 1901).

gnage de satisfaction, lui envoyer 12,000 livres; le maréchal de Biron leur objecta que le régiment ne pouvait recevoir d'argent que du roi. Marie insista et Louis XVI consentit à ce qu'elle fît un cadeau et qu'on bût à sa santé (1). Les princes eurent une autre occasion d'exercer leur générosité. La France était sous le coup d'un désastre naval. Aux Antilles, le comte de Grasse venait de se laisser écraser par la flotte anglaise; il avait perdu la plupart de ses bâtiments de haut-bord. On vit, au mois de mai 1782, se renouveler à Paris le grand mouvement qui s'était manifesté après les dernières défaites maritimes de la guerre de Sept ans. De larges souscriptions s'ouvrirent dans les corps et parmi les particuliers pour réparer les pertes de notre marine. Hôte de la France, Paul tint à y prendre part. « Malgré l'enthousiasme, écrivait à ce propos Catherine, il n'y a pas une âme qui ne regrette beaucoup et ne gémisse même sur la somme qu'il a souscrite. » Généreux, Paul le fut aussi à l'égard des prisonniers de la Conciergerie et de l'Abbaye : leur sort était affreux, quoique Malesherbes eût réformé quelques abus, fermé les cachots les plus malsains et essayé de mettre un terme aux exactions des geôliers (2).

Dans les premiers jours de juin, le comte et la comtesse du Nord manifestèrent le désir de continuer leur voyage. Ils allèrent prendre congé du roi et de la reine à Choisy : cette dernière entrevue fut extrêmement cordiale : « Votre départ, écrivait à la grande-duchesse la sœur de Marie-Antoinette, Marie-Clotilde, a causé bien des regrets... je puis vous assurer que vous avez bien captivé les cœurs, surtout par les argents que vous avez répandus sur tous

(1) Affaires étrangères, vol. CVIII, fol. 319.

(2) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 204; Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 309.

les malheureux (1). » Les augustes touristes gagnèrent la Loire et visitèrent quelques-uns des châteaux qui font au fleuve une garde d'honneur, le long de ses rives. Ils parcoururent le Maine, la Bretagne, la Normandie : quel contraste entre les horizons restreints et toujours variés de ces provinces françaises et les horizons sans bornes et sans objets des plaines russes! Catherine, la curiosité toujours en éveil, demandait à ses enfants « si le patois des Bretons n'a pas quelque analogie avec le finnois ». « Cela n'est pas impossible, pensait-elle, parce qu'anciennement les bords de la mer ont été fréquentés par les peuples du Nord qui même ont peuplé la Normandie et sont venus jusqu'à Paris (2). » Leurs Altesses traversèrent la Picardie et firent route vers les Pays-Bas. Elles voyageaient avec une simplicité charmante, sans nul souci de se composer, de se contraindre, de sauvegarder leur dignité. On les vit se jeter à bas de leur carrosse pour porter secours à un postillon blessé. On les vit causer familièrement avec des servantes en bavolet et en tablier blanc et jeter des louis d'or aux petits paysans (3).

Si attachants que fussent les spectacles qui dans la rapidité du voyage défilaient devant ses yeux comme autant de décors, le grand-duc se demandait souvent, avec une curiosité mêlée d'inquiétude, ce qui se passait en son absence à la cour de Russie. Potemkin conservait-il son crédit? Quelles intrigues politiques ou galantes se nouaient autour de la souveraine? De loin en loin Paul recevait des nouvelles par des voies détournées; les courriers qui étaient chargés de les lui porter paraissaient d'une fidélité éprouvée; mais qui pou-

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 224.
(2) *Sbornik*, t. IX, p. 166; Rambaud, *art. cité*.
(3) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, *passim*.

vait répondre qu'ils ne se laisseraient jamais surprendre ou corrompre? Paul, au dire de Léopold de Toscane, « avait un soupçon continuel sur ses lettres (1) ». Un certain Bibikof adressait à Kourakin, compagnon de voyage du grand-duc, une correspondance destinée à passer sous les yeux de ce prince. Il y parlait avec une entière liberté des choses du jour, il désignait les divers personnages sous des noms malignement caractéristiques et relevait sans ménagement les torts de Potemkin, qu'il n'appelait que le borgne. Il se permettait tous les mots, au besoin les plus crus. A l'époque où le grand-duc voyageait en France, l'impératrice intercepta une lettre fort compromettante de Bibikof. La première pensée de la tsarine fut de la faire parvenir au prince Kourakin, par un de ses courriers affidés qui aurait pour consigne de ne souffler mot de la découverte du secret : Kourakin, donnant dans le piège, répondrait en ami et fournirait sans s'en douter des armes contre lui-même (2). Mais Catherine était secouée d'une trop violente colère pour différer le châtiment de Bibikof. Le délinquant fut immédiatement arrêté, dégradé, envoyé en exil à Astrakhan. « Si on ne l'a pas fait mourir sous le knout, déclarait Catherine, c'est parce que mon ton est moins tragique que celui de mes prédécesseurs. » Elle fit entendre son irritation à tous les échos : « Pour Bibikof, écrivait-elle à ses enfants, convaincu d'ingratitude et de mensonge, il a pris le seul parti qui lui restât. Il s'est repenti, il a demandé pardon, il a montré l'âme et l'esprit d'un enfant qui méritait d'avoir la verge. Toute cette affaire pourrait servir de traité de morale pour la jeunesse. Mais, quelque repen-

(1) D'Arneth, *Joseph II und Leopold*, t. I, p. 117.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 112; le comte de Gœrtz, 28 mai 1782.

tance qu'il ait montrée, que peut-on espérer d'un cerveau nourri de propos de commères et dont la principale et la plus chère occupation consiste en dits et redits dont la calomnie fait ordinairement le principal ingrédient, quelque nuisible qu'elle soit au bien particulier ou public, n'importe, pourvu que ceux qui s'en occupent puissent ramasser et débiter des mouches cantharides morales de cette force-là?... Je vous mande cela, mes chers enfants, parce que ma tendresse pour vous désire que vous en fassiez vos choux gras pour le temps présent et l'avenir. » Le ton de la lettre n'était pas rassurant. Paul songeait avec amertume que ses courses vagabondes et libres à travers l'Europe prendraient bientôt fin et qu'il allait être ressaisi par sa dure patrie (1).

Il se serait volontiers attardé en Belgique et en Hollande, dans ces pays du nord où la nature a sa beauté, mais une beauté qui ne se dégage que lentement des choses. Les villes y sont un peu froides et guindées; il faut du temps pour les surprendre dans leurs secrètes attitudes. Pittoresques, elles le sont par l'intimité plus que par les dehors. Leurs Altesses ne firent que traverser Bruges, Gand, Bruxelles, et Anvers (2). Elles suivirent les longs canaux à l'eau verte et lourde qui les menèrent jusqu'à Amsterdam. Paul retrouva à Saardam la trace de Pierre le Grand qui, suivant une légende accréditée par Voltaire, y avait appris à ponter une barque, à gréer une mâture. Pierre Ier, rappelait la tsarine à son fils, « aimait beaucoup les Hollandais, parce qu'ils lui disaient bien bravement des vérités; et lui, il fumait sa pipe en les écoutant. » Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, les Hollandais étaient à la

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 157-158; Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 371.

(2) *Rousski Archiv*, 1876 t. II, p. 45.

fois « très prospères dans leurs spéculations et leur trafic, très déchus dans leur puissance et leur dignité (1) ». Catherine n'avait pas « une idée très brillante du bon sens hollandais moderne (2) ». Elle n'était pas fâchée que le grand-duc « vit ces républicains chez eux ». Paul avait trop de pente au despotisme pour admirer beaucoup cette république des Provinces-Unies où le stathouder et les États se livraient en 1782 à une lutte plus âpre que jamais. Cette assemblée des États généraux où, selon Diderot, l'on voyait « des commerçants, des banquiers prendre le ton imposant et majestueux des rois », quel sentiment d'aversion ne devait-elle pas inspirer à celui qui, le lendemain de son avènement au trône de toutes les Russies, disait à Dumouriez : « Apprenez qu'il n'y a personne de considérable en Russie que l'homme à qui j'adresse la parole et pendant que je lui parle » ? La Hollande était la Bourse interlope où les agents occultes de la diplomatie et les braconniers politiques venaient vendre les secrets découverts, les documents volés. Un chevalier de cette industrie, un certain Lefebvre qui se disait médecin et homme de lettres, s'était adroitement glissé dans l'intimité du grand-duc pendant son séjour à Amsterdam ; il offrit à M. de Vergennes de suivre le prince en Russie et d'exercer là-bas le métier d'agent secret (3). On ne sait si le ministre de Louis XVI accepta ses services.

Avant de gagner Cologne et de remonter le Rhin, les princes allèrent visiter la petite ville de Spa où, en 1717, Pierre le Grand était venu prendre les eaux. Au moment où ils évoquaient le souvenir du tsar, Catherine leur annonçait qu'elle faisait découvrir l'œuvre si longtemps

(1) Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. I, p. 367.
(2) *Sbornik*, t. IX, p. 172 et 180.
(3) Affaires étrangères, lettre de Lefebvre du 25 août 1783.

attendue de Falconet, et que Pierre le Grand se dressait en César romain sur les bords de la Néva, poussant son cheval sur un rocher et regardant le fleuve (1). Les voyageurs passèrent à Bonn et à Coblentz et s'arrêtèrent à Francfort. Nombre de petits princes allemands avec leurs femmes et leurs filles vinrent les y saluer. Le comte et la comtesse du Nord débitèrent et écoutèrent deux ou trois cents compliments par jour. Catherine les félicitait en riant « des connaissances illustres et aimables » qu'ils avaient faites dans la vieille ville libre (2).

A Montbéliard, ils purent se reposer de l'étiquette. Ils y arrivèrent à la fin de juillet. On pleura de joie à la petite cour de Frédéric de Würtemberg; on donna et on reçut force embrassades. Il y eut des promenades délicieuses dans les jardins d'Étupes; des souvenirs surgissaient à chaque pas; les petits temples enfouis dans la verdure, un banc de pierre, un arbre provoquaient des rêveries, des effusions, des attendrissements. Pour commémorer ces beaux jours on éleva un autel au milieu du parc et on y grava des vers où s'étalait la plus vive sensibilité (3). Chez ces grands-ducs allemands on avait des besoins de cœur, et l'on ne ressentait aucune honte d'être ému. Paul goûta la douceur affectueuse qui enveloppait cette cour de Montbéliard. « Nous vivons depuis huit jours de la vie de famille, écrivait-il au comte Roumiantsof; ce que j'éprouve est tout nouveau pour moi; c'est un bonheur dont le cœur est la source, et non l'esprit (4). » Dans ces réunions intimes la princesse de Würtemberg parla plus

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 174.

(2) *Id.*, t. IX, p. 175.

(3) Mme D'OBERKIRCH, *Mémoires*, t. I, p. 404; DUVERNOY, *Éphémérides du comté de Montbéliard*, p. 312.

(4) CHOUMIGORSKI, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 228. — Cf. la lettre de Paul à Platon du 1er août 1782 (*Rousski Archiv*, 1887, t. II, p. 28).

d'une fois de l'avenir de ses enfants qui la préoccupait sans cesse. Son fils aîné, le brusque et grossier Frédéric, avait pris congé des drapeaux du roi de Prusse. La famille se détachait de plus en plus de Frédéric II et cherchait aide et protection près de l'empereur Joseph; c'était de ce côté qu'il y avait le plus à gagner désormais. La princesse de Würtemberg voyait avec plaisir sa fille à moitié conquise à l'Autriche; elle ne comprenait pas que son gendre s'obstinât dans ses sympathies prussiennes.

La Suisse, toute proche, invitait nos augustes touristes à de pittoresques excursions. Ce que Jean-Jacques leur avait fait connaître et ce qu'ils étaient le plus capables de sentir, ce n'était pas la poésie violente des régions supérieures et sublimes où la nature enchevêtre avec une fière sauvagerie ses cimes blanches de neige; c'était la poésie familière des régions les plus basses où la nature déploie avec une gracieuse fantaisie ses vallées verdoyantes et ses lacs bleu d'azur. Les hautes Alpes, avec leurs aspects âpres et hostiles, effrayaient un peu les voyageurs de ce temps-là : ils préféraient les contempler en face, quand l'air vaporeux et la distance les revêtent d'une couleur chaude et veloutée. Saussure, le premier, allait s'éprendre des pics, des glaciers, des resplendissants déserts. Le comte et la comtesse du Nord regardèrent avec les yeux de Saint-Preux et de Julie ces riantes campagnes de la Suisse où le chant des oiseaux a une tendresse infinie, où le murmure des eaux inspire une langueur amoureuse. En 1799, cet Éden devint le champ clos où se mesurèrent l'Europe et la Révolution. Paul y jeta les soldats de Souvorof. A cette époque troublée, La Harpe, membre du Directoire de la République helvétique, écrivait tristement à Romanof : « Le comte du

Nord fut jadis accueilli en Helvétie avec une hospitalité qui avait touché son cœur, et ce sont pourtant les soldats russes qui, sans provocation de notre part, sont venus brûler nos maisons et dévaster nos campagnes (1). »

A Zurich le grand-duc s'était rencontré avec un homme que l'on considérait dans toute l'Allemagne à peu près comme un prophète, l'illustre Lavater. Gœthe nous a laissé dans *Vérité et Poésie* un charmant portrait de son ami : « Son regard doux et profond, sa bouche expressive et gracieuse et jusqu'au naïf dialecte suisse qu'on entendait à travers son haut-allemand, bien d'autres choses encore qui le distinguaient donnaient à tous ceux à qui il adressait la parole le calme d'esprit le plus agréable (2). » Lavater avait imprimé à sa vie une direction religieuse. Il portait vivante en lui l'idée du Christ; il ne comprenait pas qu'un homme pût vivre et respirer sans être chrétien. Dans chaque événement de ce monde il voyait une action personnelle de Dieu. Physionomiste en même temps que théologien, il cherchait à retrouver sur les figures humaines le reflet de la divinité; pour lui, l'homme devait redevenir un jour, au physique et au moral, l'image parfaite de Dieu (3). Paul se fit expliquer tout au long ses idées et l'écouta avec avidité. Fortement attiré dès cette époque par tout ce qui confinait au mysticisme, il s'aperçut avec une émotion naïve que les doctrines du philosophe de Zurich pouvaient beaucoup pour son âme. Comme nous le verrons, le nombre grossissait en Russie de ceux qui voulaient échapper à l'intolé-

(1) Soukhomlinof, *Izsliédovaniia i stati*, p. 185.

(2) *Vérité et Poésie*, liv. XVI.

(3) Lavater avait publié de 1775 à 1778 ses fameux *Fragments physiognomoniques pour l'avancement de la connaissance des hommes et de la charité universelle*. — Voir sur Lavater, Bossert, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*.

rable sécheresse du rationalisme et qui s'ouvraient spontanément aux inspirations mystiques venues d'Allemagne.

En quittant la Suisse, le comte et la comtesse du Nord se rendirent à Stuttgard. Leur oncle, le duc régnant de Würtemberg, les y attendait impatiemment et leur préparait une réception grandiose. C'est une curieuse figure de prince allemand que celle de Charles-Eugène. Il avait des qualités naturelles, de l'intelligence, des manières nobles et engageantes. Ne pouvant aspirer à jouer un grand rôle sur un grand théâtre, il s'arrangea pour couler doucement sa vie dans la principauté où il fut appelé très jeune à régner. Son mariage avec la fille du margrave de Bayreuth ne fut pas heureux. Cet excellent oncle ne savait pas réfréner ses passions ; il admettait dans sa société la plus intime des actrices italiennes ou françaises, des premiers sujets de ballet ou d'opéra. Ses dépenses allèrent bon train. Il voulut avoir son Versailles à Ludwigsburg, et son Trianon à la Solitude ; il se donna le luxe de six cents chevaux. Le Würtemberg jouissait d'une constitution dont le fonctionnement n'était pas d'ailleurs très régulier. Le peuple supportait d'être taxé sans son contentement; il ne supportait pas d'être ruiné par les taxes. Charles-Eugène se tira à bon compte des difficultés que lui suscitèrent les États du duché : il obtint même, en renouvelant la promesse de respecter les libertés publiques, que le duché prit à sa charge une partie de ses dettes. Après 1772, il subit l'influence heureuse de la très fine et très intelligente comtesse de Hohenheim qu'il finit par épouser. Francisca n'était point, comme le voulait Joseph II, « d'une laideur amère » (1) ; mais elle n'était point jolie ;

(1) D'Arneth, *Joseph II*, t. I, p. 111.

elle avait, avec un esprit très élevé, un certain ragoût de piétisme et de vertu; elle aimait le duc, peut-être sans exiger de lui plus de fidélité que son caractère et ses goûts n'en comportaient. Charles-Eugène se mit à désirer le bien public. Toute sa sollicitude se porta sur une école qu'il établit dans les dépendances de son château et à laquelle son nom est resté attaché. Comme la discipline toute militaire et le système des études éloignaient les élèves, le duc en recruta de force. Le jeune Schiller fut parmi les victimes : son âme de poète souffrit cruellement dans cette prison (1).

Charles-Eugène n'était pas homme à reculer devant la dépense pour recevoir magnifiquement son neveu et sa nièce, le futur empereur et la future impératrice de Russie. Les fêtes de Stuttgard coûtèrent 350,000 florins. Le 22 septembre 1782, une grande chasse eut lieu aux environs de Ludwigsburg : plusieurs souverains allemands et des étrangers de distinction, entre autres Dalberg, y assistèrent. Des milliers de paysans, des milliers de chevaux avaient été réquisitionnés pour traquer le gibier de tous les points du duché et l'amener aux pieds des chasseurs. Cette immense tuerie fut suivie d'une fête nocturne au château de la Solitude. Schiller guettait depuis longtemps l'occasion d'échapper aux griffes de Charles-Eugène qui s'opposait à sa vocation de poète et menaçait de l'emprisonner. Tandis que la foule se répandait dans la ville, à la recherche des plaisirs partout promis et dans l'attente des magnificences de la nuit, Schiller s'apprêtait à fuir, s'habillait comme Charles Moor, le héros de ses *Brigands*, et faisait en pleurant ses adieux à sa mère. Le soir à dix heures, il sortait par la porte d'Essling, la moins éclairée

(1) Pfaff, *Geschichte der Fürstenhauses und Landes Wurtemberg*. Stuttgard, 1839; Minor, *Schiller, sein Leben und seine Werke*, liv. I.

et la moins gardée de toutes, il courait sur la route de Mannheim, dévoré d'inquiétude. A un moment, il put apercevoir dans le lointain la Solitude, brillamment illuminée. Vers huit heures du matin, il atteignait la frontière du Palatinat. Il était sans ressources, mais il était libre! Il n'appartenait plus à aucun des grands ou petits États de l'Allemagne; il n'était plus, comme il le dit lui-même, que citoyen du monde (1).

Lorsque le grand-duc partit de Stuttgard, ce fut en pompeux équipage et dans le fracas des canons. Il se rendit en droiture à Vienne, sans passer par Munich où l'électeur de Bavière s'attendait pourtant à le recevoir et à le fêter (2). Catherine demandait à ses enfants de hâter leur retour. « Je vous prierai, leur disait-elle, d'aller très fort, bride en mains. » Elle n'était pas fâchée de voir sa bru « atteinte du mal des Suisses (3) ». Marie Féodorovna, qui ne partageait pas les préventions aveugles de son mari contre l'impératrice, ne désespérait pas de la retrouver, après une année de séparation, plus affectueuse et plus confiante. Comme pour la mieux disposer, elle multipliait dans ses lettres à l'approche du retour les effusions de sa tendresse (4). Elle remerciait Catherine de sa sollicitude pour Alexandre et Constantin. Ses enfants! Elle aurait peine sans doute à les reconnaître, tant ils avaient dû grandir. Eux, la reconnaîtraient-ils? Quelle joie de voir se dessiner lentement sur leurs lèvres ce premier sourire de l'enfant qui d'abord reste étonné, qui semble chercher au plus profond de sa mémoire et qui

(1) Minor, *Schiller, sein Leben und seine Werke*, liv. I, p. 542 et suiv.; Bossert, *Gœthe et Schiller*, p. 135.

(2) *Archives Vorontsof*, t. XXVII, p. 95, lettre de Roumiantsof.

(3) *Sbornik*, t. IX, p. 148 et 149.

(4) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 230, d'après les archives impériales.

peu à peu se souvient! « Quand vous les reverrez, écrivait l'impériale grand'mère, n'allez pas me les effrayer par de trop grands transports de joie! Que ma chère fille les embrasse avec modération et surtout qu'elle ne s'évanouisse pas, parce que nous n'entendons rien à tout cela et que cela nous inspirerait de la peur (1) ! »

Rien n'aurait pu décider la grande-duchesse à faire un nouveau séjour assez prolongé dans la capitale autrichienne, si elle n'avait cru de son devoir de mettre la dernière main à l'établissement de sa sœur Élisabeth. Catherine avait suivi avec intérêt les négociations relatives au mariage de celle qu'elle appelait amicalement « ma princesse » et elle se réjouissait sans arrière-pensée de les voir aboutir (2). Joseph II traita ses hôtes avec plus de cordialité encore que l'année précédente. S'abandonnant à ce besoin de voyager qui semblait croître en lui avec l'âge, il les accompagna jusqu'aux frontières de la monarchie.

Le comte et la comtesse du Nord étaient attendus à Pétersbourg vers la fin de novembre. Ils ne s'arrêtèrent ni en Silésie ni en Pologne ni dans les Provinces Baltiques. La dernière partie de leur voyage fut « aussi désagréable que fatigante (3) ». L'automne russe est sans beauté : des rafales de pluie, une mer de boue, des horizons noyés; la nature se décompose et se corrompt. On souhaite le retour de l'hiver. Ce maître triste et superbe de la terre russe a le secret de la parer. L'héritier du trône russe allait vers le Nord, vers l'hiver, en

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 150.
(2) *Id.*, t. IX, p. 136.
(3) Affaires étrangères, vol. CIX, fol. 382; le marquis de Vérac, 3 décembre 1782.

proie à de sombres pressentiments. Les aventures de cette année vagabonde, la liberté trouvée dans les courses à travers l'Europe, le ciel d'Italie et les splendeurs de Versailles, tout cela n'était plus que de belles visions évanouies, emportées par le vent glacial.

CHAPITRE VI

LES ÉPREUVES DE LA TRENTIÈME ANNÉE

(1782-1790)

I

Avant les révolutions du dix-neuvième siècle, des façons communes de gouvernement, des habitudes communes de cour donnaient aux différentes nations de l'Europe une apparence de similitude. Les peuples qui vivaient sous les princes n'étant pas encore sortis de l'ombre, on ne voyait pas encore nettement les violents contrastes ethnographiques et chronologiques dont l'Europe offre le spectacle ; on ne se rendait pas compte des distances marquées par les siècles. Parce que les clartés de l'Occident avaient pénétré la mince couche supérieure de la nation russe, on s'imaginait volontiers, dans l'entourage de Catherine II, que la Russie était l'Europe et marchait de front avec elle. « A beau mentir qui vient de loin, écrivait l'impératrice à ses enfants. Quoique je n'aie jamais été dans les pays que vous avez parcourus, cependant j'ai toujours été dans l'opinion qu'avec un peu de soins nous irions de pair avec bien des autres ! » Le génie ne supplée pas au temps. Pour que les peuples grandissent, la durée est nécessaire : ils n'arrivent que par étapes. Le grand-duc Paul, en rentrant dans son empire, eut-il le sentiment

que la Russie avait encore une longue route à parcourir avant de rejoindre l'Europe? Sa mère crut apercevoir au fond de ses pensées quelque dédain; elle lui reprocha avec aigreur « d'avoir été gâté par son voyage et de ne pouvoir se faire aux mœurs du pays (1) ».

Elle nourrissait contre lui d'autres griefs. Il avait montré à Vienne une certaine froideur et tenu, devant Joseph II comme devant Louis XVI, des propos blessants pour l'impératrice et la cour de Russie. Il avait fait à l'étranger des dépenses excessives en gratifications, en achats de toutes sortes. Enfin, il avait entretenu avec Panin une correspondance clandestine qui passait, dit-on, par le canal du ministre de Prusse à Pétersbourg (2). Pour marquer à sa belle-fille le mécontentement qu'elle ressentait à l'égard des deux voyageurs, Catherine usa d'un singulier moyen. La grande-duchesse, très éprise des modes et des manières françaises, avait commandé à Mlle Bertin, la plus habile couturière de Paris, quantité de toilettes et revenait en Russie avec deux cents caisses de gazes, de pompons, de rubans, de broderies, de blondes et de falbalas. Ce fut le moment choisi par la tsarine pour promulguer des lois somptuaires : interdites les garnitures de robes « plus larges que de deux pouces » ; interdites les coiffures hautes et les plumes dans les cheveux! Depuis Élisabeth Pétrovna qui, suivant Catherine, avait laissé une garde-robe suffisante à l'habillement d'une armée entière, le luxe de la parure s'était développé parmi les dames de la cour; l'ukase de Catherine les mortifia au plus haut point. Il ruina les marchandes de modes. « Elles faisaient assez bien leurs affaires avant le retour de voyage de Mme la grande-duchesse. Elles s'étaient même fait

(1) *La Cour de Russie*, p. 381, dépêche de Harris.
(2) *Id.*, p. 380.

faire des envois considérables en marchandises pour son retour, lesquelles payent de droits à la souveraine 30, 40, 50 et 60 pour 100 (1). » Marie Féodorovna dut obéir et renvoyer ses caisses sans les avoir déballées. Grimm craignit que cette proscription des modes françaises ne fît du tort à l'impératrice. « Ne vaudrait-il pas mieux pour elle d'être à couteau tiré avec son intime ami Abdul-Hamet que d'être brouillé avec Mlle Bertin? » Grimm déclama contre le luxe et obligea les dames de Paris et de Versailles à reconnaître que c'est folie « de se ruiner en chiffons » : le décret de Saint-Pétersbourg était « le règlement le plus sage qui eût été fait dans le siècle ». L'incorrigible flatteur écrivait à son impériale amie : « Voilà à Paris l'impératrice au pinacle précisément par la chose qui aurait dû lui casser le cou (2) ! »

Joseph II avait prévu qu'à son retour « le grand-duc trouverait peut-être plus de désagréments qu'il n'avait autrefois avant son voyage (3) ». Pour échapper aux tracasseries, Paul et Marie se confinèrent dans leur château de Pavlovsk où ils jouissaient de quelque liberté, où ils ne sentaient pas peser sur eux les regards méprisants des favoris. Pendant le voyage, Marie s'était bien des fois souvenue de ce cher Pavlovsk dont les magnificences et les beautés silvestres la ravissaient : « Ma volière sera-t-elle achevée et bien jolie? écrivait-elle de Pologne à son régisseur. J'ose m'en flatter, car vous me l'avez promis, mon bon Küchelbecker. Que fait la laiterie? Sera-t-elle

(1) Affaires étrangères, vol. CXI, fol. 379, rapport de M. Longpré, inspecteur de police (1783). — Sur les modes à la cour de Russie pendant le règne de Catherine, voir *Rousskaia Starina*, 1875, t. XII, p. 226, et Rambaud, *Paris et Saint-Pétersbourg à la veille de la Révolution* (*Revue politique*, 29 juin 1878).

(2) *Sbornik*, t. XLIV, p. 305, lettre du 25 décembre 1782.

(3) D'Arneth, *Joseph II und Léopold*, t. I, p. 128.

sous toit? La colonnade sera-t-elle achevée? Le parterre devant la volière est-il fini? Mon bois est-il nettoyé? Enfin trouverai-je beaucoup de nouveau (1)? » On travaillait à un temple. Des figures de marbre et de bronze peuplaient les allées : on voyait un Apollon harmonieux et noble, un Jupiter théâtral, une Flore qui, à parler franc, manquait de dignité olympienne et avait une tête de lorette sur un corps de déesse : « Je lui trouve, disait irrévérencieusement Catherine, un faux air de madona de grand chemin (2). » La grande-duchesse rapportait d'Italie et de France des œuvres d'art d'un meilleur goût : des marbres antiques achetés à Rome, des mosaïques offertes par le pape, un magnifique service de Sèvres dont la reine de France avait fait cadeau à ses augustes visiteurs. Pavlovsk s'embellissait d'année en année. Marie s'y livrait aux plaisirs champêtres, faisant à l'exemple du Promeneur solitaire des courses de botanique, desséchant des plantes, étendant et déployant de petits rameaux, s'efforçant de conserver aux feuilles et aux fleurs couleur et figure, composant ainsi de jolis herbiers que l'on peut voir encore au château. Une de ses occupations favorites était de découper des silhouettes sur pierre dure. Un caprice de la mode avait mis en honneur à Pétersbourg cet art gracieux qui avait fleuri sous Louis XV; Lanskoï, l'amant de Catherine, y était fort habile; en 1783 il fit parvenir à Grimm la silhouette de Sa Majesté où, d'après sa propre expression, elle était représentée en négresse (3).

(1) *Rousskaia Starina*, 1870, t. I, p. 433.

(2) *Sbornik*, t. IX, p. 146, lettre du 2 mai 1782.

(3) On a publié en 1899 à Pétersbourg un livre intitulé : *Dvor imperatritsi Ekatierini II, eia sotroudniki i priblijennié*. C'est une curieuse collection de portraits-silhouettes formée par le comte P. Razoumovski vers 1783 et découverte en 1895 dans la bibliothèque de feu le grand-duc Michel Pavlovitch.

La cour du grand-duc et de la grande-duchesse ressemblait en petit à celle de l'impératrice : moins de pompe, moins de foule, mais plus d'intimité, plus d'aisance. On savait s'amuser et amuser ses hôtes à peu de frais. Le plus vif des divertissements était la comédie où l'on était à la fois auteur, acteur et spectateur. Pour célébrer la fête du maître ou de la maîtresse de maison, les invités leur jouaient une opérette improvisée, quelque pastorale louangeuse, tantôt habillés en dieux ou en vertus, tantôt en costumes de paysans ou de marchands forains. La meilleure artiste de la petite troupe était Mlle Nélidof qui tenait à merveille les rôles d'ingénue. A la fin de la représentation, Paul et Marie offraient aux acteurs quelques menus souvenirs; ils se mettaient en dépenses d'imagination pour distribuer ces cadeaux d'une façon gracieuse et originale. Une fois, ils donnèrent la liberté à dix chardonnerets qu'ils tenaient en cage; chacun de ces oiseaux alla se poser sur l'épaule d'un invité, portant dans le bec une bague. On faisait de la musique, on dansait, on jouait au colin-maillard, au crochet ou à l'anneau, comme des écoliers en vacances. On ne semblait pas s'apercevoir que le maître de la maison avait souvent l'air concentré ou tendu (1).

Il aurait voulu des occupations plus viriles, plus dignes de l'héritier d'un grand empire. En 1783, Catherine forçait le dernier Khan de Crimée à abdiquer et réunissait à ses États cette presqu'île d'où tant de fois les Tatars s'étaient élancés pour porter le fer et la flamme jusque dans Moscou, ce rocher qui est suspendu au-dessus de la mer Noire comme une menace pour Constantinople. La Porte protestait contre cette annexion : un conflit sem-

(1) Prince Dolgorouki, *Kapisché moiévo serdtsa*, Moscou, 1874; Kobeko.

blait imminent. Paul demanda à rejoindre l'armée du sud. Sa mère parut un instant y consentir; on fit des préparatifs de départ; on travailla aux équipages du prince (1). Notre ambassadeur à Constantinople, M. de Saint-Priest, eut vent de ce projet : « Je vous avoue, mandait-il à son collègue de Pétersbourg, que je ne trouve pas l'impératrice bien prudente d'envoyer son fils à l'armée (2). » Catherine craignit sans doute que Paul ne suscitât parmi les troupes un trop vif enthousiasme, et il ne fut plus question de départ. « Mon prétendu voyage, écrivait le grand-duc à son confident Sacken, est un voyage *in partibus infidelium* et en même temps un secret pour moi, de même que pour les autres; et je n'en prévois guère ni la nécessité ni la possibilité, à moins que cela ne soit un voyage aux Indes ou aux îles pour ma correction (3). » Il se rencoigna dans sa solitude.

Le grand-duc et la grande-duchesse ne pouvaient se dispenser de paraître quelquefois à la cour de Catherine. Tous les dimanches il y avait au palais bal ou grand appartement. La souveraine faisait une entrée solennelle dans la salle de fête. Le grand maréchal, les chambellans et les chevaliers de la cour, deux par deux, tenaient la tête du cortège. Potemkin précédait immédiatement Sa Majesté. Paul et Marie suivaient; puis venaient les dames d'honneur et d'atours, les demoiselles à portrait et les demoiselles d'honneur. La foule des nobles affluait et s'entassait. Catherine distribuait avec bienveillance ses

(1) Affaires étrangères, vol. CX, fol. 250 et 286; le marquis de Vérac, 15 avril et 5 mai 1783.

(2) Affaires étrangères, vol. CX, fol. 395; M. de Saint-Priest, 12 juin 1783.

(3) *Sbornik*, t. XX, p. 445. Paul reconnait, dans une lettre à Sacken du 4 mars 1782, qu'il prend souvent « un style apocalyptique ».

regards et ses signes de tête, puis tenait son jeu. Elle aimait les cartes et préférait trouver en face d'elle des joueurs intéressés et chicaniers plutôt que des joueurs complaisants. Pour le carnaval, elle donnait un grand bal masqué où les marchands étaient admis en même temps que la noblesse, à la condition de porter un domino, un manteau vénitien ou un froc de capucin. Chaque semaine, il y avait à l'Ermitage une soirée plus intime à laquelle Paul et Marie n'assistaient pas toujours. Sa Majesté se reposait du cérémonial, s'abaissait au badinage. Des règlements bannissaient l'étiquette de ces réunions : quiconque les enfreignait était tenu à réciter cinquante ou cent vers d'un mauvais poème russe, la *Telémachide* (1). La médisance n'était pas aussi sévèrement proscrite. On glosait souvent sur le grand-duc. On se racontait à l'oreille ce qui se passait à Pavlovsk. La princesse Dachkof nous dit dans ses *Mémoires* qu'elle évitait à tout prix de se montrer à la cour de Paul, « afin d'ôter à Sa Majesté le droit de la questionner et au grand-duc celui de la soupçonner d'être la rapporteuse. » « Des millions, déclarait-elle, ne me tenteraient pas pour me fourrer entre la mère et le fils (2). »

Rien ne projette une plus vive lumière sur l'intérieur de la cour impériale que les scènes qui suivirent la mort de Lanskoï, en 1784. Catherine, déjà sur le déclin de l'âge, aimait depuis quatre ans avec une fougue, une ivresse des sens qu'elle n'avait peut-être jamais connue, cet adolescent voluptueux et languissant; c'était une ardente flambée d'amour. Elle aimait Lanskoï à peu près

(1) Engelhardt, *Zapiski*, p. 44-47; Kobeko, p. 298. — Suivant M. de Custine (*la Russie en 1839*, t. III, p. 53), la *Télémachide* était l'œuvre d'un certain Frédiakovski.

(2) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 263.

de la même façon que Mme de Warens aimait Jean-Jacques *son petit,* et il se mêlait à son roman une saveur de débauche singulière. Protégé et nourri par la faveur impériale, Lanskoï jouissait non pas délicatement et furtivement, mais crûment et à ciel ouvert. Il menait une vie de pacha, donnait pâture à tous ses sens. Usé par les excès, il est atteint d'une fièvre putride. Catherine s'installe à son chevet, le dispute à la mort. Il succombe. Catherine est folle de douleur. Le visage ravagé, les yeux perdus de larmes, elle s'enfuit dans sa chambre, ferme les rideaux, tire les verroux, s'enfonce dans les ténèbres de son désespoir. Paul et Marie arrivent pour lui porter leurs condoléances discrètes. Elle leur crie d'une voix entrecoupée par les sanglots de ne pas entrer. Ils hésitent à partir; longtemps ils errent dans les corridors du morne palais où la mort est entrée, pleurée par les uns, raillée par les autres, mettant à nu les passions les plus viles, la sensualité de la tsarine, les convoitises des courtisans. L'heure du dîner se passe; ils ont faim et n'osent demander à manger. Catherine reste à Tsarskoïé-Célo près de deux mois dans un extrême abattement, négligeant les affaires de l'État, parlant à peine, ne s'ouvrant à personne, si ce n'est à la sœur de Lanskoï, étonnée et flattée du rôle que les circonstances lui donnent occasion de jouer (1). Un soir, l'impératrice sort brusquement de la retraite où elle a caché son chagrin. Elle arrive à Pétersbourg dans une simple voiture de louage, gagne son palais sans être reconnue, trouve les portes fermées, les fait défoncer, se couche, puis à minuit ordonne de tirer des salves d'artillerie. Cette canonnade nocturne met en émoi la garnison et le peuple; on croit à une

(1) Affaires étrangères, vol. CXII, fol. 246 et 300; M. Caillard, 13 et 18 juillet 1784.

révolution (1). Visiblement l'impératrice n'a pas encore repris son équilibre. Il se produit en elle de bizarres changements d'humeur : la douleur est venue, comme un souffle tiède et moite d'automne, fondre ce qu'il y a de dureté dans son cœur. Ses rapports avec son fils sont pendant quelques semaines empreints d'une douceur affectueuse (2). Puis bientôt Ermolof remplace Lanskoï, et le vent tourne.

Quelques mois avant d'enlever à Catherine son plus cher amant, la mort avait frappé, à quelques jours seulement de distance, deux hommes qui avaient passé leur vie à lutter l'un contre l'autre, le comte Panin et Grégoire Orlof. Catherine s'amusait de leur fortuite réunion à la porte de l'autre monde. Le comte Panin avait été dans les dernières années abreuvé d'amertume, et il n'avait pas pu se résigner. Sa santé défaillait. Loin de le consoler de sa disgrâce par une plus chaude affection, le grand-duc, après son retour en Russie, lui avait marqué quelque froideur, subissant, à son insu peut-être, l'influence de la princesse de Würtemberg qui voulait détacher de Panin sa fille et son gendre. Cet homme d'État, placé entre Catherine et Paul dans une situation qui n'était pas franche et d'où naissaient des devoirs complexes, avait pratiqué avec autant de persévérance que d'adresse un système de bascule : si, vers la fin de sa vie, le vide se faisait autour de lui, il ne pouvait s'en prendre qu'à cette attitude ambiguë. Lorsque se découvrit à ses yeux l'issue inévitable et prochaine de ses souffrances, ce fut du côté de Paul qu'il chercha des consolations. Le grand-duc répondit à son appel, accourut à son chevet avec une

(1) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 346.

(2) Affaires étrangères, vol. CXII, fol. 393; M. Caillard, 1er octobre 1784.

affection renouvelée. Le 31 mars 1783, il lui fermait les yeux (1).

Ce fut à Moscou que mourut Grégoire Orlof. « Le cours de sa maladie a offert des détails effrayants que je n'ose pas même confier au chiffre, » écrivait notre ambassadeur, le marquis de Vérac. Depuis six mois cet homme, qui avait joué le premier rôle dans le drame de 1762, était envahi d'une mélancolie farouche et se croyait, disait-on, poursuivi par une ombre vengeresse. Catherine avait appris à ses enfants, tandis qu'ils voyageaient encore, la maladie de son ancien amant, du compagnon des plus belles années de sa vie ; elle en parlait à mots couverts et comme d'une maladie ordinaire. Ce ne fut pas sans frayeur qu'elle regarda ce revenant d'une époque à demi oubliée se débattre contre la folie et la mort (2).

Grégoire Orlof laissait un fils qu'il avait eu de son impériale maîtresse, Alexis Bobrinski. Le moment est peut-être venu de parler à fond de cet étrange personnage qui, précisément à l'époque de la mort de son père, sortait de l'ombre où l'on s'était efforcé de le confiner, et mettait comme un plaisir de bravade à faire parler de lui.

Paul est pour Catherine le fils d'un époux craint et détesté, le fils du déchu de 1762; il reste « le créancier de la vengeance, le créancier du trône » (3); elle le méprise. Bobrinski est le fils de celui qui lui a donné la couronne, un enfant de l'amour qui ne peut éveiller ses défiances de souveraine ni entraver son œuvre. A-t-elle pour lui des sentiments maternels? Traite-elle mieux

(1) Affaires étrangères, vol. CX, fol. 234; le marquis de Vérac, 11 avril 1783.

(2) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 99.

(3) Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. V, p. 134.

l'enfant naturel que le fils légitime? On peut être curieux de le savoir.

On se rappelle dans quelles circonstances naquit en 1762 Alexis Bobrinski et comment il fut confié à un valet de chambre de l'impératrice, nommé Chkourine, dont une terre de mille paysans récompensa le dévouement et la discrétion. Catherine et Orlof sortaient souvent « à la brune, dans un carrosse bourgeois » pour aller voir leur fils. Il s'en fallut de peu, on ne l'a peut-être pas oublié, qu'en 1764 la tsarine n'épousât son amant et ne déclarât Alexis héritier du trône, au détriment du grand-duc Paul (1). Lorsque se fut désuni le ménage clandestin, Bobrinski ne compta plus beaucoup pour sa mère. Elle l'envoie sans regret étudier au loin, à Leipzig et en Suisse. Il ne travaille pas. Pour diriger son éducation, elle pense un moment à Grimm (2) : c'est toujours à Grimm qu'elle pense, quand il s'agit d'affaires épineuses, de missions fatigantes et d'ingrates besognes. En 1775 elle rappelle son fils en Russie et le met à l'école des Cadets où elle le fait inscrire sous le nom de Romanof : « Elle ne pouvait, observe notre ambassadeur, lui en faire prendre un plus imposant ni plus propre à faire concevoir ce qu'elle se propose de lui donner dans la suite pour le soutenir (3). » Elle s'occupe peu des études de ce garçon, mais de loin en loin lui procure furtivement quelques douceurs. Un jour qu'il offre à souper à ses camarades, il trouve sur la table un billet ainsi conçu : « A monsieur

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, t. II. « L'audace des Orlof avait fait craindre qu'elle n'allât jusqu'à faire passer la couronne aux enfants issus du commerce d'un de leurs frères avec Catherine seconde. » (*Mémoire* de M. Durand, 1773.)

(2) Affaires étrangères, vol. XCIX, fol. 240; M. de Juigné, 11 octobre 1776.

(3) Affaires étrangères, vol. XCVIII, fol. 171; M. Durand, 25 mai 1775.

Bobrinski au Corps des Cadets. — Un inconnu ayant entendu dire que M. Bobrinski donne un festin, lui envoie un petit service d'argent (1). » De plus importants cadeaux l'attendent. « L'impératrice, raconte une personne bien informée, fait bâtir un vaste château dans le gouvernement de Voronège, à gauche du Don, dans une terre appelée Bobriki, acquise en 1763. Les revenus de la terre sont accumulés chaque année pour être employés dans le voisinage à de nouvelles acquisitions. Les revenus montent déjà à 10,000 roubles. Le peuple dit que c'est le bien où l'impératrice veut finir ses jours; mais les apparences sont que l'arrangement qui s'y fait est en faveur d'un enfant (2). »

Au moment où Bobrinski atteint ses dix-neuf ans, il reçoit de l'impératrice une lettre courte et sèche où elle lui révèle son origine et règle sa situation. Elle l'a mis au jour dans des temps troublés, sous le règne éphémère du cruel Pierre III; elle a dû, pour lui sauver la vie, cacher sa naissance; elle a pris soin de lui; elle s'est occupée de son éducation. Maintenant qu'il a l'âge d'homme, qu'il sache se conduire lui-même, avec l'assistance du Tout-Puissant (3)! Elle lui assure de quoi vivre; elle lui alloue une rente de 30 à 40,000 roubles dont le capital sera déposé à la maison des Enfants-Trouvés; elle est quitte avec lui. Elle a la sécheresse de cœur et les froids raisonnements de ces pères coupables qui ne veulent point s'embarrasser pour la vie d'une erreur de jeunesse et qui se libèrent de leurs obligations envers leur enfant en lui faisant une aumône.

On n'augure rien de bon de Bobrinski. Il se fait remar-

(1) *Rousski Archiv*, 1899, p. 210.
(2) Affaires étrangères, vol. XCVII, fol. 26; M. Durand, 6 avril 1775.
(3) *Rousski Archiv*, 1899, p. 215, lettre du 2 avril 1781.

quer non seulement par une liberté de mœurs et d'allures qu'il partage avec beaucoup de jeunes seigneurs russes, mais surtout par un caractère tranchant et irascible, une humeur rebelle, agressive, qui le rend impatient du frein et ennemi de toute discipline. « C'est une tête bizarre, avoue Catherine; il appartient, il est vrai, à des gens fort singuliers, dont il tient beaucoup (1). » De crainte qu'il ne lui cause des ennuis à Pétersbourg, elle fait miroiter devant ses yeux les plaisirs d'un voyage en lointain pays et le décide à partir, en 1782, sous la conduite du colonel Bouchouef. Les deux voyageurs, après un long séjour à Nijni-Novgorod et à Kazan, descendent le Volga jusqu'à Astrakhan. Mais Bobrinski goûte peu ces pays reculés, et de se laisser glisser durant des jours, durant des semaines, au courant d'énormes rivières paresseuses dont les rives n'offrent d'autre décor que celui de l'immuable steppe, c'est un charme dont il se déprend vite. Il lui faut des villes bruyantes et gaies où l'on trouve des appartements chauffés et parés, des plafonds dorés, des fêtes, des ballets et de jolies courtisanes, bref tous les bienfaits de la civilisation. Sa fierté se révolte contre les lisières de son mentor. Bouchouef écrit à ses amis de Saint-Pétersbourg des lettres désespérées où il montre Bobrinski incapable de contrainte, prodigieusement emporté et sans équilibre, accueillant les observations avec une suprême impertinence (2).

Alexis entraîne son gouverneur hors du pays russe, en Pologne, en Autriche et en Italie. Partout où il passe, les souverains, instruits par leurs agents de son origine, se croient tenus de lui donner audience. S'il remarque dans leur accueil une nuance de froide réserve, il ne s'en

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 380.
(2) *Rousski Archiv*, 1899, p. 216 et suiv.

offense point. Les bâtards de Louis XIV consumaient des années pour obtenir des distinctions, pour se guinder d'un degré au-dessus de leur état. Le fils de Catherine n'a cure que de se perdre dans la foule et de s'amuser ferme. Il affecte le dédain ou mieux l'ignorance de sa naissance et de son rang. A Rome, il vit de pair à compagnon avec les laquais de l'ambassade de France; il s'accoude dans les tavernes avec des gens tarés; il court les filles; il s'endette. Son gouverneur, se voyant traité avec la plus insultante désinvolture, prend le parti de retourner en Russie (1).

Nous retrouvons Bobrinski à Paris en 1785. La mauvaise opinion qu'on avait de nos mœurs attirait dès cette époque nombre d'étrangers à Paris. Les Russes aimaient notre cuisine, nos vins, nos théâtres et nos restaurants de nuit, un siècle avant d'aimer la France. Un de leurs poètes, von Visin, qui visita notre pays sous Louis XVI, donne, dans ses lettres à sa sœur, d'amusants détails sur la vie de la colonie étrangère à Paris. « Il n'y a, dit-il, aucune méthode dans la distribution du temps : on fait de la nuit le jour et du jour la nuit. Le jeu et le beau sexe occupent tous les instants. Pense, petite mère, qu'il y a par jour quatre spectacles, foires et promenades, et tout est rempli. Un des ponts sur la Seine se nomme Pont-Neuf : on tient pari avec les nouveaux venus dans la ville que chaque fois qu'ils passeront ce pont, ils rencontreront un prêtre, un cheval blanc et une femme perdue. Je passe exprès par ce pont, et chaque fois je fais les rencontres prévues... Voici la journée d'un étranger à Paris : il se lève tard, met un frac et une veste ou plutôt une douillette de peu d'apparence. Tout ébouriffé il court au

(1) *Rousski Archiv*, 1899, p. 222 et suiv.

Palais-Royal, y trouve une masse de filles, en prend une ou plusieurs qu'il emmène dîner chez lui. Il conduit à ses frais ces prostituées au spectacle, revient avec l'une d'elles à la maison et perd sa santé et son argent à tout jamais. Les hommes mariés vivent comme les célibataires, à cette différence près qu'ils ont de petites maisons à l'écart pour leurs fredaines. » Les courtisanes sont les reines de Paris. « Elles sont, dit le poète moscovite, couvertes de diamants des pieds à la tête et mises à ravir; elles ont les plus beaux équipages, des maisons, des jardins; en un mot, elles regorgent de tous les biens de la terre. » Von Visin en arrive à cette conclusion que Paris « ne le cède en rien à Sodome et à Gomorrhe » (1).

Alexis ne peut se détacher de ce lieu d'enchantement, il s'y établit, il y prend domicile. « Je doute, écrivait M. de Vergennes, que l'impératrice ait beaucoup de satisfaction de M. Bobrinski. Sa conduite à Paris suppose un caractère très violent, une éducation manquée et de mauvais principes (2). » Le jeune écervelé fait d'étranges connaissances et se laisse entraîner, semble-t-il, à des menées politiques. Catherine suppose que c'est Frédéric II qui tient le fil de ces intrigues : « C'est une manigance d'Hérode, » écrit-elle à Grimm sous un souffle de colère (3). Entre temps, Bobrinski se livre aux plus basses galanteries et aux pires désordres. A Saint-Denis, il chante pouille au maître de poste qui lui réclame le prix des chevaux, puis se jette sur lui et le roue de coups; une femme qui accompagne Bobrinski crie et cogne encore plus fort que lui. La police intervient. Mais on étouffe l'affaire,

(1) *Lettres de France de von Visin à sa sœur*, traduites par une Russe.

(2) Affaires étrangères, vol. CXVI, fol. 343; le comte de Vergennes, 13 septembre 1786.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 376; Schérer, *Melchior Grimm*, p. 283.

« M. Bobrinski n'étant pas un simple officier russe (1). »
Le jeune débauché n'a bientôt plus un sou vaillant dans sa poche. Il est la proie d'usuriers, d'intermédiaires véreux; il se débat entre leurs mains crochues. Des poursuites s'entament contre lui. Il est harcelé de citations, assailli de papiers de justice, et, s'il jette les yeux sur ces grimoires, il s'y voit traité non pas comme un gentilhomme russe de très noble naissance, mais comme un débiteur récalcitrant. Pour se tirer d'embarras, il compte sur l'une de ces chances qui sont le suprême espoir des prodigues, un miracle de la munificence impériale. Or ce secours attendu, désiré, n'arrive pas.

La tsarine ne se doute point de l'étendue des extravagances de Bobrinski qui a fait des billets pour des sommes considérables, un, entre autres, d'un demi-million de livres sur lequel le détenteur consent à perdre la moitié si on le paye sur-le-champ. Elle écrit tranquillement à Grimm : « Il est fâcheux que M. Bobrinski s'endette, il connaît son revenu ; il est fort honnête ; passé cela, il n'a rien. » C'est toujours la même idée qui revient dans ses lettres : le jeune homme peut et doit se suffire à lui-même, « il est très en état de payer (2). » Elle ne commence à s'inquiéter que le jour où son ambassadeur à Paris, M. Simolin, l'avertit du préjudice que peuvent causer les incartades de Bobrinski à la réputation de son auguste mère. Grimm doit alors, au prix d'interminables ennuis, suivre et surveiller le mauvais sujet, agir secrètement auprès du comte de Vergennes, au besoin acheter la patience des officiers de justice. Indulgent aux faiblesses d'autrui, le ministre de Louis XVI emploie son autorité à mettre le prodigue hors des atteintes de ses

(1) Affaires étrangères, vol. CXVII, fol. 107.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 400.

victimes et à le soustraire à ses juges, et Catherine reconnaît ses services par un cadeau de fourrures à Mme de Vergennes (1).

Il faut absolument tirer de Paris le « jeune voyageur ». On pourrait, insinue Catherine, l'envoyer en Angleterre « où il y a des vaisseaux russes sur lesquels il lui prendra peut-être fantaisie de s'embarquer pour faire une campagne ». — « Si vous le voyez extrêmement nécessiteux pour partir, ajoute l'impératrice, vous pourriez lui avancer jusqu'à concurrence de mille louis, mais rien de plus. Il sera bon, je pense, de lui faire goûter un peu de la détresse de cette espèce-là (2) ! » Elle n'est pas fâchée que Bobrinski souffre et pâtisse. « Peut-être la nécessité le corrigera-t-elle. » Après de longues tergiversations, Alexis se décide à passer la Manche, à la fin de 1787. « N'est-il pas vrai, disait sa mère, que c'est une tête qui meurt toujours de peur qu'on n'empiète sur elle le droit de la mener et qui, crainte d'être menée à droite, s'en va toujours à gauche (3) ? »

A Londres, Bobrinski tombe dans les filets d'une certaine Elliot, femme galante sur le retour, intelligente, sèche et pratique et qui se cramponne avec méthode. Pendant quelque temps on perd la trace des deux amoureux qui voyagent ; on craint que l'aventure ne se termine par un mariage déshonorant pour Alexis. Au cri de ses créanciers, la police de George III s'émeut. Précipitamment il quitte Londres qui, aux yeux de ses protecteurs, offre encore plus de dangers que Paris, parce que « là, aucun éclat ne peut être prévenu par voie d'administration que la constitution anglaise n'admet pas ». A

(1) Schérer, *Melchior Grimm*, p. 286.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 401.
(3) *Id.*, t. XXIII, p. 424.

bout de ressources, le fils de Catherine s'achemine, la tête basse, vers la Russie (1).

Au moyen de lettres très humbles et que l'on croirait dictées par le plus profond repentir, l'enfant prodigue espère détourner la foudre qui le menace. Catherine affecte de croire à sa contrition. « A présent nous capitulons, annonce-t-elle à Grimm en avril 1788; il m'a écrit une lettre de regrets qu'il a de s'être ruiné. » Elle consent « à passer l'éponge sur sa conduite », à condition qu'on n'entende plus parler de lui. Elle l'oublie à Revel, sur les bords de la Baltique, le laisse sans nouvelles, sans argent; il y crève d'ennui. « Je sais très bien, lui fait-elle malicieusement observer, que Revel n'est pas Paris ni Londres, que vous vous y ennuyez d'y être; mais il est bon pour vous d'y être. Faites-y des réflexions qui vous corrigent un tantinet. » Le moindre souvenir provoque chez Bobrinski des effusions de reconnaissance. « De quelle sensation mon âme fut émue, écrit-il à sa mère, lorsque je lus la lettre de Votre Majesté!... Je peux assurer que ni les agréments du séjour de Paris ni ceux de Londres n'ont été les causes principales de mon long séjour en ces pays : toutes les capitales me seraient assez égales ou indifférentes dès le moment que je serais privé de votre protection (2). » Il sollicite un grade dans l'armée : Catherine fait la sourde oreille. « Comment voulez-vous, demandait-elle à Grimm, qu'on mette un panier percé comme cela à la tête d'un régiment? Cela n'a ni expérience ni sens commun... Je le suppose à peu près bon à rien, quoiqu'on dise qu'il ne faut jamais désespérer des jeunes gens. » On prête à Catherine l'intention de donner au jeune Bobrinski le duché de Courlande :

(1) *Rousski Archiv*, 1899, p. 233.
(2) *Id.*, 1899, p. 235.

« Malgré le tendre intérêt qu'elle doit prendre à ce jeune homme, observe un diplomate, elle n'a rien fait qui puisse annoncer qu'elle lui destine un sort si brillant (1). »

Tout fait silence autour du malheureux Bobrinski pour le laisser sous le poids du désœuvrement et de la solitude. Il a conscience de sa propre misère, et un travail intérieur s'ébauche en lui. Il cherche le salut dans la mariage et épouse, à trente-trois ans, la fille d'un officier, Anna Oungern-Sternberg, une personne d'humeur modeste et de ton tranquille. « Comment n'avez-vous pas eu peur de prendre pour mari ce mauvais sujet » ? lui demande l'impératrice, le jour où les jeunes époux font leur visite de noces au Palais d'Hiver. Le ménage vit très retiré aux environs de Dorpat (2). Bobrinski doit bon gré mal gré se plier aux lois de la saine économie qu'il a pendant quinze ans si joyeusement méprisées. Du capital que Catherine lui avait constitué, il ne lui reste presque plus rien. Le prestige de sa naissance n'impressionne plus les fournisseurs ni les marchands au point d'étourdir leur prudence professionnelle. Il ne trouverait plus de prêteurs.

C'est dans sa maussade solitude d'Ober-Pahlen que lui parvient, en novembre 1796, la nouvelle de la mort de Catherine II et de l'avènement de Paul Ier. Le changement de règne n'éveille dans toute la Russie qu'inquiétudes et terreurs. La colère du maître s'appesantit sur tous ceux qui ont trahi son père et édifié la fortune de sa mère. Bobrinski se croit dévoué aux premières vengeances de l'empereur qui ne pourra lui pardonner sa naissance, l'injure faite à Pierre III. Mais le justicier a de bizarres mouvements d'humeur et des accès imprévus de générosité. Paul se prend de sympathie pour Bobrinski

(1) Affaires étrangères, vol. CXVIII, fol. 312; Ségur, 5 août 1786.
(2) *Rousski Archiv*, 1899, p. 239.

qui avait les mêmes droits que lui à la tendresse de Catherine et qui ne paraît pas avoir été mieux traité. Réparer publiquement les torts de la défunte impératrice, c'est pour Paul une façon de les mettre en lumière et de discréditer cette grande mémoire. Des courriers impériaux vont chercher en Livonie le fils naturel de Catherine et d'Orlof et l'amènent tout tremblant à Pétersbourg. Le tsar le reçoit à bras ouverts, le loge dans son palais, le fait dîner à sa table et lui confère sur-le-champ un grade élevé dans l'armée. Alexis, dans ses lettres à sa femme, exprime naïvement sa surprise et son émotion. Il croit toucher à la fortune. Mais un mois ne s'est pas écoulé que le capricieux empereur se désintéresse entièrement de lui. Il prend alors le parti de retourner sans tapage dans ses terres (1). On le perd de vue. De la seconde moitié de sa vie, on ne sait presque rien, probablement parce qu'elle fut la plus honnête. Il eut un fils, Alexis, dont il dirigea avec soin l'éducation et qu'il entoura de conseils. Il était de ces gens dont parle le moraliste qui donnent de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

Ce qu'il faut retenir de cette trop longue histoire, c'est la parfaite indifférence de Catherine à l'égard de Bobrinski, son fils, élevé à l'aventure par des laquais, privé de toute sollicitude morale, livré à son sort. Avec quelle désinvolture elle se dégage des liens qui l'attachent à ce garçon! Tant pis pour lui s'il tourne mal! La souveraine montre tout au plus une vigilance intéressée, quand les désordres du jeune étourdi font scandale. Suivant une opinion fort accréditée à la cour de Catherine et que Langeron rapporte dans ses Mémoires en partie inédits, deux

(1) *Rousski Archiv*, 1899, p. 240 et suiv.

autres enfants seraient issus du commerce illicite de l'impératrice et de Grégoire Orlof, deux filles, les demoiselles Aleksiéef, dont l'une aurait été la femme du général Buxhœvden, gentilhomme esthonien, et l'autre la femme du poète allemand Klinger, l'auteur de *Sturm und Drang*, qui, comme l'on sait, se fixa de bonne heure en Russie (1). S'il était vrai que les demoiselles Aleksiéef fussent nées aussi près du trône, elles auraient eu à se plaindre plus encore que Bobrinski de l'égoïsme de Catherine; car à aucun moment l'impératrice ne s'est occupée d'elles. L'exemple de Bobrinski suffit à montrer que la nature ne l'avait point faite pour être une mère tendre, attentive et dévouée. Toutes les ardeurs de son âme se portaient d'un autre côté. On en arrive à penser que le grand-duc Paul n'aurait jamais tenu une grande place dans son cœur, alors même que les circonstances de la politique n'eussent point élevé entre la mère et le fils d'infranchissables barrières. On en arrive à se demander si la tendresse que Catherine témoignait si bruyamment à ses petits-enfants était un sentiment profond : peut-être était-ce simplement par amusement, par besoin d'excitation et pour tourmenter le grand-duc Paul qu'elle comblait de caresses Alexandre et Constantin.

II

La famille du grand-duc Paul s'augmenta rapidement. Il eut, après Alexandre et Constantin, une série — Cathe-

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, t. XXII. — Cf. Helbig, *Russische Günstlinge; Rousski Archiv*, 1884, t. II, p. 212; Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 103.

rine disait une kyrielle — de filles, six bien comptées, et, en dernier lieu, pour achever d'assurer sa sécurité dynastique, un troisième fils, Nicolas, qui recueillit en 1825 la couronne de son frère aîné; un quatrième, Michel, qui naquit en 1798, Paul étant empereur. « J'aime infiniment mieux les garçons que les filles », déclarait l'impératrice (1). L'arrivée d'Alexandra, au mois de juillet 1783, n'eut pas de bienvenue. Catherine était d'avis que « les princesses de Russie » seraient malheureuses, insupportables et difficiles à marier. « Elles ne sauront s'accommoder à rien, tout leur paraîtra mesquin; elles seront aigres, acariâtres, critiqueuses, belles, inconséquentes, se mettant au-dessus des préjugés, de l'étiquette, du qu'en dira-t-on; elles auront sans doute leurs chalands, mais tout cela donnera dans des travers sans nombre (2). » Catherine accueillit plus favorablement la naissance de sa seconde petite-fille, Hélène. « La belle Hélène est bien nommée, dit-elle; car cette enfant est d'une grande beauté, et voilà pourquoi je l'ai nommée Hélène... On dit qu'elle me ressemble et je me sens quelque faiblesse pour elle (3). » Cette jolie enfant vit le jour en décembre 1784. Elle fut suivie de Marie, de Catherine, d'Olga qui mourut en bas âge, et enfin d'Anna, — dame Anne, comme l'appelait sa grand'mère — qui faillit épouser Napoléon Ier.

Voir « grandir cette marmaille (4) » fut une joie pour Catherine. La fécondité de sa bru faisait son étonnement et son admiration. « Vraiment, lui disait-elle, vous excellez dans l'art de mettre des enfants au monde (5) ! »

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 281, lettre à Grimm.
(2) *Id.*, t. XXIII, p. 92.
(3) *Id.*, t. XXIII, p. 326 et 327.
(4) *Id.*, t. XXIII, p. 497.
(5) *Id.*, t. XV, p. 166, lettre du 9 octobre 1789.

Ces couches rapprochées ne paraissaient point ébranler la santé de Marie Féodorovna. Elle ne se portait jamais mieux que quand elle était « grosse à pleine ceinture (1) ». Forte de carrure, elle avait dans ces circonstances un air particulièrement imposant, et son fils Constantin disait assez crûment qu'il « n'avait vu de sa vie ventre pareil et qu'il y avait place pour quatre personnes (2). » Quand le moment de la délivrance approchait, elle ne gardait près d'elle qu'une sage-femme et ne permettait aux médecins de l'assister que par des conseils donnés d'un cabinet voisin : on n'avait pas entièrement renoncé aux habitudes de la Russie du seizième siècle où les médecins, quand ils avaient une tsarine ou quelque grande dame à soigner, n'étaient pas même admis à voir son visage et ne pouvaient lui tâter le pouls qu'à travers une mousseline (3). La grande-duchesse, lorsqu'elle avait « régalé » sa belle-mère d'une nouvelle petite-fille, recevait généralement un cadeau en argent, un bon d'une trentaine de mille roubles sur le trésor impérial. Leurs Altesses, n'étant pas riches, se hâtaient d'en faire toucher le montant. Si l'on s'en rapporte au marquis de Vérac, il leur arriva, en 1783, une mortifiante aventure; on ne put leur payer leur mandat, la caisse était vide (4).

La tsarine avait fait litière du droit des parents et pris à sa cour Alexandre et Constantin pour s'occuper seule d'élever ces jeunes princes qui continuaient la race,

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 124.

(2) *Id.*, t. XXIII, p. 678.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 125; le baron de Keller, 27 mai 1788. — L'accoucheur qui assistait à cette époque la grande-duchesse était le baron Joseph Mohrenheim, aïeul du baron Arthur Mohrenheim qui représenta la Russie à Paris sous le règne d'Alexandre III.

(4) Affaires étrangères, vol. CXI, fol. 263; le marquis de Vérac, 7 septembre 1783.

qui seraient probablement appelés un jour à régner. On s'explique moins qu'elle se soit arrogé le même pouvoir sur leurs sœurs, de petites princesses destinées à se marier dans des cours étrangères et qui jamais, sans doute, ne pèseraient d'un grand poids sur l'histoire. Paul et Marie furent écartés du berceau de leurs filles. S'ils ne restèrent pas aussi étrangers à leur éducation qu'à celle de leurs fils, ils le durent surtout aux bons offices de la gouvernante que l'impératrice plaça auprès de ses petites-filles, Mme de Lieven.

Au moment où se leva son étoile, Charlotte de Lieven, veuve à vingt et un ans d'un major-général qui s'était ruiné, vivait dans un faubourg de Riga d'une rente de 2,000 roubles sauvée du naufrage et de quelques charités discrètes : elle avait quatre enfants à sa charge. La fortune, sans qu'elle la cherchât, vint la prendre par la main. Ses qualités mondaines, son esprit, ses grâces simples avaient frappé de bons juges qui l'avaient recommandée à Catherine. En 1783, l'impératrice l'appelle à sa cour pour diriger l'éducation de ses petits-enfants. La proposition, si flatteuse qu'elle soit, est inquiétante pour une conscience délicate. Ce qu'on raconte des désordres de la souveraine fait craindre à la jeune femme qu'il n'en coûte à sa dignité de vivre sous son toit. Ce qu'elle sait des relations de Catherine et de Paul lui fait appréhender qu'il n'y ait dans le sein de la famille impériale trop de défiances à combattre, trop de révoltes à apaiser, trop de querelles intérieures à arranger. Le gouverneur de Riga, le comte Braun, ne vient pas à bout de ses hésitations et de ses scrupules; il décide enfin, malgré elle, qu'elle partira pour Saint-Pétersbourg (1). Mme de

(1) Blum, *Ein russischer Staatsmann*. Leipzig, 1857, t. II, p. 458.

Lieven était une femme de grand cœur, de belle intelligence, de raison ferme, dévouée, discrète et simple. Elle inspira bientôt à l'impératrice, comme à tout le monde, une sympathie où l'affection, le respect et l'estime se mêlaient également. Elle se multiplia au service de ses élèves. Sa tâche fut difficile. Grâce à la droiture de son jugement et au sens juste des situations qu'elle avait à très haut point, elle put, sans encourir la disgrâce de l'impératrice, intéresser dans une certaine mesure le père et la mère à l'éducation de leurs enfants et quelquefois prendre leurs avis. Contre toute attente, la gouvernante, bien que choisie par Catherine et ouvertement aimée par elle, réussit à s'établir dans la confiance de Paul et de Marie. « Elle avait, disait plus tard une de ses élèves, le tact du commandement, et il fallait bien qu'elle l'eût pour avoir si bien dirigé la légion féminine qui se trouvait sous ses ordres. Nous étions entourées de beaucoup de monde, et la comtesse manœuvrait de manière à satisfaire à la fois l'impératrice et nos parents; ce qui prouve combien la comtesse Lieven savait se conduire (1). » Pendant près d'un demi-siècle et sous quatre règnes, Mme de Lieven jouit sans tumulte et sans faste d'une faveur continue. L'éclat de ses services valut à ses fils honneurs et dignités. L'aîné fut ministre de l'instruction publique sous Nicolas Ier; le cadet, d'esprit et d'intelligence médiocre, est surtout connu par sa femme, la brillante princesse de Lieven, l'étoile de la société diplomatique de son temps, l'amie de Metternich et de Guizot, dont un historien a retracé naguère avec une vive sympathie l'existence si remplie et si tourmentée (2).

(1) *Sbornik*, t. XCVIII, p. 11, note de la grande-duchesse Marie Pavlovna.

(2) M. Ernest Daudet, dans *Une vie d'ambassadrice au siècle dernier*.

L'année même où Catherine confiait à Charlotte de Lieven sa petite-fille Alexandra, elle songeait à donner un précepteur à ses petits-fils. Alexandre avait six ans, Constantin quatre. Chez l'aîné le besoin de comprendre s'éveillait. Non seulement il demandait la raison de toutes choses, mais il était très difficile à satisfaire. « Son excessive curiosité, écrivait Catherine en 1782, fait que sa bonne le gronde pour quitter son livre, comme les autres enfants sont grondés pour le prendre (1). » Grimm envoyait des cartes, des livres, un planisphère, une imprimerie de poche, qui, grâce à M. de Vergennes, put sortir de France sans payer de droits (2). De ce que le petit Alexandre, « ce porteur de couronne en herbe », adorait la lecture, la grand'mère augurait « qu'il ne serait jamais conquérant (3) ». Pour tirer parti de ces heureuses dispositions, il fallait un précepteur attentif et judicieux. Catherine choisit Nicolas Soltikof.

Attaché à la maison du grand-duc, le comte Soltikof avait obtenu de la jeune cour plus de confiance et d'amitié qu'il n'en méritait. Tout à la dévotion de Catherine, il était chargé, semble-il, d'écouter aux cloisons, de provoquer des confidences et de rapporter à son auguste souveraine ce qui se disait dans l'entourage de Paul. C'était un énigmatique personnage, d'une honnêteté douteuse. Il avait, suivant Langeron, de singulières libertés d'allure. « Nicolas Soltikof était une espèce de singe, dégingandé, bancal, bossu, très petit et très jaune. Lorsqu'il mettait sa chemise, il manifestait tous ses

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 231.

(2) *Id.*, t. XLIV, *passim*. Grimm envoyait également des friandises, des pâtes d'Auvergne.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 257. C'est ce que Catherine appelait les « prophéties prévoyantes et les commèreries des grands'mères », *ibidem*, p. 72.

attraits à la foule des généraux, des colonels qui formaient un cercle autour de lui. » De grands seigneurs russes, Potemkin entre autres, avaient pris l'habitude « de recevoir en faisant leur toilette dont aucun détail n'était dérobé aux témoins ». Langeron s'étonne de l'éclatante fortune de Soltikof : « C'était un homme sans esprit et sans talent (1). » Son témoignage s'accordait avec celui de Gribovski, secrétaire d'État, qui nous dépeint Soltikof « maigre, mal bâti, le nez court et pointu, le visage entièrement rasé, les vêtements toujours déboutonnés, s'appuyant sur une canne pour marcher et remontant sans cesse ses culottes d'un mouvement nerveux de la main (2) » ; habile courtisan sans doute, souple et fin, mais caractère faible et esprit peu profond. En entrant en fonctions, Soltikof fut pourvu par la tsarine d'une Instruction qui ne comprenait pas moins de sept chapitres (3).

Catherine fit heureusement intervenir dans l'éducation de ses petits-fils un homme d'intelligence fière et hardie, une des meilleures recrues de l'armée philosophique d'Occident, le Suisse Frédéric-César de La Harpe. Né en 1754 d'une famille vaudoise qui avait quelques liens de parenté avec celle de notre fameux critique littéraire, La Harpe avait quitté la magistrature de son pays pour accompagner en Italie le frère et le neveu du favori Lanskoï. L'impératrice l'appela en Russie en 1783. L'amie des philosophes ne jugeait pas mauvais

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX, fol. 419.

(2) *Zapiski*, p. 6.

(3) Voir Bogdanovitch, *Istoriia Imperatora Alexandra I*, t. I, pièces justificatives. — La musique était rigoureusement exclue du programme : « Point de clavecin ; MM. Alexandre et Constantin râcleront ou joueront, s'ils veulent, sans apprentissage. » (*Sbornik*, t. XXIII, p. 334, lettre à Grimm.)

d'introduire chez ses futurs héritiers un levain de libéralisme. Elle prodigua au jeune républicain des témoignages de confiance et d'amitié. On sait que, dès la première aube de la Révolution, elle déclara la guerre aux doctrines du siècle qu'elle avait saluées avec enthousiasme en d'autres temps. La Harpe avait des ennemis qui réussirent à le rendre suspect à Pétersbourg. En 1794, il perdit son emploi. Il retourna dans ses montagnes où le souffle révolutionnaire avait pénétré. Il y engagea une lutte acharnée contre le patriciat de Berne. Il y gagna l'amour et l'admiration du petit peuple vaudois et y connut la gloire.

La Harpe était Suisse ; Mme de Lieven, originaire du pays baltique, était Allemande par le sang et l'esprit. Que les enfants de la noblesse, que les enfants impériaux fussent élevés par des étrangers, c'est ce dont l'orgueil national commençait à souffrir. Le chauvinisme intellectuel et le protectionnisme moral ne devaient triompher en Russie que sous Nicolas Ier ; mais, dès l'époque de Catherine, on entend des protestations contre l'ingérence des précepteurs français ou allemands dans l'éducation nationale. Fédor Golovkin blâme énergiquement « ce choix imprudent et scandaleux d'instituteurs étrangers qui, dans Paris perruquiers sans pratique ou histrions sans succès, viennent professer en Russie l'impudence et l'immoralité (1). » On leur reprochait de couper une à

(1) Comte F. Golovkin, *la Cour et le règne de Paul Ier, portraits, souvenirs et anecdotes*, p. 212. — « A Pétersbourg et à Moscou, écrivait Alexandre Vorontsof, les gens prétendus éclairés ont soin de faire apprendre le français à leurs enfants, les entourent d'étrangers, leur donnent à grands frais des maitres à danser et de musique et ne leur font pas apprendre la langue paternelle : de sorte que cette belle éducation, d'ailleurs si coûteuse, mène à une parfaite ignorance de son pays. » Rostoptchin, dans ses *Pensées à haute voix sur l'Escalier rouge*, se livre à de violentes invectives

une toutes les racines par lesquelles leurs élèves tenaient à la Russie. Pétri par eux, le maître futur de la terre orthodoxe ne devait plus avoir, disait-on, aucune affinité de sentiment avec la nation; il était condamné à se sentir dépaysé, isolé dans son propre empire et à passer pour un faux Russe aux yeux du peuple qui gardait les idées et les mœurs moscovites et rampait dans la routine. Pour prévenir ce mal, ce n'étaient pas seulement les précepteurs étrangers qu'il aurait fallu chasser hors des frontières, c'étaient aussi les idées étrangères auxquelles Pierre avait ouvert toutes grandes les portes de son empire. Le réformateur avait mis pour plus d'un siècle le désarroi dans l'âme nationale; il fallait s'y résigner et patienter.

Pour les choses de l'esprit, Catherine aimait à faire appel aux étrangers; mais pour l'amour, elle s'en tenait aux Russes. Potemkin était l'ami nécessaire, le conseiller de toutes les heures, le premier ministre de fait; il était l'économe, le confident des plaisirs impériaux qu'il avait renoncé à partager. Il lui importait surtout d'empêcher que Catherine s'attachât à quelque amant qui eût pu s'emparer d'un ascendant durable; ce qui convenait à ses intérêts, c'était que la tsarine promenât ses galanteries banales parmi de jeunes officiers sans intrigue et sans art. Ermolof, qui recueillit en 1784 la succession de Lanskoï, se montrait plus étonné que personne de sa faveur subite. C'était un gros garçon doux, discret, humblement passionné. Bezborodko, le ministre de Catherine

contre les précepteurs français. Voir Rambaud, *Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution (Revue politique* du 29 juin 1878). — Cf. Joseph de Maistre, *Première lettre sur l'éducation publique en Russie* (*Lettres et Opuscules inédits*, p. 306) : « Ce sont toujours non seulement des hommes médiocres, mais souvent gangrenés et même flétris, qui viennent sous le pôle offrir leur prétendue science pour de l'argent. »

qui voyait de très haut et de très près le monde de la cour, parle du favori comme d'un homme sérieux, un peu guindé, un peu solennel et recherchant la compagnie des gens instruits (1). Sans verve, sans gaieté, il ne pouvait plaire longtemps à la tsarine. Au bout d'un an, elle le dota et le congédia. Potemkin mit en avant un jeune cavalier, fort séduisant de sa personne, amusant causeur, Alexandre Mamonof, M. l'habit rouge, comme le nommait Catherine qui traçait ainsi son portrait : « M. l'habit rouge n'est rien moins qu'une personne ordinaire; cela pétille d'esprit, sans jamais courir après; cela narre parfaitement, et cela est d'une gaieté rare; enfin, cela est pétri d'agréments, d'honnêteté, de politesse et d'esprit; en un mot, cela ne se mouche pas du pied (2). » Mamonof, qui pendant le voyage de Crimée étonnait Joseph II par son audacieux entregent et ses familiarités hasardeuses, n'avait point le cynisme ingénu d'un Lanskoï : il éprouvait quelque honte de ses élans passionnés pour une maitresse qui avait deux fois son âge. Mais les exigences de son ambition passaient avant ses scrupules. Un jour vint cependant où il rompit cette chaîne dorée pour épouser une héritière très entourée et très courtisée (3).

Le grand-duc Paul avait peine à surmonter le dégoût que lui causaient ces crises périodiques d'alcôve. Il ne donnait point dans la débauche du siècle; il parlait de la vertu avec respect, avec émotion. C'était chez lui un penchant naturel, c'était aussi une attitude. Les mœurs de sa mère lui répugnaient : il voulait frapper les esprits

(1) *Archives Vorontsof*, t. XIII, p. 82 et 111.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 392.
(3) Sur Ermolof et Mamonof, voir Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 347 et suiv.

par le contraste. Des amants de rencontre entraient en partage de la souveraineté, dominaient dans le conseil de la couronne, usaient et mésusaient de la faveur : l'héritier souffrait de se voir évincé par ces aventuriers. Il nourrissait contre eux une haine concentrée, et semblait préparer ses vengeances pour le jour où il serait le maître. L'impératrice prévoyait les représailles qu'il ne manquerait pas d'exercer. « Ton avenir m'inquiète, écrivait-elle à Mamonof. Ton père est riche, je t'ai fait riche, toi aussi. Mais, après moi, que deviendras-tu, si je ne te mets en sûreté? » Et, soit dévouement, soit lassitude et désir secret de rupture, elle s'offrait à négocier pour lui un brillant mariage. « Tu sais que feu la comtesse Bruce fut la meilleure amie de ma jeunesse. En mourant, elle m'a confié sa fille unique; elle a seize ans et j'ai le droit de disposer de sa personne. Épouse-la! Tu feras de cette petite fille une femme selon tes goûts, et tu deviendras l'un des premiers richards de la Russie (1). »

Autant que l'on peut en juger d'après les écrits de Ribeaupierre, un gentilhomme suisse qui était allé chercher fortune sur les bords de la Néva et qui vivait sur un pied d'intimité avec Mamonof, ce favori, parvenu si haut, parti de si bas, n'était point saisi par le vertige. Homme de tact, il témoignait au grand-duc plus d'égards que ses prédécesseurs. Il faisait des avances. Paul ne lui en savait aucun gré; il était de ces ombrageux, de ces renfrognés qui n'aiment pas qu'on s'occupe d'eux et qui s'emportent pour un procédé obligeant presque autant que pour une insulte. La grande-duchesse avait plus de souplesse dans le caractère, et les amabilités de Mamonof ne la trouvaient pas tout à fait insensible. Sans dépasser à

(1) *Rousski Archiv*, 1877, t. I, p. 467, *Mémoires* de Ribeaupierre.

son égard les bornes d'une indifférence courtoise, elle le priait quelquefois à dîner, elle l'invitait au jeu, elle s'entretenait familièrement avec lui au risque d'éveiller chez l'impératrice quelque jalousie (1). Nous aurions tort de lui reprocher le contraste entre la sévérité dont elle se piquait pour elle-même et l'indulgence dont elle usait vis-à-vis des autres. Par prudence ou par charité, elle feignait d'oublier, quand on ne l'obligeait pas à s'en souvenir, les liens scandaleux qui unissaient la tsarine à un Ermolof ou à un Mamonof. Dans la société du dix-huitième siècle et particulièrement en Russie, la vertu devait se montrer tolérante.

Avec Catherine le grand-duc était rude et blessant, la grande-duchesse, douce et patiente. Le prince de Ligne, dès son arrivée à la cour de Pétersbourg, avait été frappé de la différence de leur attitude. « Lorsque l'impératrice parlait au grand-duc, il faisait une révérence froide et respectueuse, et se retirait. Pourquoi, lui disais-je, voulez-vous avoir, Monseigneur, l'air d'un courtisan disgracié? Voyez le plaisir que lui fait Mme la grande-duchesse qui est un ange, lorsqu'elle lui répond avec cet air caressant qui l'enchante; elle est à son aise avec elle, et Votre Altesse ne veut ni y être ni qu'elle y soit (2). » Il semble que Catherine ait été un peu étonnée et un peu gênée d'avoir une belle-fille de mœurs aussi pures et de tenue aussi sévère. Elle n'allait point jusqu'à lui reprocher ses qualités domestiques; mais elle en parlait avec une pointe d'ironie. C'est ainsi que, faisant un jour confidence à Grimm de ses ambitions de grand'mère, elle disait à propos des filles de la grande-duchesse Marie

(1) Cf. les *Mémoires* de Garnovski dans la *Rousskaia Starina* de 1876, t. XV.

(2) *Mélanges militaires*, t. XXVII, p. 13.

que volontiers elle les nommerait toutes, fussent-elles dix, du nom de leur mère et ajoutait : « Cela ferait, selon moi, qu'elles se tiendraient droites, qu'elles auraient soin de leur taille et de leur teint, qu'elles mangeraient comme quatre, qu'elles choisiraient avec soin leurs lectures et qu'elles parviendraient enfin au titre d'excellentes citoyennes, partout où elles seraient (1). »

L'existence retirée et bourgeoise du grand-duc et de la grande-duchesse se partageait entre Pavlovsk et une nouvelle propriété, Gatchina, dont il leur fut fait cadeau lors de la naissance de leur première fille. Gatchina était, au temps de la domination suédoise, une simple ferme. Après la conquête de l'Ingrie, Pierre le Grand la donna à sa sœur avec les villages voisins, villages de Finnois qui ont aujourd'hui encore des maisons bizarrement peintes en brun et en vert. Gatchina revint ensuite à la couronne. Après la tragédie de 1762, Catherine fit don de ce domaine à son complice, Grégoire Orlof : c'était le champ du sang, Haceldama. En 1766, le favori, s'étant épris des philosophes à l'exemple de sa maîtresse, sollicita Jean-Jacques Rousseau, qui se trouvait alors dans le comté de Derby, d'accepter l'hospitalité de Gatchina. « L'air y est sain, l'eau admirable ; les coteaux qui entourent différents lacs forment des promenades agréables, très propres à rêver. Les habitants n'entendent ni l'anglais ni le français, encore moins le grec et le latin ; le curé ne sait ni disputer ni prêcher ; ses ouailles, en faisant le signe de la croix, croient bonnement que tout est dit (2). » Rousseau déclina poliment l'invitation. « Vos offres obligeantes, répondit-il au prince, le ton dont vous me les avez faites et la description de l'habitation

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 92.
(2) Schilder, *Pavel I*, p. 186.

que vous me destinez, seraient très capables de m'y attirer, si j'étais moins infirme, plus allant, plus jeune et que vous fussiez plus près du soleil (1). » Racheté à la mort du prince pour 150,000 roubles, ce domaine passa en août 1783 aux mains du grand-duc Paul.

Le pays est peu accidenté : à peine aperçoit-on dans le lointain une chaîne de hauteurs qui va, en s'abaissant vers Saint-Pétersbourg, au golfe de Finlande. Mais il y a de grands arbres et de belles eaux, des perspectives ménagées avec goût, un vaste lac, le lac Blanc, bien encadré et qui éclate de lumière au soleil couchant. Le parc a quelque chose de majestueux, de sévère et de grand dont le visiteur est saisi. Le palais que s'était fait construire Orlof n'avait de remarquable que le large développement de ses façades et le grand nombre de salles et de chambres qu'il contenait. Il fallait à cette vaste demeure des dépendances proportionnées. Paul bâtit çà et là des pavillons pour les gentilshommes attachés à sa personne, une école, une église où officiaient tour à tour un prêtre orthodoxe, un prêtre catholique et un pasteur protestant, un hôpital, une grande écurie, une petite écurie, un chenil, des magasins et ateliers (2). Le luxe principal fut la caserne. Les manœuvres, les exercices à feu, les parades militaires avec armes luisantes et uniformes immaculés devaient bientôt absorber toute la vie de Gatchina. Tandis que Pavlovsk, accommodé aux goûts de Marie Féodorovna, se revêtait de grâce, Gatchina, sous l'impulsion de Paul, prenait l'aspect austère d'un camp prussien. C'est le lieu qui conserve le mieux sa mémoire et dans lequel il nous semble que nous vivons le plus familièrement avec lui.

(1) *Œuvres de J.-J. Rousseau, Correspondance*, lettre du 23 février 1766.
(2) Kobeko, p. 289 et suiv.

A Gatchina, le grand-duc Paul venait puiser des forces pour assister sans trop de colère aux spectacles qui l'irritaient et se résigner aux succès des gens qu'il ne pouvait souffrir. L'héritier, si humilié à Pétersbourg, relevait la tête en rentrant dans son château et y reprenait le sentiment de sa grandeur. Peut-être y avait-il dans son attitude une nuance de défi. A Gatchina il échappait à la surveillance de sa mère, et celle-ci en éprouvait quelque humeur. Elle saisissait tous les prétextes pour le rappeler à Pétersbourg. L'ambassadeur de Prusse nous la montre en 1788 alléguant des raisons d'économie : le séjour à la campagne augmente considérablement les dépenses de la cour ; rien que pour aller à Pétersbourg chercher les provisions et pour voiturer les officiers et maîtres d'hôtel il faut trente chevaux par jour (1) ! Catherine prenait ombrage des visites que le grand-duc recevait dans sa résidence. Il avait, une année, adressé de trop fréquentes invitations au corps diplomatique ; elle s'en plaignit ouvertement et les ministres étrangers durent espacer leurs visites.

L'homme à la mode parmi les ambassadeurs était le jeune et spirituel comte de Ségur. Bon sens et frivolité coquette, élégance incomparable et généreuse expansion, ce charmant Français réunissait les dons les plus variés de sa patrie. Il avait séduit la société russe et supplanté dans la faveur de la souveraine les ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre. Les instructions de M. de Vergennes lui prescrivaient « de mettre beaucoup de prudence dans sa conduite à l'égard du grand-duc et de la grande-duchesse, tant pour ne pas déplaire à l'impératrice que pour ne pas compromettre ces princes ; en même temps

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 125 ; Keller, 25 novembre 1788.

d'éviter toute liaison marquée avec eux et avec les personnes connues pour leur être dévouées (1) ». Mais il ne lui était pas interdit d'être aimable pour la jeune cour. Paul l'accueillit « avec une affection si vive qu'elle ressemblait à de l'engouement. » Il se refroidit dès qu'il vit l'intimité, la familiarité s'établir entre sa mère et le ministre de Louis XVI. Mais, durant la dernière année de sa mission, Ségur réussit à mettre le prince sur le pied de lui parler avec confiance et ouverture de cœur. Plus d'une fois Paul se plaignit devant lui « des désagréments de sa situation, de la peur qu'il inspirait et du triste sort que lui préparait une cour accoutumée à ne vouloir, à ne supporter que le règne des femmes. La déplorable fin de son père l'épouvantait; c'était son idée fixe ». En vain Ségur lui disait « que ses préventions le trompaient, que sa mère, loin de le craindre, le laissait constamment tenir sa cour comme il voulait et garder même près de lui, à peu de distance de Tsarskoïé-Célo, deux bataillons dont il nommait les officiers et qu'il disciplinait, armait et habillait à son gré, tandis qu'elle, sans nulle défiance, n'avait près de sa personne qu'une seule compagnie de la garde ». Le diplomate ajoutait judicieusement : « Quant aux malheurs que vous craignez pour l'avenir, croyez-moi, c'est en les redoutant qu'on les appelle (2). »

Observateur artiste, le comte de Ségur a bien saisi, bien dessiné dans ses *Mémoires* le caractère du grand-duc. « Paul Pétrovitch, écrit-il, joignait malheureusement à beaucoup d'esprit et de connaissances l'humeur la plus inquiète, la plus méfiante et le caractère le plus mobile. Souvent affable jusqu'à la familiarité et plus souvent hautain, despotique et dur, jamais peut-être on

(1) Rambaud, *Instructions données aux ambassadeurs*, t. II, p. 392.
(2) *Mémoires*, t. III, p. 533.

ne vit homme plus léger, plus craintif, plus capricieux, enfin moins capable de faire le bonheur des autres ni le sien... L'histoire de tous les tsars détrônés ou immolés était pour lui une idée fixe et toujours présente à sa pensée. Ce souvenir revenait comme un fantôme qui, l'assiégeant sans cesse, troublait les lumières de son esprit et offusquait sa raison... Dans tout autre rang où ce prince se fût trouvé placé, il aurait pu faire des heureux et l'être lui-même. Mais pour un tel homme, le trône, et surtout celui de la Russie, ne devait être qu'un écueil redoutable sur lequel il ne pouvait monter sans s'attendre à en être bientôt et violemment précipité (1). »

La jeune cour entretenait avec les envoyés de Prusse des relations plus fréquentes et plus familières qu'avec l'ambassadeur de France. Frédéric II, pendant les dernières années de son règne, fut représenté à Pétersbourg par le comte de Gœrtz qui excitait la verve railleuse de Catherine. « Il ne parle que par oui et par non, disait-elle; on pourra le ranger parmi le genre glacial. » Le baron de Keller remplaça Gœrtz et pénétra encore plus avant que lui dans l'intimité du grand-duc. Lors de son arrivée à la cour impériale, on l'avait séquestré dans un isolement dont il avait eu peine à sortir. Catherine resserrait ses liens avec Joseph II; de là, entre Pétersbourg et Berlin, des froissements, de l'aigreur, des soupçons. On disait couramment en Russie que « les forces de la monarchie prussienne avaient été portées par Frédéric II au delà des limites convenables pour ses voisins », et l'on se flattait de les y ramener. On persiflait Frédéric-Guillaume II, l'indigne héritier du grand Frédéric. Ce gros lourdaud de Gu — comme l'appelait

(1) *Mémoires*, t. II, p. 227; et t. III, p. 532.

Catherine — n'avait « aucune aptitude pour le gouvernement, quoiqu'on eût pu espérer beaucoup des profondes méditations où il s'était plongé pendant sa longue attente du pouvoir (1) » ; ses ministres, une bande d'aventuriers besogneux et cupides, le dominaient en flattant ses passions, en exploitant les défaillances de son esprit fantasque et mystique. Seul en face d'une cour hostile, le baron de Keller chercha un appui du côté du grand-duc Paul dont les inclinations prussiennes étaient connues. On suit pas à pas dans sa correspondance les efforts discrets qu'il fit, au début de sa mission, pour s'établir dans la confidence du prince. Paul, promptement séduit, l'appelle à d'intimes entretiens. Il déclare qu'il est de cœur avec Frédéric-Guillaume et prie l'ambassadeur d'assurer son maître « de son éternel attachement ». Il se plaint que la surveillance dont il est l'objet l'oblige à renfermer et à celer ses sentiments. L'impératrice soupçonne « sa partialité décidée pour le roi de Prusse » et s'en irrite. Naguère, afin de connaître le fond de ses pensées, elle lui a tendu un piège; elle lui a fait de fausses confidences pour essayer de lui persuader qu'elle souhaitait un rapprochement avec la cour de Berlin. Il s'insurge contre la politique de sa mère, contre l'alliance autrichienne qui place la Russie en état d'hostilité avec les Turcs. Il considère que l'empire a besoin de la paix pour rétablir ses finances et accomplir les réformes de son administration. Il voit tous les vices de la machine gouvernementale et son premier soin, une fois investi du pouvoir, sera de les abolir (2).

(1) Rapports de Roumiantsof dans Martens, *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie*, t. I, p. 136-138.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 125, dépêches du baron de Keller.

Les princes, au dix-huitième siècle, se plaisaient, comme on sait, aux entrevues secrètes, aux correspondances occultes, aux manèges clandestins. Ce ne fut ni l'intérêt piquant, ni l'émotion du mystère qui manqua aux relations du baron de Keller et du tsarévitch. Elles furent bientôt organisées avec toutes les précautions qu'auraient prises des conspirateurs pour préparer un crime d'État. Le Prussien faisait parvenir au grand-duc par un canal indirect des messages chiffrés; le prince les lisait et y répondait en cachette. Lorsque le soupçon de cette correspondance secrète s'accrédita à la cour, qui fut piqué dans sa curiosité et dans son amour-propre? Ce fut l'impératrice. Elle comprit qu'elle ne gagnerait rien à changer le soupçon en certitude. Ce qu'il eût fallu découvrir, c'étaient la nature et l'objet de ces communications clandestines. Les archives de Berlin nous apprennent que les déclarations platoniques d'amitié n'en faisaient pas toujours tous les frais; il y était souvent question des incidents de la politique. Il paraît bien que le grand-duc Paul s'aventura plus loin et qu'il se mit à correspondre par des voies cachées avec Frédéric-Guillaume lui-même. Les dépêches de Keller contiennent plus d'une allusion à des billets mystérieusement échangés entre le roi de Prusse et l'héritier de la couronne impériale; et c'est pourquoi elles intriguèrent si vivement le cabinet de Vienne qui réussit à en intercepter un certain nombre (1). Au mois de juillet 1788, l'ambassadeur prussien apprend qu'une escadre russe est mouillée à l'embouchure de la Vistule, devant cette ville polonaise de Dantzig que depuis le partage de 1772 les Prussiens couvent du regard; il s'inquiète, court chez le tsarévitch et, rentré chez lui, mande à Frédéric-Guil-

(1) Tratchevski, *Soiouz kniazei*. Saint-Pétersbourg, 1877, p. 407.

laume : « Je n'ai pas manqué de faire sentir au grand-duc combien une pareille nouvelle devait vous déplaire, et je ne doute pas qu'il ne se soit expliqué à ce sujet dans ses lettres avec Votre Majesté, comme je sais qu'il l'a fait sur la Pologne dans celles dont M. de Nesselrode est le porteur (1). » Ces lettres étaient écrites à mots couverts et en langage convenu ; le grand-duc y était appelé *maître Gren*, l'envoyé prussien *von D... B... G...* ; l'affaire de Dantzig devenait *l'affaire de M. Pallas* (2). C'est ainsi que le fils de Catherine, pour s'occuper, pour tromper son ennui, entretenait un petit commerce clandestin avec Frédéric-Guillaume et son envoyé à la cour de Russie. A cette époque, il subit, comme nous le verrons, une crise morale ; il est tout agité d'aspirations mystiques et dans son imagination inquiète fermente un besoin de religiosité sentimentale. Un invincible penchant le porte vers le roi de Prusse qui professe le même dédain que lui pour le scepticisme desséchant des philosophes, qui est pieux et souvent inspiré d'en haut.

III

L'idée de démembrer la Turquie et de rétablir l'empire grec au profit du second fils de Paul s'était emparée despotiquement de l'esprit de Catherine. On le constatait à des témoignages multiples et concluants. S'agissait-il d'introduire dans les écoles du peuple l'enseignement d'une langue étrangère, ce n'était pas le français ou l'al-

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 125, 1er août 1788.
(2) Tratchevski, p. 406. — Koberko.

lemand, c'était le grec et le grec moderne qu'elle entendait mettre au programme. Un diplomate pour qui les plus minces détails avaient leur importance envoyait à Versailles l'empreinte d'une médaille où l'impératrice indiquait nettement ses desseins : au milieu « les trois vertus théologales, debout sur les bords du canal de Constantinople ; la Charité tient le grand-duc Constantin ; l'Espérance lui montre l'étoile d'Orient qui est à l'horizon et un peu plus élevée au-dessus de la surface de la mer ; entre l'étoile et la figure de l'Espérance on distingue sur l'eau deux navires de grandeur inégale qui par la direction des voiles paraissent s'avancer vers Constantinople ; derrière la figure de la Foi est représentée la basilique de Sainte-Sophie ; le haut de la médaille est occupé par une gloire terminée par quelques nuages. L'inscription se rapporte à l'enfant et aux figures des trois vertus ; elle est composée de deux mots russes qui signifient *cum illis* (1). » La médaille ne suffit pas à la tsarine : il lui fallut un tableau où Constantin fût représenté tenant en mains le *labarum* des Grecs. Elle goûtait, comme on voit, les plaisirs d'imagination et possédait la science du décor et de la mise en scène.

A mesure que ses espérances grandissaient, que ses projets se dessinaient et se déployaient en traits plus marqués dans le lointain de l'avenir, elle sentait avec une perplexité plus cruelle que Paul, héritier de son trône sans l'être de sa politique, abandonnerait ses plans, s'il ne les trouvait à son avènement presque entièrement exécutés (2). Il fallait aller vite en besogne. La Tauride

(1) Affaires étrangères, vol. CVII, fol. 132 ; le marquis de Vérac, 10 septembre 1781.

(2) Affaires étrangères, vol. CXII, fol. 138 ; M. Caillard, 26 mars 1784. — « Tant que l'impératrice sera sur le trône, on parlera de cette chimère

qu'elle avait annexée devenait entre les mains de Potemkin une position menaçante pour la sécurité des Turcs. Elle bâtissait Sébastopol, elle improvisait une flotte qui en deux jours pourrait aller jeter l'ancre sous les murs du sérail. En même temps elle agitait la Caucasie et prenait sous sa protection le tsar de Géorgie. Enfin, dans les derniers mois de 1786, elle résolut d'entreprendre un voyage en grand appareil militaire dans le midi de la Russie et dans les provinces limitrophes de l'empire ottoman. A Kanéef, elle rencontrerait le roi de Pologne; à Kherson, l'empereur Joseph II, son ami, avec qui elle échangerait de solennels engagements, et les deux grands empires chrétiens, debout et en armes, n'attendraient plus qu'un signal pour descendre en Turquie.

Tout était mis en œuvre pour que ce voyage s'environnât d'une splendeur sans égale et pour que les cérémonies échelonnées tout le long de la route donnassent une impression d'éblouissement aux diplomates étrangers qui devaient faire cortège à l'impératrice. Catherine avait décidé, au dedans d'elle-même, d'emmener ses petits-fils. « La politique et sa tendresse se réunissaient pour l'affermir dans cette résolution ». Ce furent les préparatifs de départ faits par le gouverneur des deux enfants qui révélèrent au grand-duc les intentions de Catherine. Paul écrivit à sa mère une lettre « respectueuse et sensible » : il la suppliait de ne pas ajouter au chagrin qu'il éprouvait de la voir partir celui d'être privé de ses fils. Ce long voyage en hiver fatiguerait les enfants et les mille distractions de la route feraient tort à leurs études. Catherine ne se laissa pas fléchir. Elle aimait trop,

(la restauration de l'empire grec): elle tombera dans l'oubli aussitôt que le grand-duc aura pris les rênes de l'empire. » (Affaires étrangères, vol. CXX, fol. 145; M. Belland, 16 mars 1787.)

dit-elle, ses petits-fils pour vivre loin d'eux pendant plusieurs mois; elle avait besoin « sur ses vieux jours » de consolation, et « il lui était impossible d'être si longtemps éloignée sans avoir près d'elle quelqu'un de sa famille » « Emmenez-moi », lui dit Paul. Catherine, surprise de cette demande, répondit avec quelque embarras « qu'elle était très sensible à cette preuve de tendresse, mais que la présence du grand-duc et de la grande-duchesse ajouterait à un voyage déjà arrangé des difficultés d'autant plus grandes qu'il ne restait pas assez de temps pour s'y préparer ». D'ailleurs, les enfants ne pourraient demeurer seuls à Pétersbourg, loin de tous leurs parents (1). Marie Féodorovna, jouant sa dernière carte, fit auprès du prince Potemkin une démarche qui dut lui coûter beaucoup : « Je ne vois que vous, mon prince, lui écrivait-elle, qui puissiez venir à notre secours pour appuyer auprès de l'impératrice nos représentations et nos prières (2). » La lettre dut traverser toute la Russie pour rejoindre Potemkin qui préparait en Crimée des fêtes grandioses : la lenteur des courriers rendit inutile l'intervention du prince de Tauride.

Une circonstance fortuite vint à la dernière heure déranger les projets de la tsarine. Alexandre et Constantin, atteints l'un et l'autre d'une maladie de leur âge, la varicelle, bientôt suivie de la rougeole, ne purent se mettre en route au jour fixé. On avait préparé pour les équipages de Sa Majesté et pour ceux de sa suite plus de cent chevaux à chaque relais de poste. Les villes et les villages où le cortège devait passer, étaient envahis déjà par une multitude curieuse et frémissante. Si l'on eût différé le départ, ne fût-ce que d'une ou de deux

(1) Affaires étrangères, vol. CXIX, fol. 316 : Ségur, 26 novembre 1786.
(2) *Rousski Archiv*, 1879, t. I, p. 369.

semaines, on se fût imposé un surcroît de dépenses et la longueur de l'attente eût refroidi l'enthousiasme des foules. Catherine partit le 17 janvier 1787 sans ses petits-fils (1). « Elle éprouvait, dit Ségur, ce qui arrive à toutes les princesses trop constamment favorisées par la fortune : les plus légères contrariétés sont pour elles des chagrins et même des surprises (2). » Mécontente, elle dispensa Paul et Marie de venir lui faire leurs adieux à Tsarkoïé (3).

Pourquoi avait-elle si impérieusement exigé qu'Alexandre et Constantin la suivissent en Crimée? Les chancelleries se posaient la question et mettaient une certaine curiosité à en deviner la réponse, alors même que la tsarine avait depuis longtemps quitté sa capitale. Voulait-elle « faire couronner Constantin empereur des Grecs » ? « Elle aimait assez la gloire et les actions d'éclat, disait notre chargé d'affaires, pour concevoir un projet aussi ardu. » Voulait-elle, en emmenant les jeunes princes, s'assurer de la conduite de leur père dans le cas où l'absence de la souveraine porterait à une révolution (4)? Pétersbourg donnait des signes d'effervescence. Un ambassadeur écrivait : « Le mécontentement du peuple, accablé par la cherté du pain et les impositions extraordinaires occasionnées par le voyage de l'impératrice, serait bien à craindre si cette princesse n'était pas sûre des chefs qui sont restés ici à la tête des régiments des gardes (5). » Des personnes « bien placées pour être instruites » insinuaient que ce n'était point la politique

(1) Affaires étrangères, vol. CXX, fol. 38 ; Ségur, 17 janvier 1787.

(2) *Mémoires*, t. III, p. 5.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 123 ; le baron de Keller, 16 janvier 1787.

(4) Affaires étrangères, vol. CXX, fol. 41 ; M. Belland, 19 janvier 1787.

(5) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123 ; Keller, 23 janvier 1787.

qui avait suggéré à l'impératrice le désir d'emmener ses petits-enfants. Elle ne prétendait leur imposer ce voyage que pour avoir à sa suite leur maître de danse, le fameux Picq, que Sa Majesté applaudissait beaucoup au théâtre et qui, suivant la chronique scandaleuse, relevait quelquefois l'amant en titre, Alexandre Mamonof (1). La réputation si bien établie de Catherine autorisait les suppositions les plus malveillantes.

La maladie qui avait retenu à Pétersbourg les deux enfants se relâcha promptement, et l'impératrice reçut en route d'excellentes nouvelles. La grande-duchesse la tint au courant des progrès de Constantin « qui grandissait beaucoup », d'Alexandre « qui faisait des entrechats dans la chambre », de la belle Hélène « toujours jolie et de bien bonne humeur », de Marie, la plus petite, « qui était bien aimable d'avoir fait sa première dent avec moins de bruit qu'il n'y avait à appréhender (2) ». Catherine n'entendait point que pendant son absence l'action des parents s'exerçât trop librement; elle avait pris ses précautions et donné à Soltikof des ordres minutieux. Jour par jour Soltikof devait l'informer de ce qui se passait ou se disait dans la famille impériale. Paul se sentait surveillé. Il disait avec quelque amertume au baron de Keller, l'envoyé prussien, qui se flattait que leurs relations seraient moins gênées pendant le voyage de la tsarine : « Nous serons toujours entourés d'argus (3). »

Au risque de rouvrir un débat pénible, l'impératrice exigea que ses petits-fils vinssent à sa rencontre à Moscou et rentrassent avec elle à Saint-Pétersbourg. Il fallut se

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123, 13 janvier 1787.
(2) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 667-690.
(3) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 121, 29 décembre 1786.

résoudre à les laisser partir. Alexandre ne se tenait pas de joie, écrivait Soltikof à l'auguste grand'mère; le bon petit diable s'imposait une diète sévère et renonçait aux jeux dangereux de peur d'être malade au moment de se mettre en route; bien mieux, il forçait son frère Constantin à prendre les mêmes précautions (1). Paul et Marie demandèrent l'autorisation d'accompagner leurs enfants à Moscou. « On a de fortes raisons pour croire que Sa Majesté ne permettra jamais à son fils de voyager en Russie, écrivait à M. de Montmorin le chargé d'affaires Belland (2). Elle sait que ce prince est aimé et qu'il n'a dépendu que de lui de monter sur le trône. Quoiqu'elle soit sûre de la façon de penser de son fils à cet égard, elle ne veut cependant point l'exposer à refuser de nouveau ce qu'on lui a offert tant de fois. Elle craint que la gêne où elle le tient ne lui soit devenue insupportable. » Alexandre et Constantin firent le voyage sans leurs parents. Le 23 juin, ils rejoignirent leur grand'mère à Kolomenskoé et, le 27, entrèrent avec elle à Moscou (3).

On s'attendait à ce que, pendant son séjour dans la vieille cité des tsars, Catherine II cherchât à provoquer un mouvement en faveur de ses petits-fils (4). Elle les emmena dans les églises et au théâtre; elle multiplia les occasions de les offrir aux regards de la foule qui encombrait les rues de Moscou, et la curiosité publique se satisfit amplement. Le peuple saluait avec joie les deux enfants, mais demandait non sans inquiétude où était leur père. Le nom de Paul, l'héritier du trône qu'on avait tenu à

(1) Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I, p. 52, d'après les archives impériales.

(2) Affaires étrangères, vol. CXI, fol. 78, 5 juin 1787.

(3) Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I, p. 52.

(4) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123, 22 mai 1787.

l'écart de ces fêtes et laissé à son lointain isolement, était dans toutes les bouches (1). La population de Moscou restait obstinément attachée au grand-duc et ne rendait à la veuve de Pierre III qu'un culte contraint. Catherine s'en prit à l'archevêque Platon et songea à le confiner au couvent de Saint-Serge. « Platon était, comme la plupart des moines russes, un homme de fort bas étage avec beaucoup d'esprit qu'une forte ambition empêchait de se rouiller... Ses ennemis l'accusaient d'être charlatan à l'autel et calviniste au fond du cœur; mais il n'officiait jamais sans que l'onction n'allât jusqu'aux larmes (2). » A force d'éloquence il désarma Catherine.

Le 22 juillet 1787, l'impératrice rentrait à Tsarskoïé-Célo. Le grand-duc s'était rendu au château pour la recevoir. L'entretien fut pénible; tout dénotait en Paul une insupportable contrainte : son air morne, ses yeux fixés à terre, son langage hésitant. On se sépara très froidement (3). Le grand-duc ne s'épargnait point sur le fastueux voyage de sa mère les réflexions malveillantes et il en relevait avec vivacité les côtés frivoles. Potemkin avait offert à la voyageuse le spectacle de centres fondés et de populations assemblées : quel mirage de prospérité trompeuse! Avisant le brillant prince de Ligne qui avait accompagné Catherine en qualité, disait-il lui-même, de « jockey diplomatique », Paul lui dit à brûle-pourpoint : « Vous avez tous bien flatté ma mère, messieurs, en faisant semblant de voir ce qui n'existe pas : des armées, des ports, des flottes, des villes point bâties! » — « Lisez, lui repartit le prince, ma lettre à Grimm que j'ai trouvée

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123; le baron de Keller, 31 juillet 1787.

(2) Lucien Pérey, *Catherine II et le prince de Ligne* (*Revue de Paris*, 15 juin 1895), d'après les Mémoires de Golovkin.

(3) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123; Keller, 27 juillet 1787.

dans une gazette; je n'y mens pas d'un mot. Les prétendus villages transportés étaient des habitants qui venaient peut-être de vingt lieues, à la vérité, pour voir l'impératrice, ce qui est naturel. On la vole, mais on ne l'attrape pas. D'ailleurs une femme ne peut pas courir partout, entrer dans tous les détails, pour savoir si ses ordres ont été exécutés parfaitement. » Ces mots provoquèrent chez Paul un long jet de colère : « Oh! je le sais bien, s'écria-t-il; c'est pour cela que ma chienne de nation ne veut être gouvernée que par des femmes (1). » L'impitoyable grand-duc ne voyait partout dans l'empire que pillages et turpitudes et, pensant à son règne à venir, il répétait souvent à ses familiers qu'un empereur seul saurait nettoyer et assainir la Russie, trop longtemps abandonnée à des mains féminines.

Le voyage impérial avait effrayé et irrité la Porte. Elle prévoyait l'agression de la Russie, se préparait à la soutenir et méditait même de la devancer. Le 26 juillet elle envoyait un ultimatum au représentant de la Russie, Boulgakof; elle y demandait l'extradition du prince Mavrocordato, hospodar de Moldavie, le rappel des consuls russes de Iassy et de Bucharest, l'abandon du protectorat sur la Géorgie. Boulgakof refusa : on le mit aux Sept-Tours et aussitôt après l'armée ottomane entrait en campagne. La Russie n'avait point prévu cette manière audacieuse de brusquer les événements. Les apprêts d'action auxquels Potemkin s'était adonné avec une confiance superbe n'étaient point achevés et le prince envoyait à la tsarine des lettres désespérées pour lui apprendre le péril de la situation, l'urgence d'un secours.

(1) Le prince de Ligne, *Mélanges militaires*, t. XXVII, p. 14. — Paul disait un jour à Ségur : « Les Russes aiment mieux voir sur le trône une robe qu'un uniforme. » (Ségur, *Mémoires*, t. III, p. 536.)

Le grand-duc Paul, qui souffrait de son inaction, brigua l'honneur d'aller au feu. « J'avoue, disait-il un jour à Sacken, qu'il est triste à tout individu pensant comme il faut de voir des crises produites par l'ambition... Mais les choses une fois venues à un point décisif, il devient cruel de voir ceci du haut de son donjon... La postérité ne juge que sur des données et les apparences ne sont pas pour l'individu (1). » La tsarine multiplia les objections. A ses yeux, le départ du tsarévitch causerait dans le public une trop vive sensation. Le transport de sa cour à la suite de l'armée entrainerait une dépense que la dureté des temps ne permettait guère. La saison était avancée, les maladies sévissaient dans l'armée, on ne pourrait avant longtemps frapper de grands coups. Une campagne purement défensive et sans possibilité de victoires immédiates n'offrirait pas à Son Altesse Impériale une occasion bien éclatante d'entrer en scène. Paul ne se rendit pas à ces raisons. Sa femme voulait partir avec lui : elle s'interdirait les dépenses inutiles et voyagerait dans le plus simple appareil (2). Catherine, agacée, écrivait à Grimm le 29 novembre : « Depuis trois fois vingt-quatre heures, je suis étrangement assaillie; je reçois deux et trois lettres par jour de M. et de Mme de Secondat qui à toute force veulent aller à l'armée; à lui, je le permets; mais à elle, comment y consentir? cela est impossible et la bonne dame a une tête inflexible à la raison et très incommode, à dire vrai (3). »

Le bruit courut au mois de décembre que le grand-duc

(1) *Sbornik*, t. XX, p. 418.

(2) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 856 et suiv.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 429. — Bien que son fils et sa bru n'eussent rien de commun avec l'illustre Charles de Secondat, baron de Montesquieu, Catherine les désignait fréquemment dans ses lettres à Grimm sous le nom de « M. et Mme de Secondat » ou de « la secondaterie ».

avait enfin obtenu la permission sollicitée avec tant d'ardeur. Marie Féodorovna, très affectée de ne point le suivre à l'armée, était, disait-on, tombée malade. « Le prince Potemkin, pensait Ségur, ne sera pas médiocrement embarrassé d'avoir dans son armée l'héritier du trône dont il faudra qu'il retienne le courage et qu'il contrarie souvent les intentions. Il n'est pas homme à lui laisser la moindre part dans le commandement, et un volontaire de ce rang ne se contente pas de la gloire attachée à la bravoure seule (1). » Catherine comptait bien empêcher à la dernière heure le départ de son fils. En termes de plus en plus pressants, elle l'invitait « à préférer à toute autre pente ou inclination les devoirs doux, solides et sacrés d'époux et de père ». Elle venait d'apprendre « par des bruits de ville et la dernière » ce qu'on avait pris un malin plaisir à lui cacher : une nouvelle grossesse de sa belle-fille. Comprendrait-on que le grand-duc quittât Pétersbourg avant les couches de sa femme, au risque de provoquer chez celle-ci des émotions nuisibles à sa santé (2)? Paul eut beau prétendre que la grossesse de Marie Féodorovna « ne pouvait lui devenir un obstacle à faire son devoir ». Force lui fut de rappeler ses équipages déjà partis (3). Il déchargea sa bile sur ses meilleurs amis. Il accusait la terre et le ciel, dit un témoin de ses colères (4). Ce qui le vexait le plus, c'est que les cours étrangères étaient tenues au courant de ses préparatifs de départ. Il se demandait comment on jugerait son inaction. « De quoi vous aurez l'air aux yeux de l'Europe? lui dit sa mère. Il ne sera pas bien difficile d'y répondre.

(1) Affaires étrangères, vol. CXXII, fol. 343.
(2) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 858, lettre du 17 janvier 1788.
(3) Affaires étrangères, vol. CXXIV, fol. 46; Ségur, le 5 février 1788.
(4) *Rousskaia Starina*, 1876, t. XV, p. 484, lettre de Moussin-Pouchkin.

Vous aurez celui de vous être soumis à ma volonté, d'avoir fait ce que j'ai désiré et ce dont je vous ai prié instamment (1). » Ce langage hautain n'était pas fait pour ramener le grand-duc à des sentiments plus calmes.

Aussitôt après les couches de sa femme, il demanda de nouveau à partir. Il est probable que l'on eût résisté cette fois encore à ses instances, si la Russie ne s'était trouvée soudain avec deux ennemis sur les bras. Au moment où l'armée de Potemkin et celle du sultan se portaient dans le sud les coups les plus durs, le roi de Suède, à l'instigation de l'Angleterre et de la Prusse, entrait en hostilité avec Catherine II. Le 1er juillet, il adressait à Pétersbourg un insolent ultimatum et, sans attendre la réponse, donnait à ses troupes un ordre de marche. La Suède, malgré ses revers, était encore éclairée d'un reflet de gloire. Elle avait perdu les Provinces Baltiques, mais gardé la Finlande et, par cette porte toujours ouverte, une armée suédoise, presque sans sortir de chez elle, pouvait arriver jusqu'en vue de Pétersbourg et mettre en péril la capitale russe, la ville que le génie du fils d'Alexis avait audacieusement jetée sur les bords de la Néva.

La brusque attaque de Gustave III effraya Pétersbourg dégarni de soldats. Du Palais d'hiver on entendait les canons suédois. « Le trouble, l'agitation, raconte Ségur, régnait dans la capitale. On emballait tout, argent, bijoux, meubles, objets précieux. On assurait que l'impératrice allait partir la nuit pour Moscou. On ramassait, on équipait, on exerçait à la hâte la plupart des cochers, des domestiques, des ouvriers de la ville. » En quelques jours, Catherine réunit 12,000 hommes pour sa défense. Elle en confia le commandement au vieux général Moussin-

(1) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 872, lettre du 18 janvier 1788.

Pouchkin. « C'était, dit Langeron, le premier qu'elle trouva sous sa main. C'était le plus digne et le plus honnête des hommes; mais la vertu seule ne fait pas les grands généraux. Elle lui donna pour adjoints tous les habits brodés qu'elle put rencontrer à Pétersbourg. Retirés, disgraciés, goutteux, malades, tout marcha. Elle envoya son fils, le grand-duc Paul, à son armée de terre. Quel fut son projet? Je l'ignore. Croyait-elle que la présence de l'héritier présomptif de l'empire suppléerait par l'ardeur qu'elle donnerait aux troupes au nombre qui n'existait pas, ou bien voulait-elle lui faire éprouver des affronts, en l'exposant à des forces quadruples des siennes? On a pu le supposer; car, l'année d'après, lorsque les forces respectives furent égalisées, elle cessa de lui faire commander l'armée (1). »

Rien de plus touchant que les adieux de Paul à sa femme : « Tu sais combien je t'ai aimée. Ton âme, si belle devant Dieu et devant les hommes, a mérité cet amour et le respect de tous. Tu as été ma plus grande joie et tu m'as donné les meilleurs conseils... Je ne pourrais assez te remercier pour tous tes bienfaits ni surtout pour la patience avec laquelle tu as enduré toutes les souffrances que je t'ai infligées au milieu de nos tracas et de nos soucis; je te demande pardon à genoux (2). » Avant d'exposer sa vie sur les champs de bataille, Paul avait réglé sa succession par un acte qu'il confirma le jour de son couronnement et qui fut « déposé sur l'autel de l'église cathédrale du Décès de la Mère de Dieu ». On sait que Pierre le Grand, par un célèbre ukase, avait accordé au souverain russe le droit de désigner son héritier. En dérogeant ainsi au principe héréditaire qui

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XXI, fol. 41.
(2) *Viestnik Evropi*, 1857, liv. I. — Kobeko.

semble l'essence même de la monarchie, il avait compromis la solidité du trône et provoqué bien des troubles dans la Russie du dix-huitième siècle. Paul dans son testament rétablit le principe de l'hérédité : « L'Empire, écrit-il, ne doit jamais être sans héritier. L'héritier doit toujours être établi par la loi. Il ne faut pas qu'il puisse jamais s'élever le moindre doute sur la question de savoir à qui appartient le droit de succéder au trône. Mon fils aîné, Alexandre, conformément au droit naturel, est choisi comme héritier et, après lui, sa descendance mâle. Après l'extinction de sa postérité mâle, le droit de succession passe à la lignée de mon second fils, et ainsi de suite à mes autres fils, selon le droit de primogéniture. Après l'extinction de toute la descendance mâle de mes fils, le droit de succession reste dans la race et appartient à la postérité femelle du dernier monarque, comme à celle qui est le plus près du trône (1). »

Au lieu de se jeter hardiment sur Pétersbourg, Gustave III mit le siège devant des forteresses sans importance, et ses opérations, mollement conduites, usèrent l'ardeur de ses troupes. Le tsarévitch arriva le 1er juillet 1788 à Viborg où l'armée russe tenait en observation les mouvements des Suédois. Du jour où la situation parut s'améliorer, Marie Féodorovna n'eut qu'un vœu et qu'une pensée : « faire une surprise à son mari, aller le voir pour un jour ou deux. » La permission ne lui fut pas accordée (2). Le 20 août, Paul passa à Frédériksham Les Russes et les Suédois restaient l'arme au bras, aussi peu pressés les uns que les autres de livrer bataille. Des deux parts, des conseils de prudence, de faiblesse même se faisaient entendre. Le général Moussin-Pouchkin, dont

(1) Affaires étrangères, vol. CXXXIX, pièce 123.
(2) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 875.

l'âge accroissait l'irrésolution naturelle, avait peu de confiance dans son étoile et les meilleures chances de victoire n'auraient pas suffi à le rassurer. Aucun rôle ne convenait moins à la fougue et à l'imagination toujours en campagne du grand-duc que celui de subordonné et de spectateur. Il frémissait en quelque sorte dans le harnais. Bien que n'étant appelé à diriger aucun plan d'ensemble, il entassait projets sur projets. L'inaction du général en chef était de sa part l'objet d'une critique violente et souvent publique. En attendant d'aller au feu, il assistait à tous les exercices et visitait les cantonnements (1). Le 30 août, avec trois bataillons et quelques officiers, il alla reconnaître l'ennemi. « Les Suédois tirèrent visiblement sur le grand-duc et sa suite. Leur feu fit périr deux cosaques et un bas-officier de chasseurs (2). » Un colonel suédois, après cet incident, se rendit au camp russe pour présenter des excuses au prince. Cet acte de courtoisie peut sembler étrange, même à une époque où la guerre avait conservé une certaine noblesse. Il est probable que le Suédois voulait avant tout sonder les dispositions du fils de Catherine et engager sous les armes des négociations de paix. L'ardeur belliqueuse de Gustave III était subitement tombée, le jour où la levée des Russes lui avait ôté l'espérance d'un succès rapide et éclatant. Il ne s'occupait plus, écrivait Paul à sa femme (3), que de donner des bals et des fêtes dans son camp, et il désirait mettre fin à une guerre qu'il avait déclarée sans consulter le Sénat et que désapprouvaient les officiers mêmes de son entourage. Une conspiration paralysa ses forces et l'obligea à regagner sans délai sa capitale.

(1) Affaires étrangères, vol CXXV, fol. 366; Ségur, 26 août 1788.
(2) *Id.*, vol. CXXVI, fol. 93; Ségur, 9 septembre 1788.
(3) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 877.

La campagne se terminait pour les Russes sans actions d'éclat. On n'avait offert au grand-duc aucune occasion de se signaler. Il rentrait à Pétersbourg cruellement déçu et de fort mauvaise humeur. Catherine, dans son cercle intime, se moqua plus d'une fois, dit-on, du rôle qu'il avait joué à l'armée. A cette époque elle était en veine d'écrire : elle composa pour son théâtre de l'Ermitage une comédie satirique, *Gore-Bogatir*, *le Héros de malheur*. Elle y mettait en scène un jeune prince bavard et emphatique, partant avec des airs de matamore à la conquête de la gloire et, après cent aventures burlesques, revenant à la maison, très content de lui-même. Était-ce le roi Gustave ou le grand-duc Paul qu'elle avait voulu peindre sous les traits de ce soldat fanfaron? C'est la question que se posèrent tous les spectateurs, et Catherine mit une certaine malice à les laisser dans le doute (1).

Ses railleries n'empêchèrent pas le grand-duc de solliciter une place dans les troupes impériales lorsque, l'année suivante, le fantasque et brouillon roi de Suède reprit les armes contre la Russie. Aux instances de son fils la tsarine répondit par un affectueux refus. Jamais, disait-elle, elle ne consentirait à l'exposer de nouveau aux chances de la guerre. Au lieu « d'exciter des pleurs et des regrets », elle lui conseillait de demeurer « au sein de sa chère et charmante famille et d'y goûter la joie des succès dont il plairait au bon Dieu de bénir la justice de leur cause (2) ». On se battit sur mer plus que sur terre. Paul ne prit aucune part aux opérations qui réduisirent peu à peu la flotte suédoise et assurèrent à l'empire la tranquillité du côté du nord. A partir de 1790, Gustave ne s'occupe plus

(1) Ségur, *Mémoires*, p. 302; *Rousskaia Starina*, 1874, t. III, p. 154.
(2) *Sbornik*, t. XLII, p. 357; Affaires étrangères, vol. CXXVIII, fol. 332; Ségur, 28 août 1789.

guère que des affaires de France et se rapproche de la Russie.

Le premier acte d'un grand drame se jouait en France. A l'étranger on n'en saisissait encore ni le sens ni la portée, mais on ne pouvait en suivre avec indifférence les péripéties. Les événements qui se déroulaient à Paris et à Versailles depuis la prise de la Bastille avaient quelque chose d'effrayant pour tous les souverains, pour ceux même que l'éloignement de leurs États et les dispositions de leurs peuples protégeaient le mieux contre la propagande révolutionnaire. Dès l'automne de 1789 Marie Féodorovna recevait de Montbéliard d'alarmantes nouvelles. Le peuple de Franche-Comté se déchainait : des bandes armées saccageaient les forêts, attaquaient les châteaux. L'émeute grondait aux portes mêmes de Montbéliard : le père de Marie avait vu détruire sous ses yeux la saline de Sombrat qui lui rapportait par an 40,000 livres (1). Menacé de toutes parts, il quittait sa petite principauté où il avait régné vingt ans, son cher Étupes où les fureurs révolutionnaires allaient bientôt accumuler les ruines, et il cherchait un refuge à Bâle. Grande était sa détresse. La mort de son protecteur, Joseph II, et celle, plus douloureuse encore, de sa fille Élisabeth, épouse de François de Toscane, le privaient de tout appui à la cour d'Autriche. Il ne pouvait guère compter sur Catherine II. Son fils aîné, Frédéric-Eugène, par ses écarts de conduite à Pétersbourg, avait provoqué des incidents pénibles auxquels s'étaient trouvés mêlés Paul et Marie, et il avait indisposé l'impératrice de Russie contre toute la famille de Würtemberg.

Bien que la cour du Nord fût habituée aux tragédies

(1) *Rousskaia Starina*, 1873, t. VIII, p. 877; Mauveaux, *Rixes entre les habitants d'Héricourt et de Montbéliard à la fin du dix-huitième siècle.*

domestiques, les aventures de Frédéric-Eugène de Würtemberg y avaient fait scandale. Sa grossièreté, sa brutalité soudain étalée en plein jour, ses violences de soudard contre sa femme, son expulsion de l'armée russe, la honte de ses tristes exploits rejaillissant sur sa sœur et son beau-frère, la retraite et la fin mystérieuse de sa femme dans un château des Provinces Baltiques; tout cela, après trois ans écoulés, repassait douloureusement dans la mémoire de Marie Féodorovna.

Le frère aîné de la grande-duchesse, le prince qui, après avoir succédé à son père, devait recevoir en 1806 des mains de Napoléon la couronne royale de Würtemberg, Frédéric-Eugène, s'était, comme on se le rappelle, assez mal conduit au service prussien : « il mettait le désordre dans son régiment. » En 1781, aux manœuvres de Silésie, le roi Frédéric II lui avait publiquement reproché ses écarts (1). Après cette algarade, tenu dans une sorte de disgrâce qui avivait ses sourdes rancunes, le jeune officier s'était décidé à quitter l'armée de son auguste protecteur. « Au moment où l'on s'y attendait le moins, raconte le marquis de Pons, un valet de chambre du prince arriva à Potsdam portant une lettre par laquelle il demandait son congé. Le roi ne fit pas attendre sa réponse, et le jour même le régiment était donné au colonel de Mahlen. Le valet de chambre attendait toujours la réponse de Potsdam qu'elle était déjà parvenue à sa destination, portée par un chasseur (2). »

Presque aussitôt Catherine, sur les instances de sa belle-fille, offrit à Frédéric le gouvernement général de

(1) Affaires étrangères, Prusse, vol. CC, fol. 272; le marquis de Pons, 27 octobre 1781.

(2) Affaires étrangères, Prusse, vol. CC, fol. 319; le marquis de Pons, 22 décembre 1781.

la Finlande russe. On permettait au nouveau gouverneur, avant de prendre possession de son poste, de rester quelque temps à Montbéliard où le comte et la comtesse du Nord allaient bientôt passer. On lui conseillait même d'y « attendre les couches de Mme son épouse, plutôt que de l'exposer, elle et son fruit, aux risques d'un épouvantable voyage dans l'arrière-saison et par des chemins abîmés depuis cinq mois (1) ». Le prince exigea pourtant que sa femme, Augusta de Brünswick, se mit en route; mais il eut bien soin de la laisser voyager seule. Il arriva avant elle à Pétersbourg, le 30 septembre 1782. Il y trouva un accueil flatteur. Catherine l'installa dans un hôtel qu'elle venait d'acheter pour 56,000 roubles. Les appartements étaient luxueux; dans le salon on remarquait un portrait en pied de Sa Majesté avec cette inscription pleine de promesses : *Ce que j'ai commencé, je l'achèverai.* L'impératrice mit le comble à ses bienfaits en donnant au Würtembergeois une somme de 150,000 roubles « pour monter sa maison et pour son premier établissement (2) ».

Elle n'avait pas gardé un trop mauvais souvenir de Frédéric-Eugène qui avait fait en 1779 une visite à la cour de Russie. « Nous l'avons trouvé ici une masse très épaisse, et puis c'est tout, écrivait-elle à Grimm. Bien loin de l'avoir soupçonné d'être féroce, capable de férocité et d'inhumanité, nous l'avons vu dans des cas où il a montré de la compassion et beaucoup de bonhomie, avec de la noblesse dans sa façon de penser (3). » Catherine connaissait depuis longtemps sa femme qu'elle avait affublée, on ne sait pourquoi, du surnom de Zelmire. Elle

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 175, lettre de Catherine à Paul du 15 août 1782.
(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 112; Gœrtz, 15 octobre 1782.
(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 249, lettre du 7 juillet 1782.

la tenait pour une princesse un peu coquette, un peu frivole, peut-être même, comme le lui soufflait à l'oreille l'envoyé de Prusse, assez déréglée dans ses mœurs, mais jolie, intelligente et fine. Il n'y eut personne à la cour qui ne fût bientôt frappé des manières bourrues, de l'attitude farouche du Würtembergeois, comme aussi de l'air craintif, de la mine attristée de sa femme. Des querelles s'élevaient dans le ménage à tout propos : ils vivaient « comme chien et chat (1) ». Le prince allait jusqu'à reprocher durement à Augusta de lui avoir donné une fille au lieu d'un fils qu'il attendait. De quoi se plaignait-il? « Au bout du compte, c'est sa faute! » observait Catherine (2).

La brouille s'aggrava. « Zelmire, écrivait la tsarine en avril 1785, se conduit parfaitement bien et il n'y a aucune sorte de reproche à lui faire. Mais son bellâtre de mari est un homme intraitable qui a avec elle une conduite si brutale et si inconsidérée qu'il fera mourir de chagrin cette pauvre petite femme et que même je ne sais pas trop si sa vie est en sûreté avec lui. Il a eu avec elle une scène scandaleuse, la semaine passée, dont tout le monde est instruit : il l'a battue, l'a tirée par les cheveux, et puis l'a enfermée sous clef dans sa maison (3). » Le prince et la princesse se réconcilièrent du bout des lèvres. « Ce n'était qu'une paix plâtrée. » On cherchait à apitoyer le duc de Brünswick (4) sur le sort de sa fille : il ne voulait pas comprendre que son gendre était un vilain homme, un tyran, un « butor » : il se rangeait de son côté et mena-

(1) *Sbornik*, t. XXVII, p. 218, lettre à Potemkin du 8 octobre 1782.
(2) *Id.*, t. XXVII, p. 218.
(3) *Id.*, t. XXIII, p. 340.
(4) Le duc Charles de Brünswick (1735-1806), célèbre dans l'histoire pour avoir signé et publié le manifeste de 1792.

çait Augusta de la faire interner si jamais elle tentait de trancher les liens de son intérieur conjugal (1).

Dans les derniers jours de 1786, à la veille du départ de la souveraine pour la Crimée, un scandale éclate à l'Ermitage. Comme le spectacle vient de finir, la princesse Augusta suit la tsarine dans ses appartements, se jette à ses genoux tout en larmes et la supplie de la défendre contre son mari qui l'accable, dit-elle, des plus durs traitements et qui sans doute redoublera de violence pendant l'absence de l'impératrice. Catherine, vivement émue, prend sur-le-champ le parti de garder auprès d'elle la malheureuse femme et de chasser le frère de Marie Féodorovna (2). « Zelmire s'est réfugiée chez moi, raconte-t-elle le lendemain à Grimm, courant risque de la vie chez l'indigne maroufle, son conjoint... J'ai saisi l'occasion favorable pour faire dire au maroufle endiablé de s'en aller d'ici. Il m'a écrit une lettre d'enragé, mais il a dû plier bagage (3). »

Ce coup de théâtre devint le thème d'interminables commentaires. On ne s'expliquait point que la princesse Augusta, d'apparence si calme et si résignée, fût tout à coup sortie de ses gonds. D'aucuns prétendaient que son mari lui avait brusquement reproché de prétendues intrigues avec le prince Dachkof et qu'elle avait bondi sous l'outrage. Ce n'était point, selon d'autres, dans le feu d'une querelle domestique plus vive qu'à l'ordinaire qu'elle était allée se plaindre de son époux; sa démarche, depuis longtemps préméditée, n'avait pour but que

(1) Voir l'étude de M. de Larivière sur *Zelmire* (*Revue hebdomadaire*, 16 et 23 novembre 1901). — Cf. Brückner, article sur *Zelmire*, dans *Istoritcheski Viestnik* (*Messager historique*) de 1890.

(2) Affaires étrangères, vol. CX, fol. 3; Ségur, 2 janvier 1787.

(3) *Sbornik*, t. XXIII, p. 388; M. de Larivière, *article cité*.

d'obtenir l'autorisation de séjourner pendant le voyage impérial dans la capitale russe qui offrait beaucoup plus de distractions que la modeste ville de Viborg où siégeait le gouverneur général de la Finlande. Elle eût agi sans doute avec plus de prudence, si elle avait pu prévoir que l'impératrice donnerait à cette affaire des suites aussi sérieuses. Augusta, sèche et un peu hautaine, s'était fait quelques ennemis. Quant à Frédéric, il était l'objet d'une défaveur universelle, et personne ne le plaignait de sa disgrâce. On apprenait que, chassé de Russie, il se rendait en droiture à Brünswick pour régler avec son beau-père la question du divorce. Il entendait garder ses fils et confier sa fille à la princesse mère de Würtemberg; il laisserait à Augusta la moitié de la pension de 14,000 florins qu'il recevait des États de Würtemberg. Dans le cas où ses conditions ne seraient point acceptées, il était décidé à porter l'affaire devant la diète de Ratisbonne (1).

L'humiliation de Frédéric-Eugène remplit de douleur la grande-duchesse. Elle avait souffert comme tout le monde de la « fierté » et de la « véhémence » de son frère, et elle n'était pas la dernière à reconnaître qu'il tyrannisait sa femme. Mais elle gardait rancune à la jeune princesse d'avoir donné à ses plaintes une publicité théâtrale, et surtout à Catherine d'avoir si brusquement et si sévèrement condamné le coupable. Cette exécution la « couvrait, disait-elle à sa belle-mère, de l'opprobre public, la désolait et serait un coup de poignard pour ceux qui lui avaient donné le jour ». Paul était très irrité : il prit en pitié le prince de Würtemberg qu'il n'avait jamais beaucoup aimé; il paya ses dettes et lui

(1) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 123A; le baron de Keller, 2 janvier 1787.

promit une pension de 6,000 roubles (1). Le grand-duc et la grande-duchesse, pour manifester leur mauvaise humeur, ne sortirent pas de leurs appartements durant deux semaines. « La belle-sœur fait l'enfant, écrivait la tsarine; on ne peut tout lui dire; or donc le plus sage et le plus prudent est ce que j'ai fait, et puis c'est tout (2). »

« On ne peut tout lui dire », écrivait Catherine, et dans une autre lettre : « Cette affaire est de la nature de celles qu'il est bon de mettre sous le voile de l'oubli et du plus profond silence; c'est tout ce que je trouve de plus sage et de plus prudent à dire sur cette matière, et c'est aussi à quoi je tâcherai de la réduire. » Pourquoi ces réticences de langage? Il est probable que la conduite du Würtembergeois à l'égard de sa femme ne fut ni le seul ni même le principal motif qui détermina l'impératrice à le frapper de son tonnerre. Elle ne considérait point comme un devoir de sa charge d'intervenir dans les querelles de ménage et elle ne s'était jamais mise en peine de châtier les mauvais maris, si ce n'est le sien. Elle ne sévit contre Frédéric que parce qu'elle avait personnellement à se plaindre de lui. De quelles fautes le prince s'était rendu coupable, c'est ce qu'elle s'efforça de cacher. Mais le secret ne fut pas très bien gardé, et quelques documents, en particulier les dépêches du baron de Keller au roi de Prusse, nous mettent sur le chemin de la vérité.

Frédéric-Eugène, déconsidéré à la cour, profondément ulcéré, s'était retourné contre sa bienfaitrice. On ne sait quel goût de conspiration et d'aventures lui était venu. Une sérieuse enquête, poursuivie secrètement par ordre de la tsarine, aurait établi que le prince avait, dans son gouvernement de Finlande et à Saint-Pétersbourg, entre-

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123A, même dépêche.
(2) *Sbornik*, t. XXIII.

pris une œuvre ténébreuse, encouragé les mécontents et rassemblé dans sa main les premiers fils d'un complot contre Catherine. Peut-être était-il allé jusqu'à entamer des négociations avec le roi de Suède. Son but semblait être de porter au pouvoir son beau-frère, le grand-duc Paul, et de prendre sous le nouvel empereur la première place au pied du trône. Catherine pouvait supposer que, pendant son voyage en Crimée, le prince de Würtemberg redoublerait d'audace et chercherait à réaliser les desseins pervers qu'on lui imputait. Il fallait au plus tôt éloigner le coupable. Habilement exploité, démesurément grossi, le scandale que provoqua Zelmire au palais de l'Ermitage permit à l'impératrice de se débarrasser d'un criminel d'État sans laisser soupçonner au public les véritables causes de sa disgrâce (1).

C'est le grand-duc Paul lui-même qui, par ses confidences au baron de Keller, nous laisse entrevoir quelles graves accusations pesaient sur son beau-frère. « Comment pouvait-on craindre — c'étaient là ses propres paroles — des mouvements en sa faveur de la part d'un prince étranger et sans amis? On devait être sûr, ajoutait le grand-duc, que je ne les approuverais jamais. Ce n'est pas à moi à juger si ce qui s'est fait il y a vingt-quatre ans était juste. Toute la nation a prêté hommage à la souveraine qui la gouverne aujourd'hui. Que ces hommages fussent sincères ou non, j'ai été témoin des formalités d'une soumission générale. Que ceux qui ont agi alors interrogent leur conscience : je ne veux point me brouiller avec la mienne! Je me suis consulté, je ne puis rien faire sans être d'accord avec elle, et je préfère ce bonheur au rôle

(1) Voir un article de M. Bilbassof sur Frédéric de Würtemberg, dans la *Rousskaia Starina* de 1892, t. LXXIII, p. 460.

plus brillant que je pourrais jouer dans l'histoire... Ce sont là mes sentiments; on aurait dû les connaître et ne point oublier l'occasion où je les ai manifestés ouvertement. » Paul, en veine de confidences, raconta au diplomate que pendant son voyage de 1774 à Moscou où la foule enthousiasmée s'attachait à ses pas, et plus tard, à Pétersbourg, dans une conversation solennelle avec sa mère, il avait eu « l'occasion de rassurer l'impératrice de Russie sur toutes les craintes qu'elle pouvait avoir à son égard ». De ces « sentiments vertueux » il n'avait pas sujet, disait-il, de tirer vanité. Il ne se faisait point d'illusions : le peuple l'aimait d'une affection plus bruyante que profonde et ne souhaitait nullement un changement de règne. « Trop de gens pêchent dans l'eau trouble et profitent du désordre de l'administration présente, dont on sait sans doute que les principes diffèrent beaucoup des miens (1)! » Ce qu'il nous faut surtout retenir de la « confession » du grand-duc « au représentant d'un roi auquel il avait beaucoup de reconnaissance », c'est que le prince de Würtemberg s'était rendu coupable ou qu'il était à tout le moins accusé d'un crime politique.

Si Frédéric-Eugène, « don Féroce », comme l'appelait Catherine (2), n'avait eu d'autres torts que de maltraiter sa femme, l'impératrice eût-elle déclaré devant son secrétaire qu'elle faisait acte de clémence en le bannissant de son empire sans lui avoir au préalable infligé le châtiment des verges en public (3)? Eût-elle lancé ses plus fins limiers à la poursuite d'Hersdorf, le

(1) Archives de Berlin, reposit. XI, conv. 123[A]; le baron de Keller, 24 février 1787.

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 434.

(3) Khrapovitski, *Dnievnik*, p. 21; *Mémoires* de Garnovski, dans la *Rousskaia Starinâ*, 1876, t. XV, p. 19.

confident, « l'âme damnée de don Féroce » ? Eût-elle attaché tant de prix à la capture du fugitif, l'eût-elle tenu au secret et soumis à de cruels interrogatoires dans la forteresse de Schlüsselbourg, où déjà l'on avait amené, paraît-il, plusieurs personnages obscurs, accusés de complicité avec le prince de Würtemberg (1) ?

Tandis que Frédéric-Eugène sortait précipitamment de Russie laissant à Catherine et aux historiens une énigme à résoudre, sa malheureuse femme allait cacher son chagrin dans le vieux château de Lohde, en Esthonie, où elle devait bientôt mourir mystérieusement. Son père la harcelait de reproches et voulait lui faire reprendre le joug conjugal. « Papa de Brünswick » cherchait aussi querelle à l'impératrice. « Tout cela vient, pensait Catherine, parce que je n'ai pas dégoisé tout ce que je sais, et que j'ai agi avec une étonnante sagesse, mais telle que j'en suis étonnée moi-même; cela donne beau jeu peut-être à son abominable mari qui, à ce qu'il me paraît, s'est emparé de l'oreille de papa et la farcit, Dieu sait de quoi (2). » Zelmire vécut à Lohde des aumônes de la tsarine, « très petitement », mais « à l'abri de toutes persécutions ». « Douce comme un agneau, elle se faisait adorer du peu de monde qui l'entourait. » L'intendant du château, un certain Pohlman, se tenait au premier rang de ses adorateurs et la nature des consolations qu'il lui offrait n'était point douteuse (3). La fin de cette romanesque vie est entourée de tragiques ténèbres. Zelmire succomba brusquement le 2 septembre 1788. Per-

(1) M. Kobeko (*Rousskaia Starina*, 1892, t. LXXIII, p. 267) a publié les lettres de Catherine au commandant de la forteresse de Schlüsselbourg, le colonel von Tsigler; l'impératrice s'y montre d'une très grande rigueur.

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 409, lettre à Grimm du 3 mai 1787.

(3) *Id.*, t. XXIII, p. 417, lettre du 13 septembre 1787.

sonne ne sut ou ne voulut dire comment la mort avait fait irruption ce jour-là dans le sombre château de Lohde, ni comment sa besogne s'était accomplie. Qu'elle frappe où elle veut, c'est ce qu'on paraissait oublier dans la Russie du dix-huitième siècle ; au lieu d'expliquer par un de ses caprices la soudaine disparition de la jeune princesse de Würtemberg, on parla tout bas de crime. Qui était le bourreau? L'impératrice, le mari ou l'amant? L'histoire n'a pu recueillir que des commérages, des allégations vagues, des récits suspects. Parmi toutes les hypothèses qu'on a mises en avant, voici la plus vraisemblable et la mieux justifiée : Zelmire aurait été enlevée en quelques heures, après avoir donné le jour à un enfant, fruit de ses amours avec Pohlman (1).

Ces tristes événements causèrent à Marie Féodorovna si attachée à sa famille une douleur mortifiante. Elle était mal récompensée de son dévouement. Un autre de ses frères, le prince Louis (2), qu'elle avait marié en 1784 à une princesse Czartoryska sans tenir compte des avertissements de Catherine, avait suivi l'exemple de son aîné et soumis sa femme au régime le plus dur. Suivant l'impératrice, « il la forçait à cirer ses bottes, à laver son linge et la rouait tellement de coups que la mère de la princesse dut arriver pour délivrer sa fille d'un pareil enfer. » On commençait à croire que « la bastonnade était innée dans la race » des Würtemberg. « Ils sont tous excellemment mal élevés », déclarait sans ménagement la tsarine (3). Il est assez étrange de voir dans des maisons princières des maris passer leur vie à terrifier leurs femmes par des scènes de violence. Le

(1) Voir M. de Larivière, *article cité*.
(2) Né en 1756, mort en 1817.
(3) M. de Larivière, *article cité*.

grand-duc Paul ne montrait point les mêmes instincts de domination et de brutalité que ses beaux-frères, il ne battait point sa femme; mais il la faisait cruellement souffrir avec ses mouvements d'humeur et ses crises de tristesse farouche.

IV

Une vie humaine, selon le mot profond d'un psychologue, n'est pas écrite dans les faits; elle réside dans les sentiments que ces faits inspirent. Après avoir essayé de montrer les événements auxquels le grand-duc Paul a été mêlé jusqu'aux environs de sa trentième année, les conditions de milieu et d'existence qu'il a subies, il importe, avant de continuer notre route, d'examiner les états d'âme qu'ont déterminés en lui les circonstances parmi lesquelles il a vécu jusqu'ici, les sentiments et les pensées qui s'agitent au fond de son être moral.

Il n'est point de ces âmes heureuses et faciles que rien ne brise, que tout suscite. Il fléchit sous le poids des peines qui depuis son enfance se sont accumulées sur lui. Il ne peut pas se relever, se ressaisir. Et cependant il se rend compte que, même au milieu des plus cruels événements de la vie, il ne faut pas s'abandonner, qu'il faut vivre, qu'il faut être. Écoutez les paroles de vaillance qu'il adresse un jour à son ami Sacken, menacé d'une disgrâce : « Je suis enchanté de voir que vous avez mis un peu de calme dans la façon d'envisager les choses. Croyez-moi, il est au-dessous de nous de nous émouvoir dans bien des cas; c'est succomber aux choses. Estimons-nous assez pour planer constamment et ne craignons que l'indigne et le

déshonorant qui dépendent toujours de nous. Le reste n'est qu'une chimère (1). » On a déjà remarqué que Paul se plaît à donner des conseils. Il se pique de posséder la vérité, d'avoir des vues supérieures sur ce qui constitue la beauté morale. Il est philosophe. Il y a en lui une belle floraison de hautes pensées. Il aime la sagesse, ou plutôt il l'adore; mais il la relègue hors de sa vie. Il est par suite très inégal à lui-même. Devant la grandeur de son âme et la nullité de sa vie, il reste confondu, effrayé. Il se demande avec angoisse quelle volonté plus forte que la sienne l'empêche de conformer ses actions à ses pensées. Il porte ses deux mains à son front et se répète à lui-même le mot d'Hamlet : « Il y a en moi quelque chose d'étrange et de dangereux. »

Cet homme si rapide, si tumultueux par moments, cet homme qu'un rien suffit à jeter hors de lui, a des heures de recueillement solennel où il médite sur lui-même, où il examine sa conscience jusqu'aux moindres fibres. Il pousse loin le goût de la réflexion solitaire. Il se cherche, il se juge. Volontiers il confesse ses erreurs, ses fautes de conduite; mais son humilité disparaît dès qu'il analyse ses sentiments intimes. Quand il descend dans les profondeurs de son âme, il ne trouve qu'à admirer. Sa conscience est son orgueil. Sa conscience est comme un jardin secret dont il aspire avec délices les parfums et où il se retire dans les mauvais jours. Sa conscience, il en parle superbement. Il ne veut point « se brouiller avec elle ». — « Me voilà à trente ans sans rien faire, écrit-il au comte Roumiantsof. Je ne m'en plains pourtant pas. Je me soumets à la volonté de Dieu, et je me console. Ma tranquillité, je vous le jure, n'est pas

(1) *Sbornik*, t. XX, p. 440, lettre du 23 mai 1783.

fondée sur le plus ou moins de calme qui m'environne, mais sur ma conscience et sur la conviction qu'il existe des biens inaltérables par aucune puissance temporelle... Cela me console de bien des choses et me met au-dessus (1). »

Ce sont là des façons de parler qui sentent le chrétien. Il écrit une autre fois : « Je n'ai et n'aurai d'autre but que Dieu dans tout ce que je fais, et je souffre avec résignation (2). » Les lettres qu'il adresse à l'archevêque Platon et qui ont été en partie conservées, nous montrent un homme pieux, ouvert aux influences du ciel, qui se confie à Dieu, qui cherche en Dieu aide et consolation. Les grands seigneurs de la cour de Catherine parmi lesquels il a vécu sont pour la plupart incrédules, soit par légèreté et ignorance, soit par air et par mode ; ils observent les rites de l'orthodoxie, mais en les traitant tout haut de mômeries — l'expression est de Catherine. — Le christianisme ne semble nullement intéresser leur vie intérieure. Loin d'être un esprit fort, Paul est tout pénétré du sentiment religieux. Les choses de l'au-delà occupent sa pensée. Il s'élève vers Dieu avec extase, avec une sorte de mysticisme ardent : il a des effusions. Les officiers de service entendent, de la salle de garde, ses « gémissements » quand il est en prière. Ils se montrent dans le cabinet particulier du prince les places où « il a coutume de rester à genoux, plongé dans une prière solitaire, le visage souvent baigné de larmes : le parquet est usé par les genoux... (3) » Quand on examine

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 270, d'après les archives impériales.

(2) Choumigorski, p. 275.

(3) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier* (*Revue moderne*, décembre 1865).

de près la pensée intime du fils de Catherine, on se rend compte que dans la société de Pétersbourg le règne de l'athéisme frivole et railleur, à la Voltaire, est bien près de finir et que le courant d'esprit mystique qui traverse l'Europe dans le dernier tiers du dix-huitième siècle gagne la Russie.

Le siècle, à son déclin, s'écarte des maîtres qui ont façonné sa jeunesse. Il y a dans l'air un singulier besoin de merveilleux. En face des sceptiques il s'élève des inspirés. La raison détrônée cède son empire à l'imagination. A l'appel du Vicaire savoyard, les âmes s'émeuvent; elles se reprennent à vivre de cette vie intérieure « sans laquelle le jour n'a point de soleil et la nuit point d'étoiles ». Elles s'insurgent contre la doctrine méthodique et superficielle des Encyclopédistes; elles revendiquent contre le rationalisme sec et hautain la part du sentiment. Le Dieu des philosophes n'était qu'une froide abstraction; elles vont à la recherche d'un Dieu qui les touche, qui remplisse le sentiment qu'elles ont du divin. Souvent elles s'égarent sur des chemins douteux et, amoureuses de l'inconnu, saisies par des espérances sans bornes, cèdent à un engouement irréfléchi du prodige, à un entraînement aveugle vers les puissances occultes.

L'Allemagne, où le sens de l'éternel mystère qui est au fond de tout est beaucoup plus développé qu'en France, l'Allemagne donne le spectacle d'une vive agitation religieuse. Le scepticisme épicurien ne la satisfait point. Au début du siècle, le piétisme de Spener avait rayonné sur toute l'Allemagne et pénétré dans les couches profondes du peuple; sa force s'était à peu près épuisée avant 1750; mais dans les âmes tendres et que rebutait la sécheresse des formules théologiques, il avait laissé des germes qui devaient éclore au lendemain de la guerre

d'irréligion prêchée par les philosophes. La piété renaît. Ceux-là mêmes, du moins beaucoup de ceux qui nient ou révoquent en doute les principes les plus simples et les plus universels du christianisme, recherchent les émotions religieuses parce qu'ils ont des besoins de cœur à satisfaire. Les esprits sont impatients, les imaginations troublées. On veut des inspirations, des contemplations supérieures, de l'enthousiasme. On veut entendre la voix de l'Esprit. On écoute l'ingénieux et ardent Lavater, le poétique Svedenborg qui prétend avoir des relations constantes avec les anges et les âmes des morts. On recommence même à vouloir sonder les mystères qui entourent l'homme de toutes parts; on se remet à chercher ou plutôt à imaginer les causes occultes des choses, le secret physique de la vie. Certains ne rougissent pas de demander à des pratiques extérieures et matérielles, à des recettes de sorcellerie ou de magie la révélation du suprême mystère. Le fou que tout homme porte en lui et que l'orgueilleuse philosophie croyait avoir dompté, soudain rompt ses entraves et se lâche (1).

La propagande du mysticisme institue un réseau de sociétés secrètes. Il n'est question en Allemagne que d'associations mystérieuses et de compagnies occultes. La franc-maçonnerie y prend un grand développement. D'abord simple instrument de tolérance et d'humanité, elle tend à changer de caractère. Une secte de théosophes, les Rose-Croix, s'efforce de l'entraîner du côté du mysticisme; le premier apôtre de cette secte, Schrepfer, fonde en 1772 une loge à Leipzig où il attire la foule par

(1) Sur cette agitation religieuse en Allemagne, voir surtout Philippson, *Geschichte der Preussischen Staates*; Tocqueville, *Mélanges*; E. Denis, *l'Allemagne de 1789 à 1815*; Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. I, chap. III.

des apparitions d'esprits. Wœllner, un théosophe et un charlatan, gagne à ses idées la grande Loge de Berlin. Vers 1780 des mystiques révolutionnaires, les Illuminés, qui se flattent de dominer la nature, de l'assujettir par un art secret, par des formules et des pratiques obscures, essayent à leur tour d'absorber la franc-maçonnerie. Ce n'est pas seulement dans les loges qu'on se livre à de mystérieuses cuisines. Les intelligences les plus saines et les plus vigoureuses éprouvent une curiosité bienveillante pour les sciences occultes. Gœthe lui-même se laisse entraîner par son amie, Mlle de Klettenberg, « la belle âme », vers les mystères de l'alchimie ; à l'imitation de cette sainte personne, il installe un laboratoire à Francfort, manie des alambics et des cornues, prépare des sels neutres et des sucs de cailloux (1).

Cet état d'esprit rencontre un sol propice en Russie, pays d'âmes pensives et ardentes que l'invisible, que l'infini trouble et attire. Les doctrines des théosophes, venues d'Allemagne, s'y infiltrent plus ou moins obscurément ; les rêveries du Suédois Svedenborg trouvent des adeptes parmi les sujets de la tsarine. Déjà, vers 1765, des artisans de magie, des tireurs d'horoscopes, des montreurs de fantômes, le comte de Saint-Germain et Casanova, avaient vivement remué avec leurs histoires merveilleuses l'aristocratie désœuvrée de Saint-Pétersbourg. En 1779, l'illustre médecin Mesmer visite la lointaine métropole du nord : on ne parle que des guérisons extraordinaires qu'il obtient par les moyens magnétiques. La même année le comte de Cagliostro, demi-charlatan, demi-enthousiaste, voyage en Russie pour y répandre ses connaissances en magie, en chimie, en démonologie ; sa

(1) Alfred Mézières, *Gœthe*.

femme, la belle et facile Lorenza, l'accompagne et se charge de conquérir à la science le sexe masculin. « M. Cagliostro, écrivait à Grimm l'impératrice, est arrivé dans un moment très favorable pour lui, dans un moment où plusieurs loges de francs-maçons, engouées des principes de Svedenborg, voulaient à toute force voir des esprits (1). »

Ces loges maçonniques se sont multipliées : vers 1787 on en compte cent quarante-cinq en Russie et soixante-quinze en Pologne (2). Un homme « de beaucoup d'esprit, hypocrite, pauvre, hardi, éloquent (3) », Novikof, fonde la « Société amicale », un cénacle où figurent nombre de jeunes gens destinés à briller sous le règne d'Alexandre Ier. Novikof et ses amis voyagent à l'étranger « pour s'instruire dans les mystères » ; ils traduisent et font imprimer dans une typographie qu'ils ont installée à Moscou tous les ouvrages de philosophie piétiste ou mystique que l'Europe a produits dans les deux derniers siècles, depuis les livres de Jacob Bœhme et de Spener jusqu'aux *Arcana cœlestia* de Svedenborg et aux *Erreurs ou Vérités* de Saint-Martin. On sait ce qu'était Saint-Martin : une douce et belle âme « qui avait de sublimes perspectives dans le vague, des éclairs d'illumination dans le nuage (4) », une âme avide de se fondre dans l'esprit divin qui remplit tout, de frayer avec Dieu, de le faire passer et parler en soi. Le Philosophe inconnu a peu de goût pour la phy-

(1) Rambaud, *Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution* (*Revue politique*, 26 juin 1878); Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 312; Henri d'Alméras, *Cagliostro*, p. 163.

(2) Le P. Deschamps, *les Sociétés secrètes et la Société*, t. II, p. 687.

(3) *Archives Vorontsof*, t. XXVI, p. 498, notice de Rostoptchin sur les Martinistes.

(4) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. X, p. 236. — Cf. Matter, *Saint-Martin, sa vie et ses écrits*; Caro, *Essai sur la vie et les doctrines de Saint-Martin*.

sique périlleuse et pleine de pièges des sectes cabalistiques; il aime et cultive avant tout la méditation intérieure. C'est Saint-Martin qui agit le plus fortement sur la franc-maçonnerie russe et qui, la dégageant du matérialisme enveloppé dans la plupart des doctrines secrètes, l'emporte en plein mysticisme.

Imaginatif, exalté, le grand-duc Paul était une proie désignée pour ces entraînements d'idées; il devait préférer aux simplicités de l'orthodoxie les troublantes complications de la théosophie. Chez lui on remarquait un penchant naturellement superstitieux, une disposition particulière à tirer de toutes choses signe, indice ou présage. Comme il avait toujours vécu d'une vie défiante et dérobée, il aimait le mystère, le secret, et les associations occultes, les hommes qui s'y mouvaient, les livres qui en traitaient, devaient l'attirer irrésistiblement.

La folie du merveilleux commençait à devenir une sorte d'épidémie dans les cours. Le roi de Suède se nourrissait d'imaginations mystiques et s'entourait de voyants : son frère, le duc de Sudermanie, faisait des invocations magiques, la nuit, au milieu de la campagne (1). Le grand-duc Paul avait pour intime ami et pour correspondant familier un prince mystique et superstitieux qui de bonne heure s'était affilié aux sectes théurgiques et qui, à peine arrivé au trône, avait fait de sa cour, suivant l'expression de Mirabeau, « un noble tripot » où les magiciens, les visionnaires et les femmes galantes donnaient le ton. C'était le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Ce bigot fantasque et débauché s'était voué aux doctrines secrètes qui permettaient d'allier à un vague sentiment religieux des mœurs dépravées.

(1) Geffroy, *Gustave III*, t. II.

Qu'importent en effet les souillures de la partie inférieure et sensible de l'âme quand la partie supérieure contemple amoureusement Dieu et entretient avec Dieu un commerce habituel? Deux aventuriers de haut vol, deux fourbes, Wœllner et Bischoffwerder, catéchisaient Sa Majesté prussienne et la tenaient à discrétion. L'influence des Rose-Croix et le rôle des prestidigitateurs étaient considérables à Berlin. L'héritier de Frédéric II, de ce roi-philosophe qui avait voulu bannir de l'intelligence humaine les mystères et le surnaturel, Frédéric-Guillaume, — frère Ormesus, comme on l'avait baptisé lors de son affiliation à l'ordre maçonnique, — se livrait, en compagnie de grossiers mystagogues, à des opérations cabalistiques, communiquait directement avec les puissances de l'autre monde, faisait paraître et parler l'ombre de César ou l'ombre de Frédéric (1). Que le fils de Catherine ait écouté les leçons et subi l'impulsion de l'illuminé qui régnait à Berlin, rien de moins douteux. « L'extrême dépendance dans laquelle il a végété, écrivait un de nos agents diplomatiques, a dû mettre quelque conformité entre son existence première et celle de Frédéric-Guillaume, aujourd'hui roi de Prusse. Depuis le voyage que ce dernier a fait autrefois (en 1780) à Saint-Pétersbourg, lorsqu'il était prince royal, il s'est établi entre ces deux princes des rapports de confiance et d'amitié avec des correspondances secrètes dont l'intimité a été encore plus resserrée par leur initiation à la secte des Illuminés. Cette intimité a toujours été et elle est encore très soigneusement entretenue par leurs frères de la même secte (2). »

(1) Mirabeau, *la Monarchie prussienne;* Philippson, *Geschichte des Preussischen Staates;* Sorel, *l'Europe et la Révolution française,* t. I, liv. III, chap. vii.

(2) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents,* vol. XXXV, fol. 123,

Deux philosophes mystiques agirent fortement sur le grand-duc : Lavater et Saint-Martin. Lavater avait reçu en Suisse la visite du comte du Nord et lui écrivait des lettres d'exhortation et de direction (1). Quant à Saint-Martin, il avait trouvé un accueil chaleureux auprès de la princesse de Würtemberg-Montbéliard qui ne s'était pas fait faute de parler de lui à sa fille et à son gendre. « Il y avait eu un temps, au commencement du siècle, où les grandes dames avaient auprès d'elles leur bel esprit, puis un autre temps où elles avaient leur géomètre, puis leur philosophe; vers la fin, quelques princesses avaient renchéri sur ces goûts de luxe et avaient voulu avoir leur théosophe (2). » Saint-Martin comptait parmi ses disciples les plus zélés des membres de la haute aristocratie. Un des nombreux amis russes qu'il s'était faits à Londres, M. de Kachelef, l'avait emmené à Montbéliard; la mère de Marie Féodorovna avait été transportée d'admiration. Le philosophe, le grand seigneur russe et la princesse avaient « déjeuné tous les trois dans la grotte au château d'Étupes, et éprouvé un sentiment si pur, un attendrissement si vif, qu'ils n'avaient pu s'empêcher de pleurer (3). » La petite cour de Montbéliard était devenue un foyer de mysticité.

Tout disposait donc le tsarévitch à témoigner aux martinistes, dont Novikof était le grand-maître, quelque chose de plus qu'une sympathie lointaine. Il s'intéresse à leurs maximes, à leurs pratiques, à leurs travaux, et se

observations sur la mort de l'impératrice de Russie par Poterat, remises au ministère des Relations extérieures sous le Directoire, le 6 nivôse an V.

(1) Paul écrivait aussi à Lavater, qu'il appelait « digne pasteur et ami du genre humain ». — Voir *Rousski Archiv*, 1900, t. IV, p. 491.

(2) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. X, p. 240.

(3) Duvernoy, *Éphémérides du comté de Montbéliard*, p. 255; Matter, p. 143.

fait prêter leurs livres, les œuvres de Thomas Kempis, un traité sur le mystère de la Sainte-Croix, « toute une bibliothèque choisie pour la lecture d'un chrétien ». La franc-maçonnerie, fidèle à son habitude de chercher des points d'appui jusque sur les marches mêmes du trône, s'efforce de l'attirer dans son sein. Il hésite : il se montre inquiet de savoir si ces associations pieuses dont il admire les tendances mystiques ne sont point travaillées par l'esprit politique et ne visent point à préparer des mouvements populaires, à miner l'autocratie (1). Qu'il se soit affilié à la secte, qu'il ait assisté à ses réunions clandestines, c'est une chose qu'on ne saurait tirer au clair. Catherine prend ombrage des relations de son fils avec les martinistes. Elle commence par attaquer la secte à coups de plume. Dans une comédie satirique qui s'appelle *le Trompé*, elle met en scène un malheureux qui a la judiciaire troublée par les inventions des illuminés, qui ne s'exprime que par des aphorismes mystiques, qui veut changer des roses en métal et entend partout la voix des esprits (2). Elle ne se contente bientôt plus de traduire la secte en mascarade : elle fait fermer les loges. La révolution a éclaté en France : les gouvernements effrayés déclarent la guerre aux sociétés secrètes qui couvrent l'Europe : « Illuminats, illuminés ou philosophes, tout cela ne vise, comme l'expérience le prouve, qu'à détruire », écrit à Grimm l'ancienne amie de Voltaire (3). En 1792, Novikof est arrêté, mis au secret, questionné sur ses rapports avec l'héritier de la couronne et, sans jugement, emprisonné pour quinze ans à Schlüsselbourg, dans la

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXVI, p. 503, notice de Rostoptchin.

(2) Rambaud, *Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution* (*Revue politique*, 29 juin 1878).

(3) *Sbornik*, t. XXIII, lettre du 11 février 1794.

forteresse qui garde le tragique souvenir d'Ivan VI de Brünswick. Rostoptchin raconte « qu'il fit beaucoup de farces en entrant dans sa prison, se prosterna, remerciant le ciel des châtiments qu'il lui infligeait, protestant de son innocence et assurant qu'il supporterait tout pour l'amour du Sauveur (1) ».

A l'avènement de Paul, en 1796, les martinistes relevèrent la tête; ils fondaient beaucoup d'espérances sur le prince qui leur avait prodigué les témoignages de sympathie. Mais, averti par ses conseillers qui lui rappelèrent « certain dîner où les disciples de Novikof avaient tiré au sort à qui tuerait l'impératrice », « jaloux à l'excès de son pouvoir et porté à voir partout des germes de révolution », le nouvel empereur se refroidit tout à fait pour les martinistes. « Il n'est pas étonnant qu'il changea d'opinion si vite, jugeait Rostoptchin qui connaissait les hommes : il y a une classe de gens et une espèce de services que les héritiers du trône aiment avant de régner; mais, une fois souverains, ils éloignent et punissent même ceux qui s'étaient rendus nécessaires auparavant et dont la récompense, après, doit être le mépris (2). »

Ce qu'il importait d'observer, c'est que le grand-duc Paul fut un des premiers en Russie à réagir contre le rationalisme et à s'abandonner au courant mystique qui, après la grande tourmente de 1812 et de 1813, devait entraîner avec tant de force l'empereur Alexandre Ier et la société russe. Quelle opposition de caractères et quel antagonisme d'idées entre sa mère et lui! Spectacle curieux et digne d'être étudié que ce tête-à-tête de deux généra-

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXVI.

(2) *Id.*, t. XXVI. — « Les francs-maçons qu'il avait protégés si chaudement comme grand-duc, auxquels il avait l'air de se voir affilié avec tant de plaisir, ne lui parurent plus que des conspirateurs privilégiés. » (Fédor Golovkin, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs*, p. 132.)

tions! Catherine, âme froide, est raisonnable, sceptique, avec une pointe d'impiété qui se glisse et se fait sentir dans toute sa conduite : elle a la passion du certain; elle a l'orgueil de son bon sens positif. Paul est obsédé par le besoin d'une religion; sa sensibilité est frémissante; il rêve, il pleure, il s'agenouille; il épanche les raffinements et les enthousiasmes de son imagination surexcitée et intempérante; le dégoût du monde, l'aptitude à l'extase le poussent vers les doctrines secrètes qui agitent sourdement les esprits en Europe, aux approches de la Révolution.

On sait que Paul a l'ambition d'atteindre les plus hauts sommets de la beauté morale. Il s'estime fort d'être troublé et intéressé par le monde invisible que les hommes de son temps ont remis à la mode. Ce n'est point le seul signe de noblesse qu'il se plaise à découvrir en lui : il aime!

Rousseau a rouvert toutes les sources de l'émotion et de l'enthousiasme. On se fait gloire d'aimer. Le temps n'est plus où l'amour se réduisait à la galanterie, à « l'échange de deux fantaisies », où on ne le regardait que comme un accident ou une bonne fortune; maintenant il envahit l'homme tout entier et on n'est pas éloigné de l'élever à la hauteur d'un devoir social. En France, on n'assiste guère à autre chose qu'à une parade sentimentale; les attendrissements, les effusions sont affectés; le cœur reste foncièrement sec. Les Français sont beaucoup moins imprégnés que les Allemands de l'influence de Rousseau, le plus allemand de tous les écrivains français. En Allemagne, depuis l'époque d'entraînement passionné que l'on appelle *Sturm und Drang*, une effervescence de sentiments profonds éclate dans les cœurs (1). L'amour est

(1) Cf. Joseph Texte, *Jean-Jacques Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire*.

une vertu, un mouvement généreux, la plus haute manifestation de notre être intime. L'amour est un sentiment céleste qui conduit à l'amour divin et se confond avec lui. On cesse de considérer la femme comme une créature de chair semblable à l'homme; on n'est pas éloigné de faire d'elle une divinité. Elle n'est pas seulement l'être de qui émane toute beauté, mais aussi l'être en qui s'incarne toute vertu. Ses yeux, comme les étoiles du ciel, versent la paix sur le monde et font penser à Dieu. Interrogeons la littérature, « cette confession des sociétés », comme on a dit. Pour Gœthe l'amour est la plus belle des vertus. Des aspirations religieuses, des préoccupations morales se mêlent au sentiment tendre et passionné qu'il éprouve pour Charlotte de Stein. Il l'appelle « celle qui apaise, *die Besænftigerin* ». Il lui redit sur tous les tons qu'elle l'a calmé, purifié, ennobli, qu'elle l'a guéri de ses extravagances : « Tu répandais le calme dans mon sang brûlant; tu en dirigeais le cours impétueux et fou, et dans tes bras d'ange mon cœur bouleversé retrouvait la paix! » Le poète adresse à Mme de Stein de tendres supplications : « Oh! je t'en conjure à genoux, rends-moi tout à fait bon, *mache mich recht gut!* » Cet idéalisme romanesque trouve son expression dans le dernier vers de *Faust : Das Ewig-Weibliche zieht uns hinan*, qu'il ne faut pas traduire comme nos habitudes françaises nous y poussent : « L'Éternel féminin nous attire », mais « l'Éternel féminin nous élève » ... Les héros d'un romancier étranger fort goûté chez nous, M. Fogazzaro, nous aideront peut-être à nous corriger et à mieux comprendre cette manière de sentir et d'exprimer l'amour. Pour eux aussi, la femme est « une parole de Dieu qu'Il nous murmure dans l'ombre » ; l'amour, une force « qui nous soulève de la fange » et nous porte vers le bien suprême. « Seigneur

des âmes, s'écrie l'un d'eux, fais que je sois aimé. Tu le sais, ce n'est pas seulement de la douceur que je cherche dans l'amour, c'est le mépris de toute bassesse, c'est la force de combattre pour le bien et pour le vrai. »

Cette tendance à diviniser la passion, nous allons la retrouver chez le grand-duc Paul. Aux environs de la trente-cinquième année, à l'époque même où il s'ouvre aux ardeurs religieuses, Paul, jusqu'alors assez froid de cœur et de sens, brûle de connaître les enivrements de l'amour. Il imagine des douceurs, des transports, des tendresses infinies. Il trouve un peu tièdes les affections estimables qui lui sont échues. La grande-duchesse n'est n'est pas femme à concevoir ou à inspirer de fortes passions; c'est une nature incapable d'exaltation, calme, unie, toujours dans l'équilibre d'un lac abrité. Paul s'éprend d'une jeune fille de la cour, Mlle Nélidof. Le moment n'est pas venu de raconter en détail ce roman étrange qui fut pour le prince un mélange de continuelles délices et de tourments. Contentons-nous d'indiquer tout de suite ce qu'il y entre de préoccupations morales et de sentiments religieux.

L'amour que le fils de Catherine voue à Mlle Nélidof est un amour épuré qui s'adresse à l'âme, qui ne prétend rien ou à peu près rien des sens et qui se résigne à vivre de platonisme; il n'en est pas moins inquiet, agité, orageux et trempé de larmes. Paul et Mlle Nélidof éprouvent l'invincible besoin de spiritualiser leur amour, de le sublimiser, de lui attribuer un caractère religieux. Ils échangent des livres pieux; ils prient ensemble; ils s'excitent mutuellement au bien. Comme les amants moins réservés et moins chastes de Rousseau, ils pensent « encourager en eux la vertu même par les tendres caresses de l'amitié ». Dans leurs lettres d'amour, il

n'est question que de Dieu, du ciel et de l'infini. Ils vivent dans une brûlante atmosphère de mysticité. Paul exprime à son amie les mêmes sentiments que Gœthe à Charlotte de Stein. En ses heures d'expansion tendre, il la remercie de l'avoir soutenu, fortifié, transformé, sauvé, et la jeune femme, sûre de sa bienfaisante influence, est tout près de se croire investie auprès du futur empereur d'une mission divine.

Ces ardeurs vertueuses, ces aspirations transcendantes, ces fantaisies de la sensibilité ne laissent pas de nous inquiéter. Nous connaissons assez à fond le grand-duc Paul pour porter le diagnostic de la maladie dont il est atteint. Sa maladie, c'est de prétendre s'élever trop haut, c'est de rêver l'inaccessible, l'impossible, le sublime. Il faut qu'il sorte des sentiments moyens! Il ne peut s'en tenir au christianisme qui satisfait les besoins du commun des hommes : il faut à son exaltation nerveuse un christianisme supérieur, fécond en émotions mystiques. Il fait fi du bien qui est à la portée de tous. Jamais vous ne trouverez en lui un ferme propos, une mâle résolution de s'imposer ces modestes efforts, de pratiquer ces petites vertus qui suffisent à nous faire estimer et à nous rendre relativement heureux dans la société où nous vivons. Mais vous le verrez s'épuiser en élans chimériques vers un bien sans mélange. Il s'étonne, nous l'avons dit, qu'avec tant de hautes pensées il mène une vie si médiocre. Il ne se rend pas compte que ces hautes pensées, orgueilleusement caressées, provoquent en lui une sorte d'ivresse intellectuelle, ivresse ravissante dans laquelle il oublie ce que commande aux hommes la vraie notion du devoir.

CHAPITRE VII

LA COUR DE GATCHINA

(1790-1796)

I

Indépendamment des idiots, des imbéciles et des fous, les aliénistes réclament comme relevant de leur science une multitude d'esprits qu'ils désignent sous le nom de *dégénérés supérieurs*. Ces nouveaux clients ont été étudiés avec soin. La race dont ils sortent leur a transmis le germe de maladies nerveuses. Sous l'influence de tares héréditaires, le système nerveux présente chez eux des lacunes qui en détruisent l'harmonie fonctionnelle. Ils ne savent pas, ils ne peuvent pas diriger constamment leurs pensées vers une fin convenable, ni tirer un heureux parti de l'intelligence souvent brillante dont ils sont doués. Ils ont, avec des aptitudes natives d'une réelle valeur, une impuissance originelle à discipliner leur cerveau. Ils justifient les épithètes de bizarres, d'écervelés, d'excentriques que le monde leur attribue. Point de logique ni de liaison dans les idées : elles vont à la débandade, rien ne dirige leur emportement ni ne coordonne leurs bonds. Point de stabilité dans le caractère, tour à tour violent et doux, résistant et faible, indécis et obstiné. Point de pondération dans les sentiments : une sensibi-

lité exagérée, des penchants étranges, des affections déréglées, des enthousiasmes inconsidérés. Les dégénérés sont tous, par définition, des déséquilibrés. Si la tare congénitale ne se trahit chez un grand nombre d'entre eux que par un état plus ou moins apparent de déséquilibration, chez d'autres elle s'accuse vigoureusement par une série d'épiphénomènes nerveux, d'aspects variés, mais d'origine commune, et qui apparaissent, çà et là, ensemble ou séparément, au cours de la vie du malade comme autant « d'épisodes » caractéristiques : hallucinations, monomanies, phobies, folie du doute ou délire du toucher, peur des espaces, tendance irrésistible à répéter les mots qu'on entend ou les actes dont on est témoin, aberrations sexuelles, toutes sortes d'obsessions ou d'impulsions. La situation des dégénérés est pleine de périls; ils se trouvent engagés dans la grande affaire de la vie sans fonds, sans capitaux suffisants; ils ont bien de la peine à se soutenir jusqu'au bout, à éviter la ruine; chez les moins résistants, il suffit du plus petit événement pour amener un désastre, la faillite, la folie (1).

Le grand-duc Paul est là tout entier, dans ce portrait. Oui, sans nul doute, il est frappé au coin de la dégénérescence, ce prince mal équilibré, déconcertant, inquiétant. Examinez sa constitution physique : l'architecture du corps est défectueuse, et Saint-Beuve ne force pas trop les choses quand il nous représente le fils de Catherine comme « une espèce de Lapon camus, rabougri (2) ». Rappelez-vous son enfance maladive : s'il fallait ajouter foi aux témoignages assez obscurs de quelques contemporains, il aurait été sujet dans son jeune âge à des crises d'épilepsie. Quels ravages ont dû produire sur un être

(1) Magnan, *les Dégénérés, état mental et syndromes épisodiques.*
(2) *Nouveaux Lundis,* t. II, article sur Catherine II.

prédisposé aux accidents nerveux les terribles émotions de 1762! De bonne heure il se signale par des bizarreries de pensée, de sentiment et de conduite, par un goût exagéré de la solitude, par une disposition néfaste à prendre ombrage de tout, à grouper les circonstances les plus insignifiantes et à les rapporter à je ne sais quel complot imaginaire. Il se sent entouré d'une force inquiète et malveillante. A plusieurs reprises, vous vous en souvenez, la crainte d'être empoisonné surgit en lui et le ronge. Il a une émotivité morbide qui se traduit par des accès de colère violente : sa vie n'est pour ainsi dire qu'une série d'orages qui troublent profondément le milieu où ils se produisent. Souvent à ces éclats succède un état de profonde dépression nerveuse : en dehors de tout chagrin immédiat, il est comme écrasé par l'immense tristesse des choses; il a des crises de désespérance, d'hypocondrie. Bien mieux, il est sujet aux hallucinations. Mme d'Oberkirch nous raconte qu'en se promenant un soir sur les quais de la Néva, vers 1780, « le grand-duc se crut accompagné par un fantôme qui l'appela par son nom, lui fit de sombres prédictions, fantôme qui n'était autre que son aïeul Pierre le Grand (1). » Le témoignage de Mme d'Oberkirch doit être recueilli avec d'autant plus de soin, que cette amie dévouée de Marie Féodorovna est prévenue en faveur de Paul et passe volontiers sous silence ses défauts de caractère et ses troubles de santé. Bientôt vous découvrez chez le grand-duc de nouvelles manifestations nerveuses qui ne sont que des modalités de la déséquilibration. Sa conscience, d'une impressionnabilité maladive, s'exagère sa propre importance; son imagination déréglée enfante des chimères. De plus en

(1) Mme d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 357.

plus sensitif et impulsif, il a des enthousiasmes désordonnés, des monomanies, des explosions de piété, des envolées mystiques. Jusqu'à l'époque de son avènement, vous n'observerez en lui que les « épisodes » caractéristiques de l'état mental des dégénérés. Mais vous constaterez que la résistance cérébrale s'amoindrit d'année en année : le plus léger choc moral en viendrait à bout. Après la dramatique journée du 6 novembre 1796 où la grande impératrice succomba soudainement, où Paul, hanté le matin des plus sinistres pensées, préparé à subir la volonté de son ennemie, la prison ou la mort, se vit, le soir, maître de l'empire, il semble que cette résistance cérébrale soit définitivement vaincue; il semble que l'équilibre soit définitivement rompu, que la raison chancelle, que la conscience s'obscurcisse, que le délire s'installe.

La science qui voit en chaque homme le tabernacle où dorment les générations passées, la science nous représente le dégénéré comme « le produit d'une longue suite de transformations morbides héréditaires (1) ». C'est donc dans les parents de Paul, c'est dans les mystérieuses lois de l'hérédité qu'il faudrait chercher les éléments et le secret de son organisation singulière. Quelles tares nerveuses Catherine a-t-elle pu léguer à son fils? Elle est de bonne race, vigoureuse et énergique, avisée et perpétuellement lucide. Mais elle est obligée de se contenir et de se surveiller. Elle est particulièrement vive, impétueuse. Grimm la compare à un volcan; elle-même appelle gaiement l'Etna « son cousin ». On ne peut pas dire qu'elle manque de suite dans ses desseins. Mais quand elle nous avoue « qu'elle est un parfait composé

(1) Magnan, *les Dégénérés*.

de bâtons rompus », elle nous force à nous souvenir de ses changements d'humeur, de ses engouements passionnés suivis de prompts désenchantements (1). Ce qu'on peut relever de plus grave à la charge de Catherine, ce sont ses excès génésiques. Jamais femme ne fut plus asservie aux besoins du sexe, ou, pour être plus exact, jamais femme ne donna une plus large carrière à ses sens. Les aliénistes ne manqueraient pas de voir dans ses amours hors d'âge et hors de raison un symptôme morbide. Est-ce ce surmenage sensuel qui dès 1774 provoquait chez l'impératrice des manifestations nerveuses? Les médecins de Sa Majesté constataient des « syncopes », des « tics » nerveux, des attitudes bizarres, et prononçaient un peu vite le mot d'hystérie.

Du moment que la légitimité de la naissance du grand-duc Paul prête matière à de sérieuses contestations, chercher à expliquer les tares de Paul par celles de Pierre III ne peut mener à rien de très solide ni de très assuré. Si le triste mari de Catherine était le véritable père de Paul (il n'est point permis d'affirmer en toute certitude qu'il ne l'est pas), il lui aurait imposé un bien lourd héritage. Quelle misère physiologique chez cet homme mal bâti, chétif, dont toute la personne était une grimace, créature opaque, cachant dans ses recoins obscurs tous les vices, bouffon tragique conquis par l'alcool, possédé par des monomanies grotesques, fou de rage impuissante et roulant à toutes les déchéances! Issu de Pierre III qui était par sa mère un petit-fils de Pierre le Grand, Paul aurait hérité du sang des Romanof, de toute une misère humaine, venue de loin. Regardons sous la majesté des habits brodés : ils sont faits de pauvre et mauvaise chair, ces

(1) Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 214.

Romanof qui se sont succédé à la cour impériale au dix-huitième siècle, et l'infusion du sang de Brünswick ou du sang de Holstein n'a point amélioré la race. Considérons seulement les figures les plus connues, celles qui se pressent au premier plan. C'est Pierre le Grand, l'aigle de la famille, l'homme de génie, « un monstre au sens antique du mot (1) », avec des vertus et des défauts poussés à l'extrême, « avec sa férocité outrée, ses emportements maniaques, irrésistibles, immédiatement suivis de repentir, avec ses attaques épileptiformes et ses tics nerveux qui, au dire de Saint-Simon, lui démontaient les yeux, toute la physionomie et donnaient de la frayeur (2). » C'est Ivan, son frère aîné, frappé d'imbécillité congénitale. C'est Alexis, son fils, sauvage, inquiet, indolent et de faible intelligence. C'est Pierre II, son petit-fils, poussant au milieu d'une cour pourrie, se ruant aux basses jouissances, brûlant d'un incestueux amour pour sa tante Élisabeth, névropathe à tendances sexuelles, usé à quinze ans. C'est Élisabeth Ire, sa fille, violente, capricieuse, déséquilibrée, sensuelle et mystique, affligée vers la fin de sa vie de troubles nerveux, de cette frayeur de la mort que les aliénistes appellent la thanatophobie, et peut-être aussi de crises hystériques... Arrêtons-nous : il n'est pas de notre dessein d'esquisser l'histoire pathologique des Romanof.

Que Paul appartînt à cette race souffrante ou que, comme son frère, cet écervelé de Bobrinski, il dût sa naissance à un amant de Catherine, sa structure mentale n'était pas celle d'un homme sain. C'est sur quoi il fallait

(1) E.-M. de Vogüé, *le Fils de Pierre le Grand*, p. 20.

(2) Ce sont les syndromes morbides que l'aliéniste Moreau de Tours relève à la charge de Pierre le Grand dans sa *Psychologie morbide dans ses rapports avec la psychologie de l'histoire*, p. 520.

insister avant d'aborder une orageuse période de sa vie où déjà il ne s'appartient plus. L'indulgence pour lui n'est que justice. Il a souffert pour les défaillances de sa volonté et souffert pour les désordres de son esprit. Il s'est fait beaucoup de mal de ses propres mains : ne nous mettons pas avec lui contre lui-même.

II

Pendant les dernières années du règne de Catherine, le grand-duc et la grande-duchesse se confinent dans leurs châteaux de Pavlovsk et de Gatchina; ils semblent avoir pris en dégoût Saint-Pétersbourg et rechercher la solitude. Pavlovsk a les préférences de Marie. Elle y va dans toutes les saisons : c'est le remède à tous ses ennuis, à toutes ses tristesses. Elle surveille son domaine et s'occupe avec Küchelbecker, son régisseur et son ami, de l'embellir sans trop de frais. La future impératrice est obligée de compter et souvent fort gênée. Un jour, pour une note de tapissier qui monte à peine à 40 roubles, elle écrit à son « bon » Küchelbecker avec une simplicité qui nous charme : « Payez, je vous en prie, et ne craignez rien, je vous rendrai l'argent à très court délai (1). » Nous la voyons une autre fois se réjouir d'avoir trouvé un expédient habile qui lui fera réaliser une petite éco-

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 313. Dans une autre lettre elle avoue que « sa bourse est à fin et qu'avant de partir pour Gatchina on la tourmente comme une malheureuse. » Elle demande à emprunter « cinq ou six mille roubles et cela pour trois ans de temps en payant toujours les intérêts d'avance ».

nomie : « Envoyez-moi, dit-elle au régisseur, les mesures des poêles du troisième étage; je sais où commander les portes. Un maître-ouvrier est pour le moment en service à Saint-Pétersbourg; il nous les fera et nous n'aurons rien à payer. » C'est merveille de rencontrer une princesse si entendue aux affaires! Quand il s'agit de venir en aide aux habitants de Pavlovsk, elle est prodigue; elle les connaît un à un et les aime tous. Elle se dévoue pour tirer de leur ignorance et pour moraliser ces humbles serfs, en proie aux instincts élémentaires. Au moment d'une épidémie de variole, elle leur envoie son médecin Haliday et les décide non sans peine à se faire vacciner (1). C'est une dame de charité souverainement gracieuse et aimable. Plus tard, sous les règnes de son mari et de ses fils, elle élargira le domaine de sa bienfaisance; mais elle ne le gouvernera pas avec la même simplicité charmante; un peu de hauteur lui venant avec l'âge, elle exigera plus de soumission et de reconnaissance que la vraie charité n'en demande.

Dans son existence bien réglée, Marie fait une large part aux plaisirs de l'esprit. Elle se livre à toutes sortes de lectures; elle écrit un journal intime; elle écrit gaiement et sans façon un grand nombre de lettres qu'elle recommande le plus souvent à ses correspondants de détruire. Sa plus chère récréation, nous le savons déjà, est la gravure sur pierre. Elle cultive avec autant de distinction que Mme de Pompadour cet art difficile de la glyptique. Voici, suivant le témoignage de La Fermière, comment elle travaille : « D'après nature ou d'après un bon portrait, elle fait d'abord le modèle en

(1) Choumigorski, p. 315.

cire et l'exécute de suite en pierre dure, se servant pour cela de belles pierres dures de Sibérie à différentes couches. » Parfois il arrive que de grandes dames, ayant plus d'ambition artistique que de talent, acceptent le concours d'un maître complaisant, lui donnent le pinceau ou la pointe à tenir et ne s'en ressaisissent qu'au moment de signer. Marie Féodorovna ne se fait point aider, et l'on peut, en bonne justice, lui attribuer tout le mérite de ses œuvres. « Quand elle modèle le portrait, elle reçoit les conseils de son maître et des assistants, et elle y a égard quand elle les trouve justes, et, lorsqu'elle travaille la pierre au rouet, le maître n'ose jamais y mettre la main et n'a d'autre fonction que de lui présenter les instruments (1). » Ce maître était un médailleur allemand nommé Lebrecht qui, jeune encore, s'établit à Pétersbourg et enrichit les collections impériales. A force de dessiner et de graver, Marie se fatigue les yeux. La musique la repose. Un compositeur italien, très en renom à la fin du dix-huitième siècle, Païsiello, lui donne des leçons. Le maëstro était d'humeur irascible; en 1793, comme « on le chicanait et le taquinait », il se répandit en invectives contre quelques hauts personnages, faillit aller en prison et dut prendre congé de la cour de Russie, où son rival, Cimarosa, lui succéda (2). Enfin, de loin en loin, parce que la comédie a seule le pouvoir de ramener un peu de gaieté sur le visage de Paul, la grande-duchesse monte une pièce du comte Tchernichef ou de La Fermière. Le subtil La Fermière excelle à tirer d'un conte ou d'un roman grivois une chaste comédie, « accommodée pour être jouée par des demoiselles d'honneur et des cavaliers devant Mme la grande-duchesse. »

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 291.
(2) *Id.*, t. XXIX, p. 246.

Nous le voyons dans une lettre se féliciter d'avoir transformé en une innocente bergerie « l'histoire scandaleuse de la matrone d'Éphèse (1) ». Pour elle et pour ceux qui l'entourent, Marie Féodorovna éprouve le besoin impérieux d'être distraite. Elle a une faculté très souple d'enjouement, et, en dépit des chagrins qui pèsent sur elle, une grande sérénité d'âme.

Paul s'établit dans le personnage d'homme rude et morose. Pour secouer l'ennui, il s'abandonne de plus en plus à son goût pour les minuties militaires. Chez cet homme anormal, type du décousu, du désaccordé, ce goût devient passion, obsession, monomanie. Paul s'éprend des mêmes hochets que Pierre III; les excentricités de l'un sont les excentricités de l'autre. Il serait imprudent, nous savons pourquoi, de parler ici de fatalité héréditaire. Nous trouvons à notre portée une autre explication. Paul conserve respectueusement, peut-être parce qu'elle est odieuse à Catherine, la mémoire de Pierre III qu'il regarde, à tort ou à raison, comme son père. Il admire ce prince décrié et incline à se modeler sur lui. Quand son tempérament de demi-fou l'entraîne aux extravagances, comment s'étonner que ce soient précisément les goûts bizarres et les puériles occupations de son père qu'il reproduise? Par un curieux phénomène, cet enthousiasme exagéré pour les choses de caserne se répercutera comme un écho prolongé chez le second fils de Paul. On verra le grand-duc Constantin, admirateur fanatique de Napoléon, jouer au grenadier français, comme Paul et Pierre jouaient au soldat prussien; on le verra transformer en forteresse son château de Strelna, élever dans son parc un camp de Boulogne en miniature, équiper ses hulans à la française

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXIX, p. 271.

et les mener à la parade au son de nos fanfares militaires (1).

Qui eût visité Gatchina, la résidence favorite du grand-duc Paul, se serait cru, dit un contemporain, « en pays étranger ». Un faubourg avait été bâti sur le modèle d'une petite ville allemande. « La place avait des barrières. Les baraques, les écuries, tous les bâtiments étaient à la prussienne, et, à voir les troupes qui y demeuraient, on eût juré que ces soldats étaient tout chaud arrivés de Berlin (2). » La garnison compte douze bataillons « d'une force très modique », quelques « échantillons » de cuirassiers, de dragons et de hussards, quelques pièces d'artillerie. L'uniforme, objet de minutieuses études, est « tout à fait baroque » ; il semble la charge de l'uniforme prussien. « Plusieurs personnes de la société et de la cour avaient reçu l'autorisation de le porter, raconte Czartoryski ; c'étaient les mécontents de la grande cour qui s'attachaient de préférence à Paul. On endossait cet uniforme, outre le service militaire, lorsqu'on se rendait à Pavlovsk ou à Gatchina... Personne ne se produisait avec ce costume, excepté dans l'intérieur des appartements du grand-duc; partout ailleurs, tant que Catherine vécut, il fut de contrebande, et l'on s'en moquait sans contrainte (3). »

Le grand-duc Paul multiplie les manœuvres et les parades. Dès l'aube il commande l'exercice : ses troupes restent sous les armes jusqu'à douze heures par jour; il ne se lasse pas d'admirer leur beauté martiale. Souvent il invite les dames de sa cour à des solennités militaires :

(1) Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. I, p. 134.

(2) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier* (*Revue moderne*, décembre 1865).

(3) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 106.

malades ou bien portantes, elles sont tenues de suivre jusqu'au bout les évolutions de la petite armée et de recevoir d'un air riant le soleil, le vent ou la poussière. La grande-duchesse paye d'exemple. Aux manœuvres de Gatchina il se passe de graves, de mémorables événements : on livre des batailles, on subit des défaites, on remporte des victoires, on est traîné aux gémonies ou l'on monte au capitole (1). Paul raconte les exploits de ses troupes sur le mode homérique. Sans avoir jamais pratiqué sérieusement la guerre, il croit connaître à fond la stratégie et la tactique, posséder toute la science militaire. Il copie niaisement Frédéric II. Tout est à la prussienne, les uniformes, les hautes bottes, les longs gants, les tricornes élevés, les moustaches, les tresses, les boucles. Les salles d'escrime, les barrières prennent des noms allemands ; on va jusqu'à peindre à la prussienne les ponts et les guérites. Pendant la guerre de Sept ans, le roi de Prusse avait, le lendemain d'une bataille, puni les soldats d'un régiment qui s'était mal conduit au feu en leur faisant enlever la chevilière de leur chapeau. Ce trait s'est gravé dans la mémoire du tsarévitch. Un jour, pour avoir mal exécuté un mouvement, les hommes d'un bataillon gatchinois se voient obligés d'arracher les ganses de leur uniforme et de rentrer dans leur caserne en passant par la cuisine (2). Chez Paul, tout est petites imitations, petites fins, petits moyens.

La discipline est dure. Les officiers surveillent l'exercice la canne à la main. Ce sont, pour la plupart, gens vulgaires, ignorants, « la balayure de notre armée », dit Wighel dans ses Mémoires (3). Paul expédie des pa-

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 107.
(2) Pichtchévitch, *Jizn A. S. Pichtchévitcha*, p. 215.
(3) *Zapiski*, 1re partie, p. 90.

tentes, donne des brevets qui n'ont de valeur que dans ses troupes. Les grades échoient aux bavards de chambrée, aux fanfarons et aux nullités dociles. Les destitutions sont brusques, mais les avancements rapides. On peut escalader en quelques sauts tous les degrés de la hiérarchie. Paul, malgré son humeur inconstante, s'attache les officiers en leur ouvrant des perspectives d'ambition, comme aussi en leur donnant la grossière satisfaction de montrer la rudesse de leur poigne. Peu leur importe que le public les raille, les compare à « des enfants qui s'amusent à ranger des soldats de bois » (1). Ils s'admirent les uns les autres, ils se louent, ils se traitent communément de héros! A l'épreuve ils ne justifieront pas les titres pompeux dont ils se décorent; pas un ne s'approchera de la gloire à une époque de l'histoire où la gloire offrira aux hommes tant d'occasions de monter jusqu'à elle. Ces officiers de Gatchina, soldats de courte vue et d'étroit horizon, ne fourniront que de médiocres et obscures recrues aux armées russes, lorsqu'il s'agira, non plus de parader sur un champ de manœuvres, mais de traverser, à la suite de Souvorof, toute l'Europe au pas de course et d'aller disputer la victoire aux généraux républicains dans les plaines de l'Italie ou dans les gorges des monstrueuses Alpes, « ce royaume de l'épouvante », où l'intrépide Souvorof lui-même avouait n'être entré qu'en tremblant.

Le seul dont le nom ait survécu est Araktchéief, et son nom fut odieux. Il fut incorporé dans les troupes de Gatchina, le 4 septembre 1792, avec les galons de capitaine; il avait alors vingt-quatre ans. « Son extérieur était celui d'un grand singe en uniforme; sa figure était

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 107.

maigre, sèche et carrée, son port disgracieux, parce qu'il marchait très courbé; et de ses épaules sortait un grand cou décharné sur lequel on aurait pu étudier l'anatomie des muscles et des veines. Il avait des yeux gris enfoncés dans les orbites et toute l'expression du visage respirait un singulier mélange d'esprit et de férocité (1). » Il reçut le commandement de l'artillerie; d'une humeur âpre, brutale, inflexible, il fit son métier d'instructeur avec ardeur et conviction, souvent avec cruauté. « Jamais, dit un contemporain, jamais poète pindarique ne fut plus impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial (2). » Son zèle infatigable, sa ponctualité, sa soumission sans phrases le désignèrent à la confiance et aux faveurs de Paul. Après le 6 novembre 1796, le farouche « caporal de Gatchina » (c'est le nom qu'il a gardé) entra en partage de la souveraineté. Serviteur aveugle d'un empereur violent et capricieux, on le verra imposer à la nation un régime de compression à outrance, distribuer l'injustice, frapper furieusement au hasard pour contenter la colère du maître et faire trembler devant lui toute la Russie. Congédié par l'empereur Paul, effondré sous le mépris public, on le verra relever la tête en 1812 et, dans les dernières années du règne d'Alexandre, rétablir à coups de cravache le principe d'autorité qu'il croit ébranlé.

Personne n'ignorait que pour conquérir les bonnes grâces du grand-duc Paul, le plus sûr était de flatter sa passion militaire. Un jeune lieutenant, au cours d'un voyage à Berlin, avait gagné au jeu une grosse somme d'argent. Son débiteur, ne pouvant s'acquitter en beaux deniers comptants, lui avait remis en payement une pré-

(1) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier*.
(2) Cf. Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I, p. 97.

cieuse collection qui lui venait de son père, officier sous le roi-sergent, une collection d'armes, de casques, de boucliers, d'équipements militaires de toutes les époques et de tous les pays et, ce qui n'était pas moins intéressant, toute une armée de soldats, hauts comme le doigt, qui, grâce à un ingénieux mécanisme, exécutaient des mouvements parfaitement réglés. Ces objets, transportés à Pétersbourg, y provoquèrent de la curiosité et de l'envie. Le jeune officier eut la bonne inspiration d'en faire cadeau au grand-duc Paul qui, au comble de la joie, ne put se retenir de lui sauter au cou (1). Tels furent les heureux débuts d'un homme qui devait pousser très loin sa fortune, parvenir aux plus grands emplois et jouer un des premiers rôles, comme défenseur de Moscou, dans le drame formidable de 1812. Il s'appelait Rostoptchin. L'habile courtisan sut s'ancrer dans les faveurs du grand-duc. Nommé en 1792 gentilhomme de la chambre et attaché à la personne de Paul, il toucha son maître en blâmant tout haut ses collègues qui, suivant l'exemple venu d'en haut, affectaient de négliger et de dédaigner le prince qu'ils devaient servir. Il les remplaçait quand ils manquaient à leur poste. A la fin, le sang lui bouillant dans les veines, il écrivit au maréchal de la cour une lettre fort vive dans laquelle il relevait les insolences de ces jeunes seigneurs et déclarait, en terminant, « que n'ayant ni maladie honteuse à soigner, ni chanteuse italienne à entretenir », il continuerait de bonne grâce à remplir leur office auprès du tsarévitch. Si cette lettre lui valut une année d'exil sur ses terres du gouvernement d'Orel, elle lui conquit en compensation l'amitié chaude et durable de celui qui n'était encore que l'héritier

(1) Kobeko, p. 411.

humilié et impuissant d'un vaste empire, mais qui allait bientôt disposer de tous les honneurs (1).

Rostoptchin est à trente ans ce qu'il sera jusqu'à son dernier soupir : un grand orgueilleux, plein de mépris pour l'engeance humaine ; un original qui se glorifie des singularités de son esprit et de son caractère et qui emploie sa verve mordante à étonner, à divertir la galerie ; un intransigeant passionné comme Alceste, un sauvage, un violent. Il a des dehors brillants, une culture très raffinée ; mais l'éducation n'a pas entamé en lui le vieux fonds moscovite, et l'on voit par son exemple combien la société russe avait de peine à se dégager d'une brutalité et d'une grossièreté encore toutes voisines. Il parle, il écrit sans contrainte, à bride abattue ; son esprit indépendant et caustique s'attaque de préférence aux gens en puissance ; il ne respecte rien. A l'affût de tout ce qui se dit ou se fait alentour, informé dans le moindre détail de tous les incidents et de tous les commérages de société, il en tient registre, surtout registre de noirceurs. Il a son ferment secret, de l'envie, de l'aigreur ; il se pique, il se venge. Il faut nous mettre en défiance quand nous le lisons : sa passion, dont on voit bien qu'il n'est pas le maître, l'entraîne souvent à exagérer et ne lui permet de juger avec impartialité ni les événements ni les hommes.

Toutes ses ardeurs, toutes ses amertumes, il les a versées dans une correspondance que pendant plus de vingt ans il a entretenue avec Simon Vorontsof, un frondeur lui aussi. On sait que les Vorontsof comptaient dans leur chronique orgueilleuse une maîtresse fournie au tsar Pierre III (2) : sous Catherine, ils étaient mal en cour.

(1) Ségur, *Rostoptchine ;* Rambaud (*Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1876).

(2) Ségur admirait « la modération soutenue » de la grande Catherine,

Les relations épistolaires entre les deux mécontents sont déjà nouées, à l'époque où Rostoptchin s'installe dans la familiarité du grand-duc Paul. Ses lettres, soigneusement conservées, nous rendent un grand service en nous faisant pénétrer profondément dans la société de Gatchina. Elles sont d'un artiste. Elles abondent en observations piquantes, elles fourmillent de silhouettes vives, de portraits méchants, cruels, mais admirables de relief. Rostoptchin manie et souvent violente la langue française de puissante et étrange façon.

L'entourage de Paul n'inspire à Rostoptchin que mépris et railleries. La cour de Gatchina sert d'asile à des mécontents, à des intrigants de bas étage, à des aventuriers sans scrupules « dont le plus honnête peut être roué sans être jugé (1) ». Rostoptchin les fait passer, l'un après l'autre, devant nous dans leurs physionomies différentes, et le médecin Freygang qui a voyagé en France avec le prince Orlof et « obtenu le bonnet » à Montpellier, homme lourdement matériel « qui gouverne le physique de Monseigneur, se mêle aussi de son moral et l'empoisonne également » ; et le grotesque Ivan Pavlovitch Koutaïssof, amené d'Orient par les soldats de Potemkin, « jadis Turc, puis chrétien, barbier et dans ce moment premier valet de chambre de Monseigneur », un barbier moins sémillant que le barbier de Séville et apprécié surtout pour ses grimaces (2); et le rusé baron de Borck, intendant des terres de Gatchina « qui vole en deux ans

lorsqu'en 1789 il voyait « encore vivante et tranquille cette célèbre Woronzof, maîtresse de Pierre III, qui avait obtenu de ce prince la promesse de l'épouser, de répudier Catherine II et de la reléguer en Sibérie ». (Affaires étrangères, vol. CXXIX, fol. 126, Ségur, 3 juillet 1789.)

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 93.

(2) L'amusante figure de Koutaïssof est finement esquissée dans les *Mémoires* d'Adam Czartoryski, t. I, p. 175.

300.000 roubles » ; et le colonel Lindener, « plat personnage, bouffi d'amour-propre, qui tire son origine de l'engouement passé de Monseigneur. Cet homme est très dangereux, car il est ombrageux et soupçonneux; et le maître est crédule et emporté (1) ». Rostoptchin ne ménage pas la favorite, Mlle Nélidof, « cette petite créature qui gouverne despotiquement ». Il aime, il plaint Marie Féodorovna adonnée à la vie domestique, à la douce uniformité des devoirs, toujours patiente et toujours souriante : « La grande-duchesse, écrit-il à Vorontsof, n'a plus aucun pouvoir, et cette digne et respectable femme a pris le parti de souffrir et de trouver le bonheur dans ses enfants. » Ce grand médisant, ce grand railleur met cette fois son plaisir à admirer : « Cette femme mériterait des autels : c'est la vertu même (2). »

Rostoptchin nous fait un sombre tableau de la vie que Paul impose à sa femme, à ses enfants, à ses familiers. Le prince a perdu toute possession de soi-même : peu de raison dans son esprit, encore moins dans sa conduite. « On ne peut voir sans pitié et sans horreur tout ce que fait le grand-duc père; on dirait qu'il invente des moyens pour se faire haïr et détester. Il s'est mis en tête qu'on le méprise et qu'on cherche à lui manquer; partant de là il s'accroche à tout et punit sans distinction... Le moindre retard, la moindre contradiction le mettent hors des gonds, et il s'emporte... Il a quatre bataillons de marins sous ses ordres, et c'est avec cela qu'il s'imagine être le défunt roi de Prusse. On n'entend parler tous les jours que d'actes de violence, de petitesses qui feraient rougir un particulier (3). » Rostoptchin, cette âme glacée, ne

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 96.
(2) *Id.*, t. VIII, *passim*, et t. XXIV, p. 258.
(3) *Id*, t. VIII, lettres du 25 avril et du 6 juillet 1793.

nourrit qu'une sympathie médiocre pour ce maître fantasque : il se vante de résister aux avances de son prince ; on sent qu'il romprait sa chaine, s'il n'était retenu par l'ambition. En 1793, il écrit à Vorontsof : « Monseigneur m'accable de caresses, d'attentions, me dit que je puis être avec lui comme je veux, et cela me gêne infiniment ; car, ajoute le dédaigneux courtisan, il n'y a rien que je craigne autant dans le monde, après le déshonneur, que sa faveur... Ses secrets sont d'une nature repoussante pour moi, et j'aimerais mieux encourir une disgrâce signalée et mériter sa haine que de devenir méprisable par de lâches complaisances que l'on regarde ici comme des moyens permis et nullement criminels. » Cependant Rostoptchin en arrive à plaindre « ce prince oublié, humilié, méprisé » et à « fermer les yeux sur ses défauts ». La mauvaise fortune n'a pas été pour le fils de Catherine une bonne conseillère. On peut espérer qu'il sera tout autre en sortant de l'état dans lequel il se trouve (1).

Une influence pernicieuse s'exerce à cette époque sur le caractère du grand-duc Paul : celle des émigrés français. Les naufragés de l'ancien régime affluent en Russie : ils mènent grand bruit autour de leur infortune, complotent entre deux parties de plaisir toutes sortes de belliqueux desseins, font appel aux armes de Catherine et à sa bourse. Ces fanfarons d'autorité croient tout possible à la force ; ils se flattent d'anéantir la Révolution ; ils ne parlent que de répression brutale. « Messieurs les émigrés gaulois, pour user du langage de Rostoptchin, ont tant prêché le despotisme et la nécessité de gouverner avec une verge de fer que Monseigneur le grand-duc a adopté

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII et XXIV.

ce système et se conduit déjà en conséquence (1). » Paul habite de souvenir à Versailles et à Chantilly, où les splendeurs du régime déchu l'ont émerveillé. Sa haine pour la Révolution, cette tentative d'émancipation humaine, est aveugle et sans bornes. Il en fait étalage et se couvre de ridicule. Un jour il aperçoit des officiers dont les queues trop courtes lui paraissent trahir un esprit d'insubordination ; il les met aux arrêts comme suspects de jacobinisme. Une autre fois, il disgracie brutalement un jeune seigneur qui, pendant une promenade en voiture, lui a fait admirer les magnifiques arbres de la contrée et a commis l'imprudence de les appeler « les représentants des siècles passés » : ce mot « sentait la Révolution (2). » Paul prend une attitude hostile à l'égard de l'agent diplomatique de la France à Pétersbourg. M. Genêt, ministre d'abord d'un roi constitutionnel, puis d'un roi suspendu de ses fonctions et presque captif dans son palais, s'est laissé gagner peu à peu par l'enthousiasme de la liberté naissante : au mois d'août 1791, il vend sa montre et son épée, sacrifie une partie de son traitement afin de pouvoir envoyer à Paris sa contribution patriotique. Paul lui fait sentir sa colère et le traite comme un pestiféré. L'infortuné diplomate écrit à Montmorin, le 13 septembre : « Le grand-duc qui sera, je vous l'annonce, le plus inquiet de tous les tyrans, a fait insinuer à plusieurs femmes dont l'amitié faisait ma consolation, de cesser de me voir. Ce prince a eu l'imprudence de dire, devant une foule de courtisans qui le détestent, que ce moment-ci était décisif pour les souverains et que, s'ils ne s'entendent point pour expulser de leurs États tous les Français qui seraient soumis aux

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII.

(2) Léonce Pingaud, *les Français en Russie et les Russes en France*, p. 164.

nouvelles lois dictées par l'Assemblée nationale, il ne répondrait point qu'avant deux ans l'Europe entière en fût bouleversée (1) ». Paul applaudit, lorsque sa mère, au printemps de 1792, notifie à notre chargé d'affaires son expulsion.

Il est, en revanche, plein de complaisance pour les émigrés. Il partage leurs illusions et croit à leur génie. Parmi ces futigifs de Versailles il distingue le comte Valentin Esterhazy, l'agent officiel des comtes de Provence et d'Artois. « Homme d'esprit et très instruit, » Esterhazy « cachait beaucoup de finesse sous un extérieur brusque et affichait, pour la mieux cacher, une franchise quelquefois brutale (2) ». C'était un gai compagnon et « l'impératrice s'amusait souvent à entendre le petit Esterhazy lui chanter des chansons polissonnes » (3). Ce Français est admis dans la société la plus intime du grand-duc et « traîne partout », à Gatchina comme à l'Ermitage, « son cordon bleu, sa cocarde blanche, sa triste figure et ses sanglantes chimères (4). » Les fils de Paul, fascinés, comme la plus grande partie de la jeunesse russe, par un vague idéal de liberté et prévenus contre « nos aristocrates », s'amusent aux dépens de ce comte Esterhazy et lui font tuer, un jour, à la chasse, un cochon recouvert d'une peau d'ours (5). Il arrive un moment où Paul lui-

(1) Rambaud, *Instructions données aux ambassadeurs de France,* t. II, p. 515.

(2) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents,* vol. XX, fol. 401, *Mémoires de Langeron.*

(3) Affaires étrangères, vol. XVII de supplément, fol. 133, lettre de Baré du 12 vendémiaire an V.

(4) Affaires étrangères, vol. CXXXVI, fol. 248; M. Genêt, 27 décembre 1791.

(5) Affaires étrangères, vol. CXXXVII, fol. 10; M. Genêt, 3 janvier 1792. — Sur le séjour de Valentin Esterhazy à la cour de Russie, voir ses *Mémoires* et ses *Lettres* à sa femme, publiés par M. Ernest Daudet.

même cesse de s'apitoyer sur les émigrés, voyageurs turbulents, hôtes incommodes et peut-être dangereux. Il finit par trouver que ces transfuges ont, avant de quitter leurs foyers, subi plus ou moins la contagion des idées qui dominent dans leur pays et qu'ils ne sont pas aussi étrangers qu'ils le proclament aux principes dont ils sont les victimes (1). On pouvait craindre que ces émigrés, ces Français du dix-huitième siècle qui avaient goûté aux nouveautés, qui s'étaient nourris de Voltaire, de Mably, de Diderot, de Rousseau, n'apportassent dans la Russie autocrate des cendres encore chaudes, des tisons de libéralisme.

Les instincts despotiques de Paul se montrent à nu. En lisant les mémoires contemporains on se rend compte de l'inquiétude et de la crainte qu'inspire à ses futurs sujets cet homme obstiné et versatile, prompt au soupçon et à la colère. « Tout le monde a peur de Paul. On admire d'autant plus la puissance et les hautes capacités de sa mère qui le tient sous sa dépendance, loin du trône qui lui appartient de droit (2). » Durant ces dernières années d'un long règne, l'insolence et le gaspillage des favoris, — cette superbe canaille des cours, dit Rostoptchin, — dépassent toute mesure. Le gouvernement ne montre « qu'une scandaleuse cascade d'abus de pouvoir, d'oppression et de tyrannie (3) ». Les signes de décadence se multiplient; la nation semble vieillir avec son impératrice. Et cependant il n'est personne qui ne souhaite

(1) M. Genêt écrivait le 5 juin 1792 : « Le grand-duc, après avoir été fort opposé à nos intérêts, commence à voir plus clair, et l'on assure qu'il n'a pas peu contribué à faire écarter poliment nos aristocrates. » (Affaires étrangères, vol. CXXXVIII, fol. 15). — Cf. Léonce Pingaud, *livre cité*.

(2) Adam Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 18.

(3) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX, *Mémoires de Langeron*. — Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 8.

« que les rênes du gouvernement puissent demeurer longtemps encore dans les mains de Catherine » ; on craint tout du règne à venir. La tsarine n'est point fâchée que son fils éloigne les sympathies du peuple : elle ne le défend pas contre les médisances des courtisans. « Il est facile, rapporte Genêt, de constater ce système. Tout ce qui tient à la vieille cour se plaît à divulguer les actions qui peuvent jeter la défaveur sur le grand-duc. On va même jusqu'à dire qu'il a la tête dérangée (1). » Catherine ne paraît pas s'émouvoir de ce que l'on pense de Paul à l'étranger. « Que dit-on de Secondat en Allemagne? demande-t-elle un jour à Grimm. Ici on continue à en dire beaucoup de mal; il est vrai aussi qu'il se fait le plus d'ennemis qu'il peut (2). » Grimm évite habilement de répondre : « Que dit-on de Secondat en Allemagne? Me voilà réduit à recueillir dans le Saint-Empire les opinions sur un personnage auquel personne ne pense (3)! » En France, Paul est sévèrement jugé. Au milieu de la tempête révolutionnaire déchaînée à Paris, qui donc oserait rappeler les souvenirs de 1782, la gracieuse visite du comte du Nord à la cour de Louis XVI? Le *Moniteur universel* publie en 1792, sous forme de « lettre particulière écrite par un Anglais résidant depuis plusieurs années en Russie », une dépêche de l'ambassadeur français Genêt où l'héritier du trône est violemment attaqué : « Ce prince suit en tout point les traces de son malheureux père, et à moins que le cœur de la grande-duchesse ne soit le temple de toutes les vertus, il éprouvera un jour le même sort que Pierre III. Il s'y attend, il le lui dit à elle-même, il

(1) Affaires étrangères, vol. CXXXVI, fol. 188; M. Genêt, 15 novembre 1791.

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 627.

(3) *Id.*, t. XLIV, p. 610.

l'accable de chagrin. Il est sombre, farouche, ombrageux. Il n'accorde sa confiance à qui que ce soit. Ses courtisans le haïssent. Les militaires qui se trouvent sous ses ordres sont rebutés du service par sa minutieuse rigidité; les gardes ne l'aiment point, et dès qu'il montera sur le trône, il est indubitable que des révolutions incalculables mettront un terme à la période brillante que Catherine II a parcourue avec tant de bonheur (1). » Le numéro du *Moniteur* fut intercepté : Paul n'en eut point connaissance (2).

La famille impériale, vers la fin du règne de Catherine, est plus divisée que jamais. Les passions haineuses s'exaltent; les querelles s'enveniment. Le grand-duc, rongé de soucis, possédé du délire de la persécution, s'envisage comme la victime d'un grand complot dirigé par sa mère. Par suite du détraquement des nerfs, sa résignation douloureuse a fait place à un violent sentiment de révolte. Au moindre choc, il frémit, et dans la défense il est terrible, hors de lui, par exaspération contenue, par sensibilité blessée. Le comte de Fauentzien écrit à Frédéric-Guillaume que « la sujétion dans laquelle il vit » l'a aigri et « poussé à bout (3) ».

Pour éviter les scènes scandaleuses, la mère et le fils se tiennent à distance l'un de l'autre. Nicolas Soltikof leur sert d'intermédiaire. « C'était lui, raconte Adam Czartorisky dans ses *Mémoires*, qui portait la parole toutes les fois que Catherine avait quelque chose à faire dire au grand-duc Paul. Le comte Soltikof omettait ou adoucissait ce qu'il y avait quelquefois de désagréable ou de trop

(1) Le *Moniteur universel*, n° 115, mardi 24 avril 1792.

(2) Affaires étrangères, vol. CXXXVIII, fol. 96; M. Genêt, 29 juin 1792.

(3) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, 12 septembre 1794.

sévère dans les ordres ou les reproches de l'impératrice à son fils; il faisait de même avec les réponses qu'il rapportait (1). » Catherine écrit quelquefois au solitaire de Gatchina; mais il n'y a plus trace dans ses lettres des aménités qu'elle disséminait autrefois dans sa correspondance et qui pouvaient faire illusion sur ses sentiments à l'égard de son fils. Un jour, pour se distraire et pour faire acte d'indépendance, le prince s'est permis d'aller à l'improviste inspecter les bâtiments de guerre mouillés dans la rade de Cronstadt; ce n'est qu'à son retour qu'il informe l'impératrice de cette visite. La réprimande ne se fait pas attendre : « Votre billet, mon cher fils, ressemble à de la moutarde après dîner. Vous m'y faites confidence aujourd'hui de votre voyage d'hier vers Cronstadt et la flotte, auquel je m'attendais d'autant moins qu'étant venu dîner avec moi, vous ne m'en avez pas dit un mot, quoique vous soyez convenu avec moi que, de l'aveu des amiraux, le temps était assez orageux. Comme je n'ai pas pris cette excursion pour ce qu'elle n'était pas : pour une fuite, je n'ai pas fait courir après vous (2). »

Plus s'accusent les discordes de la famille impériale, moins les favoris se croient tenus de ménager le grand-duc. Jusqu'à la fin de 1791, c'est Potemkin qui règne. Son vaste personnage emplit toute la scène. Depuis qu'il s'est immolé aux goûts changeants de l'impératrice, qu'il a cessé d'être l'amant pour devenir l'ami, le conseiller, une sorte d'associé intelligent de la tsarine, son crédit n'a fait que grandir. Il regarde du haut de son dédain les Zavadovski, les Korsakof, les Lanskoï, ces fantoches qu'il a lui-même désignés au choix des plaisirs impériaux, que

(1) *Mémoires*, t. I, p. 117.
(2) *Sbornik*, t. XLII, p. 191.

la tsarine prend et laisse l'un après l'autre, et qui s'agitent confusément à travers les intrigues dont il tient les fils. Il savoure les joies de l'orgueil et de l'omnipotence. Dans son palais de Tauride, à Pétersbourg, il étale des prodigalités bruyantes, des goûts, des habitudes, un faste asiatiques. Après sa longue campagne contre les Turcs, au printemps de 1791, il reparaît à Pétersbourg avec cette assurance superbe qui n'est que la conscience ingénue de sa force : l'autocrate est un demi-dieu dont on adore les mystères et qu'on ne se permet pas de discuter. Cette puissance insolente accable le grand-duc. Paul s'émeut d'un bruit qui circule périodiquement à la cour et qui prend, lors de la seconde guerre de Turquie, plus de consistance : on insinue que la souveraine aurait contracté un mariage clandestin avec le vainqueur d'Otchakof à qui elle ne serait pas éloignée de léguer sa couronne (1). Paul se sent désarmé en face de « ce colosse qui s'est élevé à l'ombre du trône » : il souffre cruellement de son humiliation. Le pire, c'est qu'il est réduit à solliciter plus d'une fois l'appui de cet homme, lorsque sa mère veut emmener ses enfants en Crimée, lorsque sa mère le laisse aux prises avec les créanciers. Potemkin lui vient en aide, mais avec quel air glorieux, avec quelle condescendance méprisante ! S'il traite assez cavalièrement le grand-duc, il s'efforce d'être aimable dans ses rapports avec la grande-duchesse. Il a parmi ses lieutenants, à l'armée du Sud, un des frères de Marie Féodorovna, Charles de Würtemberg, prince bien doué et de sens rassis, sur qui l'on compte pour faire oublier les vilaines histoires de l'aîné. Potemkin, pour flatter la grande-duchesse, le prend sous sa protection, le met en valeur, le désigne aux récom-

(1) Cf. en particulier une dépêche de M. Genêt du 25 octobre 1791. (Affaires étrangères, vol. CXXXVI, fol. 116.)

penses de l'impératrice et, lorsque le malheureux prince est atteint, aux environs de Galatz, d'une maladie mortelle, le soigne jusqu'à la fin avec un affectueux dévouement (1). Deux mois après Charles de Würtemberg, le 5 octobre 1791, c'est Potemkin lui-même qui succombe inopinément sur la route de Iassy à Nikolaef. « Mon élève, mon ami, et presque mon idole, le prince Potemkin le Taurique est mort », s'écrie douloureusement Catherine. La grande-duchesse, sous l'impression de ce que le favori a fait pour son frère, s'associe en une certaine mesure à ces regrets. Paul se croit vengé par le sort et délivré de ses soucis les plus poignants. Il ne prévoit pas que Platon Zoubof, le successeur de Potemkin, lui fera sentir, plus durement encore que le prince de Tauride, sa puissance et son mépris.

Confiné pendant deux ans en son office d'amant à gages, Zoubof, après la mort de Potemkin, prétend entrer en partage de la souveraineté. A ses ambitions Catherine n'a plus la force de résister : c'est une femme qu'obsède la peur de vieillir et de n'être plus aimée, c'est une amante surannée qui s'abandonne avec une ardeur désespérée à sa passion. L'âge l'a dégradée loin de la corriger. Soltikof, Poniatovski, les favoris des jeunes années, avaient une beauté, une élégance, une distinction d'esprit qui pouvaient servir d'excuses aux honteuses faiblesses de l'impératrice. Orlof, le héros de Tchesmé, Potemkin, le créateur de la Nouvelle-Russie, avaient fait la gloire de leur impériale maîtresse. En passant du prince de Tauride au vil et insignifiant Zoubof, Catherine a descendu plusieurs degrés dans l'échelle de l'immoralité et de l'indécence. Les contemporains nous ont dépeint ce

(1) Schlossberger, *Prinz Karl von Würtemberg*; Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 352-354.

triste personnage, fardé et parfumé comme une courtisane, étendu nonchalamment sur des sofas et berçant son amoureuse ardeur « aux sons mélancoliques et voluptueux de la flûte », pendant qu'une foule composée des premiers seigneurs de l'empire afflue et s'entasse dans ses antichambres, prête « aux courbettes et aux bassesses », dressée à la servitude (1). Platon Zoubof fait tout ployer sous lui. Il n'y a plus, écrit Rostoptchin, d'autre volonté que la sienne. Beaucoup murmurent contre lui, mais chacun, dès qu'il paraît, rentre à l'instant dans la stupeur de l'obéissance (2). Il jouit de tous les honneurs et de tous les profits du despotisme : il a d'énormes richesses; il donne à ses frères, à ses flatteurs, à ses clients la Russie en proie et en pâture. Cet histrion, qui déshonore la cour de Pétersbourg, prétend courber sous son insolence le fils de sa maîtresse; c'est envers Paul qu'il exerce sa morgue avec le plus de plaisir, et Paul est obligé de se taire sous ses insultes. Rostoptchin peint d'un mot cette humiliante condition : « Quand on est grand-duc de Russie, que l'on a quarante et un ans et que l'on est traité en polisson par ses sujets futurs, il est permis de sécher sur pied, et c'est ce qui lui arrive (3). »

Paul est plongé dans une de ces mélancolies profondes qui ressemblent aux maladies chroniques et lentes dont on finit quelquefois par mourir. Il se dévore, « bien content, dit Rostoptchin, quand une journée est passée : car le temps lui pèse (4) ». Sa pensée erre au dedans de lui, lamentablement. Des terreurs vagues s'abattent sur sa pauvre tête. Il s'emprisonne dans l'ombre de Gatchina

(1) Adam Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 72.
(2) *Archives Vorontsof*, t. VIII, lettre du 20 août 1795.
(3) *Id.*, t. VIII, p. 105.
(4) *Id.*, t. VIII, p. 115.

pour échapper aux regards des méchants qui rient de sa misère et de sa désespérance; il attend son heure, l'heure où il nettoyera la cour et l'empire... Cependant la tsarine sent ses forces s'épuiser, son corps s'alourdir et la mort approcher. « Elle est agitée, dit Langeron, des remords du passé et des terreurs de l'avenir (1). » Le déclin, triste à chacun, est plus douloureux pour cette femme superbe qui, au cours d'une existence aussi étonnante qu'un songe, a goûté tous les enivrements du génie reconnu, de la volonté triomphante, de la sensualité satisfaite.

III

Durant ces années lourdes et pénibles, le fils de Catherine trouva auprès de Mlle Nélidof consolation dans ses crises et aliment pour toute une partie de son âme.

Née en 1756, deux ans après le grand-duc Paul, Catherine Ivanovna Nélidof, dont la famille possédait une terre de 500 paysans dans le gouvernement de Smolensk, fut élevée d'abord au sein d'une campagne tranquille, dans un de ces nids de gentilshommes russes qui recèlent une si subtile poésie (2). Il lui fallut à huit ans quitter sa province, la maison aimée, les paysages familiers, la chère Tsaritza, calme rivière, harmonieuse entre les roseaux, quitter aussi les nourrices et les servantes qui lui contaient

(1) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX. — Cf. Sorel, *l'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 7.

(2) *Rousski Archiv*, 1873, t. II, p. 2159-2162; Dimitri de Benckendorff, *la Favorite d'un tzar*, traduction d'un ouvrage de M. E. Choumigorski (*Ekatiérina Ivanovna Nélidova*), p. 8-10.

les légendes de la terre russe. On la mit au couvent de Smolna, fondé en 1764 par l'impératrice qui y dirigeait toute la lumière et tout l'effort de son esprit. Les jeunes filles de Smolna étaient tenues soigneusement à l'écart de leurs familles, comme le voulait Jean-Jacques Rousseau, et soustraites à toutes les influences du dehors, au moins jusqu'au moment où elles passaient dans la classe des *grises*. Sous les yeux bienveillants de « Maman Lafond », une Française fort intelligente, aimée de son troupeau à la fois comme une mère et une sœur aînée, elles apprenaient un peu d'histoire, un peu de physique, et, comme il convient à des demoiselles de la noblesse, quelques éléments de science héraldique; elles apprenaient surtout, avec les grâces de l'esprit et de la parole, les grâces de l'attitude et du geste; la cheville ouvrière de cette instruction était le maître à danser (1). L'idée de la tsarine était de faire de Smolna un foyer de culture mondaine, une école d'urbanité : l'éducation n'y avait point le solide de l'éducation de Saint-Cyr, gouverné par la sagesse chrétienne de Mme de Maintenon. Charmants oiseaux de volière, les pensionnaires de Smolna n'étaient nullement préparées aux dangers de la vie indépendante; il y en eut beaucoup qui, au sortir de la cage, tombèrent dans les pièges du monde.

Dès le couvent, Mlle Nélidof eut des succès. C'était une petite brunette, toute menue, toute mignonne. Sa figure irrégulière s'animait par l'expression de très beaux yeux noirs (2). Elle se distinguait par une spirituelle pétulance, une originalité piquante, un air d'inquiétude aussi qui était un attrait. Elle dansait à ravir; elle jouait son rôle

(1) Dimitri de Benckendorff, p. 12-14.

(2) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier* (*Revue moderne*, décembre 1865).

avec infiniment de gentillesse dans les opéras mythologiques et champêtres qu'on donnait à Smolna. Ses compagnes la choyaient et la fêtaient. L'impératrice sourit à son précoce essor et la nomma demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Natalie Alexiéevna. Catherine Nélidof conserva ses fonctions près de la seconde femme de Paul et suivit Leurs Altesses Impériales dans leurs visites aux différentes cours de l'Europe (1).

Ce fut après le voyage de 1782 que s'établirent entre le grand-duc et Mlle Nélidof mille rapports d'intelligence et de sensibilité. La jeune fille s'était épanouie et mûrie; sa tendre adolescence, jetée au milieu d'une cour dépravée, avait échappé à tous les périls; une joie de force et d'innocence éclatait dans toute sa personne. Son imagination était vive et se donnait carrière. La rêverie, la pitié, l'enthousiasme pour la nature, pour la vertu et le malheur, ces sentiments que la *Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'étaient emparés fortement d'elle. Elle aspirait aux émotions aimantes, à ces douces affections qui fondent ensemble la sensibilité et la vertu. Elle vit de près les injustices et les vexations dont le grand-duc Paul était la victime et fut touchée de sa détresse morale. Des combinaisons romanesques, où n'entrait aucun calcul d'intérêt personnel, s'élaborèrent dans cette tête exaltée. Soutenir le prince dans ses épreuves, embellir sa vie par un charme secret, amender son caractère, ramener la paix dans cette âme orageuse et l'entraîner vers les sereines régions de l'idéal, telle fut la tâche noblement ambitieuse à laquelle Catherine Nélidof résolut de consacrer toutes les flammes de sa jeunesse. Elle connaissait la malveillance des courtisans. On incriminerait ses inten-

(1) D. de Benckendorff, p. 35-36.

tions, on taxerait de basses intrigues la haute mission qu'elle assumait. Elle se décida à tout braver.

Elle devait trouver un facile accès dans le cœur de Paul. Le grand-duc, ses espérances détruites et sa situation devenant plus âpre, traversait, nous le savons, une crise intérieure ; il frémissait aux souffles tièdes qui passaient sur le monde à ce moment du siècle où les puissances instinctives de l'âme, longtemps contenues et refoulées, prenaient une revanche quelque peu désordonnée. Une fièvre de cœur, une fièvre d'esprit l'avaient saisi, un besoin d'émotion et d'expansion, des rêves de sentiment, des inquiétudes religieuses. La grande-duchesse, trop simple, trop pondérée, trop adonnée aux occupations domestiques, lui offrait peu de ressources. Il discerna bientôt chez Mlle Nélidof, sous un étincelant enfantillage de surface, une âme compliquée en labyrinthe, capable, comme la sienne, de grands élans. Il fut séduit par le charme de sa conversation, tour à tour légère et sérieuse, par la finesse de son esprit, par la douceur de son cœur. Il la prit pour confidente et rechercha son amitié, sans se laisser aller à des impulsions plus hardies. Il se forma ainsi entre le prince et la demoiselle d'honneur des liens forts et durables, Mlle Nélidof n'étant point pour exciter les entraînements d'amour qui passent, mais bien plutôt pour fixer peu à peu et retenir par une intelligence sans cesse en éveil.

Quand on vit Catherine Ivanovna intervenir d'une manière intime dans la vie du grand-duc, les langues allèrent leur train. Qu'un prince, épris d'une demoiselle d'honneur, imposât à sa passion quelque frein de religion ou de vertu et n'entretînt avec l'objet de sa flamme qu'une liaison purement amicale et fraternelle, on n'en avait pas d'exemple et l'on se refusait à y croire. On tint pour vérité

évidente que Mlle Nélidof avait ensorcelé le grand-duc, vertueux seulement « de projet et d'intentions » et s'était livrée éperdûment à lui. C'est tout juste si l'on voulut bien concéder que les deux amants observaient en public une décence relative.

Maints témoignages de cette malveillance se rencontrent dans la correspondance diplomatique de Genêt : l'ambassadeur nous montre le grand-duc « consacrant ses nuits à ses indignes amours », Mlle Nélidof soudoyée « pour porter le fils de Catherine à toutes sortes d'excès » et obligée de quitter momentanément la cour pour aller accoucher dans l'ombre d'un couvent (1). Les rumeurs du temps ne constituent pas une preuve. Un contemporain, Sabloukhof, après avoir déclaré dans ses *Mémoires* que Paul avait horreur du libertinage, nous rapporte quelques pages plus loin un épisode assez piquant, le seul, à notre connaissance, qui pourrait donner quelque poids aux accusations dont étaient l'objet le grand-duc et son amie. Il était de service au palais, sous le règne de Paul. La sentinelle cria : aux armes ! A peine les gardes avaient-ils eu le temps de prendre leur carabine que la porte du corridor s'ouvrit. L'empereur sortit en courant. Au même instant un soulier de femme, avec un talon très élevé, vola par-dessus sa tête et faillit l'atteindre. Paul traversa l'antichambre pour passer dans son cabinet, et Mlle Nélidof vint tranquillement reprendre son soulier dans le corridor, le mit à son pied et retourna dans l'appartement d'où elle venait (2). Il est difficile d'estimer ce que vaut le témoignage de Sabloukhof. N'oublions pas

(1) Affaires étrangères, vol. CXXXVI, fol. 190 : M. Genêt, 15 novembre 1791 ; et vol. CXXXVIII, fol. 172, 24 juillet 1792.

(2) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier* (*Revue moderne*, décembre 1865.)

que Paul et Catherine Nélidof ont trouvé des défenseurs, même parmi leurs contemporains : un grand seigneur, très enclin à la médisance, Fédor Golovkin, observe dans ses *Souvenirs* (1) que, si Nélidof prit l'attitude d'une maîtresse, son commerce avec le fils de Catherine fut parfaitement innocent. Adam Czartoryski (2), lui aussi, l'affirme, bien qu'il soit toujours un peu téméraire d'affirmer ces choses-là. Ce qui doit nous donner à penser que le prince et la demoiselle d'honneur ne dépassèrent jamais les bornes d'une familiarité affectueuse, c'est d'abord la tranquille assurance de Catherine, sa franche et simple façon d'être, en pleine lumière du jour; c'est aussi la solide amitié que la grande-duchesse, d'abord un peu méfiante comme il est naturel, conçut pour l'amie de son mari et qu'elle lui continua même après la mort de Paul Ier.

Paul et Catherine Ivanovna avaient trop de fierté pour s'abandonner aux passions vulgaires qui déshonoraient la cour. Ils avaient l'un et l'autre le respect de leur conscience et l'enthousiasme de la vertu. Ils ne semblent avoir recherché que les exquises jouissances qui naissent de l'union mystique de deux âmes, hantées des mêmes rêves d'idéal. L'enivrement qu'ils se donnaient n'avait rien de charnel. A vrai dire, il ne paraît point qu'ils aient eu beaucoup de peine à résister aux entrainements des sens. La jeune femme écrivait un jour à son ami : « Est-ce que vous êtes donc un homme pour moi! Je vous jure que je ne m'en suis jamais aperçue depuis que je vous suis attachée; il me semble que vous êtes ma sœur (3). » Son amour était tout pénétré de sentiment religieux; il s'élevait vers Dieu pour s'y épurer, pour s'y retremper, pour

(1) *La Cour et le Règne de Paul Ier*, p. 114.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 163.
(3) *Osmnadtsati Viek*, t. III, p. 433.

y trouver un ressort nouveau, pour y puiser une vie nouvelle. Le grand-duc offrait à la dame de ses pensées des livres de piété et l'exhortait à les méditer : « Quel est le bien suprême, lui écrivait-il, si ce n'est de remettre sa destinée aux mains de Celui auquel je vous confie à tout instant du jour!... Je vous fais un grand présent par mon livre, puisque je vous fais penser à Dieu pour vous en approcher de plus en plus. Je m'en fais un bien grand aussi, un vrai cadeau. C'est ma façon d'aimer ceux qui me sont chers. Que l'on cherche du criminel dans tout ceci! Lisez, ma bonne amie, en ouvrant, à volonté, ce qui se présentera... Usez d'indulgence vis-à-vis d'un individu qui vous chérit plus que lui-même et recevez ainsi le tout. Dieu seul sait combien et à quel titre vous m'êtes chère. J'invoque sur vous ses bénédictions les plus saintes (1) ! » Paul prenait Dieu à témoin de la pureté des sentiments qu'il avait voués à son amie. Dans une lettre qui ne porte point de date et qui constitue une sorte de testament, il confiait Mlle Nélidof à sa mère dans le cas où il viendrait à mourir : « J'ai vu, y disait-il, la malignité s'ériger en juge et vouloir donner de fausses interprétations à une liaison d'amitié qui s'était formée entre Mlle Nélidof et moi. Je jure, au sujet de cette liaison, devant le tribunal où nous allons tous comparaître, que nos consciences peuvent le faire sans se rien reprocher ni pour elle-même ni pour qui ou quoi que ce soit. Que ne puis-je l'attester au prix de mon sang! Je le fais en terminant ma vie. Je le jure encore une fois sur ce qu'il y a de plus sacré et de plus solennel et j'atteste que nous avons été unis par une amitié tendre et sacrée, mais innocente et pure (2). »

(1) *Osmnadtsati Viek*, t. III, p. 448.
(2) *Id.*, t. III, p. 445.

Les assiduités de Paul auprès de Mlle Nélidof avaient, dans les premiers temps, fait craindre à la grande-duchesse que la dignité de son foyer ne sombrât en une basse intrigue. On lui représentait Mlle Nélidof comme une dangereuse sirène. Ses soupçons, cependant, et ses défiances peu à peu s'atténuèrent; elle crut pouvoir espérer que la passion dont brûlait son mari ne le mènerait point aussi loin qu'elle l'avait redouté tout d'abord. La princesse devait néanmoins beaucoup souffrir dans son orgueil d'épouse; elle se voyait supplantée dans le cœur de Paul qu'elle avait pendant tant d'années animé de ses pensées et de sa tendresse : une indicible humiliation pesait sur elle. Une tristesse navrée et résignée emplissait ses lettres à Serge Pleschéief, ami dévoué, chrétien fervent, un des chefs du maçonnisme russe : « Notre attitude à l'égard de la *petite* (ce nom qu'elle donnait à sa rivale renfermait un grain de mépris) est parfaitement correcte; mais, je l'avoue, depuis que nous nous sommes mis sur ce pied, on ne se gêne guère pour lui prodiguer des caresses même en public. C'est une demoiselle très fausse. Mais cela ne me trouble pas. Je suivrai la voie que je me suis tracée, persuadée que c'est une épreuve que Dieu m'envoie (1). » Des silences douloureux s'établissaient entre les deux époux, gênés et comme paralysés l'un vis-à-vis de l'autre. Quand Paul adressait la parole à sa femme, c'était sur un ton impérieux et dur; quelquefois il s'oubliait jusqu'à lui manquer gravement, en présence même des valets. « Dans aucun moment de ma vie, écrivait Marie Féodorovna, j'espère ne pas détruire la patience et la résignation que je me suis faite, et, quoiqu'il soit bien dur et atroce peut-être d'être maltraitée sans raison, mes principes n'en

(1) D. de Benckendorff, p. 61.

souffriront pas (1) ». Au commencement de 1792, l'approche de ses couches toujours difficiles éveillait chez Marie de sombres pensées, des inquiétudes affreuses : « la petite » souhaitait peut-être qu'il lui arrivât malheur et caressait l'espoir de devenir « une seconde Maintenon (2) ».

Des flatteurs, Mlle Nélidof en trouvait aisément à la cour du grand-duc. On savait l'influence qu'elle exerçait sur l'héritier du trône et, l'impératrice vieillissant, « les batteries pour le futur », comme eût dit Saint-Simon, étaient dressées et pointées sur elle. Elle recevait plus d'hommages que Marie Féodorovna. Alexandre Kourakin, du fond de son exil, félicitait Paul de sa « grande sensibilité », du tendre abandon avec lequel il se livrait à ce que la phraséologie de l'époque appelait « le plus doux penchant de la nature ». — « Je sais, lui disait-il, combien le caractère original de Mlle Nélidof et le charme de son esprit ont un effet bienfaisant sur votre existence actuelle (3). » Cependant la brillante et toute-puissante amie de Paul s'était créé des ennemis à qui la crainte de déplaire au maître n'imposait pas toujours silence. Mme de Benkendorf était l'âme du parti hostile à la favorite. Elle affichait une grande commisération pour la grande-duchesse qu'elle avait connue jeune fille à Montbéliard et qu'elle avait toujours fidèlement servie. C'était une personne remuante, habile à manier l'intrigue. S'étant un jour permis de critiquer ouvertement Catherine Ivanovna, elle s'attira les foudres de Paul et, à la fin de 1791, reçut son congé dans les termes les plus violents. Elle eut trois heures pour quitter Gatchina. Le lecteur

(1) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 359.
(2) D. de Benckendorff, p. 62.
(3) Princesse Lise Troubetzkoï, *Correspondance de S. M. l'impératrice Maria Féodorovna*, Introduction, p. xii.

de la grande-duchesse, La Fermière, soupçonné de partialité pour sa maîtresse, fut également chassé (1). Ces exécutions parurent contenter la colère du grand-duc qui pendant quelque temps, si l'on en croit l'envoyé prussien Goltz, témoigna plus d'égards à sa femme (2). Marie n'en souffrait pas moins cruellement du départ de Mme de Benkendorf, sa chère Tilly. « Sans ma soumission, soupirait-elle, sans ma confiance aux décrets de cette bonne Providence, mon cœur succomberait à mes peines (3). »

Du jour où Mlle Nélidof s'aperçut qu'elle ne pouvait remplir auprès du grand-duc sa chère mission de dévouement et de protection sans provoquer du bruit autour de son nom, sans soulever des tempêtes à la cour de Gatchina, elle perdit courage et songea à se retirer : cette honnête fille trouvait pénible une situation qui eût enivré d'orgueil une aventurière ambitieuse. Elle avait l'appétit de se donner, de se sacrifier; mais sa sensibilité était délicate et elle souffrait des défauts, des faiblesses, des inconséquences du grand-duc Paul, aimant sans doute, loyal et bon, mais ombrageux, inconstant, emporté, mettant tout en drame et mêlant d'offensantes vivacités aux adjurations sentimentales. Elle nourrissait le projet de se retirer dans cette aimable maison de Smolna où il lui semblait qu'elle retrouverait sans peine les illusions, les joies innocentes, la sérénité d'âme de sa première jeunesse. Elle en parlait quelquefois au grand-duc qu'elle mettait au désespoir; elle était touchée de ses larmes, elle se sentait aimée et elle hésitait à partir. Il ne manquait pas de gens pour lui faire entendre qu'en quittant

(1) Affaires étrangères, vol. CXXXVI, fol. 207; M. Genêt, 2 décembre 1791.

(2) Archives secrètes de Berlin, reposit. XI, conv. 133, 7 février 1792.

(3) Choumigorski, p. 371.

spontanément la cour, elle donnerait une preuve éclatante de désintéressement et d'indépendance. « Regardez, lui disait Pleschéief, tout ce qui se passe ici; songez aux dissentiments qui existent entre les deux époux; songez aux mauvais bruits que l'on répand sur vous et que devait nécessairement faire naître votre intimité prolongée avec le grand-duc. Cette liaison n'a rien, j'en suis sûr, de criminel, mais les apparences sont contre vous. Après avoir mûrement réfléchi à tout ce que je vous signale, vous ne tarderez pas à prendre un parti décisif et vous saurez rendre la paix à des cœurs troublés, en particulier à celui du grand-duc qui en a grand besoin. » Certaines personnes de la cour, plus avisées que Pleschéief, formaient des vœux tout opposés. Si Nélidof s'éloignait, qui donc aurait prise sur le prince héritier dont l'état mental inspirait des inquiétudes croissantes? Qui saurait le guérir de ses brusqueries et le ramener doucement à la raison (1)?

Une scène très pénible qui éclata entre Paul et sa femme, un article venimeux du *Moniteur universel* (2), décidèrent Catherine Nélidof à demander son congé. Voici en quels termes Rostoptchin annonçait la nouvelle à son ami Vorontsof, le 8 juillet 1792 : « Mlle Nélidof a présenté une lettre à l'impératrice où elle la prie de lui permettre de se retirer dans un couvent et de quitter la cour, aussi pauvre et aussi pure qu'elle y est entrée. Quelques personnes prétendent entrevoir dans cette démarche une ruse et un dessein caché : on croit qu'elle veut aigrir la passion du grand-duc et l'enflammer davantage: mais les apparences prouvent le contraire et dissipent le doute sur la sincérité de ses intentions, d'autant plus que le prince Galitzin, l'âme de cette intrigue, est

(1) D. de Benckendorff, p. 65-72.
(2) Numéro 115, 24 avril 1792.

totalement disgracié et a reçu l'ordre de ne jamais venir à Pavlovsk. Mlle Nélidof connaît le grand-duc; elle est ennuyée de ses persécutions; elle le voit ennuyé de sa résistance, et son esprit lui suggéra un moyen propre à lui concilier l'estime du public. Cette retraite, si elle a lieu, mettra le comble aux vœux de tous les honnêtes gens et fera oublier les chagrins que cette histoire a causés à la grande-duchesse dont la grande vertu la rend si chère à tout le monde (1). » Mlle Nélidof s'attarda plus d'une année encore à la cour, retenue sans doute par les prières de Paul qu'elle aimait toujours, par le regret d'abandonner son œuvre, par le scrupule de déserter son poste et peut-être aussi, comme il y a un peu d'humanité au fond des plus belles âmes, par la crainte d'un avenir médiocre. Ses tergiversations furent l'objet de commentaires malveillants (2).

Enfin, au mois de novembre 1793, après avoir laissé passer, sans les troubler par ses préparatifs de départ, les fêtes que Paul célébrait pour le mariage de son fils aîné, Alexandre, elle se retira au couvent de Smolna. « Malgré toutes les scènes où la fureur et la violence ont tenu lieu d'amour et de tendresse, écrivait méchamment le comte Rostoptchin, on a été obligé de se séparer de Mlle Nélidof qui est allée occuper l'appartement qu'on lui a préparé au couvent, meublé magnifiquement et fourni de tout ce que le goût et la richesse peuvent imaginer (3). » La vérité est que Catherine Nélidof ne fut entourée à Smolna d'aucun luxe. En quittant son service de demoiselle d'honneur elle reçut de l'impératrice une maigre dot de 4,000 roubles, et de la grande-duchesse

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 53.
(2) *Id.*, t. VIII, p. 80.
(3) *Id.*, t. VIII, p. 84.

une dot de 6,000 roubles avec une petite pension annuelle. « C'est beaucoup plus que je ne me sens capable de désirer, écrivait-elle à Kourakin. Mais comme il n'y a pas de bonheur sans malheur, l'indépendance que je vais acquérir ne sera point exempte du poids de la reconnaissance (1). » Elle voulait surtout ne rien devoir à Paul. « Vous n'aurez pas de peine à comprendre combien il me serait doux de n'être point à charge à sa bourse, quoique je ne doute pas un instant de son cœur. » Elle s'était plainte à plusieurs reprises de certains de ses parents peu délicats qui fondaient des espérances sur les bienfaits de Paul : pouvait-elle admettre « que le grand-duc se laissât sucer par chacun de ceux que le hasard avait fait naître dans quelque degré de parenté avec elle »? — « Le grand-duc, entre nous soit dit, n'a pas de quoi payer ses ouvriers à Gatchina. Voyez s'il est en état d'aider un chacun, étant lui-même dans le besoin (2). » Aucune ambition d'argent ou d'honneurs : Catherine ne souhaitait que d'être heureuse dans le calme et l'isolement de Smolna sans porter ombrage au bonheur d'autrui. « Je trouverai mille plaisirs à vivre avec des personnes qui m'ont élevée, que je respecte infiniment et dont jamais rien n'a altéré les sentiments pour moi. Si je n'ai pas le bonheur de voir vivre Mme de Lafont assez longtemps pour me rendre longtemps heureuse dans cette maison, j'ai l'espérance au moins de ne pas voir mourir devant moi quelques dames d'une société extrêmement agréable et qui ont été mes gouvernantes et mes amies avant ma sortie de ce couvent que vous croyez si vilain et que vous représentez comme un séjour d'ennui. Oubliez-vous que par les bontés de notre ami je possède

(1) Princesse Lise Troubetzkoï, p. 191.
(2) *Id.*, p. 202.

une charmante bibliothèque, ma harpe, ma guitare, mes crayons, tous objets qui ont si bien servi à me distraire dans mes moments de souffrance. J'y jouirai encore d'un plaisir tout nouveau pour moi, celui de voir croître sous mes yeux de jeunes parentes dont les progrès me retraceront à tout moment la bienfaisance de notre ami qui paye la pension de l'une d'elles. Je ne serai pas si fâchée que vous croyez de rompre en quelque façon avec un monde qui n'a pas su ou plutôt n'a pas voulu me rendre justice (1). »

La retraite de Catherine Nélidof fit la partie belle aux intrigants qui cherchaient à s'emparer de l'esprit du grand-duc. Mélange d'habileté et d'audace, de servilité et de fourberie, Ivan Koutaïssof, ce laquais promu favori, sut s'insinuer plus avant dans les bonnes grâces de Son Altesse Impériale. Les violences de Paul redoublèrent. « Dieu seul connaît mes craintes, confiait à Pleschéief la grande-duchesse. Je tremble pour mon mari : il ne sait pas se faire d'amis, et il périra un jour s'il n'est pas entouré de serviteurs dévoués et sûrs. On s'est mis à le flatter, et par des moyens honteux on a fini par produire en lui ces changements affreux dont nous sommes témoins. Je me rends parfaitement compte que tout le monde s'aperçoit chaque jour du trouble de ses facultés (2). »

Paul avait obtenu que Mlle Nélidof sortît quelquefois de sa retraite de Smolna pour venir le voir à Gatchina ou à Pavlovsk. Il ne pouvait pas l'oublier, il ne voulait pas la perdre, cette créature charmante et tendre qu'il ne savait pas aimer sans la faire souffrir. En avril 1794, Catherine Ivanovna, inquiète des mélancolies, des trou-

(1) Princesse Lise Troubetzkoï, p. 103.
(2) D. de Benckendorff, p. 96.

bles nerveux qu'elle remarquait chez son ami, prolongea sa visite plus que de coutume. On crut qu'elle allait reprendre sa place à la petite cour. La grande-duchesse ne put réprimer un mouvement de colère : « La demoiselle est fière et au pinacle, annonçait-elle à Pleschéief. J'admire son impudence ; car sous quel titre vient-elle courir ici et quitte-t-elle son humble retraite ? Ah ! mon ami, que le monde est vilain et que tout ce qui s'y passe est affreux (1) ! » Les relations de Paul et de Catherine ne seraient jamais entièrement rompues : il fallait s'y résigner. La grande-duchesse, s'inspirant, si l'on en croit Golovkin, des conseils de sa mère, la princesse de Würtemberg, prit à l'égard de son ancienne demoiselle d'honneur une attitude plus conciliante. Timidement d'abord, puis ouvertement elle l'appela à son aide pour essayer de sauver le grand-duc.

Entre la tsarine et son fils les dissentiments étaient aigus. Par ses propos haineux, par son attitude provocatrice, par ses sottises, par ses extravagances, le prince allait droit à s'attirer les rigueurs de Sa Majesté. « Il est fol », s'enhardissait à dire le favori Zoubof. « Je le sais comme vous, répondait l'impératrice. Malheureusement il ne l'est pas assez pour pouvoir mettre l'État à l'abri des maux qu'il lui prépare (2). » L'opinion cependant s'ancrait que l'impératrice, écartant du trône l'indigne Paul, appellerait son petit-fils Alexandre à sa succession. Il fallait, pour conjurer un si grave péril, obtenir du grand-duc plus de patience, plus de calme, plus de soumission aux volontés maternelles. La grande-duchesse, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, supplia à maintes reprises Catherine Nélidof de repré-

(1) Choumigorski, p. 408.
(2) Fédor Golovkin, p. 120.

senter au prince qu'il donnait à sa mère « des armes contre lui en la brusquant » et de lui rappeler que l'impératrice, malgré tous ses torts, avait droit au respect, « étant toujours souveraine et mère (1). » Quand Marie Féodorovna se crut plus sûre de la jeune femme qui exerçait un si grand pouvoir sur l'âme de Paul, elle abaissa sa fierté jusqu'à lui confier, par l'intermédiaire de Pleschéief, la misère de son état, ses humiliations quotidiennes, ses plaintes sourdes; elle lui promit sa reconnaissance et son affection, si le grand-duc mieux conseillé renonçait aux procédés outrageants, dont il avait coutume d'user dans son ménage et qui scandalisaient les domestiques eux-mêmes (2). Elle multiplia les avances et fut heureuse de voir qu'on y répondait; elle put continuer à trouver Mlle Nélidof un peu fière, mais elle s'attacha sincèrement à elle et sut le lui témoigner. Il n'y eut bientôt plus entre les deux femmes, également dévouées au grand-duc, l'ombre d'un sentiment mesquin; leur amitié fut complète et cimentée pour l'avenir (3).

L'entente conclue entre sa femme et son amie déplut à Paul. Il fut aisé de faire passer en ce prince soupçonneux, jaloux de son autorité, la conviction qu'on se concertait pour le mener en laisse. Il s'imagina tout de bon que des trames sombres s'enroulaient autour de lui. La méfiance embrumant ses plus vraies affections, il se crut trahi par Mlle Nélidof, parce qu'elle lui conseillait d'oublier ses griefs contre l'impératrice et de la respecter au moins dans ses propos. Ivan Koutaïssof sut exploiter les soupçons et les craintes de son maître. Pour le détacher de

(1) Choumigorski, p. 399 et 403.

(2) « Le grand-duc s'est porté avant-hier à des excès outrageants contre la grande-duchesse. » (Affaires étrangères, vol. CXXXVII, fol. 10, 3 janvier 1792.)

(3) D. de Benckendorff, p. 103-105.

Mlle Nélidof il essaya de l'intéresser à une beauté plus jeune et plus ardente, Natalie Véréguine. Mais un instinct de délicatesse, de propreté morale, préservait le grand-duc de la frivolité sensuelle, du libertinage facile qui s'étalait avec tant d'abandon autour de lui. Cette intrigue, bien qu'elle ne fût pas poussée très loin, causa à Catherine Nélidof un profond chagrin, mêlé de colère et d'humiliation. Exaspérée par la défiance qu'elle sentait peser sur elle depuis qu'elle avait tenté de réconcilier Paul avec sa mère, elle prit en mars 1796 la décision de se cloître à Smolna et de ne plus reparaître à la cour de son indigne ami (1).

Paul aimait mal l'élue de son cœur; mais il l'aimait d'une haute tendresse qui ne s'était point attiédie avec les années, peut-être parce qu'elle ne s'était jamais complu aux espérances brutales. Catherine avait ramassé, transformé en amour tous les désirs hésitants et changeants du grand-duc. Gardant encore, aux approches de la quarantième année, un charme de jeunesse, elle plaisait à ses yeux; fine, intelligente, généreuse, exaltée, elle plaisait à son esprit, et elle plaisait à son âme par un agrément mystérieux de son contact et de sa présence. Quand il ne la vit plus revenir, il subit la sensation d'un grand abandon, l'angoisse d'une irréparable perte; sa souffrance morale accrut son énervement physique. Saisi d'une frénétique envie de ramener, de reprendre son amie, il la harcela de lettres vibrantes, douloureuses, suppliantes. Catherine répondit par la sécheresse et le dédain. L'amertume dont elle était inondée la rendait sévère, presque injuste pour le grand-duc. Écoutons-la se plaindre à Kourakin : « Non, mon ami, rien ne

1) D. de Benckendorff, p. 106-110.

saurait plus me porter à renouer une amitié trahie. Le charme en est détruit... Pourquoi voulez-vous que je le voie? Il n'y gagnerait rien. Sa vue ne ferait que réveiller en moi des sentiments désagréables qu'il doit désirer de laisser assoupis s'il fait la moindre estime de ce que je puis éprouver pour lui... Croyez-vous qu'il ne sentait pas, qu'il ne prévoyait pas tout ce qu'il en serait de moi à son égard, alors qu'il s'abandonnait, qu'il se livrait comme un homme sans cœur à toutes ses extravagances? S'il n'y avait eu que des vivacités, peut-être aurais-je eu la faiblesse de revenir à lui. Mais il y a eu de la bassesse, de la trahison dans ses procédés. Il s'est déshonoré à mes yeux .. Je reçois dans ce moment un fatras d'excuses et de justifications qui ont interrompu mon entretien avec vous; je le reprends pour vous assurer que tout cela ne fait qu'accroître mon dégoût (1). »

Cette lettre irritée, partie de Smolna le 1er novembre 1796, n'était pas arrivée à son adresse, que l'impératrice succombait à une attaque d'apoplexie et que Paul régnait au Palais d'Hiver.

Les émouvantes péripéties de ce grand drame, les hommages à recevoir, les ordres à donner, l'essai délicieux d'une autorité impatiemment attendue et brusquement conquise, rien ne put faire oublier à Paul son amie de Smolna. Pendant l'agonie de l'impératrice, à l'heure où, parmi la foule anxieuse des courtisans, chacun cherchait à surprendre le secret de son avenir sur le visage de celui qui allait être demain la source de tout avancement et de toute grâce, Paul avisa un jeune page de la chambre qui n'était autre que le frère cadet de sa favorite, s'entretint longuement avec lui et le chargea

(1) Princesse Lise Troubetzkoï, p. 292.

d'un message confidentiel pour Catherine Ivanovna. Le page Nélidof franchit en une semaine plusieurs degrés de la hiérarchie militaire (1). Après le frère, ce fut la mère qui profita des faveurs impériales : elle reçut par oukase 2,000 paysans. Mlle Nélidof remercia en ces mots pleins de grâce : « Permettez-moi, Sire, au nom de Dieu, de réduire votre don trop généreux à la moitié. Ma mère dans tous les temps aurait regardé comme une grande fortune et à laquelle elle ne devait jamais s'attendre, les 1,000 paysans que je n'oserais refuser pour elle, parce qu'elle est ma mère. Vous comprendrez, Sire, ce qui peut me lier la langue dans cette circonstance. Mais j'ose vous assurer sur tout ce qu'il y a de plus sacré pour moi que j'aurais regardé comme un véritable bienfait si vous aviez eu la générosité de lui donner 500 paysans, et ma mère se serait trouvée très gratifiée et très heureuse, au lieu que 2,000 paysans me pèsent sur le cœur (2). » Catherine vit arriver, le jour de sa fête, un superbe cadeau qu'elle crut devoir refuser : elle ne voulut accepter « qu'un déjeuner de porcelaine ». L'intérêt tendre qui lui était témoigné dissipa peu à peu ses mauvais souvenirs. Sa volonté fléchit et, après avoir opposé une certaine résistance pour donner du prix à sa capitulation, elle fut heureuse de renouer les liens brisés, de rendre à Paul cette amitié passionnée qu'elle lui avait vouée par enthousiasme d'esprit, par besoin de cœur. Ses rêves généreux reprenaient leur vol : elle s'enflammait à l'idée d'être l'inspiratrice, la conseillère discrète et vigilante, la providence féminine du prince étrange et décevant dont la tête fragile avait à supporter le poids d'une trop lourde couronne.

(1) D. de Benckendorff, p. 123.
(2) *Osmnadtsati Viek*, t. III, p. 427.

On la voit, pendant la première année de ce règne agité, manier bravement la tempête. Elle modère la force brutale et indisciplinée du despote dont les volontés capricieuses et les ordres violents font trembler la Russie. Elle essaye de l'assouplir aux tolérances qu'exige le gouvernement des hommes. Plus attentive, plus empressée qu'elle n'a jamais été, elle s'efforce de dérider le front du maître, naturellement soupçonneux, toujours inquiet derrière la triple enceinte de son palais. Paul, sans être cruel, fait beaucoup de malheureux : avec une tenace énergie, elle défend les intérêts, la dignité de ses victimes illustres ou obscures, fonctionnaires destitués sur un mot d'un délateur, officiers exilés en Sibérie pour une légère infraction; Zoubof et Souvorof lui sont redevables des adoucissements apportés à leur disgrâce (1). Pour Marie Féodorovna, elle est une alliée sûre et dévouée : l'impératrice et la favorite s'écrivent presque chaque jour, se parlent cœur à cœur, mettent en commun leurs espérances, leurs tristesses, leurs préoccupations au sujet du tsar. « Vous aimer est un bien pour nous », soupire la tsarine (2). Elle n'est pas la seule à reconnaître les services que rend à l'empereur Paul la clairvoyante affection de son amie. Bientôt par malheur ce prince, grisé par le vin du despotisme, gonflé d'orgueil ombrageux, prend en mauvaise part la franchise de Mlle Nélidof, se dérobe à l'influence de ses avis que naguère il appelait et provoquait et subit la direction d'Ivan Koutaïssof, « la bête noire de ces dames », le ci-devant barbier qui devient l'effroi de la cour après en avoir été la risée. Pendant un voyage à Moscou, en 1798, une intrigue savamment ourdie « met en prétention », comme on

(1) D. de Benckendorff, p. 140-148.
(2) *Osmnadtsati Viek*, t. III, p. 455.

disait alors, une demoiselle Anna Lapoukhin, jolie fille aux coquetteries engageantes, moins scrupuleuse, moins affinée, moins compliquée que Catherine Ivanovna (1). Koutaïssof se charge d'attiser l'embrasement allumé dans l'âme de Paul qui, cette fois, fait litière de ses principes et s'abandonne à une fureur amoureuse (2). La partie est perdue pour Mlle Nélidof. Elle quitte la cour en se rengorgeant un peu. Elle se félicite complaisamment, au fond d'elle-même, de sa belle obstination, de la fidélité, de la dignité de ses sentiments, comme aussi de la honte et de l'humiliation qu'elle laisse dans le cœur de l'ingrat, et l'amertume de sa disgrâce s'en trouve amoindrie. A Smolna et plus tard dans l'ombre du château de Lohde où gît le souvenir de Zelmire, une autre victime de la perfidie masculine, elle ne peut distraire sa pensée de l'empereur que l'orgueil, la passion, la flatterie achèvent d'égarer et qui court à l'abîme.

Lorsqu'elle apprit à Lohde la mort affreuse de Paul, assailli pendant la nuit par des hommes de proie, poursuivi dévêtu dans sa chambre, cerné, poignardé, étranglé, puis insulté, foulé aux pieds par des soldats ivres, son immense pitié engloutit tous les autres sentiments qui avaient pu naître dans son cœur. Après avoir pleuré quelque temps dans la solitude, elle alla retrouver ses chères compagnes de Smolna. Frappée d'une plaie incurable et se sentant désormais impropre à la bruyante existence des cours, elle passa le reste de sa vie au couvent dans une

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 177.

(2) Ce nouvel amour est encore teinté de mysticisme. « Il avait découvert que le nom d'Anna signifiait *grâce divine*, » écrit la comtesse Varvara Golovin (*Revue d'histoire diplomatique*, 1896, article de M. Costa de Beauregard). — Selon l'abbé Georgel (*Voyage à Saint-Pétersbourg, 1799-1800*), Mlle Lapoukhin, comme Mlle Nélidof, aurait été « une amie plutôt qu'une maîtresse ».

tristesse mâle et courageuse. Elle y habitait un appartement d'une discrète élégance qui avait vue sur de beaux jardins plantés le long de la Néva. Elle se fit institutrice, sans y être obligée, donnant son intelligence et son cœur à ses jeunes amies du couvent, la plupart orphelines, particulièrement à une nièce qui devint la grande affaire de sa vie. Elle recevait lettres et visites de l'impératrice veuve. Marie, qui cherchait dans les œuvres de bienfaisance l'oubli de ses malheurs, protégeait et gouvernait la maison de Smolna : les deux femmes, unies par une amitié que de communes épreuves avaient attendrie, aimaient à se réunir pour se parler « de leur cher défunt » et le pleurer; elles lui conservaient l'une et l'autre, au sanctuaire de leur cœur, un autel dont il était le dieu. D'autres visiteurs, des amis restés fidèles à la favorite honoraire, venaient à Smolna admirer la grâce noble et fière, l'intelligence toujours jeune, l'âme toujours chaleureuse de Mlle Nélidof : les contemporains nous disent que, parvenue à l'arrière-saison, elle avait gardé dans son regard, dans sa taille, dans sa démarche un printemps attardé. La mort de Marie Féodorovna, en 1828, la priva de son plus ferme soutien. Les amis, un à un, s'éloignèrent et disparurent. On l'oublia. On la laissa seule à la contemplation d'un passé déjà lointain. Ces abandons l'affectèrent; elle devint un peu aigre; le dégoût intime, amassé depuis des années dans son âme, s'épandit au dehors. Lentement l'âge, la maladie lui prirent ses forces, affaissèrent son corps, obscurcirent son esprit et elle entra, à quatre-vingt-deux ans, sans transition sensible dans la nuit éternelle (1).

Une renommée touchante lui était bien due, à cette

(1) D. de Benckendorff, p. 317-319.

femme droite et passionnée qui avait jeté sur une sombre page d'histoire un peu d'amour. Elle était parfaitement originale de pensée et de sentiment. C'est chez elle que pour la première fois peut-être on voit apparaître ce besoin de pitié et de sacrifice dont tant d'âmes russes au dix-neuvième siècle ont été possédées. Sa mystique compassion près d'un être malheureux, son dévouement sans désir se retrouveront chez les héroïnes de Tourguénef et de Léon Tolstoï, ses sœurs cadettes.

IV

« La grandeur nous prive de bien des jouissances », disait tristement Marie Féodorovna dans une lettre à Mlle Nélidof. Elle « enviait les femmes grecques si fidèles à remplir le premier devoir de la nature, celui de nourrir leur enfant (1) ». Elle eût oublié, sans doute, que sa tendresse conjugale était bien mal payée de retour, si elle avait pu s'abandonner librement à sa tendresse maternelle. Mais Catherine II, tant qu'elle vécut, s'interposa entre ses petits-enfants et leurs parents (2). Vive et gaie, toujours pleine d'entrain malgré ses soixante ans passés, elle s'arrachait aux soucis du pouvoir et aux passions absorbantes pour amuser « cette marmaille ». Partout elle portait du mouvement et de l'imprévu. « J'aime à la

(1) Princesse Lise Troubetzkoï, *Correspondance de S. M. l'impératrice Marie Féodorovna*, p. 36.

(2) « Nous n'osons pas placer une âme chez les enfants, écrivait la grande-duchesse... L'impératrice nomme jusqu'aux filles de garde-robe. » (Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 437.)

folie et comme un enfant de cinq ans à voir jouer au colin-maillard et à tous les jeux d'enfant possibles. Les jeunes gens et mes petits-fils et filles disent qu'il faut que j'y sois pour que la gaieté y règne à leur gré. C'est donc moi, ajoutait-elle d'un air de triomphe, qui suis le *Lustigmacher* », le boute-en-train (1) !

Quels éclats de pétulance rieuse autour de la vieille souveraine ! Comme les petites têtes spirituelles s'agitent, comme les yeux brillent, comme les joues s'allument de plaisir ! Le grand divertissement est de jouer aux barres sur les pelouses de Tsarskoïé. Les vieux généraux, Bariatinski, Lvof, doivent, bon gré mal gré, entrer dans le jeu ; on les poursuit sans pitié et on les fait sans façons prisonniers de guerre. Un soir, la partie terminée, la bande joyeuse, comme une volée de moineaux, s'abat derrière une meule de foin, se cache et médite un beau coup ; le favori, Platon Zoubof, s'approche de l'impératrice et dépose sur son épaule une brindille d'herbe : c'est le signal convenu de l'attaque. Aussitôt les meules sont prises d'assaut, renversées, pillées ; des brassées de foin tombent sur les robes des dames d'honneur, sur les uniformes des chambellans. Le général Lvof qui se débat et crie sert de cible préférée ; Zoubof, aidé des jeunes grands-ducs, l'entraîne et le roule dans l'herbe fauchée. L'impériale grand'mère ne gronde pas, lorsque la jeunesse s'émancipe en d'innocentes malices (2). Une autre fois, les salons de Tsarskoïé sont mis à sac. On installe avec les housses des meubles un lit sur le billard et l'on joue « au docteur et au malade » . Les plaisanteries d'apothicaire ont de tout temps réjoui les enfants. Une cérémonie burlesque, digne du

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 592 ; Waliszewski, *le Roman d'une impératrice*, p. 226.

(2) Bachilof, *Pamiatniki*, t. III, p. 4.

Malade imaginaire, s'organise et devant l'auguste souveraine défilent en chantant des médecins avec des bouteilles et d'énormes carrés de papier simulant les ordonnances, des porte-seringues avec les soufflets de la cheminée, des chirurgiens avec les pelles et les pincettes (1). — Catherine prétend qu'on ne peut s'amuser qu'à la condition de n'être point gêné par le « gros bagage », c'est-à-dire par le grand-duc Paul et sa femme. « Quand les chats sont partis, écrit-elle gaiement à Grimm, les souris dansent et sautent par-dessus les tables; elles sont folles de joie! (2) »

Acteurs ou figurants, la turbulente petite troupe de Tsarskoïé-Célo comprenait en 1793 : Alexandre, seize ans; Constantin, quatorze ans; Alexandra, dix ans; Hélène, neuf ans; Marie, sept ans; Catherine, cinq ans. On n'avait point enrôlé Olga, encore dans les langes, chétive enfant qui allait bientôt mourir. Dans ses lettres à Melchior Grimm, le gai compère avec qui le badinage était de règle, l'impératrice s'étendait complaisamment sur les mérites de chacun de ces « marmots ». Le doyen de la troupe, « M. Alexandre, est de corps comme de cœur et d'esprit, un personnage rare en beauté, en bonté et en compréhension : il est vif et rassis, prompt et réfléchi, ses idées profondes, et d'une aisance singulière dans tout ce qu'il fait... Il est grand et fort pour son âge, et avec cela agile et léger; en un mot, ce garçon-là est la réunion de contradictions; ce qui fait qu'il est singulièrement aimé de ceux qui l'entourent... Je ne crains qu'un danger pour lui, ce sont les femmes, car il sera couru. » Avec sa figure d'une délicatesse et d'une douceur toute féminine, avec ses cheveux bouclés, avec ses yeux humides qui

(1) Bachilof, t. III, p. 7; Kobeko, p. 422.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, lettre du 6 avril 1795.

trahissaient l'ardent désir de plaire, ce séduisant Alexandre fascinera, suivant les prévisions de Catherine, bien des cœurs de femmes, depuis la gracieuse et poétique Mme Narischkin jusqu'à Mme de Krüdner, « la Velléda évangélique, la prophétesse du Nord (1) ». — Le second « personnage », c'est « le sieur Constantin. Il est d'une vivacité qui tient de la pétulance; il a le cœur bon et beaucoup d'esprit; c'est un seigneur à bâtons rompus; il n'a pas autant de suite dans le caractère que son frère ainé qui en a infiniment; mais il fera parler de lui... Il est fort militaire de son naturel et son goût de préférence est la marine ». Constantin, on le sait, poussera jusqu'à la manie cette passion pour le métier des armes qui déjà se révèle aux yeux perspicaces de la grand'mère. — L'aînée des filles, Alexandra, a « fait des progrès singuliers... Elle a pris un air et une taille au-dessus de son âge. Elle parle quatre langues, écrit et dessine avec soin, joue du clavecin, chante, danse, apprend tout avec facilité ». — Hélène est « une beauté parfaite avec une mine de sainte nitouche ». — Marie est un garçon manqué. « La petite vérole inoculée l'a gâtée complètement; elle a tous les traits grossis, elle est comme un dragon ». — Catherine, « grosse enfant blanche avec de jolis yeux », s'entoure de joujoux, jase toute la journée, mais « ne profère pas une parole digne d'être remarquée (2) ». — En juin 1796 l'impératrice saluera joyeusement la naissance de Nicolas, le futur Nicolas Ier, « chevalier » sans pareil, « énorme garçon dont la voix de basse crie d'une manière étonnante (3) ». Mais c'est à Alexandre et à Constantin qu'elle réserve ses plus vives tendresses. « Elle semble

(1) Sainte-Beuve.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 497 et 661.
(3) *Id.*, t. XXIII, p. 679.

les aimer à la folie », écrit un émigré français (1).

Alexandre n'avait pas atteint sa quinzième année que déjà la tsarine se montrait impatiente de le marier. En 1791, le comte Roumiantsof, qui la représentait auprès de Monsieur à Coblentz, fut invité à donner son avis sur les jeunes princesses qu'il rencontrait dans les petites cours du Rhin. L'Allemagne offrait toujours le plus beau champ du monde aux investigations des agents matrimoniaux. Au retour d'un voyage à Carlsruhe, Roumiantsof appela l'attention de sa souveraine sur les princesses de Bade. Leur grand-père, le margrave Charles-Frédéric, homme sage, économe et de goûts bourgeois, menait depuis un demi-siècle sa cour et son peuple d'une main paternelle et s'était fait en Allemagne une popularité de bon aloi. Leur mère, Hessoise d'origine, était « une ancienne connaissance » de Catherine : avant de lui faire épouser un prince badois, on l'avait en 1773 conduite à Pétersbourg avec sa sœur Wilhelmine qui lui fut préférée et qui devint la femme du grand-duc Paul sous le nom de Natalie Alexiéevna. Roumiantsof traçait un portrait flatteur des deux princesses de Bade, Élisabeth et Frédérique, que, malgré leur extrême jeunesse, il était déjà question d'établir : l'ainée n'avait contre elle qu'un « embonpoint » précoce qui « faisait craindre qu'un jour elle n'en prit beaucoup trop (2) ». Il fut décidé qu'elles se rendraient l'une et l'autre à la cour de Russie, avec un certain Strékalof pour chaperon. Le voyage fut bien lent, au gré de Catherine : Strékalof l'allongeait sous tous les

(1) Feuillet de Conches, *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth*, t. IV, p. 77.

(2) Les lettres du comte Roumiantsof relatives à ces négociations de mariage ont été publiées par le général Schilder, dans la *Rousskaia Starina* de 1892; celles de Catherine II par M. Bilbassof dans le même recueil, en 1894.

prétextes. Enfin, le 31 octobre 1792, elles arrivèrent en bonne santé, « à cela près que l'aînée toussait et que la cadette avait un rhume de cerveau ». Quand elles furent « parfaitement reposées », la tsarine les présenta à son petit-fils qui n'avait guère jusque-là pensé au mariage. « Il est dans l'innocence de son cœur, écrivait Catherine, et c'est un tour diabolique que je lui joue ; car je l'induis en tentation (1). » Elle nous dépeint dans ses lettres les timidités, l'embarras amoureux d'Alexandre, placé entre deux jeunes filles également charmantes et rougissantes. Elle ne le pressa pas de faire son choix. « Ce sera lui qui se mariera, déclarait-elle; ce n'est pas moi qui le marierai ». Élisabeth emporta la « pomme ». Elle fut baptisée en mai 1793 et mariée en septembre (2). Il fallut recourir à Catherine Nélidof pour décider le grand-duc Paul à prendre part aux fêtes nuptiales (3). Il se plaignait de n'avoir pas été consulté; il était en outre assez mécontent d'Alexandre qui laissait percer dans ses mines et dans son silence un certain dédain pour les idées et les habitudes paternelles.

Quinze ans, l'âme à peine éclose, Élisabeth Alexiéevna était délicieuse de beauté, de fraîcheur et de grâce. « Si l'on eût voulu peindre Hébé, disait Langeron, on eût pu la prendre pour modèle (4). » Elle avait de la fierté, de la délicatesse, du sentiment, une « imagination vive et brûlante (5) ». Par malheur, l'homme inquiet et mobile à qui on l'avait unie ne sut ni la comprendre, ni répondre à sa tendresse, ni lui garder fidélité. Elle se replia sur elle-

(1) *Sbornik*, t. XXIII, lettre à Grimm du 31 octobre 1792.
(2) Sa sœur Frédérique épousa plus tard Gustave IV de Suède.
(3) Choumigorski, *Imperatritsa Maria Féodorovna*, p. 404.
(4) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX, p. 416.
(5) Comtesse Édling, *Mémoires*, p. 34.

même et conserva sa sensibilité concentrée et dormante. « Elle se renferme chez elle, livrée à l'ennui, écrivait Rostoptchin deux ans après le mariage. Son mari, doux, honnête et ennemi de toute tracasserie, n'a pas assez de connaissance ni du cœur humain ni des soins qu'une femme exige pour parvenir à captiver la sienne (1). » Délaissée, elle vécut toute sa vie dans une douceur attristée. La cour, qui ne se scandalisait pas volontiers, fut cependant assez choquée de voir en 1795 l'entreprenant Zoubof se poser en soupirant près de la jeune épousée sous les yeux mêmes de son impériale maîtresse. Langoureux, triste à faire pitié, « il semblait succomber sous l'action d'un grand poids sur le cœur; il offrait tous les indices d'un homme sérieusement amoureux. » La vieille impératrice surprit quelques regards et cribla son amant de reproches amers. « On se brouilla pendant quelques jours et on se raccommoda après. » Élisabeth ne prêta aucune attention au caprice désœuvré et vite consolé de l'étrange Zoubof (2).

Le mariage ne devait point, selon les idées de Catherine, mettre fin aux études d'Alexandre; mais il fournit à l'impérial écolier une foule de prétextes pour ne plus travailler. On nous a conservé plusieurs billets où le jeune époux s'excuse gentiment auprès de son maître La Harpe de ne pouvoir prendre sa leçon. Il lui faut assister à un concert d'amateurs où sa femme doit chanter, une autre fois à un bal qui se prolongera fort tard, et il ne répond

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 126, lettre du 1er février 1796.

(2) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 72; *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 119. — Si le favori courtisait Élisabeth, c'était pour avoir un appui dans la famille impériale, le jour où la mort de Catherine le mettrait à la merci de Paul. (Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XXXV, Mémoire d'un Hollandais qui a résidé longtemps en Russie et en Pologne, an IV.)

pas que « le lendemain il ne dorme trop longtemps ». Ou bien c'est Élisabeth qui est indisposée : « Je vous demande un million de pardons, écrit-il, je suis obligé encore aujourd'hui de vous faire faux bond. J'espère que vous m'excuserez; car cela provient de ce que ma femme ne se porte pas trop bien et qu'elle a été obligée de prendre médecine, et je ne voudrais pas la quitter. Je vous prie à une autre fois. » Et pour désarmer complètement son précepteur, il ajoute : « Je compte d'autant plus sur votre indulgence que vous êtes aussi un homme marié, par conséquent connaissez les soins qu'il faut avoir pour sa femme (1). » Bref sa jeunesse s'écoulait dans l'oisiveté. Il avait acquis peu de connaissances et « ne touchait jamais à un livre (2) ». Par contre, sa toilette l'occupait beaucoup : il mit à la mode, malgré l'opposition de sa grand'mère, des habits d'une coupe nouvelle, « de grosses cravates qui cachaient le menton ». Son gouverneur particulier, Alexandre Protassof, constatait avec peine « qu'il s'accoutumait, sans le savoir et dans la plus grande innocence, à goûter des liqueurs (3) ». Le fils aîné de Paul négligeait de s'instruire fortement; comme un vaisseau sans lest, il flottait çà et là à travers toutes les occupations et tous les désirs.

Si on lui reprochait à bon droit son ignorance et sa frivolité, Rostoptchin, cet impitoyable censeur, reconnaissait tout le premier « qu'il avait le meilleur naturel du monde » ; le cœur était généreux, juste, « tout porté vers le bien (4). » Le jeune prince devait ses meilleures qualités à La Harpe. Ces républicains de Suisse, à qui les sou-

(1) *Sbornik*, t. V, p. 14.
(2) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 94.
(3) *Id.*, t. XV, p. 25.
(4) *Id.*, t. VIII, p. 94.

verains aimaient à confier leurs enfants, ne manquaient ni d'intelligence, ni de fermeté, ni de courage professionnel. La Harpe avait sondé avec décision le cœur de son élève et fait une guerre implacable à l'orgueil, aux préjugés de la naissance et du rang. Que de fois Alexandre avait dû s'humilier, confesser par écrit sa légèreté et sa paresse et suspendre aux murs de sa chambre comme témoignages de sa négligence les devoirs mal faits! Ses « archives de honte » se composaient de beaucoup de billets enfantins et charmants comme celui-ci : « A treize ans, je suis aussi enfant qu'à l'âge de huit, et plus j'avance en âge et plus je m'approche du zéro. Que deviendrai-je? Rien suivant toutes les apparences (1). » Grave et raide à l'excès, peu capable d'entrer dans les divertissements des enfants, La Harpe avait su néanmoins conquérir l'affection d'Alexandre. Il en eut des preuves touchantes, lors de sa disgrâce, en 1794.

Ce précepteur républicain de futurs autocrates s'était joyeusement ému des événements de 1789 : par des proclamations et des brochures il avait encouragé ses concitoyens, les Vaudois, chez qui le premier éclat de notre révolution avait eu un profond retentissement, à s'affranchir du joug de l'oligarchie bernoise. Berne avait confisqué ses biens. A Saint-Pétersbourg, les émigrés français dénoncèrent son « carbonarisme », ses liaisons révolutionnaires, et se flattèrent d'obtenir son expulsion. Ils cherchèrent un appui chez le grand-duc Paul, depuis longtemps prévenu contre le gouverneur de ses fils. L'impératrice estimait « Monsieur le Jacobin » : elle finit pourtant par le sacrifier à ses ennemis, probablement parce qu'il s'était refusé, comme nous le verrons, à enve-

(1) *Sbornik*, t. V, p. 4-13; Rambaud, *Catherine II dans sa famille* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874).

nimer les rapports d'Alexandre avec son père. La Harpe dut quitter la Russie. Au moment des adieux, le grand-duc Alexandre se jeta en pleurant dans ses bras sans songer que ces témoignages d'amitié pour un disgracié pouvaient le compromettre. Il lui fit prendre l'engagement de passer par Carlsruhe où la famille de Bade lui ménagerait un chaleureux accueil. Dans les années qui suivirent il lui envoya clandestinement des lettres pleines de cœur où les regrets de la séparation se mêlaient aux effusions de reconnaissance. Son plus doux espoir était de revoir son maître : « L'espérance, disait-il, est l'âme de la vie ; on serait bien malheureux sans elle (1). »

Au commencement de 1796, il écrivait à La Harpe ces réflexions attristées : « C'est incompréhensible ce qui se passe. Tout le monde pille. On ne rencontre presque pas d'honnête homme. C'est affreux. » Il aspirait à la liberté dans la solitude. « Je cède volontiers mon rang pour une ferme à côté de la vôtre, mon cher ami, ou au moins aux environs (2). » L'impossible espoir d'une vie discrète, heureuse et cachée revenait souvent dans ses conversations intimes avec le prince Adam Czartoryski (3). On sait comment ce jeune Polonais, qui portait avec dignité parmi les vainqueurs le deuil de sa patrie, eut la surprise et la joie de gagner l'amitié du fils aîné de Paul (4). Élevé dans les contraintes d'une cour absolue, avide de s'épancher, Alexandre lui révéla ses plus secrètes pensées. Ses instincts se trouvaient en révolte contre les idées, contre

(1) *Sbornik*, t. V, p. 27.

(2) *Id.*, t. V, p. 23.

(3) *Mémoires*, t. I, p. 104 : « Une vie simple, tranquille et retirée, dans quelque jolie ferme, dans un pays écarté et riant, tel était le roman qu'il aurait voulu réaliser. »

(4) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 94-96 ; Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. II, p. 326.

la politique de l'impératrice régnante. Sa nature protestait en lui, tandis qu'il s'humiliait en propos menteurs d'admiration filiale. Il haïssait dans son cœur le despotisme « partout et de quelque manière qu'il s'exerçât ». Il avait le goût du fruit défendu : il aimait la liberté « également due à tous les hommes ». La Révolution française, en dépit de « terribles écarts, éveillait sa sympathie, exaltait ses espérances ». Il nourrissait sourdement l'ambition de faire autre chose que sa grand'mère, de briser les vieux moules, de travailler à la régénération libérale de la Russie et de la Pologne (1). La Harpe pouvait se réjouir : ses leçons avaient eu prise sur l'âme ardente d'Alexandre. Chez ce prince de dix-neuf ans, les mots indéfinis de liberté, d'égalité, de souveraineté du peuple, tous les nouveaux axiomes flambaient comme des charbons allumés et dégageaient une vapeur enivrante. Les fumées du libéralisme le troublèrent pour toujours. Sur le trône des tsars autocrates il devait se sentir mal à l'aise : il fut souvent en lutte et en désaccord avec lui-même; ses aspirations généreuses le torturèrent. Aux heures de découragement il pouvait demander à son maître comme dans *Fantasio* la princesse Elsbeth à sa gouvernante : « Pourquoi as-tu semé dans ma pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses? »

Alexandre avait-il assez de prudence ou de ruse pour ne point laisser transparaître sa jeune personnalité? L'impératrice croyait ou feignait de croire qu'il était en parfaite communion d'idées avec elle; elle le regardait comme le continuateur qu'il lui fallait.

Pendant les quinze dernières années de sa vie, Catherine, d'ordinaire si décidée, agita périodiquement sans la

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 96.

trancher la question de savoir si elle laisserait la couronne à son héritier naturel, le grand-duc Paul, ou si, par un coup d'autorité, elle appellerait son petit-fils Alexandre à régner après elle. Ce n'était un mystère pour personne que la seconde solution avait ses préférences. Elle hésitait cependant à l'adopter; elle semblait par moments sur le point de se résoudre, puis ajournait toute décision, préférait attendre. Ses projets en faveur d'Alexandre ne se manifestèrent que par des velléités intermittentes, de plus en plus impérieuses, on doit le dire, à mesure qu'approchait le terme de sa vie. Elle mourut sans avoir pris tout haut un parti décisif, irrévocable, et son empire échut à Paul. Les mœurs s'étaient bien adoucies de Pierre le Grand à Catherine II. On hésitait moins en 1718 à livrer au bourreau un héritier incapable que, vers la fin du siècle, à le déposséder de ses droits.

Si le grand-duc Alexandre, en 1796, avait été d'humeur à réclamer la couronne, il aurait pu, à l'appui de ses prétentions, sinon peut-être invoquer un testament solennel de sa grand'mère, du moins citer plus d'un propos, rappeler plus d'une circonstance où s'étaient révélées les intentions de la défunte impératrice à son égard. Observons tout d'abord que Catherine, dans celles de ses lettres où il est question de l'avenir de la Russie, n'assigne aucun rôle à Paul : il semble que, dans ses prévisions et ses calculs, le règne de son petit-fils doive succéder immédiatement au sien. « Si la Révolution française prend en Europe, écrit-elle en 1791, il viendra un autre Gengis ou Tamerlan la mettre à la raison; voilà son sort; mais ce ne sera pas de mon temps, ni, j'espère, de celui de M. Alexandre (1). » Son petit-fils, si beau, si fin, si

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 555.

habile à enchanter les cœurs, est le Messie promis à l'empire russe. « Mon Alexandre sera marié et, avec le temps, couronné avec toutes les cérémonies, toutes les solennités et toutes les fêtes publiques possibles; il en passera par là avec splendeur, magnificence et grandeur; oh! qu'il sera heureux et qu'on sera heureux avec lui (1)! »

En 1787, après le fameux voyage dans les provinces méridionales, la tsarine — c'est son secrétaire et confident Khrapovitski qui nous l'apprend — avise aux moyens d'enlever à son héritier naturel l'immense empire qu'elle vient de parcourir. Elle fouille les archives, compulse les précédents. Elle se fait relire l'ukase où Pierre le Grand, après avoir rappelé « la révolte absalonienne » de son fils Alexis, donne au souverain russe le droit de désigner lui-même son successeur sans tenir compte du principe héréditaire. Elle se fait apporter le livre que Théophane Prokopovitch a composé pour justifier cette mesure du grand tsar et qui est intitulé : *Le bien-fondé de la volonté souveraine* (2). Les soucis immédiats d'une guerre à soutenir contre la Turquie et la Suède détachent l'impératrice des projets relatifs à sa succession. Elle les reprend après la paix d'Iassy. Exaspérée par l'attitude hostile du grand-duc Paul, effrayée du désordre croissant de son esprit, elle incline visiblement vers un parti de vigueur. Nul doute que l'éviction de Paul, depuis longtemps entrée dans les prévisions du peuple (3), ne soit généralement approuvée. Paul inspire à l'avance terreurs et inquiétudes : on redoute un bouleversement général.

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 574.

(2) Khrapovitski, *Dnièvnik*, p. 46 et 47.

(3) Une dépêche de l'Anglais Harris du 17 février 1782, en fait foi. (*La Cour de Russie*, p. 381.)

Dans les derniers mois de 1793, Catherine est obsédée de la tentation d'en finir.

Les émigrés français, qui tiennent bureau d'intrigues à Pétersbourg, secondent ses desseins et en disposent les instruments. Choiseul-Gouffier, Esterhazy, Nassau-Siegen se promettent d'entraîner La Harpe dans un complot qui aurait pour but d'épargner à la Russie « le règne d'un nouveau Tibère ». Ils spéculent sur l'affection de La Harpe pour son élève Alexandre. Ils spéculent aussi sur les idées libérales, les tendances révolutionnaires du précepteur vaudois : ce républicain ne regardera-t-il pas comme un devoir de travailler à la déchéance d'un prince né despote? Si l'affaire échoue, on en fera supporter tout le poids à cet étranger sans défense, soupçonné, décrié comme jacobin. La manœuvre se dessine. La Harpe comprend à demi-mot ce qu'on attend de lui : il s'agit d'exciter violemment le grand-duc Alexandre contre son père, de le flatter, de l'effrayer aussi sur son propre avenir, de le disposer enfin aux événements qui se préparent. Le 18 octobre 1793, La Harpe est appelé par l'impératrice qui, à travers le voile d'un langage volontairement énigmatique, lui laisse entrevoir ses plans. Il se dérobe aux confidences, et avec une hardiesse respectueuse refuse son concours (1). Sa disgrâce, dès lors, est certaine. Il part, « victime de sa loyauté ». A-t-il vraiment, comme il le prétend, tenu dans ses mains le sort de Paul? Quelques années plus tard, au moment où les armées russes fouleront le sol helvétique, La Harpe, intercédant pour son pays, se prévaudra auprès du tsar Paul des services rendus au grand-duc en 1793: « Il n'a pas tenu à vous, lui dira-t-il, de me rendre malheureux; mais c'est

(1) Soukhomlinof, *Izslièdovaniia i Stati*, p. 95-97. — Kobeko.

à mon incorruptibilité et à ma prudence que vous devez très probablement votre existence, fort hasardée en 1793 et 1794 (1). »

Peu de temps après la naissance de son petit-fils Nicolas, en février 1796, Catherine, de plus en plus irritée contre Paul, tente une fois encore de l'éloigner du trône. Ce nouvel effort s'accomplit dans l'ombre et ne se laisse surprendre par aucune des personnes les mieux informées d'ordinaire des choses de la cour. Nous ne connaîtrions rien de cet incident si, dans une note écrite trente ou trente-cinq années après et parvenue jusqu'à nous, une fille de Paul, la grande-duchesse Anna, n'avait pris la peine d'en relater le souvenir. Cette princesse, dont Napoléon n'avait pu obtenir la main, s'était mariée au prince Guillaume d'Orange qui devait succéder à son père sur le trône des Pays-Bas. Elle raconte qu'à l'occasion de la mort de son frère, le tsar Alexandre, en 1825, son mari se rendit à la cour de Russie et qu'il fut appelé par l'impératrice douairière à d'intimes entretiens. Marie Féodorovna lui parla de son chagrin, lui ouvrit son cœur, et, dans un élan de confiance, lui fit d'émouvantes révélations. Elle venait de mettre au monde Nicolas. L'impératrice Catherine entra dans sa chambre et lui remit un papier « dans lequel il était question d'exiger de Paul (alors tsarévitch) une renonciation de ses droits à la couronne en faveur d'Alexandre ». On lui demandait sa signature « en guise d'adhésion à l'acte que l'impératrice voulait obtenir ». Elle refusa avec indignation, et nulle menace ne put la faire fléchir (2). Les confidences de Marie Féodorovna, recueillies par son gendre et sa fille, sont suffisamment explicites. Il semble acquis qu'au com-

(1) Soukhomlinof, p. 182.
(2) *Sbornik*, t. XCVIII, p. 9 et 10.

mencement de 1796, Catherine essaye, par des démarches pressantes, d'attirer Marie dans son jeu et de l'associer à ce qui se trame contre Paul. Elle échoue.

Alors elle entreprend son petit-fils Alexandre. Le 17 septembre de cette même année 1796, saisissant le jeune prince dans un moment d'impatience contre son père, elle l'aiguillonne. Sur un ton de gravité et de mystère elle lui représente le péril, la honte peut-être où la démence de Paul va entraîner la Russie, l'urgente nécessité de changer l'ordre de succession. A lui de décider et d'assurer le salut de l'empire. Nous possédons les lettres qu'Alexandre écrivit à sa grand'mère dans les jours qui suivirent : elles témoignent d'intentions évasives; elles ne contiennent que des assurances banales de dévouement et de gratitude : « Je ne pourrai, lui dit-il, jamais assez payer de mon sang tout ce que Votre Majesté a daigné et veut bien encore faire pour moi (1). » Il ne songe qu'à gagner du temps et à se dérober, ce jeune prince indécis encore avec lui-même, inquiet, imaginatif, agité d'idéales et flottantes aspirations, attaché au rêve d'une vie contemplative. Sur ses lèvres l'on a un jour surpris ces paroles : « S'il était vrai qu'on voulût porter atteinte aux droits de mon père, je saurais me soustraire à cet acte d'injustice; je me sauverai avec ma femme en Amérique; nous y serons libres et heureux, et l'on n'entendra plus parler de nous (2). »

Qu'un manifeste proclamant Alexandre héritier de l'empire allait être publié soit le 24 novembre, jour de la fête patronymique de Catherine, soit le 1er janvier 1797, le bruit en circulait à Pétersbourg au moment où la mort

(1) Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I, p. 128.

(2) D'après le témoignage un peu suspect de la comtesse Édling, admiratrice passionnée d'Alexandre (*Mémoires*, p. 35).

vint frapper la vieille souveraine (1). Aurait-on découvert parmi les papiers de la défunte et fait aussitôt disparaître un testament qui prononçait l'exhérédation du fils de Catherine? C'est possible; mais l'histoire, faute de preuves, ne saurait l'affirmer. Le récit que nous a laissé un certain Sanglène, directeur de la police sous Alexandre Ier, n'inspire à bon droit qu'une médiocre confiance à M. de Vogüé qui l'a tiré de l'ombre : l'auteur, mal informé lui-même, rapporte des confidences qu'il aurait reçues de Platon Zoubof longtemps après la mort de Catherine. Le jour où succomba l'impératrice, Zoubof, aide de camp général, se présenta devant Paul. « Il avait pour premier devoir de sa charge d'apporter au souverain les plis cachetés qui se trouvaient dans le cabinet de la défunte. L'empereur en prit un au hasard et rompit le cachet : c'était un projet d'ukase sanctionnant sa renonciation au trône de Russie. Une seconde enveloppe renfermait les dispositions arrêtées pour son internement dans un château-fort. Paul sourit et déchira les deux paquets en menus morceaux. Il mit dans sa poche, sans le décacheter, un troisième pli qui portait cette suscription de la main de Catherine : « Ceci est mon testament (2). » En regard des révélations de Sanglène, nous devons placer un récit anonyme et suspect qu'on n'hésita pas à colporter dans les années qui suivirent l'avènement de Paul. Pendant que les médecins guettaient sur le visage de l'impératrice l'approche de la mort, Paul, aidé du chancelier Bezborodko, avait fouillé les tiroirs, compulsé les papiers de sa mère et mis la main sur un testa-

(1) Schilder, t. I, p. 132.

(2) E.-M. de Vogüé, *le Fils de Pierre le Grand. Un changement de règne*, p. 341. — Les *Mémoires* de Sanglène ont été traduits en allemand par L. von Marnitz. Stuttgard, 1894.

ment qui désignait Alexandre comme héritier. Les deux hommes s'étaient regardés sans mot dire et le terrible document avait été jeté au feu. Les honneurs dont jouit Bezborodko pendant les trois dernières années de sa vie, les donations de terres et de paysans qui lui furent faites par le nouveau souverain, auraient été le prix de sa complaisance (1).

Ce qui est certain, c'est que la brusque fin de Catherine prit tout le monde à l'improviste, et que, dans l'effarement général, personne ne s'avisa de réclamer le trône pour Alexandre. Le jeune prince n'eût point encouragé une telle tentative. Il n'avait pas en 1796 le désir de régner. Il n'était pas mûr pour les insinuations des ennemis de son père qui devaient en 1801 ébranler ses scrupules, l'associer à leurs desseins et le rendre complice de leur crime.

Alexandre, choyé par Catherine, destiné peut-être à lui succéder, inquiétait le grand-duc Paul qui lui préférait ouvertement Constantin. Rostoptchin écrit à propos de Constantin : « Le père flatte son goût et lui marque sa prédilection, mécontent de la manière distinguée dont l'impératrice traite son fils aîné (2). » Paul et son second fils se ressemblaient, dit Kotchoubey, « comme deux gouttes d'eau (3) » : même brusquerie de caractère, même impétuosité, même rudesse, même âcreté d'humeur. Enfant, Constantin donnait bien des soucis à ses maîtres. « Jamais une minute en repos, observait La Harpe, toujours en action sans regarder où il va, ni où il met le pied; il sauterait par la fenêtre s'il n'était pas veillé de près (4). » Le rétif écolier acceptait mal les

(1) Waliszewski, *Autour d'un trône*, p. 447.
(2) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 95.
(3) *Id.*, t. XVIII, p. 36.
(4) *Rousskaia Starina*, 1870, t. I, p. 168.

réprimandes, se cabrait, s'emportait, mordait même le digne La Harpe. Ces « tempêtes » suggéraient au précepteur des réflexions attristées : « L'obstination, la colère, la violence sont réprimées dans un particulier par l'éducation publique, par le frottement des autres hommes, par la force de l'opinion et surtout par les lois, sans que la société soit ébranlée par la force des passions. C'est tout le contraire chez un prince que sa situation élevée prive de supérieurs, d'égaux et d'amis et qui ne voit le plus souvent dans ceux qui l'entourent qu'une tourbe créée pour lui et subordonnée à ses caprices (1). » Constantin avouait d'assez bonne grâce son opiniâtreté et son entêtement : « Être grossier, malhonnête, impertinent, voilà à quoi j'aspire! Mon savoir et mon émulation sont dignes d'un tambour d'armée (2). » Mais l'*âne Constantin*, comme il s'intitulait lui-même, ne se corrigeait guère. « Il se laisse aller à la colère, n'obéit à personne et a le maintien d'un polisson, écrit en 1794 le comte Rostoptchin. Il se pique de négliger sa parure et porte souvent des habits retournés et des cravates sales de taffetas noir... Son parler est celui d'un homme de la lie du peuple (3). » Ce qui l'intéressait, c'était l'armée : il lui voua de bonne heure un culte superstitieux et s'y abîma. Ses idées sur la discipline militaire révélaient la dureté de son âme. Il exigeait de l'officier une obéissance aveugle et mécanique ; l'ordre d'un commandant devait être exécuté ponctuellement, fût-ce un atroce caprice de brute (4). Il énonçait d'un ton tranchant ces belles maximes qui scandalisaient La Harpe. Alexandre, uni à son frère par une sincère

(1) *Rousskaia Starina*, 1870, t. I, p. 198.
(2) *Sbornik*, t. V, p. 56.
(3) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 95.
(4) Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I, p. 238.

affection, regrettait que « le militaire lui eût tourné la tête (1) ».

D'esprit étroit, d'instinct autoritaire, le grand-duc Constantin offrait peu de prise aux principes de la Révolution française qui provoquaient chez Alexandre un étourdissement joyeux, une ivresse d'illusions. Notre ambassadeur, M. Genêt, se trompait étrangement sur son compte, lorsqu'il le représentait dans ses dépêches de 1792 comme un ardent démocrate. Démocrate, parce qu'à treize ans il prenait plaisir à railler, à mystifier les « plats émigrés français » ou déclarait par bravade « que s'il était en France, il se battrait de bon cœur (2) » ! Ce prince au poing solide, au sabre bien aiguisé devait demeurer toute sa vie parfaitement indifférent aux droits de l'homme : lieutenant du tsar à Varsovie, après 1815, l'on sait comment il mit ses fantaisies autocratiques au-dessus des droits constitutionnels accordés à la Pologne.

Son despotisme eût fait merveille à Constantinople. Mais le projet aussi démesuré que grandiose de ressusciter l'empire grec et d'élever au trône de Byzance le grand-duc Constantin n'était pas encore à la veille de se réaliser. Si Catherine avait poussé ses conquêtes aux dépens de la Porte, allongé sa domination sur les côtes de la mer Noire jusqu'au Dniester, elle était encore loin du Bosphore : la rude guerre de 1788-1789 lui avait appris que les Turcs ne se laisseraient pas facilement rejeter en Asie. Elle ne se reconnaissait plus la faculté d'exécuter l'arrêt de mort qu'elle avait porté contre l'empire ottoman. Aussi était-ce, en 1792, du côté de l'Occident qu'elle cherchait une couronne pour son petit-fils. La diète de Varsovie avait voté, le 3 mai 1791, une cons-

(1) *Sbornik*, t. V, p. 23.
(2) Affaires étrangères, vol. CXXXVIII, fol. 95; M. Genêt, 29 juin 1792.

titution qui mettait un terme à l'anarchie polonaise, déclarait le trône héréditaire et appelait la maison de Saxe à la succession éventuelle de Poniatovski. Ces réformes, d'où pouvait sortir la régénération de la Pologne, dérangeaient les plans moscovites. L'impératrice, débarrassée de la guerre de Turquie par le traité d'Iassy (janvier 1792), accueillit les mécontents de Pologne, les partisans du *liberum veto*, et provoqua en mai 1792 la confédération de Targovitz. Pour décider les Polonais à rentrer dans l'anarchie en abolissant leur constitution réformatrice de 1791, elle lança, sur la demande des confédérés de Targovitz, 100,000 soldats russes sur le territoire de la République. Des dépêches diplomatiques de juillet 1792 nous apprennent que, voulant s'assurer une domination plus complète à Varsovie, elle venait de concevoir le projet « d'élever le grand-duc Constantin à la triste dignité de roi de Pologne (1) ». Son petit-fils remplacerait l'amant qu'elle avait couronné en 1764. Elle ne prévoyait pas que la crise déchaînée par elle allait se précipiter ni qu'avant trois ans la Pologne serait livrée tout entière à ses bourreaux, frappée à mort, anéantie.

Le jeune grand-duc trouva plus aisément une femme qu'une couronne royale. Bien que nul ne se méprit sur la sécheresse et la grossièreté de son caractère, il était, au dire de sa grand'mère, « un des partis les plus courus de l'Europe ; on le mariait tous les jours à tous les partis mariables (2). » Un diplomate russe, le baron de Budberg, proposa la princesse Julie, fille de François de Saxe-Cobourg. Melchior Grimm fut prié de donner son avis, en « mettant de côté sa passion pour les princes et princesses

(1) Affaires étrangères, vol. CXXXVIII, fol. 92 et 171 ; M. Genêt, 29 juin et 24 juillet 1792.

(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 593, lettre à Grimm du 17 février 1794.

d'Allemagne ». — « Allons, souffre-douleur, lui écrivait Catherine, réponds-nous au plus vite... Certain grand flandrin (Constantin), voyant le bonheur du ménage de son frère, ne pense et ne respire qu'après cet autre qu'il lui faut; ce drôle-là est pétulant en toutes choses (1). » Les renseignements furent favorables. Budberg se mit en route, au commencement de septembre 1795, avec « ses princesses enlevées », Julie de Saxe-Cobourg, ses deux sœurs et sa mère (2). Elles furent charmées de l'accueil de l'impératrice, qui les habilla de neuf; elles se trouvèrent moins à l'aise à Gatchina, dans cette cour disgraciée et chagrine où régnaient l'amour du militaire et les manières prussiennes (3). Voici l'impression qu'elles produisirent sur le prince polonais qui, sa patrie ruinée, venait d'entrer au service russe : « La duchesse de Saxe-Cobourg était remplie d'esprit; ses filles, jolies toutes les trois. C'était pénible à voir cette mère présentant ses filles comme une marchandise à vendre, guettant sur laquelle tomberaient le regard de l'impératrice et le mouchoir du grand-duc Constantin (4). » Catherine regrettait que « notre épouseur ne pût en prendre qu'une ». Ce fut Julie qui fut choisie. « Un sinistre voile de tristesse plana » sur la cérémonie de l'abjuration et sur les fêtes du mariage, qui furent célébrées le 15 février 1796. « Spectacle douloureux, ajoute Czartoryski, que la vue de cette princesse si belle, venue de si loin pour adopter sur un sol étranger un culte étranger, pour être livrée à la volonté capricieuse de l'homme qui, on pouvait parfai-

(1) *Sbornik*, t. XXIII, p. 637.
(2) *Id.*, t. XXIII, p. 651.
(3) *Rousski Archiv*, 1869, p. 1102, lettre de la duchesse de Saxe-Cobourg à son mari.
(4) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 81.

tement le prévoir, ne s'occuperait jamais de son bonheur (1). » Constantin se donna, dès « le mois de miel », des torts graves et bientôt se détacha complètement de sa femme. En 1820, il fit annuler son mariage et renonça à la succession éventuelle de son frère Alexandre Ier pour être libre d'épouser une belle Polonaise, Jeanne Grudzinska, qui, plus heureuse que la princesse de Cobourg, obtint de son mari amour et dévouement.

Relégué dans sa caserne, traité comme un incapable, privé de l'exercice de l'autorité paternelle, le grand-duc Paul n'était jamais consulté quand il s'agissait du mariage de ses enfants : on ne lui demandait que d'assister à la cérémonie. En 1796, ses filles aînées, Alexandra et Hélène, avaient l'une treize ans, l'autre douze. Catherine songeait à les établir. « Elles sont ravissantes toutes deux, disait-elle. Il leur faut chercher des épouseurs la lanterne à la main. Les laids seront exclus, de même que les sots. Pauvreté n'est pas vice (2). » Elle demanda conseil à l'un de ses courtisans étrangers, à un Anglais, fort original d'esprit, que l'on voyait partout, sauf en Angleterre, et qui passait tous les étés dans les villes d'eaux de la Bohême dont il fut le bienfaiteur : c'était lord Findlater, surnommé par la tsarine « le pair d'Écosse » ou « l'oracle d'Écosse ». Les petites-filles de Catherine devaient, suivant lui, épouser des princes cadets de maisons allemandes, puis, une fois mariées, tenir leur cour dans les villes les plus importantes de l'empire afin d'y répandre la civilisation. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'ambition de l'impériale grand'mère (3). Elle nourrissait depuis plusieurs années un projet qui répondait mieux

(1) *Mémoires*, t. I, p. 88.
(2) *Sbornik*, t. XXIII, p. 669, lettre à Grimm du 18 février 1796.
(3) *Id.*, t. XLIV, p. 643.

aux exigences de son orgueil et de sa politique : celui d'unir la grande-duchesse Alexandra au jeune fils de ce malheureux Gustave III de Suède qu'un coup de feu, en plein bal masqué, avait, le 16 mars 1792, mortellement blessé. Ce mariage rapprocherait deux cours depuis longtemps ennemies et soumettrait la Suède à l'influence russe. Si l'affaire, épineuse dès le début, n'était pas venue échouer contre des obstacles que le scepticisme religieux de l'époque ne faisait point prévoir, si au commencement du dix-neuvième siècle une princesse russe avait régné à Stockholm, on peut supposer que les destinées de la Suède eussent été meilleures et que la tempête qui sévit alors sur l'Europe ne lui eût point coûté la Poméranie et la Finlande.

Les négociations de mariage engagées entre les deux cours du Nord ont vivement piqué la curiosité des historiens et fait l'objet de minutieuses enquêtes : elles sont connues dans presque tous leurs détails depuis que des érudits de Pétersbourg (1) ont complété et contrôlé les documents de source russe par d'autres tirés des archives suédoises. On sait que le duc Charles de Sudermanie, régent pendant la minorité de son neveu Gustave IV, accueillit d'abord assez froidement les ouvertures faites par Catherine. Mécontent de la Russie qui lui suscitait des embarras, inquiet des conséquences qu'entraînerait pour son pays l'union projetée, il publia précipitamment, en novembre 1795, les fiançailles de son pupille avec la princesse Louise-Charlotte de Mecklembourg. La Russie,

(1) M. Drizen (étude publiée par la *Rousskaia Starina* de 1886), et M. Brückner (article du *Viestnik Evropi* (*Messager d'Europe*), avril 1897). — Cf. Geffroy (*Revue des Deux Mondes* de 1855), Rambaud (*Catherine II dans sa famille*, *Revue des Deux Mondes*, 1er février 1874), le comte Vitzthum (*Catherine II*, *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1890) et Waliszewski, *Autour d'un trône*.

dédaignée, s'irrita. Le diplomate suédois chargé de notifier, suivant l'usage, à la cour impériale le futur mariage de son souverain, le baron de Schwerin, craignit si fort d'affronter la colère de Catherine qu'avant d'arriver il fit verser son carrosse, se dit blessé, se mit au lit dans une auberge, et pendant des semaines se fit bander, masser, frotter les jambes, par les gens de sa suite.

La guerre semblait près de se rallumer. Un agent dépourvu de tout caractère officiel, Budberg, fut envoyé en reconnaissance à Stockholm pour observer les événements, étudier les factions, les coteries, démêler le jeu des intrigues. Il s'aperçut vite que la population suédoise était profondément hostile aux Russes : partout des visages fermés ou malveillants. Tout le monde le fuyait. Mais il avait emporté de Pétersbourg un crédit ouvert qui lui permit de se ménager des accès à une cour où ministres et chambellans n'étaient pas tous incorruptibles. Un aventurier genevois au service de la Suède lui apprit que les projets de mariage mecklembourgeois ne plaisaient qu'à moitié au royal fiancé. Budberg se piqua de les faire avorter. Sur son conseil, l'impératrice arma ses vaisseaux, mobilisa ses troupes sur la frontière de Finlande afin d'intimider le régent. Les menaces, l'argent, les promesses produisirent leur effet. Budberg, gagnant chaque jour du terrain, vint à bout d'obtenir que les fiançailles avec l'Allemande seraient rompues et que le régent conduirait Gustave à Pétersbourg pour y faire connaissance avec la fille aînée de Paul.

« Les Excellences suédoises » voyagèrent sous les noms de comtes de Haga et de Wasa, et, au milieu d'août 1796, arrivèrent à la cour de Catherine. Gustave avait dix-sept ans, « une taille bien svelte, de moyenne grandeur, une physionomie très marquée à cause de

grands yeux à fleur de tête, mais qui n'annonçaient que du sang-froid (1). » Point de jeunesse en lui : un caractère concentré, une humeur hautaine, une allure ombrageuse, un mutisme invincible, des gestes las. « Depuis qu'il est ici, on ne se rappelle jamais de l'avoir vu sourire, » observait Rostoptchin. Son oncle, le duc de Sudermanie, « haut comme la jambe, les yeux un peu louches, et riants, une bouche en cœur, un petit ventre pointu et tout de côté, des jambes comme des cure-dents (2), » unissait, selon le même Rostoptchin, « à une grande pétulance d'esprit des manières de polichinelle, ce qui lui donnait un air de vieux polisson (3). » L'impératrice multiplia autour de ses hôtes les séductions : des fêtes splendides jetèrent un dernier éclat sur le grand règne qui touchait à sa fin. Gustave parut charmé par la jeune grande-duchesse (4). » Il était « parlant et caressant même devant le monde avec la petite », qui lui accordait tout son cœur. « Nos deux promis » se parlaient souvent tout bas, « se pressaient un peu les mains en dansant, » se donnaient sous les yeux de Catherine ravie un premier baiser (5). Touché par les gracieuses ardeurs de la grande-duchesse et de son neveu, le régent laissait sommeiller sa politique et ses préventions contre la Russie. Un seul article semblait offrir des difficultés pour la conclu-

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 143.

(2) Comte Vitzthum, *article cité*.

(3) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 143. — On trouva généralement que le régent avait « beaucoup de ressemblance avec Souvorof ». (Affaires étrangères, vol. XVII de supplément, fol. 108, lettre du Polonais Paradovski.)

(4) « A la première présentation, on a remarqué beaucoup de rougeur et de timidité dans la jeune promise et réciproquement dans le soupirant. » (Affaires étrangères, vol. XVII de supplément, fol. 108.)

(5) *Rousskaia Starina*, 1874, t. IX, p. 277-300 et 473-498, correspondance de Catherine avec son fils et sa bru.

sion de cette alliance : c'était celui de la religion. Gustave voulait que la future embrassât le luthéranisme. La fière impératrice, par calcul politique, exigeait que sa petite-fille gardât sa religion et fût accompagnée à Stockholm par quelques prêtres de l'Église orthodoxe. L'énigmatique Suédois fit, du bout des lèvres, quelques concessions. Dès lors Catherine crut la partie gagnée, pressa Zoubof et Markof, le favori et son confident, de rédiger le contrat et fixa le jour et l'heure des fiançailles solennelles.

C'était le jeudi 2 septembre. Les archevêques de Pétersbourg et de Novgorod qui devaient bénir les accordailles, « les dames à portrait, les demoiselles d'honneur, toute la cour, les ministres, le sénat » s'étaient, le soir à six heures, assemblés en grande cérémonie dans la chambre du trône. On attendait le roi. Comme il tardait à paraître, on commença de s'étonner. Une heure s'écoula : l'impatience grandit... « On remarqua des chuchotements parmi les personnes les plus à même d'être instruites, des allées et venues de personnes qui se rendaient en hâte dans les appartements intérieurs de l'impératrice et qui en sortaient en courant. » Le bruit se répandit que le roi ne voulait pas venir. A dix heures, Catherine, les traits renversés, donna l'ordre de congédier « tous ceux qui attendaient l'issue de cette farce » (1).

« On était tout ébahi, raconte Czartoryski, qu'un petit roitelet eût osé manquer de la sorte à la souveraine de toutes les Russies (2). » Comment expliquer son inqualifiable conduite? Que s'était-il passé? Au lieu de discuter sérieusement la délicate question de la religion, on avait seulement échangé des propos en l'air, « négocié au bal,

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 120; *Sbornik*, t. IX, p. 320, etc.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 120.

à l'Opéra, aux fêtes, sans tenir une seule conférence en règle (1). » Gustave avait laissé entendre, en termes assez obscurs, qu'il respecterait la liberté de conscience de la future reine « pourvu qu'elle assistât à toutes les grandes cérémonies nationales dans l'église luthérienne ». Au dernier moment, le jour des fiançailles, on lui avait demandé avec quelque brusquerie de prendre des engagements écrits, de signer « une sorte d'acte public qui renfermait l'assurance que la princesse aurait une chapelle pour l'exercice de sa religion ». Gustave s'était « gendarmé ». Il avait promis de ne point gêner la conscience d'Alexandra. Sa parole devait suffire. Tout autre engagement serait superflu, et, de plus, « contraire aux lois fondamentales de son pays. » — « Il pouvait, ajoutait-il, tolérer la religion de la reine, mais non la protéger publiquement à sa cour (2). » Si l'on avait pu lire dans l'âme du jeune monarque élevé par les théosophes qui pullulaient à Stockholm, dévot et mystique, on y aurait probablement découvert l'intention secrète de convertir un jour Alexandra. « Raide comme un piquet, entêté et opiniâtre comme une bûche, » — ce sont les expressions de Catherine (3), — il avait, le verbe très haut, refusé de se lier par écrit. Cette résistance, insupportable pour l'orgueil de Catherine, avait amené la rupture à l'heure où prêtres et courtisans attendaient au palais l'arrivée des fiancés. Le surlendemain, le duc de Sudermanie fit auprès de la tsarine une démarche toute de ménagement, de conciliation, demandant pardon « pour les sottises » de son neveu (4). On en resta là, malgré les regrets

(1) *Sbornik*, t. XVI, p. 524, lettre du comte Panin à Repnin.
(2) *Id.*, t. XVI, p. 525; *Archives Vorontsof*, t. XXX, p. 66, lettre de Rogerson.
(3) *Id.*, t. IX, p. 306.
(4) *Id.*, t. IX, p. 307.

désolés de la jeune grande-duchesse; on s'épargna les tentatives désormais inutiles, et, quatre jours après, les adieux se firent sur un ton de dignité froide et de raideur dédaigneuse.

Les Suédois partis, le dépit de l'impératrice s'exhala en termes acerbes. Dans ses lettres à Budberg elle peignait avec les vives couleurs de la haine la conduite « jésuitique » de Gustave, sa nullité, « son opiniâtreté par laquelle il s'imaginait ressembler à Charles XII. » — « Il n'a que dix-sept ans, disait-elle, et il ne prévoit pas, n'étant occupé que de ses idées théologiques, les graves conséquences temporelles qui pourraient résulter et pour la grande-duchesse Alexandra et pour lui-même du changement de religion de cette princesse. D'abord le premier effet de cette démarche inconsidérée serait qu'elle perdrait toute sa considération en Russie, que ni moi, ni son père, ni sa mère, ni ses frères, ni ses sœurs ne pourraient la revoir de leur vie, et qu'elle n'oserait jamais se remontrer en Russie; à la suite de quoi elle perdrait toute considération en Suède et resterait avec une fort grosse dot à la merci d'un pays nécessiteux et avide qui ne manquerait pas de la dépouiller peu à peu, sous prétexte de la nécessité d'État, de son argent et autres objets précieux. N'ayant point la protection de la Russie, tout engagement serait enfreint et elle resterait sans rien, n'ayant gagné à cela que la religion luthérienne... (1). » Chaque jour l'impératrice découvrait de nouveaux griefs. Elle avait complaisamment fourni au Suédois, qui paraissait amoureux, les occasions d'entretenir en particulier la grande-duchesse Alexandra. Qu'apprenait-elle? Que dans ces conversations intimes le galant n'avait parlé que de théologie! Il cher-

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 318.

chait à convertir Alexandra « dans le plus grand secret ». — « Il voulait, disait-il, lire la Bible avec elle et lui expliquer même les dogmes; elle devait communier avec lui le jour où il la ferait couronner (1) ». Ces « travaux apostoliques » causaient à Catherine une indignation comique. Elle lançait des menaces : « Le cousin Gustave aura son paquet (2). » Cependant le roi regagnait tranquillement sa capitale, qui lui ménageait une brillante réception. Renseigné par son ambassadeur, Catherine raillait à plaisir les fêtes « assommantes » qui l'attendaient à Stockholm. Gustave allait voir « des sibylles sortir de la grotte de Zoroastre et lui prédire l'avenir », des nymphes et des « sylphides » exécuter des contredanses, ballerines grotesques dont l'une au moins était dans le cas d'accoucher avant la fin du bal! Il allait assister à une représentation de gala au théâtre de Gripsholm dont « les bancs en amphithéâtre étaient rongés de rats et de souris » ! Les seigneurs suédois avaient donné la mesure de leur sottise et de leur fatuité en osant comparer ce théâtre vermoulu à celui de l'Ermitage (3) !

Si le grand-duc Paul attribuait en partie aux maladresses de Markof et de Zoubof l'échec des négociations matrimoniales (4), il avait ressenti autant que personne l'injure faite à la famille de Russie, et dans ces pénibles circonstances il s'était un peu rapproché de sa mère. Rostoptchin écrivait en septembre 1796 : « Ils semblent très bien ensemble, aussi bien du moins qu'une mère de

(1) *Sbornik*, t. IX, p. 347.
(2) *Rousskaia Starina*, 1874, t. IX, p. 489.
(3) *Sbornik*, t. IX, *passim*.
(4) « On eût pu trouver des accommodements et la difficulté se fût aplanie, si le comte Markof n'y eût pas mis une raideur, une hauteur et, disons même, une maladresse qui envenima les choses. » (Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX, fol. 420; *Mémoires de Langeron*.)

soixante-dix ans peut l'être avec un héritier de quarante-deux qui crève de dépit et ne pense qu'à l'heure de monter sur le trône (1). » Cette heure si impatiemment attendue sonna deux mois après.

Des documents sortis il y a quelques années des dépôts suédois nous apprennent qu'au début de son règne Paul engagea discrètement de nouveaux pourparlers avec la Suède. Il descendit de son attitude de dignité offensée et fit parvenir à Gustave IV l'assurance de ses dispositions amicales et pacifiques. « Passons une éponge sur le passé », disait-il au baron Klingspor, l'ambassadeur suédois. Il témoignait à ce diplomate beaucoup d'égards, le traitait en ami sûr, lui faisait confidence de ses douleurs privées, « de la gêne qu'il avait subie pendant trente-quatre ans ». L'impératrice étant morte, il souhaitait que Gustave oubliât ses griefs, comme lui-même oubliait ses « chagrins ». Marie Féodorovna désirait beaucoup qu'on renouât la trame rompue et que sa fille épousât le jeune monarque. Bien qu'elle eût en 1776 passé sans scrupule du luthéranisme à l'orthodoxie, elle n'allait pas jusqu'à permettre qu'Alexandra abjurât publiquement sa religion et renonçât à son culte. Mais elle dit au baron Klingspor (qui sans doute ne put s'empêcher de sourire) qu'un modeste oratoire, « qu'une chapelle particulière portative dans l'intérieur d'un appartement suffirait ». Ces démarches trouvèrent Gustave moins disposé que jamais à entendre parler d'accommodement. De retour à Stockholm, il s'était plongé de nouveau dans sa dévotion sombre et solitaire; et, loin de modérer ses exigences, il voulait maintenant que la grande-duchesse partageât ouvertement sa foi et rompit toute attache avec l'Église russe. On ne

(1) *Archives Vorontsof*, t. VIII, p. 145.

put se mettre d'accord (1). Trois ans plus tard, la fille aînée de Paul épousa l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. La cour d'Autriche prit en mauvaise part sa fidélité à la religion orthodoxe; la seconde femme de l'empereur François, jalouse de sa beauté, la traita en ennemie. Elle subit l'assaut de bien des misères et mourut en couches à dix-huit ans (2).

(1) Brückner, *Paul Ier et Gustave IV*, article du *Viestnik Evropi* d'avril 1897.

(2) Mme Stoudenskaïa, *Alexandra Pavlovna*, dans l'*Istoritcheski Viestnik* d'octobre 1903.

CHAPITRE VIII

L'AVÈNEMENT

(1796)

En 1796, Catherine avait soixante-sept ans. A cet âge où l'esprit perd son ressort, où le cœur se plaint et gémit tout bas des choses qui s'en vont, elle s'excitait au contraire et agitait de vastes desseins : à l'Occident, arrêter les progrès de la République française, délivrer l'Italie; à l'Orient, s'agrandir encore et subjuguer la Perse. Au lieu de tourner le dos à l'avenir, elle y marchait comme au matin. Elle se flattait dans ses lettres d'être « gaie et leste comme un pinson ». Sa santé paraissait n'avoir subi encore que de légères atteintes. « Sa bonne constitution, écrivait le Prussien Fauentzien, une vie réglée et uniforme lui assurent encore plusieurs années de vie; mais chacune d'elles augmente les embarras et les difficultés que son successeur trouvera un jour (1). »

A l'exemple de Rostoptchin et de Bezborodko, Fauentzien analysait avec complaisance les ferments de dissolution qui menaçaient de corrompre la puissance russe. Après trente années d'efforts, de labeur et de gloire, les ressorts de l'État sont forcés par la violence de la tension. Les guerres continuelles, l'improbité des fonctionnaires, le luxe de la cour qui dépense 3 millions de roubles par

(1) Archives secrètes de Berlin, correspondance immédiate, 8 avril 1796.

an, les folles prodigalités envers les favoris ont gravement compromis les finances. Les émissions d'assignats se succèdent avec d'autant plus de rapidité que le déficit augmente et que le numéraire visible diminue; la valeur nominale des assignats atteint 150 millions en 1795 (1). La discipline se perd dans l'armée : le soldat est mal payé, mal vêtu, mal nourri; on vole sur toutes les fournitures. « La commission des vivres et celle des uniformes, dit Langeron, sont composées des plus grands coquins du monde (2). » La flotte se dissout : la Russie aurait à peine neuf bâtiments vermoulus à opposer aux vingt-cinq vaisseaux que la Turquie pourrait mettre en ligne dans la mer Noire. La lourde machine que la grande impératrice avait mise en mouvement semblait se détraquer. L'âme de Catherine lui survivrait-elle en son successeur? Chacun s'efforçait de percer les projets du grand-duc Paul, qui allait arriver au pouvoir sans avoir jamais eu la moindre part aux affaires. On lui attribuait des intentions pacifiques : il renoncerait aux guerres de conquête, au grand dessein « d'extirper les Turcs de l'Europe ». Remédier aux abus du gouvernement, discipliner et organiser l'armée, « changer ce qu'il était de l'intérêt de tant d'individus à voir conserver », telle était la tâche à laquelle il semblait devoir se consacrer. Il se heurterait sans nul doute à bien des difficultés. « Il est à craindre, remarquait Fauentzien, que ce prince, avec son caractère altier, brusque et changeant, n'entreprenne trop de choses à la fois et qu'il n'avorte, à cause du peu d'aide qu'on s'empressera de lui donner (3). »

(1) Haumant, *la Russie au dix-huitième siècle*, p. 129.

(2) Affaires étrangères, *Mémoires et Documents*, vol. XX. — Sur les désordres et la vénalité dans l'armée, cf. duc d'Audiffret-Pasquier, *le Duc de Richelieu* (le *Correspondant*, 10 janvier 1907).

(3) Archives de Berlin, correspondance immédiate, 8 avril 1796.

Paul était impatient d'entrer en scène. A la fois tout près et très loin des grandeurs, l'attente était longue. Il languissait dans une atmosphère d'espionnage et de délation où nul aliment n'était offert à son esprit et à son cœur depuis que la retraite de Mlle Nélidof avait rompu le cours de son idylle neurasthénique. « La méchanceté des petits entours, dit Golovkin, achevait de perdre ce malheureux prince au moral et au physique (1) ». Il se consumait dans le vide de lui-même. De sombres pensées rongeaient, minaient son cerveau de moins en moins résistant. Il craignait pour sa couronne, il craignait pour sa vie. Tout lui était matière à soupçons : il s'attendait à toute heure à subir la prison ou l'exil. Des rêves atroces troublaient son sommeil, et son imagination y voyait des présages. Une nuit, il rêva qu'une force mystérieuse l'enlevait au ciel. Cette vision l'obséda durant toute la matinée du lendemain, à la promenade et à la manœuvre. Vers trois heures, comme il prenait le café au moulin de Gatchina, il vit arriver à cheval le frère du favori, Nicolas Zoubof. Une douloureuse épouvante passa dans ses yeux : la rumeur publique l'avait depuis quelques semaines averti qu'on songeait à le déporter au château de Lohde; il crut que Zoubof venait l'arrêter pour l'y conduire. Se tournant vers la grande-duchesse, il lui dit d'un ton pathétique : « Ma chère, nous sommes perdus ! » Zoubof s'approcha, salua respectueusement le grand-duc et lui annonça que l'impératrice, frappée d'un coup d'apoplexie, était à l'agonie (2).

(1) Fédor Golovkin, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs*, p. 122.

(2) *Rousskaia Starina*, 1882, t. XXXVI, p. 468. — Sur la mort de Catherine II et l'avènement de Paul, nous citerons une fois pour toutes la très belle étude de M. le vicomte E.-M. de Vogüé (*le Fils de Pierre le*

C'était le 5-16 novembre 1796. Depuis quatre ou cinq semaines, Catherine, agitée de sourdes colères contre le roi de Suède qui lui avait infligé une si cruelle injure, avait perdu sa belle humeur et changé ses habitudes. « Elle ne paraissait plus guère que le dimanche à la messe et au dîner. » Ses jambes fortement enflées ne lui permettaient plus de marcher. Éloignant les médecins qui ne lui avaient jamais inspiré confiance, négligeant tous les soins que réclamait son état, elle s'était appliqué elle-même « des remèdes de bonne femme dont ses chambrières lui faisaient l'éloge ». Le dimanche 2 novembre, surmontant ses souffrances, elle avait, pour se rendre à la chapelle, traversé la salle des chevaliers-gardes où, suivant l'usage, toute la cour se trouvait assemblée. Après la messe elle avait fait cercle dans la salle du Trône et longuement examiné un portrait de la grande-duchesse Élisabeth, dû au gracieux pinceau de Mme Vigée-Lebrun. Elle se montrait en public pour la dernière fois. « On eût dit qu'elle venait dire adieu à ses sujets (1). »

Elle se lève le matin du 5, à son heure habituelle, sans qu'aucun symptôme menaçant vienne inquiéter son entourage : une bonne nuit lui a donné un regain de gaieté et elle plaisante avec les femmes qui l'habillent. Après avoir déjeuné et expédié quelques affaires, elle passe dans sa garde-robe. Une demi-heure s'écoule : elle ne reparaît point. Ses femmes de chambre s'étonnent, s'approchent, l'appellent : elle ne répond pas. Que faire? Elles se décident à entr'ouvrir la porte et aperçoivent,

Grand; Un changement de règne) d'après les récits du chef de police, Sanglène, et du comte Rostoptchin : c'est une des œuvres les plus admirées de l'éminent historien.

(1) Comte Vitzthum, *Catherine II*, d'après les papiers de la comtesse Varvara Golovin (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1890).

glacées d'effroi, l'impératrice couchée sur le carreau, la face congestionnée. Un valet, le fidèle Zachar, accourt; sa maîtresse semble le reconnaître, « porte la main sur son cœur avec l'expression d'une profonde douleur et referme les yeux pour ne plus les ouvrir (1) ». On la soulève, on la tire avec peine de l'étroit réduit où le mal l'a terrassée, on la porte dans sa chambre. « Le corps vit encore, mais la tête est morte (2). » Les médecins s'empressent, appliquent des ventouses, vont chercher de l'eau apoplectique, des gouttes d'Angleterre. Le favori, Platon Zoubof, « échevelé et consterné », leur demande anxieusement si les remèdes employés ne donnent point d'espoir. Sur leur réponse que leur art est impuissant et la fin imminente, Zoubof dépêche son frère en courrier à Gatchina pour apprendre au grand-duc héritier l'extrémité de l'impératrice (3).

La cour est en émoi et en confusion. Le brusque passage d'une sécurité presque entière aux pires inquiétudes met les têtes à l'envers. Les valets de service, les courtisans éperdus bourdonnent dans les corridors du palais, s'interrogent sur les détails de l'événement, s'agitent, se poussent les uns les autres sans savoir où aller ni que faire. Rostoptchin s'échappe de cette foule d'hommes qui pleurent ou tâchent de pleurer et, étouffant d'espérances, court à Gatchina. Son traîneau est suivi de beaucoup d'autres : tout ce qui tient de près ou de loin au grand-duc envoie des exprès avec des nouvelles; il n'est pas jusqu'au cuisinier-chef et au fournisseur de poisson qui n'aient loué des courriers.

En apprenant que sa mère allait mourir, que ses

(1) Adam Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 124.
(2) Comte Vitzthum, *article cité*.
(3) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 125.

angoisses d'héritier opprimé, pressuré allaient prendre fin et qu'il allait passer, par un coup subit de la destinée, de la sujétion à l'omnipotence, Paul avait ressenti une violente commotion, un de ces chocs nerveux qui produisent souvent des troubles durables dans les cerveaux les mieux organisés. L'ébranlement de tout son être se manifesta si clairement qu'on craignit une congestion cérébrale et qu'on parla de le saigner sur l'heure. « Joie ou chagrin, dit un témoin, l'émotion l'avait mis hors de lui. » Le grand-duc et la grande-duchesse, à la nuit tombante, montèrent dans un carrosse attelé de huit chevaux et quittèrent Gatchina. En route ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour changer de chevaux ou pour lire à la lueur d'une lanterne les dépêches qu'on leur envoyait de la capitale. La nuit était froide et calme, le ciel enchanté d'étoiles. « Les éléments faisaient silence : une immense sérénité régnait. » Paul était « comme en extase devant la plénitude de la puissance » qui allait lui échoir (1). A la clarté de la lune, on apercevait les larmes qui emplissaient ses yeux levés au ciel et coulaient lentement sur ses joues.

Vers huit heures et demie, l'héritier entra dans Pétersbourg où peu de monde encore avait appris l'accident de l'impératrice. Après s'être arrêté un instant dans sa chambre au Palais d'Hiver, il passa dans les appartements de Sa Majesté. Il ne vit que ses fils : ses filles eurent l'ordre de rester chez elles. La chambre où Catherine se débattait sous l'étreinte du mal était faiblement éclairée. « Les sanglots de ses femmes se mêlaient au râle de l'impératrice, seul bruit qui interrompait le profond silence. » Paul, si peu habitué cependant à se maîtriser,

(1) Fédor Golovkin, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs*, p. 123.

ne laissa rien paraître des sentiments que lui inspira ce sinistre spectacle. Son taciturne orgueil y trouva-t-il la revanche de tant de déceptions et de si cuisantes blessures? Dans son cœur ulcéré s'éveilla-t-il un peu de pitié pour la vieille et glorieuse souveraine qu'un coup de foudre venait de précipiter du faîte des grandeurs et qui, confondue avec les plus humbles créatures, pour parler comme Rostoptchin, allait retourner en poussière? La multitude dorée l'attendait dans les salons, impatiente de se prosterner. Il y avait là « quantité de gens obscurs à qui ni le talent ni la naissance ne donnaient le moindre espoir d'aspirer aux grâces qu'ils voyaient déjà tomber sur eux. La foule augmentait. Les Gatchinois heurtaient et bousculaient les courtisans qui se demandaient avec étonnement qui étaient ces Ostrogoths que jusqu'alors on n'avait jamais vus, pas même dans les antichambres (1) ». Zoubof se tenait dans un angle, accablé « par la certitude de sa chute et de son néant ». Les courtisans qui la veille accouraient à lui humbles et bas s'écartaient de lui « comme d'un pestiféré. Épuisé de fatigue et de soif, il ne trouvait pas à qui demander un verre d'eau ».

Paul s'établit dans un cabinet attenant à la chambre de sa mère. Il y fit le premier essai de son autorité. Tous ceux qui avaient des ordres à recevoir durent passer près de l'impératrice agonisante « comme si elle n'était déjà plus (2) ». « Cette profanation de Sa Majesté choqua tout le monde et jeta un jour bien défavorable sur le prince qui l'autorisait. » Certains courtisans ne se croyaient déjà plus tenus à jouer le personnage douloureux et — comme Samoïlof qui s'oublia jusqu'à dire, en parlant de

(1) Comte Vitzthum, *article cité.*
(2) *Id., ibid.*

la mourante : la défunte impératrice — ne semblaient pas même se soucier de conserver un reste de bienséance.

La mort se fit attendre jusqu'au lendemain soir. Quand les médecins eurent annoncé que le moment fatal approchait, toute la famille impériale se réunit dans la chambre. Une pâleur cadavérique envahissait déjà le large front de l'impératrice. Sa poitrine haletante était soulevée par les dernières respirations qui devenaient de plus en plus espacées ; une suprême convulsion agita son visage. Le quart de dix heures sonna. La grande Catherine n'était plus. La majesté de la mort descendit sur elle, et « les traits de celle qui avait rempli le monde de la gloire de son règne reprirent leur expression de grâce et de grandeur ».

« Messieurs! l'impératrice Catherine est trépassée et Sa Majesté Paul Pétrovitch a daigné monter sur le trône de toutes les Russies. » Le comte Samoïlof, « avec son air bête qu'il s'efforçait de rendre affligé », jeta ces mots solennels à la cour réunie dans la salle de service. Pendant que Marie Féodorovna « dirigeait l'habillement » de la défunte et arrangeait la chambre funèbre « avec une grande activité et une grande liberté d'esprit », le maître de cérémonie disposa la chapelle pour la prestation du serment. On suivit l'empereur dans le sanctuaire. La nouvelle impératrice, les grands-ducs, les grandes-duchesses et, après eux, les hauts dignitaires lui jurèrent fidélité. « Les trembleurs et les trembleuses décidèrent qu'il fallait baiser la main de l'empereur en se prosternant jusqu'à terre. » Les prosternations se succédèrent rapidement. « L'empereur n'avait pas le temps de relever cette série de capucins de cartes (1). » Un service

(1) Costa de Beauregard (*Revue d'histoire diplomatique*, 1896), d'après les papiers de la comtesse Varvara Golovin.

funèbre suivit la prestation du serment et se prolongea fort avant dans la nuit.

Dès la matinée du lendemain, on put s'apercevoir qu'une ère nouvelle s'ouvrait. Subitement tout changea : coiffures, cols, frisures, occupations (1). A dix heures, une grande agitation se produisit tout à coup; de nouveaux visages et de nouveaux fonctionnaires apparurent. « Quels costumes ils portaient, bon Dieu! dit Sabloukhof. Malgré notre chagrin de la mort de l'impératrice, nous nous tenions les côtes de rire en voyant cette mascarade. Les grands-ducs Alexandre et Constantin se montrèrent dans leur nouveau costume : ils avaient l'air de vieux portraits d'officiers descendus de leurs cadres (2). » Plus de frisures en pigeons à la française; des coiffures plates, les cheveux pommadés et « poudrés comme un mur récrépi (3) ». Les cols abaissés et amoindris mettaient à nu des cous effilés et des mâchoires saillantes qu'on n'avait pas vus jusqu'alors. Le grand ordonnateur de cette mascarade, l'empereur Paul, parut à son tour, habillé à la prussienne. Il passa en revue le régiment des gardes : pendant le défilé on le vit rouler les yeux, souffler à pleines joues, hausser les épaules, frapper du pied pour manifester son mécontentement. Il fit ensuite avancer son cheval Pompon et courut au galop à la rencontre de ses troupes de Gatchina qui faisaient à Pétersbourg une entrée solennelle. Les Gatchinois se logèrent chez les habitants, qui les accueillirent avec empressement et ne leur ménagèrent ni le vin ni l'eau-de-vie. La ville prit l'aspect d'une vaste caserne (4).

(1) Adam Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 127.

(2) Sabloukhof, *Récit de la mort de Paul Ier* (*Revue moderne*, décembre 1865).

(3) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 126.

(4) *Id.*, *ibid.*, t. I, p. 127. — Cf. Korsakof, *Votsarénié imperatora*

Impatient de donner une haute idée de sa puissance et de réaliser les rêves de justice qui depuis des années couvaient dans son imagination malade, Paul, dès les premiers jours de son règne, frappa de grands coups, déconcerta et inquiéta sa cour et son peuple. Platon Zoubof, l'amant honoraire, « qui avait l'air d'un prince détrôné », dut se retirer dans ses terres de Lithuanie, don de Catherine, puis voyager en Allemagne où « des femmes d'un esprit et d'une vertu faciles » prirent à tâche de dissiper sa mélancolie (1). Son frère Nicolas, dont la disgrâce était attendue par tous et par lui-même, s'étonna de recevoir la charge de grand-écuyer et le cordon bleu. Un caprice du souverain le récompensait d'avoir porté le premier à Paul la nouvelle de son prochain avènement. Bezborodko demeura à la tête des affaires étrangères et, grâce aux largesses du nouveau souverain, put continuer à entretenir un véritable sérail à la turque. On vit pleuvoir des grâces et des disgrâces imprévues. Pendant le règne de sa mère, Paul avait tenu registre de tous les événements qui s'étaient passés sous ses yeux, de toutes les actions qu'il aurait à récompenser ou à punir lorsqu'il serait le maître. Il abaissa les uns, éleva les autres « pour des faits oubliés depuis longtemps et dont les auteurs eux-mêmes ne se souvenaient plus (2). » Il appela à lui, par besoin de réaction, les anciens serviteurs de Pierre III qui, après un long jeûne de faveurs, montrèrent leurs belles dents, étalèrent leur appétit. « De tous les coins de l'empire, tel qu'en un jour de

Pavla (l'Avènement de l'empereur Paul), dans la revue *Istoritcheski Viestnik* de 1896.

(1) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 131.

(2) Fédor Golovkin, *la Cour et le Règne de Paul Ier, portraits et souvenirs*, p. 155.

résurrection, parurent des vieillards, civilement morts depuis trente-cinq ans, étrangers au ton de la cour..., sans manières, hors l'insolence dans la démarche et le regard. » Avec leurs antiques vêtements — « de vieilles housses vertes chamarrées de larges galons d'or bien usés » — ils rapportaient leurs anciennes façons et « ne savaient que se prosterner et adorer (1) ». Tout le monde dut apprendre à plier les genoux. Paul, si longtemps courbé sous l'insolent mépris des courtisans, exigea d'emblée de grandes démonstrations d'humilité et de soumission : hommes et femmes, quand il passait en calèche ou en traîneau, furent contraints de s'agenouiller dans la boue et dans la neige. Il exila « les plus froids, les moins empressés, les moins prosternés (2) ».

Il eut des envolées de magnanimité. Aux victimes de sa mère il témoigna une pitié théâtrale. Il alla visiter Kosciusko, le héros polonais, détenu depuis deux ans à la forteresse de Schlüsselbourg; il le mit en liberté ainsi que les autres seigneurs polonais que la vieille tsarine avait gardés comme otages; il lui accorda une pension et le combla de prévenances. A l'ancien roi de Pologne, au malheureux Stanislas Poniatovski si tendrement aimé, puis si durement traité par Catherine, il offrit une magnifique hospitalité dans un de ses palais de Pétersbourg : il payait une dette de reconnaissance au Polonais qui l'avait affectueusement reçu en 1781 (3). La sensibilité, la générosité étalèrent leur emphase. Paul songeait à faire de Pétersbourg l'asile inviolable des souverains détrônés et il lui aurait infiniment plu que le pape, dont le vainqueur de Rivoli et de Mantoue semblait

(1) Fédor Golovkin, p. 123 et 128.
(2) *Id.*, p. 124.
(3) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 139.

tenir les États sous ses prises, vint, en dépit de son grand âge et de la rigueur du climat, chercher un refuge à la cour du Nord (1). Il saisissait les occasions de grandir dans le monde son personnage. Plus militaire que belliqueux, hostile à la politique de conquêtes qu'avait suivie Catherine, il proclama, dès qu'il prit le pouvoir, son ardent désir de paix. « Je n'ai point hérité, dit-il, des querelles de ma mère (2). » Son humanité lui commandait de soulager son peuple qu'il jugeait épuisé par la guerre; il avait à accomplir, à l'intérieur de son empire, une œuvre d'ordre et de justice à laquelle il entendait se consacrer tout entier. Il refuserait tout secours armé à l'Autriche, battue en Italie par les généraux du Directoire, et se tiendrait, à l'exemple de son frère et ami Frédéric-Guillaume de Prusse, dans des rapports d'une exacte neutralité avec la République française, détestée, mais redoutée.

Les premiers actes de l'empereur Paul mirent en lumière son orgueil candide et passionné. Il songeait, avec des transports d'admiration, à sa sagesse, à sa bonté, à son humanité et se jugeait le meilleur des souverains. Nul n'était plus digne que lui d'approcher de Dieu : il nourrit l'étrange projet de se faire tailler des habits sacerdotaux et il aurait dit la messe si on ne lui avait habilement rappelé les canons de l'Église grecque interdisant la célébration des saints mystères aux prêtres qui ont convolé en secondes noces (3). Pour satisfaire ce besoin d'émotions religieuses qui lui avait suggéré l'idée de monter à l'autel, il imagina un drame terrifiant où l'on sentirait passer le souffle des colères divines, une

(1) Fédor Golovkin, p. 138.
(2) *Id.*, p. 129.
(3) *Id.*, p. 149.

mise en scène réaliste de la Résurrection des Morts et du Jugement dernier.

Il y avait trois semaines que le corps de Catherine, offert aux respects de la foule, attendait au Palais d'Hiver les honneurs funèbres. Par ordre de l'empereur, un autre cercueil fut amené en grande pompe dans la chambre où reposait l'impératrice et placé à côté d'elle. Il ne contenait plus que des lambeaux d'uniforme, une botte et quelques ossements; mais une couronne d'or le surmontait, la couronne impériale que des émissaires de Paul étaient allés chercher en hâte à Moscou. C'était le cercueil de Pierre III, du déchu, de l'assassiné, qui était resté en détresse pendant trente-quatre ans dans le cimetière du couvent Saint-Alexandre Nevski et que la piété filiale de Paul avait exhumé (1). Pierre III surgissait de sa tombe et venait rappeler d'horribles souvenirs à l'épouse criminelle, endormie pour l'éternité. « Le spectacle eut un effet prodigieux », dit Golovkin. Les courtisans et les prêtres, commandés pour veiller ces deux morts, tremblaient d'angoisse : il leur semblait que le drame qui avait épouvanté leur enfance se jouait de nouveau pour eux et que des voix allaient s'élever de l'enfer dans le silence effroyable de cette chambre funèbre. Paul éprouva une sorte de jouissance âpre à désigner pour rendre les honneurs à Pierre III les survivants de ceux qui l'avaient mis à mort, le maréchal de la cour, prince Bariatinski, Passek, aide de camp de la défunte impératrice, et le plus fameux de tous, le vieux comte Alexis Orlof, qui tenait ses dignités, sa fortune du crime et de

(1) « L'empereur a dit publiquement : « Ma mère, étant montée sur le « trône appelée par les vœux du peuple, n'a pas eu le temps de rendre à « mon père tous les derniers devoirs : je crois être obligé d'y suppléer. » (Dépêche inédite de l'ambassadeur d'Autriche, Cobenzl, à Thugut, 25 novembre 1796. Archives de Vienne).

l'amour, mais sa gloire de ses brillants services et de sa victoire de Tchesmé. Orlof, réveillé au milieu de la nuit, avait reçu avec une douleur profonde et digne la nouvelle de la mort de l'impératrice, et, sans paraître faire un seul retour sur lui-même, refoulant ses larmes, le haut vieillard tranquille, un cierge à la main, était allé signer devant les icônes domestiques la formule du serment. Une lettre découverte dans le chaton d'une bague apprenait au nouvel empereur que c'était lui, Alexis Orlof, le plus coupable des hommes de 1762 : elle était de la main d'Orlof qui « écrivait comme un portefaix; il y suppliait Catherine de lui pardonner (1) ». Le jour des funérailles de Pierre et de Catherine, Orlof dut marcher en tête du cortège et porter sur un carreau de drap d'or la couronne de sa victime. On le vit s'avancer avec une aisance hautaine : il ne fléchit pas un instant sous l'épreuve. L'empereur, l'œil brillant de colère, l'impératrice tout en pleurs, les grands-ducs, la cour, l'armée suivirent à pied le convoi par un froid très vif. La grandiose et sinistre représentation dura toute la journée (2). Le metteur en scène se flattait d'avoir infligé à son peuple une formidable leçon. Mais les puissances éternelles se riaient de ce chétif Prométhée qui pour punir le crime de 1762 avait dérobé le feu du ciel, et, comme pour montrer la vanité des vengeances humaines, elles préparaient le crime de 1801.

« On enterre la Russie », disait un diplomate en revenant de ces doubles funérailles (3). La Russie, vigoureuse et pleine de sève, n'était point à la veille de périr; mais

(1) *Archives Vorontsof*, t. XXI, p. 94, Mémoires de la princesse Dachkof.

(2) Czartoryski, *Mémoires*, t. I, p. 129; Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. III, p. 176, etc.

(3) Schilder, *Imperator Alexandre I*, t. I.

elle allait subir pendant le court règne de Paul Ier une de ces crises violentes qui ne sont épargnées à aucune nation. Paul fit durement expier à son peuple ses humiliations, ses longues souffrances. Il avait appris, dès l'enfance, à se méfier, à craindre et à haïr. Regardé de mauvais œil par sa mère qui trouvait en lui un opposant et un mécontent; offensé par les dédains des favoris, la plupart meurtriers de son père; poursuivi par une tyrannie minutieuse jusqu'à son foyer; privé de ses enfants, exclu des affaires, relégué en sa petite cour où ses confidents l'entretenaient dans l'aigreur et l'inquiétude, étouffé de tous côtés par la pression brutale des hommes et des choses, son orgueil endolori avait médité d'éclatantes revanches. L'histoire nous montre des princes suspectés comme lui, pressurés comme lui pendant la veillée de leur règne, capables néanmoins de patience et de travail. Ce qui manquait au fils de Catherine, c'était la volonté. Chaque épreuve de la vie avait tourné contre lui, faute de caractère. Sa seule force était dans son imagination : il se passionnait pour mille chimères. Ce petit homme mal bâti, rabougri, qui se drapait dans des apparences majestueuses, qui se consumait, comme dit Czartoryski, « en efforts de haute dignité (1) », n'était qu'un frêle faisceau de nerfs exaspérés : il devint la proie de fureurs obscures. Qu'avec des intentions droites, une grande sincérité envers soi-même, un idéal de noblesse et de générosité chevaleresque, sans être ni pire ni meilleur que tant d'autres, il ait fait tant de mal, cela nous inquiète et nous effraye.

(1) *Mémoires*, t. I, p. 147.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos I

Bibliographie V

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT ET LES DRAMES DE LA COUR (1754-1762)

I. — L'impératrice Élisabeth Pétrovna. — Ses héritiers : Pierre de Holstein et Catherine. — Catherine devient mère. — Le mari et l'amant : qui est le père du grand-duc Paul? — Un problème insoluble. — Attitude bizarre de Pierre de Holstein. — Paul a-t-il ressemblé à son père officiel? — Souffrances physiques et morales de la nouvelle accouchée. — Les premières années de Paul. — Une enfance abandonnée : les intrigues politiques et galantes de la mère, les extravagances du père. — Griefs de l'impératrice contre ses héritiers. — Ses projets en faveur de Paul et d'Ivan VI de Brünswick. — Ses perplexités. — La succession d'Élisabeth et les cours étrangères en 1761. — Les derniers jours du règne. — Avènement de Pierre III. — Paul à six ans. — Son premier maître. — Le comte Panin 1

II. — Le règne d'un demi-fou. — Le ménage impérial. — Attitude de Pierre III à l'égard de son fils : il songe à le désavouer et à le déshériter. — Ses projets en faveur d'Ivan VI. — La révolution se prépare. — Catherine sera-t-elle impératrice ou régente? — Rôle de Panin et de la princesse Dachkof. — Les Orlof. — Le coup d'État s'accomplit. — Comment les droits de Paul sont méconnus. — Vive l'Impératrice! — Paul pendant la journée du 28 juin (v. s.) 1762. — La tragédie de Ropcha. — Le meurtre de Pierre III. — Angoisses de Paul. — Un Hamlet moscovite 26

CHAPITRE II

LE RIVAL DE CATHERINE II (1762-1773)

I. — Les suites d'un coup d'État. — Les mécontents se rallient sur le nom de Paul. — Troubles et séditions. — Catherine songe à épouser

Orlof pour consolider son trône. — Opposition de Panin. — Le fils de Catherine et d'Orlof. — Agitation persistante. — Les inquiétudes et les précautions de la nouvelle impératrice. — Le voyage en Livonie. — Fin tragique d'Ivan VI de Brünswick. — Projet de mariage avec Stanislas Poniatovski. — La cour à Moscou. — Conduite énigmatique de Panin. — Catherine et le gouverneur de Paul. — L'impératrice fait grief à son fils des difficultés qu'on lui suscite pendant les premières années de son règne. — Défiance mutuelle..... 36

II. — Paul jeune homme. — Portrait physique. — Les dehors et le dedans. — Défauts de caractère. — D'Alembert refuse de se charger de l'éducation du jeune prince. — Catherine et les idées de Jean-Jacques Rousseau. — Les maîtres de Paul. — Comment ils comprennent leur tâche. — Une instruction mal conduite. — Les arrière-pensées de l'impératrice. — L'éducation sentimentale de Paul. — Viéra Nicolaëvna. — Les tentations d'un jeune homme rangé. — Médiocre santé de Paul. — Craintes au sujet de l'inoculation. — Paul et ses compagnons de jeunesse. — Alexandre Kourakin : ses voyages, ses lettres sur l'Angleterre et sur la France..... 54

III. — Caractère concentré du grand-duc : pensées sombres et douloureuses incertitudes. — Il ne tente rien contre sa mère. — Malgré les succès de Catherine, l'opposition ne désarme pas. — Mouvements populaires. — Au Kamtchatka. — Les intrigues du Holsteinois Saldern. — Catherine et le patrimoine de son fils. — Raisons qui déterminent l'impératrice à céder au Danemark le Holstein ducal. — Craintes de Catherine au moment de la disgrâce d'Orlof; ses démonstrations de tendresse maternelle; ses fausses caresses. — Le conflit reprend entre la mère et le fils. — Isolement de Paul..... 73

CHAPITRE III

LE PREMIER MARIAGE
(1773-1776)

I. — Un agent matrimonial au service de Catherine : le baron d'Assebourg. — Ses tournées en Allemagne. — Catherine songerait à marier Paul avec une sœur du malheureux Ivan VI. — Wilhelmine de Hesse-Darmstadt. — Sa mère, la *grande landgrave*. — Les princesses de Hesse sont invitées à se rendre en Russie. — Conseils donnés à la landgrave. — La première entrevue. — Paul s'efforce de réformer son caractère; ses aspirations. — La landgrave à la cour impériale. — La question de religion. — Wilhelmine embrasse la foi orthodoxe et prend le nom de Natalie Alexiéevna. — Les fiançailles. — Paul dans son rôle de fiancé. — Orlof en coquetterie réglée avec la sœur de Natalie. — Craintes de l'impératrice à la veille du mariage. — La cérémonie. — Catherine et le jeune ménage..... 94

II. — Instructions données par l'impératrice à sa bru. — Caractère de Natalie. — « Tout est toupillage ». — Légère détente dans les relations de Catherine et de son fils. — Le goût des belles-lettres chez Paul : il

prend La Harpe pour correspondant littéraire. — Pourquoi Paul redevient bientôt ombrageux et renfrogné. — La demi-disgrâce de Panin. — Jeu souple et fuyant du gouverneur de Paul. — Défiances du grand-duc à l'égard de Nicolas Soltikof. — La visite de Gustave III de Suède. — Mécontentement de Natalie. — Catherine refuse d'instruire son fils des affaires de l'État. — Scènes vives et curieuses. — Exaspération de Paul; mélancolie, manie soupçonneuse. — La révolte de Pougatchef. — Influence néfaste de cet événement sur les rapports de Catherine et de Paul... 113

III. — Le règne de Potemkin. — Irritation de Paul contre le nouveau favori. — La cour se rend à Moscou. — Incommodités du voyage. — Les plaisirs de Moscou en 1775. — Attitude de Paul devant l'enthousiasme du peuple moscovite. — Un frisson d'orgueil. — Velléités d'indépendance. — Nouveaux sujets d'inquiétude. — Les projets ambitieux de Potemkin. — La mauvaise santé de Natalie. — Intrigues de ses ennemis. — Les amours de Natalie. — André Razoumovski. — Politique et galanterie. — Le résultat d'un pèlerinage. — Départ de Moscou. — Natalie meurt en couches. — Accusations portées contre Catherine. — La « malheureuse conformation » de Natalie. — Tristesse et méditations du grand-duc..... 129

CHAPITRE IV

LE SECOND MARIAGE
(1776-1781)

I. — Henri de Prusse propose un nouveau mariage pour le grand-duc. — Sophie de Würtemberg-Montbéliard. — Scrupules religieux. — Comment Frédéric II règle les affaires de conscience. — Sophie reprend sa parole à son fiancé, Louis de Hesse-Darmstadt. — Conseils de Frédéric II à ses parentes de Würtemberg. — Curiosité inquiète de Catherine à l'égard de sa future belle-fille. — La famille de Würtemberg. — L'enfance de Sophie. — Montbéliard et Étupes. — Tableau de la petite cour de Frédéric-Eugène de Würtemberg; les plaisirs, l'idylle à la Rousseau. — Relations de Jean-Jacques avec les princes de Würtemberg. — Heureux caractère de Sophie. — Les répétitions de cour à la veille de son départ..... 150

II. — Frédéric II demande que les présentations aient lieu à Berlin. — Le vieux roi rompt avec ses habitudes casanières et se met en dépenses pour recevoir dignement le grand-duc Paul. — Ses craintes « qui sentent le vieillard ». — Paul se rend à Berlin. — Ses inclinations prussiennes; ses impressions de voyage. — La première entrevue des fiancés. — Hospitalité fastueuse. — Épanchements intimes entre Frédéric et les futurs époux. — Les dissentiments de la famille royale de Prusse. — Opinion de Frédéric sur son hôte. — Le retour. — L'incident de Dantzig. — Arrivée de Sophie à Pétersbourg. — Elle prend au baptême le nom de Marie Féodorovna. — Le mariage. — Instruction de Paul à sa femme : un plan de vie..... 166

III. — La nouvelle grande-duchesse. — Les enfantillages de sa tendresse conjugale. — Les sentiments de Paul. — Son attitude de victime. — Il souffre de son inaction; ses études; ses projets de réforme. — Marie

s'efforce de ramener la paix dans cette âme orageuse. — Les choses du ménage. — Le château de Pavlovsk. — Inquiétudes de la grande-duchesse au sujet de sa famille. — Son ingénieux dévouement. — Affection reconnaissante du jeune ménage pour Frédéric II. — Gustave III à Pétersbourg. — Paul et Joseph II. — L'alliance autrichienne. — Nouvelles causes de discorde dans la famille impériale. — Catherine et ses petits-enfants, Alexandre et Constantin ; son exubérante tendresse, sa sollicitude jalouse, ses rêves de grand'mère..... 184

CHAPITRE V

LE VOYAGE EN EUROPE
(1781-1782)

I. — Le goût des voyages se répand dans les cours du dix-huitième siècle. — Catherine et les projets de son fils. — L'itinéraire du voyage. — Berlin mis en interdit. — Dépit et intrigues de Frédéric II. — Rôle de Panin. — Inquiétudes de Paul lors de son départ. — Lettres caressantes de Catherine à son fils et à sa bru. — Les voyageurs prennent le nom de comte et de comtesse du Nord. — Leur suite..... 211

II. — Le roi de Pologne reçoit le fils de son ancienne maîtresse. — La cour de Vienne. — Attentions délicates de Joseph II. — Conversations intimes. — Affaires de famille. — Une *fièvre catarrhale épidémique*. — Le comte et la comtesse du Nord en Italie. — La république de Venise. — Promenades dans Rome. — Le pape Pie VI et « nos schismatiques ». — Séjour à Naples. — La mésaventure d'un diplomate français. — Une désagréable rencontre. — Humeur de Paul. — Sensations d'Italie. — Paul et Léopold de Toscane. — Une visite à la cour du roi de Sardaigne. — A travers les Alpes..... 220

III. — En France. — Les Russes à la mode. — Opinion de Catherine sur la France. — Passage à Lyon. — Arrivée à Paris. — Gracieux accueil de Louis XVI et de Marie-Antoinette. — Les splendeurs de Versailles. — Les réunions intimes. — Les princes du sang. — Visite de Paris : les églises, les théâtres ; le salon de M. de Beaujon. — Incident chez M. de la Reynière. — Efforts de Paul pour se faire bien venir des Parisiens. — A travers les provinces françaises. — Soucis du grand-duc. — Les nouvelles de Russie. — Correspondance interceptée. — Belgique et Hollande. — Francfort. — Réunion de famille à Montbéliard. — Paysages de Suisse. — A la cour de Stuttgard. — L'oncle Charles-Eugène de Würtemberg. — Schiller. — Dernières étapes. — La tristesse du retour. 240

CHAPITRE VI

LES ÉPREUVES DE LA TRENTIÈME ANNÉE
(1782-1790)

I. — Griefs de Catherine contre les deux voyageurs. — Mortifications infligées à la grande-duchesse. — Pavlovsk s'embellit. — Les bizarres occupations du grand-duc. — L'intérieur de la cour impériale. —

Scènes étranges au moment de la mort du favori Lanskoï. — Mort de Panin. — Mort de Grégoire Orlof. — Le fils naturel de Catherine, Alexis Bobrinski. — Comment Catherine comprend ses devoirs de mère. — Caractère de Bobrinski. — Une « tête bizarre ». — Ses folies de jeunesse. — Ses équipées à Rome, à Paris et à Londres. — Retour de l'enfant prodigue. — Paul et son frère naturel..... 268

II. — La famille de Paul s'augmente. — Une « kyrielle » de filles. — Catherine méconnait les droits des parents. — Charlotte de Lieven. — Les gouverneurs d'Alexandre et de Constantin : Nicolas Soltikof, le Suisse La Harpe. — Protestations de l'orgueil moscovite contre l'ingérence des précepteurs étrangers dans l'éducation nationale. — Les crises périodiques de l'alcôve impériale. — Les favoris Ermolof et Mamonof. — Raideur de Paul, souplesse de Marie. — Vie retirée et bourgeoise du grand-duc et de la grande-duchesse. — Une nouvelle résidence : Gatchina. — Paul et le comte de Ségur. — Intimité de la jeune cour avec l'envoyé prussien, baron de Keller; manèges clandestins. — Correspondance secrète de Paul et de Frédéric-Guillaume de Prusse..... 288

III. — Le *projet grec* et Constantin. — Le voyage impérial dans les provinces du Sud. — Catherine voudrait emmener ses petits-enfants; ses arrière-pensées. — Alexandre et Constantin à Moscou. — Le retour. — La Russie et la Turquie en guerre. — Paul veut aller au feu. — Objections et refus de Catherine. — Brusque attaque de la Suède. — Paul à l'armée de Finlande. — Son testament. — Pendant la campagne. — Le *Héros de malheur*. — Les premiers échos de la Révolution française. — Pénible situation de la famille de Würtemberg-Montbéliard. — Le frère aîné de Marie Féodorovna à la cour de Russie. — « Don Féroce » dans son ménage. — Zelmire. — Un scandale. — Louches intrigues du Würtembergeois en faveur de Paul. — Confidences de Paul au baron de Keller. — Le drame de Lohde..... 307

IV. — Portrait moral de Paul à trente ans. — Sentiments intimes. — Une conscience qui s'exagère sa propre importance. — Idées philosophiques. — Le chrétien. — Ardeurs religieuses. — La réaction contre le rationalisme. — L'agitation religieuse en Allemagne; la propagande du mysticisme; les sociétés secrètes et les sciences occultes. — En Russie. — Les loges maçonniques. — Novikof. — Influence de Saint-Martin sur le maçonnisme russe. — Paul s'abandonne au courant mystique. — Son royal ami, « frère Ormesus ». — Saint-Martin à Montbéliard. — Rapports de Paul avec les martinistes. — Intervention de Catherine. — Le tête-à-tête de deux générations. — L'idéalisme romanesque de Paul. — Une idylle neurasthénique. — L'amour qui purifie, qui ennoblit et qui conduit à Dieu. 334

CHAPITRE VII

LA COUR DE GATCHINA
(1790-1796)

I. — État mental du grand-duc Paul. — Dégénérescence et déséquilibration. — Symptômes morbides. — Amoindrissement progressif de la résis-

tance cérébrale. — Les tares héréditaires. — La race des Romanof. 350
II. — La grande-duchesse : ses goûts et ses plaisirs. — Passion de Paul pour les minuties militaires. — Le caporalisme prussien à Gatchina. — Les parades et les manœuvres. — Les officiers. — Araktchéief. — Les débuts de Rostoptchin. — Caractère de ce personnage. — Sa correspondance. — L'entourage du grand-duc. — Paul se fait détester. — Ses rapports avec « messieurs les émigrés gaulois ». — Ses instincts despotiques; sa haine du jacobinisme. — Ses extravagances. — La réputation qu'il se fait à l'étranger. — Les discordes de la famille impériale s'aggravent. — Puissance insolente des favoris. — Mort de Potemkin. — Zoubof. — Humiliante condition et détresse morale du solitaire de Gatchina.... 356
III. — Catherine Nélidof. — Ses rêves de sentiment; ses combinaisons romanesques. — Elle veut être la providence féminine de Paul. — Son intimité avec le grand-duc. — Propos malveillants des courtisans. — L'union mystique de deux âmes. — Inquiétudes et jalousie de Marie Féodorovna. — Les orages d'une amitié passionnée. — Heureuse influence de Catherine Nélidof sur l'esprit de Paul. — Inquiétude et défiances de l'ami. — Une cruelle séparation. — Paul empereur, Catherine reprend sa chère mission de dévouement. — Sa faveur et sa disgrâce. — La dignité de sa retraite. — Une amie inconsolable..... 378
IV. — La bande joyeuse de Tsarskoïé-Célo. — Les enfants de Paul en 1793. — Alexandre : son mariage, ses *archives de honte*, son affection pour La Harpe, ses aspirations libérales. — Catherine songe à lui léguer sa couronne; ses hésitations; ses démarches auprès de La Harpe, de Marie Féodorovna et d'Alexandre. — La question du testament. — Préférences de Paul pour son fils Constantin. — Caractère de ce jeune prince. — Projets ambitieux de sa grand'mère : Byzance ou Varsovie. — Mariage de Constantin. — La fille aînée de Paul. — Négociations matrimoniales avec la cour de Suède. — Gustave IV à Pétersbourg. — Luthéranisme et orthodoxie. — Une rupture éclatante. — Paul empereur reprend inutilement les pourparlers..... 400

CHAPITRE VIII

L'AVÈNEMENT
(1796)

Catherine à soixante-sept ans. — Le prix de la gloire. — L'État perd son ressort. — Projets attribués à l'héritier de Catherine. — Les frayeurs de Paul. — Le 16 novembre 1796. — L'impératrice à l'agonie. — Émoi de la cour. — Paul au chevet de sa mère. — Mort de Catherine. — Paul empereur. — Une ère nouvelle. — Les premiers actes de Paul. — L'exaltation de l'orgueil. — Les égarements de l'imagination. — L'utopiste. — Une mise en scène réaliste du Jugement dernier. — Conclusion.. 432

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 9986.

L'Héritage de Pierre le Grand. Règne des femmes. Gouvernement des favoris (1725-1741), par K. Waliszewski. 3e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 8 fr.

La Dernière des Romanov : *Elisabeth Ire, impératrice de Russie* (1741-1762), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits puisés aux archives des Affaires étrangères de Paris, aux archives secrètes de Berlin et de Vienne et dans divers autres dépôts, ainsi que dans les publications russes et étrangères les plus récentes, par K. Waliszewski. 3e édition. Un volume in-8° cavalier avec un portrait en héliogravure. . . . . 8 fr.

La Cour et le règne de Paul Ier. *Portraits, souvenirs et anecdotes*, par le comte Fédor Golovkine, avec introduction et notes par S. Bonnet. 2e édit. Un volume in-8° avec cinq portraits. . . . . 7 fr. 50

Le Roman d'une impératrice. — *Catherine II de Russie*, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives d'Etat, par K. Waliszewski. 15e édition. Un volume in-8° accompagné d'un portrait d'après une miniature du temps . . . . . 8 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Autour d'un trône. *Catherine II de Russie*, — Ses collaborateurs, — Ses amis, — Ses favoris, par K. Waliszewski. 8e édit. In-8° avec portrait. 8 fr.

Louis XV et Élisabeth de Russie. Études sur les relations de la France et de la Russie au dix-huitième siècle, d'après les archives du ministère des Affaires étrangères, par A. Vandal, de l'Académie française. 4e éd. In-8°. 8 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire, par Albert Vandal, de l'Académie française.

Tome Ier. *De Tilsit à Erfurt.* 6e édit. Un vol. in-8° avec portraits. . . . 8 fr.

Tome II. 1809. *Le Second Mariage de Napoléon.—Déclin de l'alliance.* 6e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.

Tome III et dernier. *La Rupture.* 4e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.

(Couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Mémoires de Frédéric II, roi de Prusse, écrits en français par lui-même, pour la première fois publiés en France, et entièrement conformes aux manuscrits autographes, avec Notes et Tables analytiques, par MM. E. Boutaric et A. Campardon, des Archives nationales. Deux vol. in-8°. . . . . 16 fr.

Un Diplomate français à la cour de Catherine II (1775-1780). *Journal intime du chevalier de Corberon*, chargé d'affaires de France en Russie. Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes, par L.-H. Labande. Deux volumes in-8° avec un portrait en héliogravure. 15 fr.

L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel, de l'Académie française.

Première partie : *Les Mœurs politiques et les traditions.* 10e édit. In-8°. 8 fr.

Deuxième partie : *La Chute de la royauté.* 10e édit. Un vol. in-8°. . . . 8 fr.

(Couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Troisième partie : *La Guerre aux rois.* 9e édit. Un vol. in-8° . . . . . 8 fr.

Quatrième partie : *Les Limites naturelles* (1794-1795). 8e édition. Un volume in-8°. . . . . 8 fr.

Cinquième partie : *Bonaparte et le Directoire.* (1795-1799). 7e édition. Un vol. in-8° . . . . . 8 fr.

Sixième partie : *La Trêve — Lunéville et Amiens.* (1800-1805). 7e édition. Un vol. in-8° . . . . . 8 fr.

Septième partie : *Le Blocus continental — Le Grand Empire* (1806-1812). 6e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.

Huitième partie : *La Coalition, les Traités de 1815* (1812-1815). 6e édition. Un vol. in-8° . . . . . 8 fr.

La Question d'Orient au dix-huitième siècle. *Origines de la triple alliance*, par Albert Sorel, de l'Académie française. 3e édition. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Une Vie d'ambassadrice au siècle dernier. *La Princesse de Lieven*, par Ernest Daudet. 4e édition. Un volume in-8° . . . . . 7 fr. 50

Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth. Lettres et documents inédits, publiés par F. Feuillet de Conches. Six volumes grand in-8° ornés de portraits et d'autographes. . . . . 48 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 9986.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DK
186
M6

Morane, Pierre
Paul Ier de Russie avant
l'avenement, 1754-1796

64

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 04 06 05 020 6